



## REMERCIEMENTS

Tout d'abord, je remercie ma directrice de thèse, Anne Bourgain, qui a patiemment accompagné tout le processus de réflexion et qui depuis de nombreuses années est un exemple de révolte.

À l'Unité Transversale de Recherche Psychogénèse et Psychopathologie, UTRPP, à son ancien directeur J-F. Chiantaretto qui a soutenu le financement de ce projet, à l'actuelle Directrice, Pascale Molinier et à l'actuel Directeur Adjoint Florian Houssier.

À l'équipe d'enseignants-chercheurs du Laboratoire, anciens et nouveaux, à ceux qui ne sont plus là officiellement : Pr. Éliane Allouch et Pr. Marie-Claude Lambotte.

Je remercie particulièrement le Pr. Jean-Pierre Soubrier, ancien Chef de l'Infirmierie Psychiatrique de la Préfecture de Police de Paris, directeur du CRES, Centre de Ressources en Suicidologie référencé par l'OMS, pour son humanité et son intérêt authentique pour la recherche, la psychanalyse et le rapport du sujet à la mort et à l'auto-destruction. Merci pour les discussions, la générosité et la pédagogie.

Je remercie spécialement Christian Pisani, collègue de travail au Centre Hospitalier Philippe Pinel, à Amiens. Merci d'avoir transmis la psychanalyse avec autant de passion, je n'oublie pas ses qualités humaines et l'étendue de son savoir, merci pour ces allers-retours si riches en paroles entre le CMP, l'UPA- CHU Nord et Pinel, c'était de la psychanalyse « appliquée » à la voiture ! Un grand remerciement aussi au Dr. Alain Legrand, érudit responsable du CMP de la rue Delpech, merci à toute l'équipe médicale. Les présentations des malades et les staffs bibliographiques m'ont beaucoup appris toutes ces années-là.

Un remerciement spécial et particulier à l'équipe de l'Hôpital Avicenne, au Service d'Accueil et d'Urgences, SAU, à son responsable en psychiatrie aux urgences : Dr. Salim Mehallel et à l'équipe de Psychiatrie de liaison : Dr. J-F Rouchon, Dr. Camille Caudal et Françoise Babin, ainsi qu'au Dr. Thierry Baubet qui m'a mise en contact avec eux, merci pour leur hospitalité et leur intérêt pour la recherche. Entre les *urgences*, la liaison, les réunions et les attentats de Paris et Saint-Denis, nous avons vécu des moments improbables, nous laissant le temps de soigner tous ces patients-là.

Je remercie Olga Lucía Medina, pour nos innombrables conversations et apprentissages. De l'*hilflosigkeit* au *moment de conclure*, ces années nous ont permis de travailler ensemble,

une grande partie de la théorie psychanalytique. En effet, devant l'ascenseur qui devait nous faire monter, une grande amitié est née.

Je remercie Heitor O'Dwyer de Macedo pour son « accompagnement » dans mon travail clinique, pour son éthique, son intérêt et ses questionnements si pertinents.

Mes remerciements aux professeurs qui ont accepté d'être jury de cette thèse, moment culminant de ma recherche : le Pr. Alain Abelhauser de l'Université de Rennes 2, le Pr. Eric Bidaud, de l'Université Paris Diderot USPC et le Pr. Denis Mellier, Professeur de l'Université de Franche-Comté.

Je remercie mes patients qui sont les réels protagonistes de ce travail de recherche : l'étonnement de la clinique ne connaît pas de limites si nous sommes prêts à faire le trajet.

## AVANT-PROPOS

Lorsqu'un sujet est né sous la dictature, cela change toute une destinée. Naître en exil laisse à jamais l'empreinte d'un forçage, le vécu de quelque chose qui n'aurait pas dû être. La grande interrogation est et sera toujours *le reste* d'une jouissance inconnue : « et si je ... ? » Ce sentiment de bannissement, d'être chassé, proscrit ou supprimé du territoire, suppose que le sujet peut être bannissable. Dans l'origine étymologique et historique du mot *bannir*, deux lignées sont à distinguer : celle du francique *bannjan* qui donne lieu en français à *bannir* et celle du gothique et du burgonde *banwjan*, « faire signe » d'où viennent l'ancien provençal *bandir* qui veut dire proclamer (XII<sup>ème</sup>) et exiler (1313), le franco-provençal *bandi* qui signifie expulser. Le catalan *bandir* veut dire « citer à comparaître en justice », « expulser, bannir ». Dans tous ces verbes romans, le sens de « condamner à l'exil » est dû à l'influence de *bannir*.

Est-ce peut-être le moyen que trouve le sujet à travers le langage pour que son histoire lui fasse signe ? Comme un retour du refoulé, il *se* fait signe par tout ce qu'il bannit de la conscience. Ou bien par tout ce qui n'a jamais pu franchir l'inconscient. Ce fragment d'histoire réelle qui a failli être condamné n'est nullement condamnable si ce n'est ~~que~~ par son absence, comme l'irreprésentable, ce qui n'a pas eu lieu. Jamais l'oubli n'effacera l'histoire.

Cet état d'exil permanent, jusqu'à ce que le contenu de ce vide soit retrouvé, est indéfinissable dans le temps, mais aussi inducteur de recherche. Nous avons une idée des moments originaires, de l'origine du traumatisme, mais qu'en est-il de la fin ? Est-ce qu'irreprésentable veut nécessairement dire irréparable ? Puisse la mort être la fin de tout, mais non, bien au contraire, nous apprenons que *si le sujet s'abolit, il est plus signe que jamais*.

Nous fûmes bannie lorsqu'un président de la République fut poussé à la mort : il choisit le suicide et c'était un médecin ; c'est une formule possible pour dire cette vérité qui marque l'esprit. Entre héros et martyr, dans l'après-coup, nous vécûmes entre censure inconsciente et censure d'état, personne ne fut d'accord pour décrire l'acte. Certains applaudirent son courage, rester en vie eût été du masochisme pur, l'armée l'eût décheté ; se donner la mort impliqua aussi un abandon à assumer. Comme Socrate, fut-ce tacitement, condamné à se tuer lui-même.

Par analogie, nous fûmes constamment interrogée par cette idée de destin et d'auto-punition, sans oublier la disparition. De toutes manières la mort paraissait la seule issue pour éviter la torture, discours auquel tiennent ardemment nos patients. C'est en partie le

questionnement que nous avons soulevé à travers ce travail : comment se fait-il que le sujet puisse être convaincu, de façon consciente ou inconsciente, du fait que la précipitation vers le néant soit son destin ?

L'exil a duré très peu, à contre-courant, nous sommes rentrés au pays en 1981. Dans un climat de tension et de couvre-feux, les mots des adultes envers les enfants devaient être bien choisis : la trahison était aux aguets et la peur de parler terrorisait tout le monde. Lorsque l'enfant entend parler de la mort, c'est la curiosité qui se manifeste. Plus la formule est étrange, plus cela intrigue, éveille. La philosophie permet toutes les questions auxquelles les adultes ne souhaitaient - ou ne pouvaient - pas répondre. *Se mató*, on entendait dire : il s'est tué. Mais, qui, comment, pourquoi ? Jamais on ne répondait clairement, mais nous, nous voulions tout *savoir*.

Notre pays s'est comporté comme un bourreau, il a laissé les enfants sans protection et l'ennemi interne faire effraction partout. Les histoires qui ont motivé cette recherche réclamaient la même chose : qu'on *se souvienne* du passé. Ces sujets-là se trouvèrent prisonniers de la jouissance liée au traumatisme. Ils ne le savaient pas et comme Antigone, ils demandaient juste à enterrer leurs morts.

Tout sujet mérite d'avoir connaissance de son histoire. Justice soit faite à la mémoire de ces deux présidents suicidés dans un même pays : José Manuel Balmaceda (1891) et Salvador Allende (1973). Justice soit faite à la mémoire d'un pays, à la mémoire de tous ceux qui nous livrent leurs histoires dans ce travail d'écriture si intime. Nous avons souhaité transcrire ces fragments incompris dans une tentative de guérison vis-à-vis de ce sentiment d'arrachement de la vie.

« La pratique psychanalytique se fonde d'une mise en évidence du *travail constant d'une force de mort : celle qui consiste à tuer l'enfant merveilleux (ou terrifiant) qui, de génération en génération, témoigne des rêves et désirs des parents ; il n'est de vie qu'au prix du meurtre de l'image première, étrange, dans laquelle s'inscrit la naissance de chacun* »<sup>1</sup>.

Serge Leclair, *On tue un enfant*

*Dédicace :*

*À ma mère, Fernanda D'Almeida*

*À Raphaël, Lola et Christophe*

*À Victor Menge Rozas et à Victor Menge Ferrón*

---

<sup>1</sup> Serge Leclair, *On tue un enfant: un essai sur le narcissisme primaire et la pulsion de mort*, Points, 126. Sciences humaines. Anthropologie, psychanalyse (Paris : Editions du Seuil, 1981), p.11.

## Table des Matières

<b>REMERCIEMENTS</b> .....	<b>2</b>
<b>AVANT-PROPOS</b> .....	<b>4</b>
<b>INTRODUCTION</b> .....	<b>9</b>
<b>Cadre théorique</b> .....	<b>12</b>
Problématique .....	13
Hypothèses .....	16
<b>CHAPITRE I POUR INTRODUIRE LE SUICIDE : FIGURES DANS L'HISTOIRE</b> .....	<b>19</b>
1.1. Le suicide dans l'histoire .....	20
1.2. Le suicide comme l'effet d'un dérèglement social .....	26
1.3. Cartographie du suicide .....	29
1.4. Freud et le suicide .....	37
1.5. La défenestration de Monsieur K .....	51
<b>CHAPITRE II INSCRIPTION, ÉCRITURE ET INCONSCIENT À LA LETTRE</b> .....	<b>57</b>
2.1. La métapsychologie : pulsion et représentation .....	58
2.2. La fonction de l'écrit, discours et savoir inconscient.....	62
2.3. Sujet de l'énoncé et de l'énonciation .....	65
2.4. L'énigmatique énonciation du suicide .....	71
2.5. De la Lettre à la littérature et le droit à la mort .....	78
<b>CHAPITRE III LE TRAIT MÉLANCOLIQUE DANS LA POUSSÉE VERS LA MORT</b> .....	<b>88</b>
3.1. La mélancolie et le délire de petitesse .....	91
3.2. Un surmoi violent et sadique : comment mener le moi à la mort .....	96
3.3. Une sentence de mort: « le trait qui termine la phrase ».....	109
3.4. Le sens tragique, entre destin et transmission.....	111
<b>CHAPITRE IV SADISME ET MASOCHISME À L'ORIGINE DE L'ACTE D'AUTO-PUNITION</b> .....	<b>116</b>
4.1. Retournement de la pulsion sur la personne propre .....	131

4.2. Autodestruction.....	137
4.3. L'acte d'auto-punition .....	141
4.4. Paradoxes et injonctions : de l'hilflosigkeit à la jouissance.....	160
<b>CHAPITRE V ÉTUDES CLINIQUES AUTOUR DU SUICIDE .....</b>	<b>171</b>
5.1. Sortir de la scène, se laisser tomber, passer à l'acte.....	175
5.2. Transfert et transmission : übertragung et überlieferung .....	192
5.3. Filiation, transmissions et traumatisme .....	202
5.4. Sang et filiation : du tragique dans la transmission .....	215
« Il pourrait tuer quelqu'un » : paroles d'une mère à propos de son fils.....	220
5.5. Madame Toqué, quelques coupures sur la peau et une coupure de la pensée.....	226
5.6. Monsieur Cube, « j'étais inattendu » .....	243
5.7. Le suicide dans le sang et dans le ventre ? .....	275
Des failles dans l'existence : défaillances originaires avant la parole .....	288
5.8. Madame S. Récit, délire et catastrophe .....	295
<b>6. DISCUSSION ET CONCLUSIONS : PARADOXES, LA MARQUE QUI EFFACE .....</b>	<b>302</b>
<b>INDEX DES CONCEPTS .....</b>	<b>313</b>
<b>INDEX DES NOMS .....</b>	<b>315</b>
<b>REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....</b>	<b>317</b>
<b>RÉSUMÉ .....</b>	<b>327</b>



# INTRODUCTION

## Histoire de(s) dire(s) autour de la mort dans le discours de filiation

Au premier abord, nous entrons d'entrée de jeu dans le paradoxe du langage. Comment dire l'impossible ? Comment pouvons-nous énoncer la mort sans dénoncer quelque chose de l'ordre de la vie ? Le dérèglement pulsionnel est mis en évidence, mais pas forcément. Dire la mort n'est pas nécessairement synonyme de la vivre. Le théâtre de l'hystérie nous a vite mise en garde. Des menaces, les psychanalystes en entendent un nombre incalculable ! Quotidiennement. Mais, alors, comment affinons-nous notre oreille ? Comment rendre compte de chaque histoire sans rendre ces histoires invisibles ?

Une approche trans-nosographique nous aura permis de croiser ces différents discours autour de la mort, souvent accompagnés de passages à l'acte suicidaires. L'objectif est ici de pouvoir entendre une certaine différence de l'énoncé de mort par rapport à la problématique du sujet. Quelle est l'approche de la mort pour chaque sujet selon sa question subjective et son histoire ?

Il a fallu ici nous atteler à la tâche d'explorer les différentes formulations, énonciations et énoncés et manières de s'auto-punir.

Énoncer la mort, implique le sujet, sa vie, l'acte de commencement et sa mort. Énoncer la mort est donc un travail d'écriture. Si nous pouvons lire et interpréter le texte énoncé par le sujet, c'est parce qu'il se lit à la lettre, *l'inconscient est structuré comme un langage* et il fonctionne avec sa grammaire.

Si le sujet peut énoncer sa mort, cela implique qu'il entretient un rapport avec elle, dans une tension, il y a donc une dialectique entre ce sujet-là et sa mort à venir. Mais, à quoi tient cette inscription ? Dans quel mode s'est-il inscrit à cet endroit ?

Énoncer la mort veut dire l'inscrire dans le langage de manière subjective. S'approprier la mort implique s'approprier la vie, y mettre une limite.

Dire dans le présent quelque chose de la mort, c'est la rendre visible, audible. C'est poser une fin symbolique. Mais, avec quelle intention le sujet parle-t-il de la mort ? Comment fait-elle partie de son discours ? Pourquoi ?

À qui s'adresse le sujet en parlant de la mort de cette façon ? Qu'est-ce qu'il ne dit pas ? Ce qu'il dit, est-ce une vraie parole ? Est-ce un acte manqué ? Est-ce un délire ? Est-ce une énonciation ou un énoncé ?

Nous sommes là justement pour effectuer ce discernement. Le sujet dit ne pas savoir à ce moment-là. Assis dans le bureau des urgences psychiatriques, il dit ce qui lui traverse l'esprit. Il sait où il est et où il veut aller. Nous aussi ; personne n'est dupe aux urgences.

Cette thèse est née d'un constat clinique qui nous a beaucoup questionnée : la fréquence du discours suicidaire malgré la différence des problématiques psychopathologiques, ainsi que le taux élevé des tentatives de suicides. Nous avons été d'autant plus sensibilisée à cette question en exerçant en tant que psychologue clinicienne au sein d'une Unité d'Urgences Psychiatriques, en secteur Adultes, au Centre Hospitalier Philippe Pinel d'Amiens. Cette Unité d'Accueil et d'Orientation est aussi une unité d'hospitalisation et fonctionne comme un *centre de crise*. L'objectif était de mettre en place une évaluation clinique, notamment par rapport au risque suicidaire, étant donné qu'une grande partie des patients passe à l'acte par une tentative de suicide, TS, ou se trouve en *crise suicidaire*, selon la définition psychiatrique, dans un état de détresse aiguë ou en décompensation. Autrement dit, la vie de ces patients est en jeu, d'où l'intérêt de cette recherche.

Cette thèse s'est d'emblée inscrite dans le champ de la psychopathologie clinique de l'adulte, avec une orientation résolument psychanalytique. L'écriture, le discours et le passage à l'acte ont toujours été au fondement de cette recherche, dont l'objet d'étude est constitué par l'acte d'auto-punition et le discours autour de la mort chez des sujets adultes auteurs de tentatives de suicide, avec une perspective trans-nosographique, entendant prendre leur acte comme événement, comme signature même et leur corps comme lieu d'écriture. Notre recherche interrogeait le rapport inconscient du sujet à la mort.

C'est cette spécialité clinique dans ce contexte d'urgence et de crise qui a permis de dégager la problématique à l'origine de cette recherche. En effet, ce temps initial de pratique clinique nous a permis d'accueillir et de traiter en thérapie des patients présentant des psychopathologies très hétérogènes : ces tableaux cliniques allaient de névroses hystériques, phobiques et obsessionnelles graves, jusqu'à des mélancolies, des hypocondries, des psychopathies, en passant par des conduites addictives, des états dépressifs majeurs, des psychoses maniaco-dépressives, des psychoses paranoïaques et des schizophrénies paranoïdes entre autres. Ces états avaient pour dénominateur commun des idées noires, un discours suicidaire caractérisé et pour la plupart d'entre eux une tentative de suicide. C'est ainsi qu'une piste de recherche a émergé, déterminant nos premières investigations.

D'une part, la confrontation au réel de la clinique suscite immédiatement les questionnements de la psychologie individuelle et collective, et interroge l'inscription à une place de la chaîne symbolique. Nous ne pouvons donc pas dissocier l'histoire singulière du sujet de l'histoire et de l'évolution humaine. La psychanalyse a toujours mis en tension ces aspects car elle met en interdépendance le sujet psychique et le sujet social par le biais de l'anthropologie psychanalytique. La sociologie aussi a pu rendre également compte de ce phénomène, c'est le cas d'Émile Durkheim, qui, déjà en 1897, postulait que le suicide était à relier à des causes sociales, à des causes qui renvoient non pas à l'individu, mais au fonctionnement de la société dans son ensemble. Durkheim part d'une idée fondamentale, l'intégration : une société intégrée serait une société organisée selon le principe de solidarité entre ses membres. C'est pourquoi, il nous a paru intéressant de mettre au centre de notre problématique la crise du sujet et la disparition progressive de sa subjectivité. Il est inlassablement question d'un désir de reconnaissance et de la reconnaissance d'un désir. Le jeu est risqué. Quelle valeur clinique donner à ces gestes ? Les interrogations et plaintes de ces patients arrivant en urgence ne cessent de dire : « je ne trouve nulle part ma place », « rien ne m'intéresse, rien ne me retient », « je suis déjà mort(e) ».

La force et la violence d'une homogénéisation imposée par le système de production mondialisée ne cessent de dire « qu'il n'y a pas de différence ». À partir d'un tel déni, comment dès lors être différent ? Il devient donc nécessaire pour ces sujets d'agir la différence, de la signer. Comment alors ne pas admettre l'existence de l'Inconscient synonyme de mouvement, d'altérité, et la différence que cette dernière instaure ? Plus précisément, notre objet d'étude s'est fondé sur un malaise profond identifié à l'endroit de la place singulière : au moment où le sujet doit trouver son identité, dire qui il est. Effectivement, cela ouvre des blessures qui sont signifiées au sujet et par le sujet comme des « échecs » et c'est là que l'acte se substitue à la parole. Plus la place singulière est menacée, plus le sujet insiste à tenter de mourir, ce qui serait devenu le symptôme de la post-modernité. La mort symbolique enfonce l'humain dans la perte de son identité. La négation de l'autre nous a rendus invisibles.

Enfin, un facteur à remarquer dans les histoires des auteurs de tentatives de suicide est non seulement l'influence de facteurs socio-culturels, mais, surtout celle des transmissions intergénérationnelles. Les suicides de proches sont des faits marquants, ainsi que les crimes, les morts violentes, les décès dans la fratrie, les enfants morts, les deuils pathologiques ou les secrets : tout ce qui est resté comme énigme. Ce sont des facteurs à prendre en compte dans le discours suicidaire et le moment de l'acte, c'est une piste d'élucidation. Comment le corps a-t-

il traité ce contenu ? Par quelle solution pulsionnelle ? Par ailleurs, nous nous sommes aperçue qu'il y avait souvent un message, une parole ou une Lettre à faire circuler à la suite de l'acte suicidaire. Elle se réduisait souvent à une phrase, mais ces patients avaient besoin d'aide pour la formuler, pour l'énoncer.

En nous étayant sur notre expérience, nous avons tenu à démontrer le fait que le discours suicidaire et la tentative de suicide se sont convertis en évènements cliniques. Cela introduit un nouvel objet : le protocole de soins à l'hôpital. C'est comme si l'acte et son interprétation pouvaient être donnés à l'avance. P-C. Racamier propose le terme de suicidose pour rendre compte du multi-récidivisme. S'agit-il d'un besoin de soins ? Comment lire les signes et l'acte suicidaire dans cette clinique ? Quels effets a-t-elle sur la communauté humaine ? Ce sont autant de pistes qu'il nous a fallu explorer.

## **Cadre théorique**

Une des grandes découvertes de Freud tout au long de son œuvre a été justement sa théorie des pulsions et de leur intrication. L'on sait que ces forces agissent à l'arrière-plan des besoins impérieux et représentent dans le psychisme les exigences d'ordre somatique. Le but de l'Éros est de conserver, c'est la liaison. La pulsion de mort, au contraire, brise les rapports et aurait pour but final de ramener ce qui vit à l'état inorganique. Toutefois, lorsque la pulsion d'agression se fixe à l'intérieur du moi, elle agit sur le mode auto-destructeur, dont voici un des constats cliniques : « L'individu meurt de ses conflits internes ». Nous nous sommes interrogée sur ce semblant de mourir, sur ces tentatives de suicide (TS), qui ne cessent d'augmenter. Que signifie cette tendance à vouloir se « supprimer » ou se punir ? La tentative de suicide est-elle devenue signature pour le sujet ?

Nous avons souhaité approfondir l'analyse autour du discours de ces patients, la question était de repérer et déterminer ce qu'ils énonçaient et qu'ils taisaient. Nous avons proposé le terme d'*énoncé de mort* qui nous a mené à l'énonciation de la mort. C'est le déchiffrement de la parole et de l'inconscient de ces sujets qui nous ont permis d'avancer dans cette recherche.

Cette étude clinique interroge non seulement la place de l'évènement ou de l'acte suicidaire, mais l'histoire et la source de ce que nous appelons *injonction de mort*. Nous

cherchons la logique clinique de ce qui peut opérer dans l'inconscient comme injonction à travers les transmissions intrapsychiques et la filiation. Nous savons combien le vide ou le *rien* comme héritage a des effets sur la descendance et que cela a trait à l'écriture familiale. Dans ce sens, pouvons-nous penser le suicide sans penser la mélancolie ?

Divers récits cliniques, étayés sur la littérature psychanalytique, nous ont permis d'étudier ces traces et les enjeux de *donner la mort* d'une génération à l'autre. Les états mélancoliques illustrent l'élément destructeur qui domine et se dirige contre le moi : une culture pure de l'instinct de mort, dira Freud. Ensuite, Lacan affirmera que le mélancolique « entraîne des catastrophes pour toute sa parenté », il identifiera « un certain type de remords ... que nous signalerons être de l'ordre du suicide de l'objet ». Mais, comment le sujet de l'inconscient énonce-t-il sa propre disparition ? Nous nous sommes intéressée à la tonalité mélancolique du passage à l'acte suicidaire et à son lien avec l'absence du désir et l'injonction d'auto-destruction ou auto-punition qui amènerait le sujet à traiter ce signifiant, cette lettre, comme un destin à accomplir : disparaître.

Bien que nous puissions parler depuis l'Antiquité de mort volontaire ou d'attentat du sujet contre sa propre vie, le désir de mort transformé en suicide ne chercherait pas forcément la mort du sujet. Cette problématique reste non seulement le vrai problème philosophique vraiment sérieux comme l'affirmait Albert Camus dans *Le mythe de Sisyphe* : « Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie »<sup>2</sup> car le suicide, pour Camus, est une solution à l'absurde ; voici une énigme clinique à laquelle la psychanalyse tente de répondre de manière moins normative.

### *Problématique*

D'une part, l'étude clinique que nous avons proposée sur l'énoncé de mort a pour but d'entendre et d'analyser à travers le discours du sujet et des patients quelque chose de l'ordre de l'existence qui s'appelle *énonciation*, en l'occurrence l'énonciation de la mort ou du suicide. Ainsi, avant ou après des passages à l'acte suicidaires, ces énoncés de mort nous montrent que c'est bien souvent autre chose que le sujet souhaite faire disparaître. Parfois la précipitation

---

<sup>2</sup> Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe: essai sur l'absurde*, Collection folio Essais 11 (Paris: Gallimard, 2006), p.17.

d'un signifiant qui devient réel, avec ou sans délire, pousse à la précipitation dans le vide ou vers la mort. Par exemple, un patient qui nous dit : « Je m'étais mis de l'essence dessus. Je suis avancé vers le feu ». Voilà une manière de brûler la pulsion, une auto-immolation, un autodafé ou acte de foi, qui à l'origine, était une cérémonie de pénitence publique célébrée par l'Inquisition pendant laquelle celle-ci proclamait ses jugements. Cet acte pourrait-il nous parler du propre jugement du sujet envers lui-même ? Ici, le sujet a été son propre tribunal et jury, comme une représentation de la conscience morale.

D'autre part, la connaissance de la sémiologie de la mélancolie nous a permis d'éclairer le passage à l'acte suicidaire, d'où notre hypothèse qui avance que dans tout raptus suicidaire, au-delà de l'organisation psychique du sujet, c'est-à-dire, de l'hystérie, en passant par la névrose obsessionnelle jusqu'à la paranoïa et l'hypocondrie, il existerait toujours un trait mélancolique : le discours, le sentiment d'un destin catastrophique, le remords ou le déni d'intention, le châtement. Nous citons l'énoncé d'un autre patient qui nous dit : « Une fenêtre, normalement, ça se saute », après s'être défenestré du premier étage.

Nous envisageons le suicide comme un équivalent de la signature du sujet, source du paradoxe final qui se trouve dans cet accomplissement de la mort : manifestement le sujet désire disparaître à jamais, pourtant, en se donnant la mort il devient immortel puisqu'il sera plus signe que jamais dans la chaîne symbolique.

L'identification et le traumatisme constituent une autre dimension importante de la problématique. L'identification sera à l'origine du devenir du sujet, si nous l'entendons comme le rapport du sujet au signifiant. Nous retrouvons l'identification à chaque énoncé de mort. Dans identité, identification nous lisons le terme latin *idem*. En français, la même fonction signifiante existe avec *même*. Ce phonème « em » est ici redoublé dans « même » : consonne antique qui se retrouve donc comme le résidu, le reliquat, le retour à une thématique primitive, nous dit Lacan. Ainsi, grâce à l'analyse de ces énoncés de mort nous traitons aussi le rapport du sujet aux signifiants qui ont pu l'amener à la mort. Où, comment, de quelle manière ce « moi-même » se redouble-t-il ?

Le traumatisme qui dans la répétition resurgit sans arrêt sera désigné par un certain signifiant que nous pouvons aussi reconnaître par son support, la lettre et son instance dans l'inconscient. Et si c'était à ce titre que le comportement se répétait ? Pour faire ressurgir ce signifiant, nous pouvons dire aussi que c'est le signifiant qui produit la répétition du comportement. Le signifiant insiste, parfois persiste jusqu'à détruire toute incertitude. Comme

cette patiente qui nous disait, « soit, j'euthanasiais ces chats, soit, je devenais folle », dans tous les cas, quelqu'un devait tuer quelque chose... sachant qu'elle était médecin, ces morts, bien qu'elles aient été douces, allaient contre le sermon d'Hippocrate. Elle continuait, affirmant, « je suis morte depuis le jour où je me suis suicidée » car elle vivait en croyant que l'on voulait sa mort. La chronologie des faits énoncés indiquait : « Le gardien m'a agressée, le gardien est fou, le gardien s'est immolé dans l'infirmerie du refuge, il est mort. Je suis morte, je suis folle, je tente de me suicider, je vis, mais, je suis morte ».

D'une part, ce mal-être traverse toutes les psychopathologies et autant de dimensions culturelles : le travail, la famille, la maternité, le lien social, les exigences liées à la réussite. Faut-il y voir un sens et lequel ? Sans mots à dire, l'acte apparaît imminent, incontrôlable, le passage à l'acte suicidaire chercherait à rejoindre un état de silence apaisant. D'autre part, ce symptôme chez l'adulte reste séparé ou clivé en tant que fait clinique propre à chaque sujet. Pourtant, la rencontre avec ces patients montre qu'ils se construisent aussi dans l'acte, dans l'évènement, dans la rencontre avec la mort sans mourir : ils signent. Possiblement, cette tentative de mort serait la métaphore d'une renaissance.

Une autre idée que nous soumettons, associée à la problématique identificatoire serait que ces symptômes semblent tenir à une sensation d'anonymat dans le collectif, au sentiment de solitude et à l'effacement du singulier comme source d'angoisse. De ce fait, il existe chez ces sujets une certaine ambivalence face au désir de mort. En ce qui concerne la plupart des auteurs des tentatives de suicide, se donner la mort n'était pas toujours leur but. En revanche, après-coup, ils ne parviennent pas à expliquer leur acte. Ils sont encore sidérés.

Notre thèse traite des paradoxes autour du suicide et de l'énoncé de mort dans son rapport à l'inconscient, à la trace mnésique, à la lettre et au discours familial et de filiation. Nous considérons l'importance du lien parents-enfant, du lien à l'autre qui se constitue dans différentes dimensions par identification, par l'attachement et par un discours adressé à l'enfant avant sa naissance. Ce bain de langage va être dans certains cas caractérisé par une fascination pour la mort, imaginaire ou réelle. Ce discours va transmettre à travers un énoncé, une voix, une injonction ou une idée de mort subjectivée dans le symptôme de chaque sujet qui a été parlé par la mort.

Nous étudions une série de situations cliniques dans lesquelles le fantasme de suicide est présent comme articulation de la scène inconsciente. Avec ou sans passage à l'acte suicidaire, ces sujets sont marqués par une idée de mort imminente, une injonction de mort qui

marque l'arrêt du désir ou renvoie à la punition. Une poussée à la mort vient faire passage à l'acte, comme une sentence de mort qui barre le présent.

Même si c'est à partir d'une clinique des urgences psychiatriques que se fait l'accueil des patients, c'est l'urgence au singulier dont nous traitons. Premier glissement opéré par la psychanalyse. Une urgence au singulier qui porte sur la vie la mort (Jacques Derrida). Différentes histoires cliniques, différents discours et différentes psychopathologies qui tournent autour des idées de mort attirent notre attention. Notre idée est d'établir un lien commun, un trait d'union dans le rapport de chaque sujet à la mort. Nous constatons l'inscription de la mort comme une lettre dans un rapport particulier au corps.

### *Hypothèses*

Dans le cadre de l'étude de ces histoires cliniques spécifiques, les éléments suivants ont été relevés. En effet, l'observation, l'analyse, la praxis et le contact direct avec ces patients, nous ont amenée à poser ces hypothèses :

En premier lieu, nous partons du postulat suivant : la problématique du suicide constituerait un paradoxe existentiel et trans-nosographique qui pourrait s'énoncer ainsi : disparaître pour mieux exister avec une dimension économique aussi paradoxale entre la jouissance et l'auto-punition. La juxtaposition de la jouissance du symptôme redoublée par le bord de la mort avec le passage à l'acte suicidaire. La tendance à s'auto-punir, à s'auto-détruire ou à détruire l'autre, à travers ces tentatives de suicides, vont bien au-delà d'une nosographie spécifique ; c'est un phénomène trans-nosographique. L'insistance de la mort dans le discours du sujet nous a permis d'identifier différents rapports à la mort au travers de différentes études cliniques : hystérique, hypocondriaque, mélancolique, paranoïaque et schizophrénique.

Deuxièmement, nous émettons l'hypothèse d'un énoncé de mort qui serait ce qui se révèle dans le discours du sujet, d'un dire autour de la mort, le constat serait de découvrir à travers l'énonciation de la mort, l'énigme inconsciente, le secret véritable, entre autres choses que le sujet ne souhaiterait pas se tuer, mais, tuer l'objet en lui ou projeté à l'extérieur de lui, mouvement généré par le sadisme pulsionnel : « Le suicidaire est tourmenté par un profond



sentiment de culpabilité et nul ne se suicide qui ne voulait tuer quelqu'un d'autre »<sup>3</sup>. Nous constatons ainsi qu'il n'y a pas d'impulsion suicidaire sans impulsion meurtrière, par renversement ou retournement de la pulsion. Autrement dit, il n'y a pas de suicide sans désir de mort. Nous appelons énoncé de mort ces dires autour de la mort, soit sous forme d'emprise, de menaces, de détresse ou d'allusion à l'idée de se punir. D'où le trait masochiste, mais d'abord sadique, dans le passage à l'acte suicidaire.

La troisième hypothèse serait que l'on constate des facteurs communs dans ces tableaux cliniques et énoncés de mort, qui se traduisent et confirment par la prédominance d'un trait et discours mélancolique<sup>4</sup> dans d'autres organisations psychiques que la mélancolie, avec des questionnements existentiels, la perte de sens, une inhibition généralisée et la dévalorisation du sujet, notamment, face au monde du travail. Cela relève du mouvement et de la dynamique à l'intérieur de la clinique que l'on se doit d'entendre. Nous émettons l'hypothèse d'un trait mélancolique dans les passages à l'acte suicidaires ici étudiés.

La dernière hypothèse concerne notre lecture clinique car nous interprétons le passage à l'acte suicidaire comme un acte d'auto-punition, du fait du sur-moi, de la pulsion de destruction et de son retournement contre la personne propre. Nous relevons ce trait sadique et masochiste dans l'acte d'auto-punition. Nous relevons aussi l'existence d'une injonction de mort qui travaille comme un mot d'ordre venant du surmoi cruel qui ordonne au sujet de sortir de la scène. Le passage à l'acte suicidaire en tant qu'auto-punition dans sa dimension d'injonction se caractériserait par sa tonalité mélancolique au-delà d'une structure précise où la notion de faute et le sentiment de culpabilité sont en cause. Cette poussée vers le suicide comme *solution finale* trouverait son origine dans un scénario fantasmatique où il est question de (s') infliger du mal.

Une interrogation qui nous a guidée dans notre recherche, c'est pourquoi le sujet jusqu'alors en suspens se précipite à un moment donné, voire à un moment déterminé, pour sortir de la scène en mettant en acte sa disparition ? La réponse clinique est associée à la perte de l'objet.

---

<sup>3</sup> N. Bakman, trad., *Les premiers psychanalystes, Minutes de la Société Psychanalytique de Vienne*, Gallimard, vol. II 1908-1910, Connaissance de l'inconscient. Série: La psychanalyse dans son histoire (France, 1978), p.487.

<sup>4</sup> Marie-Claude Lambotte, *Le discours mélancolique: de la phénoménologie à la métapsychologie*, Collection « Psychanalyse » (Paris: Anthropos : Diffusion Economica, 1993).

Dans ces passages à l'actes suicidaires, une histoire familiale chargée et mortifère est constituante des psychismes de ces sujets, la transmission a fait passer des messages meurtriers qui se retournent contre la personne propre. Ces trous énigmatiques pour le sujet, sont agis et véhiculés par la lettre, comme bord, cette trace mnésique est inscrite chez le sujet dès sa constitution ; c'est ainsi que la transmission de la mort et sa signature sur le corps trouvent son sens dans la lettre. Nous souhaiterions évoquer cet extrait de Serge Leclair qui nous a amenée à penser que comme on tue un enfant on tue un sujet, selon le scénario que le sujet tente d'énoncer constamment : « Je veux que quelqu'un vienne pour m'arracher à ce souvenir. Est-ce moi qui ai crié, ou lui ? Je veux dormir, tout oublier ; non, je veux me réveiller, m'éveiller enfin. Je ne vois que le feu dont je suis sûre : serais-je morte ? Oui, c'est moi qui suis morte... Puissé-je n'être jamais née ! »<sup>5</sup>.

---

<sup>5</sup> Leclair, *On tue un enfant*, p.9.

# CHAPITRE I POUR INTRODUIRE LE SUICIDE : FIGURES DANS L'HISTOIRE



Cette recherche clinique prend ses sources dans le contexte des urgences psychiatriques avec une clinique trans-nosographique chez le sujet adulte. Il est important de préciser que bien que cette étude soit inscrite dans un contexte de psychopathologie, nous soulignons la nuance à prendre en compte car ce n'est pas toujours dans un contexte de psychopathologie avérée que le passage à l'acte suicidaire se produit. Toutefois, nous pensons que dans la précipitation, il est aisé de constater un état psychique altéré.

Tout au long de la thèse, le lecteur trouvera entre certains des chapitres des extraits de biographies ou des extraits littéraires concernant des personnages de l'histoire de l'humanité qui se sont donné la mort ou en lien avec le sujet de recherche, comme : Socrate, Sénèque, Laura et Eleanor Marx, Salvador Allende, Lotte et Stéphane Zweig, Sylvia Plath, Vincent Van Gogh ou Gaëtan Gatian de Clérambault.

Nous allons maintenant introduire la problématique en présentant différents facteurs, issus du passé et du présent, qui ont construit notre réflexion autour du suicide : il s'agit d'éléments d'ordre historique et/ou social, d'observations d'ordre statistique, psychanalytique et clinique.

### *1.1. Le suicide dans l'histoire*

« Personne ne peut mourir pour moi, si ' pour moi ' veut dire au lieu de moi, à ma place [...]

La mort est, pour autant qu'elle 'est', essentiellement chaque fois la mienne »<sup>6</sup>.

Jacques Derrida, *Donner la mort*

En français, le terme *suicide* fut employé pour la première fois par l'abbé Desfontaines dans les *Observations sur les écrits modernes* (1735) et figura dans le dictionnaire de l'Académie de 1762. Il est postérieur au mot *homicide*. Il conviendrait de dire suicider et non pas *se suicider* car c'est un pléonasme qui insiste doublement sur l'acte de se tuer soi-même. En grec classique, le mot *autophonos* signifie « qui tue de sa propre main et qui se tue lui-même »<sup>7</sup>. Cependant, en français, le pléonasme est normalement interdit par l'Académie

---

<sup>6</sup> Jacques Derrida, *Donner la mort*, Galilée (Paris, 1999), p.64.

<sup>7</sup> Eric Volant, *Dictionnaire des suicides* (Montréal: Liber, 2001), p.311.

Française. Du latin *sui, soi*, génitif du pronom personnel réfléchi, *se*, et de *cide, caederes*, tuer. Voltaire<sup>8</sup>, par exemple, a employé le terme homicide de soi-même. Par ailleurs, le terme suicidant ou suicidante, qui s'utilise actuellement dans certains milieux hospitaliers est attesté pour la première fois en 1855 et a été défini ainsi : « qui tend au suicide »<sup>9</sup>. Ensuite, il a été remplacé par suicidaire, en 1901, en parlant d'un comportement, d'une personne ou des choses.

La linguiste et philosophe, Barbara Cassin, en fait une analyse soulignant que le mot *suicide* est fait à partir d'homicide - on tue un homme -, de régicide - on tue un roi. Lorsque l'on évoque le mot *suicide*, on tue soi ou bien on se tue soi, en rappelant ce redoublement qui est le pléonasme : l'on dit une fois de trop la même chose. En français, on se suicide, on agit soi contre soi : « On tue soi come objet, on ne peut se suicider sans être double, sans que *je* sois un autre, comme disait Rimbaud. Il y a quelque chose dans l'objet qu'on est soi, qu'est intolérable au sujet qu'on est, soi ». Par ailleurs, Barbara Cassin remarque la signification de *cide* ou *caederes* en latin, étant un mot très violent qui appartient au vocabulaire rural, de la campagne, de bûcherons car « on abat un arbre quand on fait tomber quelque chose, *caederes*, c'est faire tomber, abattre. C'est le geste de la hache »<sup>10</sup>. Le sens a évolué, aujourd'hui, il peut avoir un sens érotique, de fendre<sup>11</sup>, de châtrer. Toutefois, le nom, le substantif, *caedes*, c'est le massacre, le sang versé : « C'est donc une manière très violente de tuer. César, c'est la même racine. César est né par césarienne, en fendant sa mère, c'était la première fois qu'on coupait comme ça. On abat, on coupe, on massacre », affirme B. Cassin<sup>12</sup>.

Le verbe *se suicider* n'existe qu'à la forme pronominale, il n'est jamais employé sans le pronom réfléchi, si ce n'est au participe passé. En syntaxe, la réflexivité est une propriété des constructions dans lesquelles les deux actants d'un verbe d'action partagent le même référent : le sujet et l'objet sont confondus, l'action est effectuée sur soi : *je me suicide*. Le sujet suicide son objet et il s'agit toujours d'un meurtre : meurtrir l'Autre en soi. Cette réflexivité nous renvoie directement à la notion d'identification en psychanalyse, comme un reflet de l'Autre, ce trait unaire qui fonctionne comme distinctif, comme la marque de la différence : ainsi le

---

<sup>8</sup> Voltaire, *Du suicide ou de l'homicide de soi-même*, 1739.

<sup>9</sup> Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Éd. enrichie, réimpr, Sous la direction de Alain Rey; Tome 3 (Paris: Le Robert, 2009).

<sup>10</sup> Caer, caerse, en espagnol.

<sup>11</sup> Du latin *findere*, « ouvrir, séparer, diviser ». Fendre signifie « couper (un corps solide) »

<sup>12</sup> Consulté le 5 mai 2015 : <http://www.universcience.tv/video-l-origine-et-les-significations-du-mot-suicide-809.html>

verbe *se suicider* fait-il précisément référence à ce moment où sujet et objet ne font qu'un : c'est le cas de la mélancolie, lorsque « l'ombre de l'objet tombe sur le moi. »

Le monde est peuplé de diverses manières de mourir et la langue encaisse sans pouvoir tout dire. Paradoxalement, « la meilleure manière de défendre la langue, c'est de l'attaquer », écrivait Deleuze<sup>13</sup>. Mais, en parole ou en acte, le suicide est à chaque fois unique. D'une part, les verbes de destruction sont soigneusement choisis et l'énonciation est propre à chaque sujet. Ce sont des signifiants qui donnent la vie, qui tuent sans se taire. D'autre part, la relation étroite entre la linguistique et la psychanalyse permet d'insister sur le malentendu fondamental souligné par Lacan. L'effort de l'interprétation singulière est du côté de l'analyste. Pas de formule, seulement des équivoques : « Commencez par ne pas croire que vous comprenez. Partez de l'idée du malentendu fondamental, c'est là une disposition première »<sup>14</sup>. Or, interpréter, déconstruire, interroger l'événement de la mort du sujet est une tâche relativement impossible. Cependant, le psychanalyste, qui exerce déjà un métier impossible, se doit de mener cette réflexion. Que nous adressent ces patients au bord du gouffre ? Ils nous mettent à une place, tantôt inconfortable, tantôt indispensable. Comme le dit Socrate à Alcibiade : « Tout ce que tu me dis là à moi, c'est pour lui. Voilà la fonction de l'analyste, avec ce qu'elle comporte d'un certain deuil »<sup>15</sup>. S'aimer pour se quitter, accepter la perte avec la conviction de disparaître enfin.

Nous travaillons la dynamique de l'inconscient qui fait émerger aussi bien les maladresses et méprises de l'analysant que celles de l'analyste, beaucoup plus souvent tués que dites. Quel lien peut-on faire entre le malentendu et l'énonciation du suicide ? La réponse est dans la question, si nous posons au préalable le suicide comme un malentendu en soi ou comme l'effet d'un malentendu. Que se passe-t-il lorsque l'identification, ce premier lien affectif à l'autre, au lieu de donner la vie, donne la mort ou ne donne rien ?

Pour commencer, rien, étymologiquement, c'est « quelque chose » (res - rem). Rien que d'y penser, ce signifiant ouvre sur différentes interprétations. Moins que rien, c'est extrêmement peu. En revanche, réduire à *rien* veut dire anéantir. Comme un rien, l'on disparaît. « Je ne suis rien », nous dit le mélancolique, « parce que j'aurais pu être quelque chose »,

---

<sup>13</sup> Deleuze dans *critique et clinique* reprend et prolonge cette formulation de Proust dans *Contre Sainte Beuve*.

<sup>14</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire, livre III: Les psychoses 1955-1956*, éd. par Jacques-Alain Miller, Le Champ freudien (Paris: Seuil, 1973), p.29.

<sup>15</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre VIII: Le transfert, 1960 - 1961*, éd. par Jacques-Alain Miller, 2. éd. corr, Le séminaire de Jacques Lacan, texte établi par Jacques-Alain Miller ; Livre 8 (Paris: Ed. du Seuil, 2001), p.465.

affirme Marie-Claude Lambotte. Or, qui ne risque rien n'a rien. Si nous revenons à la Chose freudienne, nous découvrons que dans cette Chose - das Ding - se tient « le secret véritable » : l'état d'urgence de la vie. Plus précisément, *das Ding*, comme étranger serait le premier extérieur, ce autour de quoi s'oriente tout le cheminement du sujet : « C'est cet objet, das Ding, en tant qu'Autre absolu du sujet, qu'il s'agit de retrouver »<sup>16</sup>. Encore faut-il désirer cette retrouvaille, souscrire, être inscrit dans un discours quelconque, manquer de « quelque chose ».

Ce *rien* recèle moult significations : dans l'histoire de la langue, ce mot désigne originellement le bien, la possession, la propriété. Il se dit ensuite d'un intérêt à débattre, d'une affaire à traiter ou à discuter, spécialement en justice, jusqu'à signifier « affaire ». *Res*<sup>17</sup>, désignant des biens concrets, a pu servir à désigner « ce qui existe, la chose, la réalité, ainsi que les actions accomplies ». De cette manière, il est presque naturel que *rien* glisse vers la Chose freudienne, das Ding, en tant que *causa*<sup>18</sup>, objet. S'identifier à rien, implique toujours s'identifier à quelque chose ou à une partie de la chose. Dans les cas où la fragilité est justement du côté de l'identification, nous retrouvons des traces de l'insulte, l'injure, des mots prononcés à l'encontre du sujet ou bien trop de silence. De surcroît, « qui ne dit mot consent » affirme la langue française car *Mot* a un sens particulier, c'est essentiellement « point de réponse » : mot serait ce qui se tait.

Lorsque l'Autre énonce un souhait de mort, qu'entend donc le sujet de l'inconscient ? Comme le reflet du miroir, l'ordre énoncé, l'invocation se transforme en injonction. Prenons l'exemple d'un patient qui se présente aux urgences en raison de ses idées suicidaires. Tout a commencé « il y a environ deux mois, lorsque j'ai dû passer de la salle à la chambre – il montre avec ses mains l'espace correspondant - et j'ai vu un rat », dit-il. Pour éviter la maladie du rat, « j'ai dû me faire vacciner trois fois ». Il a senti les rats à l'intérieur de lui : « Il y a des rats qui rentrent chez moi. Je ne suis pas un mythomane, il y a des preuves », « ça chamboule toute ma vie, ce système-là ». L'allure persécutrice est patente, ainsi que ses effets comme la lettre dans le corps : « dans quel désarroi je peux être ! » Il reconstruit progressivement son histoire, il énumère toutes les maladies dont il a souffert depuis son enfance. Enthousiaste, il évoque les transformations et les imperfections de son corps : « À 13 ans, j'ai eu une rougeole, avec des complications pulmonaires. J'ai eu 40 de fièvre pendant une semaine ». Sa mère refusait d'appeler le médecin, pour que son fils ne soit pas hospitalisé jusqu'à ce que la situation

---

<sup>16</sup> *Op.Cit.*,p.58.

<sup>17</sup> En latin.

<sup>18</sup> Au sens judiciaire.

empire : « non, non, vous ne l'amenez pas à l'hôpital, il est suffisamment fort ! », « j'avais une tête de pestiféré ! ». Il se sentait en danger et malgré les appels adressés au médecin, il a fini la semaine chez lui : « Ma gueule de déterré, je ne l'ai pas inventée ».

Ce qui suit nous intéresse particulièrement car il nous raconte qu'au moment où il s'est rétabli et où il a réussi à se lever, sa mère lui a déclaré : « ça nous aurait bien arrangé que tu y passes ! » un vœu de mort visant son enfant, voilà un énoncé qui tue. La haine, l'appel de la mort. Cet homme s'est haï et demeure sidéré des propos désobligeants de sa mère à son rencontre. Nous ne saurons jamais comment elle a véritablement formulé la chose, mais nous savons ce qu'il a entendu. Essayant de trouver une explication à la question de savoir pourquoi ses parents auraient souhaité sa mort, il dit : « mes parents ne voulaient pas que la fortune se disperse. La politique de la famille était d'avoir un enfant unique. J'étais le deuxième. » Son délire autour de la maladie du « rat » ne peut être dissocié de l'image acoustique de ces rongeurs de parents : des rats, des rapiats, des radins. Une inscription comme celle-ci - « ça nous aurait arrangé que tu y passes » a transformé la chaîne à laquelle ce sujet a souscrit. Identifié à un « vilain petit canard », à un rat ou à un pestiféré que l'on évite d'approcher avec sa « grande gueule de déterré », à 46 ans, il souhaitait sa propre mort. Le « *tu aurais dû mourir* » est entendu comme « j'aurais *dû* mourir, donc *je dois* mourir. »

## Sources historiques du suicide

Qu'est-ce qui nous permettrait donc de penser cette clinique du suicide si complexe ? Une étude psychanalytique du suicide se doit de souligner l'aspect pluri-dimensionnel de ce symptôme, communément défini de manière univoque, comme un attentat que le sujet commet contre sa propre vie<sup>19</sup>. Seulement, une révision de l'histoire du suicide nous permet de voir les divergences et regards croisés vis-à-vis de ce phénomène si difficilement explicable. Aristote le condamne, subordonnant l'individu aux intérêts de la collectivité : « Un certain déshonneur s'attache à quiconque se donne la mort, puisqu'on dit qu'il a commis une injustice contre la cité »<sup>20</sup>. En revanche, les stoïciens se disent favorables à ce choix au nom de la liberté et de la raison. Sénèque, philosophe romain de l'école stoïcienne, accusé de conjuration contre l'empereur Néron, reçut l'ordre de se suicider. Il accepta la sentence et sa femme choisit de

---

<sup>19</sup> *Essai sur la signification de la mort par suicide*, Seuil, vol. 1 (Paris, 1968), p.135.

<sup>20</sup> Georges Minois, « Le suicide, perspectives historiques », in *Actes des journées nationales pour la prévention du suicide* (Paris: Union National pour la Prévention du Suicide, 2004), p.167.



mourir avec lui, il écrit : « J'estime lâche celui qui meurt de peur de souffrir, et sot celui qui vit pour souffrir ». Les codes législatifs romains reconnaissent la légitimité du suicide, le seul cas d'interdiction qui soit est motivé par des arguments fiscaux : le suicide pour échapper à la justice et à la confiscation des biens. Tout change à partir de l'Antiquité tardive : pour faire face à la crise du Bas Empire Romain, l'État devient despotique et totalitaire, et l'individu doit se sacrifier pour l'Empire. Ensuite, avec la propagation du christianisme, à partir de Saint Augustin, au cinquième siècle, l'interdit l'emporte. C'est ainsi que se met en place une législation sur le suicide très répressive qui marquera l'Occident. Toutefois, les études récentes<sup>21</sup> montrent que le suicide est aussi fréquent au Moyen Âge que dans l'Antiquité dans toutes les catégories sociales. Au seizième siècle, l'arrivée de l'humanisme avec l'esprit des Lumières et les changements culturels favorisent le débat et la réflexion autour du sujet. La mort plutôt que le déshonneur et le suicide par amour deviennent des actes récurrents et souvent à tonalité romantique avec les poètes et dramaturges. Montaigne prend la défense du suicide légal, faisant valoir à Sénèque en particulier cet argument : « La plus volontaire mort, c'est la plus belle. La vie despend de la volonté d'autrui ; la mort, de la nostre »<sup>22</sup>. Comme si la mort volontaire était le dernier signe d'une expérience subjective, propre, décidée. Aussi, les premiers médias de masse contribuent à répandre également l'idée de la fréquence du suicide : au dix-huitième siècle, les journaux anglais publient les billets de mortalité : la liste des décédés de la semaine à Londres avec les causes du décès et éventuellement les notes de suicide laissées par les victimes pour expliquer leur geste !<sup>23</sup> Par la suite, le suicide sera devenu un objet d'étude pour les sciences humaines, surtout depuis la parution de l'ouvrage d'Emile Durkheim, *Le Suicide* (1897). Néanmoins, le vingtième siècle est plus contradictoire : entre l'angoisse et la jouissance, l'existentialisme, l'absurde et l'hédonisme. Cela reflète la complexité du corrélat entre le monde intérieur et la vie collective. Le droit et le devoir d'être heureux au cœur d'une société libérale et capitaliste crée un gouffre de sens dans lequel nombre se sont jetés.

Nous pouvons donc retenir quelques hypothèses sur l'histoire du suicide : d'un côté, sa permanence et sa pratique, quelle que soit l'idéologie dominante ; l'insistance de ce débat avec une alternance entre des périodes hostiles à cet acte et des périodes plus favorables. De l'autre, le caractère paradoxal du suicide, qui témoigne d'un point d'impossible entre la liberté individuelle extrême dont l'idéal collectif serait le bonheur et la jouissance, et d'autre part le

---

<sup>21</sup> Alexander Murray, *Suicide in the Middle Ages ; I : The Violent against Themselves. II : The Curse on Self-Murder*, Oxford, Univ. Press (England, 1998).

<sup>22</sup> A. Alvarez, *Le dieu sauvage: Essai sur le suicide*, trad. par Leo Lack, Mercure de France (Paris, 1972), p.182.

<sup>23</sup> Minois, « Le suicide, perspectives historiques », p.170.

suicide considéré aussi bien comme un droit qu'un geste antisocial qui viendrait nier cette injonction de bonheur.

### *1.2. Le suicide comme l'effet d'un dérèglement social*

Émile Durkheim est l'un des fondateurs de l'école française de sociologie et son livre *Le Suicide* (1897) figure parmi les grands classiques sur la question. Selon son point de vue, il existerait pour chaque groupe social une tendance spécifique au suicide qui ne s'explique ni par la constitution organico-psychique des individus ni par la nature du lieu physique. Elle dépend des causes sociales et constitue un phénomène collectif. Par l'utilisation de la méthode appelée « statistique morale », Durkheim cherche à établir la corrélation entre les données des statistiques officielles sur le suicide et celles des statistiques officielles concernant le mariage, le divorce, l'éducation, la religion. De cette analyse, il parvient à déduire les thèses suivantes : le suicide varie en raison inverse du degré d'intégration des groupes sociaux comme la religion, la famille, la politique, dont fait partie l'individu ; une individuation excessive et une individuation insuffisante produiront les mêmes effets ; quand l'homme est détaché de la société, il se tue facilement, suicide égoïste ; il se tue aussi quand il y est trop fortement intégré, suicide altruiste ; quand la société est troublée, que ce soit par une crise douloureuse d'ordre économique ou politique ou par des transformations trop soudaines, elle est incapable d'exercer son autorité normative. Cette absence de détermination des valeurs est à l'origine des ascensions parfois brusques de la courbe des suicides dans une société donnée : suicide anémique. Par contre, lorsqu'il y a surdétermination de valeurs, excès de réglementation, despotisme physique ou moral, ou encore contrainte répressive, l'avenir de certains sujets est impitoyablement fermé de sorte que leur suicide devient pour ainsi dire inéluctable : suicide fataliste.

Les critiques que l'on a pu faire à Durkheim, concernent le fait qu'il n'existe pas de définition universelle du suicide, qui est largement dépendant de considérations morales et sociales. La définition du phénomène varie d'ailleurs selon le contexte : lieu, époques, groupes. Ensuite, le suicide est en soi un phénomène difficile à saisir, décrire, tant les enjeux autour de lui sont nombreux, y compris les manières de le masquer, par exemple, en « accident », même à travers les siècles. Enfin, les différentes sources statistiques ne concordent pas entre elles ; des écarts substantiels sont observés depuis longtemps entre les chiffres de l'administration judiciaire et ceux des causes médicales de décès. Toutefois, l'œuvre de Durkheim résiste à ces

critiques car elle démontre la solidité des relations entre les suicides et le contexte social, même si nous ne pourrions généraliser la conception du suicide comme un acte ne résultant que d'une pathologie sociale.

Plus particulièrement, il analyse trois grands types de suicide : le suicide égoïste, le suicide altruiste et le suicide anémique. Il faut prendre en compte une quatrième forme, pour laquelle Durkheim parle de « suicide fataliste » par opposition au « suicide anémique ». Le postulat de départ de Durkheim est que le suicide est à relier à des causes sociales, c'est-à-dire des causes qui renvoient non pas à l'individu, mais au fonctionnement de la société dans son ensemble. Durkheim part de deux idées fondamentales. La première renvoie à la question de l'intégration. Une société intégrée est une société organisée selon le principe de solidarité entre ses membres. Dans la *Division du travail* l'auteur indiquait déjà que cette solidarité était de nature organique dans les sociétés modernes, c'est-à-dire fondée sur la complémentarité fonctionnelle des individus. Cependant, il est possible que dans ce type de sociétés, la conscience collective s'affaiblisse de façon telle que les individus perdent *le sens du lien social* et se replient sur eux-mêmes. En effet, une société ne peut se réguler sans un ensemble de règles acceptées et respectées par les individus qui la composent.

Durkheim a cherché à opposer deux à deux ces quatre types de suicides. Le suicide égoïste s'oppose au suicide altruiste en fonction de dysfonctionnements relatifs à l'insuffisance ou au caractère excessif de l'intégration sociale. Ensuite, le suicide anémique s'oppose au suicide fataliste selon que la réglementation est trop faible ou trop contraignante. Un exemple de suicide fataliste serait le suicide d'esclaves, ce sont « tous ceux qui peuvent être attribués au despotisme matériel ou moral », affirme Durkheim.

Le suicide égoïste serait le résultat du désarroi moral qui a pu susciter la désintégration de la société. Les cadres intégrateurs pour lui seraient la religion et la famille. Il arrive à la conclusion que « les hommes et les femmes sont plus enclins au suicide lorsqu'ils sont abandonnés à eux-mêmes, faiblement intégrés dans un groupe social », « insuffisamment animés par la force collective », « leurs désirs ne sont pas contenus et il en ressort une profonde frustration ». En effet, Durkheim analyse ce que plus tard, on appellera les facteurs de protection : « Sans doute, il est assez vraisemblable que les gens mariés ont, en général, une constitution physique et morale plutôt meilleure que les célibataires »<sup>24</sup>. Ensuite, il étudie le même phénomène, mais appliqué aux sociétés politiques car l'histoire nous apprend que le

---

<sup>24</sup> Émile Durkheim, *Le suicide: étude de sociologie* (Paris: PUF, 2013), p.187.

suicide, qui est généralement rare dans les sociétés jeunes, en voie d'évolution et de concentration, se multiplie au contraire « à mesure qu'elles se désintègrent. En Grèce, à Rome, il apparaît dès que la vieille organisation de la cité est ébranlée et les progrès qu'il y a faits marquent les étapes successives de la décadence »<sup>25</sup>. Nous pouvons donner un autre exemple remarquable arrivé en France, à la veille de la Révolution car l'inquiétude qui parasitait la société « par suite de la décomposition de l'ancien système social se traduit par une brusque poussée de suicides dont nous parlent les auteurs du temps »<sup>26</sup>.

Le suicide altruiste caractérise des sociétés dans lesquelles l'individu est fortement soumis à des valeurs collectives. Dans l'ordre de la vie, rien n'est bon sans mesure, affirme Durkheim. Si bien, une individuation excessive conduit au suicide, une individuation insuffisante produit les mêmes effets. « Quand l'homme est détaché de la société, il se tue facilement, il se tue aussi quand il y est trop fortement intégré »<sup>27</sup>. Il étudie ici différents peuples primitifs, chez qui nous trouvons des faits semblables ; le suicide est donc certainement très fréquent parmi ces peuples. Mais, il y présente de caractères particuliers et rentre dans ces trois catégories : suicides d'hommes arrivés au seuil de la vieillesse ou atteints de maladie ; suicides de femmes à la mort de leur mari, et suicide de clients ou de serviteurs à la mort de leur chef : « Or, dans tous ces cas, si l'homme se tue, ce n'est pas parce qu'il s'en arroe le droit, mais, ce qui est bien différent, *parce qu'il en a le devoir*. S'il manque à cette obligation, il est puni par le déshonneur et aussi, le plus souvent, par des châtements religieux »<sup>28</sup>. Nous retrouvons ici, l'idée d'un devoir, d'une menace et d'un châtement ou punition qui tomberait sur le sujet avant l'acte.

Le suicide anémique s'explique par les crises politiques, économiques, institutionnelles et les troubles qui affectent la société dans son ensemble. Durkheim constate une augmentation de la fréquence de suicides dans les périodes de crises industrielles ou financières, mais aussi dans les périodes fastes, de prospérité. Il prend notamment, l'exemple de l'unité de l'Italie en 1870. En effet, le commerce et l'industrie se développent à un rythme très rapide, or à cet accroissement exceptionnel de l'activité correspondit un accroissement tout aussi exceptionnel de suicides : « La société n'est pas seulement un objet qui attire à soi, avec une intensité inégale, les sentiments et l'activité des individus. Elle est aussi un pouvoir qui les règle. Entre la manière

---

<sup>25</sup> Durkheim, p.125.

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> *Ibid.*,p.233.

<sup>28</sup> *Ibid.*,p.236.

dont s'exerce cette action régulatrice et le taux social des suicides il existe un rapport. C'est un fait connu que les crises économiques ont sur le penchant au suicide une influence aggravante »<sup>29</sup>, affirme Durkheim, tout en donnant des nombreux exemples de crises en Europe durant le XIXème siècle où le nombre de suicides s'élève. L'auteur en conclut que le facteur explicatif du suicide est alors, non pas le déclin ou l'essor d'activité, mais, l'état de *crise* et de perturbation de l'ordre collectif que ces phénomènes provoquent dans le *corps social*.

Or, comment pourrions-nous délier ces deux dimensions, celle du sujet de l'inconscient et celle du lien social, alors que ces dimensions n'en font qu'une ? Si nous tenions compte de l'hypothèse que *l'inconscient est le discours de l'Autre* et que l'inconscient, *c'est la politique*, nous ne pourrions que confirmer notre aliénation primaire au semblable.

Le bloc-notes magique n'efface aucune trace, le sujet insiste à se faire entendre, d'une manière ou d'une autre. Au milieu de crises économiques, politiques et sexuelles, le travail d'écriture subjective et collective continue sans cesse. Les attentats-suicide sont devenus une arme de guerre, comme l'a toujours été le viol en temps de guerre. Détruire le lieu sacré du corps de la femme dont dépend la perpétuité de l'espèce, pourrait trouver une certaine analogie avec l'attaque kamikaze<sup>30</sup> où la destruction de la vie de l'autre se produit grâce à l'auto-destruction.

### 1.3. Cartographie du suicide

De la préadolescence aux personnes âgées, le suicide concerne l'ensemble de la société même s'il se pose avec plus d'acuité pour les hommes et chez les personnes âgées. 75% des décès par suicide sont masculins comme l'indique le 2<sup>ème</sup> Rapport de l'Observatoire National du Suicide<sup>31</sup>. La surmortalité masculine est présente à tous les âges, bien que davantage marquée entre 25 et 44 ans où la part des décès masculins avoisine 80%. Le taux standardisé de mortalité par suicide s'établit, tous âges confondus, à 16,7 pour 100 000 en France métropolitaine en 2012. Au-delà de ces chiffres, il est nécessaire de prendre en compte les

---

<sup>29</sup> Durkheim, *Le suicide*, p.264.

<sup>30</sup> Ceci a été instauré par les Forces Impériales Japonaises lors de la Seconde Guerre mondiale dans l'océan dit Pacifique, contre les troupes américaines, en 1945

<sup>31</sup> « Suicide. Connaître pour prévenir: dimensions nationales, locales et associatives. » (Paris, France: Observatoire National du Suicide, 2016).

personnes particulièrement vulnérables aux conduites suicidaires - statistiquement parlant -, soit parce qu'elles ont déjà réalisé une tentative de suicide, soit parce qu'elles déclarent avoir des pensées suicidaires, soit parce qu'elles ont été confrontées à la problématique du suicide dans leur entourage. En France métropolitaine, le nombre de tentatives de suicide est estimé à environ 200 000 par an, 20 fois plus que le nombre de suicides. Il est surtout le fait de jeunes filles entre 15 et 20 ans et dans une moindre mesure de femmes âgées de 40 à 50 ans. Il faut aussi tenir compte de ceux qui déclarent avoir eu des pensées suicidaires : parmi les personnes de 15 à 75 ans interrogées en 2014, 5% en France métropolitaine, 4,2 % en Guadeloupe, 4,4% en Martinique, 4,7% à La Réunion et 5,5% en Guyane déclarent avoir eu des pensées suicidaires au cours des douze derniers mois. Il est important de savoir que selon un programme de recherche mené entre 2007 et 2010<sup>32</sup> sur l'impact des suicides et des tentatives de suicide sur l'entourage, pour chaque décès par suicide, 26 personnes sont directement ou indirectement endeuillées, soit environ 300 000 personnes chaque année, auxquelles il faut ajouter 3 750 000 Français touchés par la tentative de suicide d'un proche.

Certes, les principaux facteurs de risque et de protection du suicide sont plutôt bien décrits dans la littérature française et internationale. Néanmoins, sur une longue période d'observation, l'Observatoire National relève le constat de suicides qui diminue, mais pas suffisamment. Il est pertinent ici de poser la question de savoir si cela est possible ? Le nombre de dimensions et de facteurs individuels et sociaux est si grand qu'il paraît complexe d'avoir un contrôle direct sur la matière. Dans tous les cas, il serait nécessaire d'introduire des mesures adaptées, par exemple, l'action des associations spécialisées. Ce qu'il faut savoir, c'est que le ministère de la Santé considère le suicide comme un fait social ; nous pouvons souligner ceci en termes de responsabilité collective. Toutefois, la simple analyse cartographique sociale et territoriale ne semble pas le seul facteur à prendre en compte. C'est pourquoi, une des questions soulevées par ce dernier rapport est : *Comment mieux repérer les personnes entrées dans le processus suicidaire et éviter le passage à l'acte ?*<sup>33</sup>.

De ce point de vue-là, notre recherche trouve ici tout son sens, puisque justement ce que nous souhaitons mettre en lumière, c'est l'influence des discours tenus autour de la mort sur l'acte même, plus précisément l'insistance de la mort dans le discours de ces sujets et

---

<sup>32</sup> Vaiva G., Genest P., Chastang F. et Al., 2010, *Impact de la tentative de Suicide sur les proches du suicidant : premiers résultats de l'étude imtap*, 42<sup>ème</sup> Journée du Groupement d'étude et de prévention du suicide, Versailles.

<sup>33</sup> « Suicide. Connaître pour prévenir: dimensions nationales, locales et associatives. », ^p.14.

l'articulation avec un discours que nous avons nommé d'auto-punition, discours qui pousse à l'acte.

En définitive, c'est autour de cette question et d'autres autour du type de recherche à favoriser pour mieux appréhender les différents facteurs de risque du suicide, les actions de prévention les plus efficaces et les prises en charge pour soutenir les familles endeuillées, que s'organise, depuis septembre 2013, la réflexion des membres de l'Observatoire national du suicide, parlementaires, représentants d'associations, experts, chercheurs, représentants des ministères et des agences régionales de santé.

De ce fait, un premier état des lieux des connaissances sur le suicide et des perspectives de recherche, après une année de réflexion des membres de l'Observatoire national du suicide, a été remis à Marisol Touraine, alors ministre des Affaires sociales, de la Santé et des Droits des femmes en décembre 2014. Un premier recensement des sources et des données disponibles sur la thématique, éclaire certaines actions de prévention mises en œuvre dans une politique active en France depuis une vingtaine d'années et retrace les différentes pistes de recherche sur les conduites suicidaires. Ce premier rapport répondait aux missions confiées à l'Observatoire.

Ensuite, au sujet de la surveillance épidémiologique des suicides, le premier rapport a finement décrit le système d'information complexe permettant d'estimer plus que de mesurer le nombre de suicides en France. D'une part, les données de mortalité par suicide sont produites par le Centre d'épidémiologie sur les causes médicales de décès (CépicDc) de l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (Inserm) qui gère la base des causes médicales de décès depuis 1969, en s'appuyant sur les remontées des certificats de décès. D'autre part, pour la première fois depuis le début des années 1990, le nombre de suicides en France est passé sous la barre des 10 000 décès avec 9715 décès comptabilisés pour l'année 2012 contre 10 359 en 2011. Toutefois, la statistique des causes médicales de mortalité est encore perfectible en raison du problème des suicides non repérés pour lesquels la cause de la mort indiquée est « mort violente indéterminée quant à l'intention » ou « cause inconnue »<sup>34</sup>. En effet, selon une enquête menée par le CépicDc-Inserm à partir des données de mortalité de 2006, la sous-estimation des décès au niveau métropolitain s'établit à 9,4%, variant selon les régions de 0,3% en Bretagne à 46% en Île-de-France, taux de très loin le plus élevé. En prenant en compte cette sous-

---

<sup>34</sup> « Suicide. Connaître pour prévenir : dimensions nationales, locales et associatives. », p.16.

estimation, on peut évaluer à 10 690 le nombre de décès par suicide en France métropolitaine en 2012.

Voici un fait clinique et historique qui reflète encore le tabou autour du suicide, la manière de masquer la mort volontaire à l'intérieur des familles, soit par des motifs religieux, soit par honte ou déni. Effectivement, il existe une multitude de passages à l'acte dans lesquels la cause du décès est discutable : une défenestration, par exemple, peut être nommée comme un accident ou une mort accidentelle ; toujours est-il que notre lecture clinique restera celle d'un suicide.

La sous-estimation des suicides semble également liée à la participation inégale des services de médecine légale, avec des taux de transmission des informations issues des enquêtes médico-légales qui varient fortement d'un institut médico-légal à l'autre. Par conséquent, renforcer la participation de ces services en tant qu'acteurs de la surveillance épidémiologique des suicides avait fait l'objet d'une recommandation dans le premier rapport.

Par ailleurs, concernant les tentatives de suicide, le système d'information est multisources, puisqu'il repose à la fois sur des données extraites de bases médico-administratives, pour ce qui relève des hospitalisations en médecine et chirurgie (PMSI-MCO) ou en psychiatrie (RIM-P) après une tentative de suicide, et sur les données du réseau Oscour (Organisation de la surveillance coordonnée des urgences) pour ce qui relève des passages aux urgences suite à une tentative de suicide puisque 80% des tentatives prises en charge par le système de soins passent par les urgences.

Il est important de signaler qu'aujourd'hui, ce sont huit associations ou groupements d'associations qui sont représentés dans l'Observatoire national du suicide : Union nationale pour la prévention du suicide (UNPS), Groupement d'étude et de prévention du suicide (GEPS), PHARE Enfants-Parents, Union nationale de familles et amis de personnes malades et/ou handicapées psychiques (UNAFAM), Collectif interassociatif sur la santé (CISS), SOS Amitié, Le Refuge et l'Association nationale des maisons des adolescents (ANMDA). Ces associations ou groupements d'associations font bénéficier l'Observatoire de leur expertise et participent à la réflexion sur les politiques de prévention du suicide.

Maintenant, au niveau de la recherche, l'observatoire se trouve dans la nécessité d'étudier les interactions entre facteurs de risque. Autrement dit, de chercher les déterminants des conduites suicidaires et de mieux comprendre le processus suicidaire afin de mieux



prévenir. Les facteurs de risque ont été établis et classés par l’OMS en 2014 dans son Rapport, *Prévention du suicide, l’état d’urgence mondial*<sup>35</sup>. De même, cette classification distingue les facteurs liés aux individus : antécédents de tentatives de suicide, troubles mentaux, consommation intensive d’alcool, pertes d’emploi, douleurs chroniques. Les facteurs liés aux relations : isolement, absence de soutien, relations conflictuelles. Les facteurs liés aux communautés : catastrophes naturelles, guerres, conflits, discriminations. Les facteurs liés aux sociétés : accès aux moyens létaux, tabou du suicide, absence de communication et les facteurs liés aux systèmes de santé : obstacles aux soins, désorganisation des soins. Bien que nous puissions être critique face à la manière de présenter ce tableau aussi prévisible, nous consentons à ce que ces dimensions puissent compter dans l’histoire et le contexte du passage à l’acte du sujet et avoir un impact sur sa réalité subjective.

Nous défendons ici une clinique singulière du suicide, à chaque fois unique, tout en considérant le contexte social, culturel, familial et contemporain. Nous comprenons l’importance de la recherche et la systématisation de certaines données afin d’avoir une idée globale du phénomène. En revanche, nous ne pouvons, inversement, pas prédire le destin de ces sujets parce qu’ils correspondent à un certain profil. Ce serait les amener vers la mort et voilà toute la question de comment se construire un destin qui sorte de certaines malédictions du discours dans lesquelles certains sujets ont baigné, imprégnés de sentences de mort dites et non dites. Nous essayons de travailler autour de l’exception, sur ce qui précisément fait que parfois cela bascule d’un côté et d’autres fois cela bascule vers l’enfer ?

### **Le facteur psychopathologique**

En effet, de la revue de la littérature émerge un consensus autour du constat suivant : les facteurs psychiatriques apparaissent comme les premiers facteurs de risque pour les décès par suicide et les tentatives de suicide. Plus précisément, ces facteurs regroupent à la fois les troubles de l’humeur comme la dépression, les troubles bipolaires ; la schizophrénie, les troubles anxieux et les troubles liés à l’abus de substances. Les recherches montrent que la hiérarchie de ces différents troubles, quant à leur impact sur les comportements suicidaires, varie selon le sexe, l’âge, le statut marital, le niveau d’éducation, les revenus, l’emploi ou la

---

<sup>35</sup> [http://www.who.int/mental\\_health/suicide-prevention/world\\_report\\_2014/fr/](http://www.who.int/mental_health/suicide-prevention/world_report_2014/fr/)

catégorie socio professionnelle -en termes sociologiques- mais aussi et surtout selon le risque observé : décès par suicide, tentatives de suicide ou idées suicidaires.

Concernant les liens entre facteurs psychiatriques et suicide, les troubles de l'humeur apparaissent comme un facteur de risque majeur pour les hommes comme pour les femmes, tandis que les troubles de la personnalité sont un facteur de risque accru chez les hommes et les troubles anxieux chez les femmes. De plus, selon le rapport de l'Observatoire, l'hospitalisation constitue un autre facteur de risque, non pas en elle-même mais parce qu'elle marque la sévérité des pathologies. De sorte que pour les personnes hospitalisées pour tentative de suicide, les troubles de l'humeur entraînent effectivement un risque accru de suicide, quelle que soit la durée de cette hospitalisation, mais cet effet est maximal la première semaine après la sortie de l'hôpital et diminue par la suite.

Plus particulièrement, cette revue de littérature souligne une convergence des résultats mais elle fait aussi ressortir des limites liées à la méthodologie déployée dans les recherches, aux facteurs de risque pris en compte et aux modes de recueil des données. Ce constat pointe une insuffisance des sources pertinentes pour analyser de façon concomitante l'ensemble des facteurs de risque, leur hiérarchisation et leurs interactions. De plus, cette littérature souligne le manque de transdisciplinarité dans les études menées qui, en adoptant des démarches méthodologiques distinctes, empêchent de mener de véritables analyses comparatives. Il existe depuis peu de temps aussi la notion d'autopsie psychologique<sup>36</sup> qui se définit comme une démarche qui consiste à tenter d'établir les causes d'un suicide. C'est la mise en œuvre d'un ensemble d'outils servant à l'analyse ; documents biographiques (souvenirs et témoignages et interviews des proches de la famille) et autobiographiques (correspondance, journal intime, notes, lettres d'adieu) afin de mieux saisir les raisons et les mobiles qui ont poussé une personne à la mort. Selon l'Observatoire national du suicide, les autopsies psychologiques permettent, sur de petits échantillons, de mieux appréhender le cumul de facteurs de risque et leur enchaînement, souvent dans un laps de temps assez court. Néanmoins, nous nous interrogeons sur la position éthique vis-à-vis d'une démarche comme celle-là, ainsi que sur sa réelle utilité. Est-ce qu'une intrusion de telle sorte dans l'intimité de la famille et du sujet disparu n'accroîtrait pas encore plus la violence de l'acte ? Peut-on effacer un acte avec un autre acte ? Cela ressemble plus à une enquête criminelle, comme son nom l'indique, « autopsie ». À la base, le mot autopsie est emprunté (1573) au grec *autopsia* « action de voir par soi-même ». Le passage

---

<sup>36</sup> Consulté le 1<sup>er</sup> avril 2018 <https://www.infosuicide.org/guide/glossaire/>

du sens général grec à celui « d'examen du cadavre » n'est pas clair. Toutefois, dans le contexte des autopsies psychologie, le contraste est paradoxal, étant donné que le psychologue en l'occurrence procéderait à l'examen psychologique d'un sujet auquel il n'a plus accès. Quelle éthique alors ?

Autrement, l'étude du lien entre mécanismes neurobiologiques et conduites suicidaires est relativement récente. Ces travaux de recherche en plein développement sont pluridisciplinaires : psychiatrie, neurobiologie, génétique, épigénétique<sup>37</sup> qui correspond à l'étude des changements dans l'activité des gènes et s'appuyant sur différentes approches : analyses biologiques, imagerie médicale, *in vivo* ou *post mortem*. Ces travaux tendent à montrer, dans un modèle « stress -vulnérabilité », qu'à situation de stress égale -troubles psychiatriques ou évènements de vie graves vécus récemment ou pendant l'enfance-, le risque de conduite suicidaire est très variable d'un individu à l'autre. Ce risque de conduites suicidaires dépend, dans ce modèle, d'antécédents personnels et familiaux de tentatives de suicide, des traits de personnalité comme l'impulsivité et le pessimisme, et des abus subis dans l'enfance. Seules les personnes porteuses de cette vulnérabilité spécifique réaliseront un geste suicidaire selon l'étude<sup>38</sup>. En d'autres termes, tous les individus ayant vécu un évènement grave ne vont pas commettre un geste suicidaire, mais la combinaison de certains facteurs de risque a une plus grande probabilité d'entraîner un geste suicidaire chez les sujets particulièrement vulnérables.

Enfin, ces travaux sont complétés par des études sur les mécanismes neurobiologiques qui cherchent à identifier les biomarqueurs du risque suicidaire. Deux grands systèmes biologiques seraient impliqués dans la vulnérabilité suicidaire : l'hyperactivité de l'axe du stress et le déficit en sérotonine. Ces anomalies du système inflammatoire pourraient agir comme des biomarqueurs de risque suicidaire. Ainsi, dans le cas d'un stress précoce relevant des facteurs de vulnérabilité décrits précédemment (violences, abus sexuels, séparation parental) une activité sérotoninergique abaissée serait observée en comparaison avec des individus n'ayant pas vécu ce type de traumatismes (terme utilisé par l'étude apparue d'*AM J psychiatry*). De même, ce stress précoce pourrait conduire à des altérations du système neurobiologique qui se traduiraient par la survenue de troubles anxieux voire de dépression.

Nous sommes plutôt d'accord pour dire que l'intrication de certains facteurs rendra le sujet assurément plus vulnérable face à de nouveaux évènements. En revanche, la clinique

---

<sup>37</sup> <https://www.inserm.fr/information-en-sante/dossiers-information/epigenetique>

<sup>38</sup> Mann *et al.*, *Am J Psychiatry*, 1999 ; Oquendo *et al.*, *Am J Psychiatry*, 2004, In : Rapport de l'Observatoire National du Suicide, Paris, France, 2016, p.30..

psychanalytique ne cesse de confirmer l'exception. Bien que certains sujets soient à priori condamnés à la catastrophe, étant donné l'accumulation des facteurs négatifs, l'exception existe et notre clinique en connaît un grand nombre. Nous sommes là pour aider à renverser la tendance et nous refusent de penser en termes des règles.

## **Contexte social**

Actuellement, selon les estimations de l'Organisation Mondiale de la Santé, près de 800 000 personnes meurent par suicide chaque année dans le monde<sup>39</sup>. En France, on estime à près de 12.000 le nombre de suicides par an. Il représente environ 2% des décès annuels et se situe dans une moyenne haute par rapport aux autres pays européens. Ensuite, l'on compte plus de 200.000 tentatives de suicide. C'est la première cause de mortalité chez le 30-39 ans. De plus, le nombre de décès par suicide est fortement accru selon l'Inserm et il existe une nette corrélation entre suicide et maladie mentale. La tentative de suicide concerne trois femmes pour un homme, puis elle est en constante augmentation. La TS s'observe souvent avec un maximum de fréquence entre 20 et 35 ans et près de la moitié des suicides sont le fait de « récidivistes ».

Dans ce contexte social, nous tenons à souligner que la littérature psychanalytique à laquelle nous nous référons a plus tendance à se centrer sur les TS à l'adolescence, associées aux équivalents suicidaires comme les scarifications et les mutilations, tandis que l'apport de la recherche que nous avons souhaité engager est de mener une étude clinique trans-nosographique portant sur le discours et l'énonciation de la mort du sujet avec une dimension aussi bien d'agression que d'auto-punition dans le passage à l'acte suicidaire. Notre projet était l'analyse, la lecture des signes et l'articulation clinique entre l'écriture, l'acte et ses effets de signature sur le corps, celle-là entendue comme trace, comme absence, comme marque. Nous savons en effet qu'une signature ne signe pas seulement, elle nous parle toujours de la mort. Avant toute autre chose, avant le nom même, une signature dit la mort possible. De surcroît, il apparaît que le discours suicidaire n'a pas encore été abordé dans la littérature de la psychopathologie clinique de manière trans-nosographique. L'acte suicidaire apparaît aussi moins étudié comme acte de signature. D'ailleurs, l'analyse clinique nous a amenée à travailler les transmissions psychiques entre générations en articulation avec le destin.

---

<sup>39</sup> <http://www.who.int/mediacentre/factsheets/fs398/fr/>

L'idée était d'explorer des pistes qui nous permettent de réfléchir aux différentes dimensions qui traversent chaque acte suicide, mais, différemment, toujours de façon singulière. Souvent se pose la question de la prévention, terme compliqué. Toutefois, nous pouvons plutôt penser à l'anticipation. Il nous intéresse d'établir le lien entre la transmission psychique inconsciente, la répétition du non symbolisé, le discours familial autour de la mort et la place de l'énoncé du sujet dans sa constellation.

#### *1.4. Freud et le suicide*

« Le lendemain, 21 septembre, tandis que j'étais assis à son chevet, Freud me prit la main et me dit : 'Lieber Schur, Sie erinnern sich whol an unser erstes Gespräch. Sie haben mir damals versprochen mich nicht im Stiche zu lassen wenn es so weit ist. Das ist jetzt nur noch Quälerei und hat keinen Sinn mehr' (Mon cher Schur, vous vous souvenez de notre première conversation. Vous m'avez promis alors de ne pas m'abandonner lorsque mon temps serait venu. Maintenant, ce n'est plus qu'une torture et cela n'a plus de sens').

Je lui fis signe que je n'avais pas oublié ma promesse. Soulagé, il soupira et, gardant ma main dans la sienne, me dit : 'Ich danke Ihnen' ('Je vous remercie'). Puis, il ajouta après un moment d'hésitation : 'Sagen Sie es der Anna' ('Parlez de cela à Anna'). Il n'y avait dans tout cela pas la moindre trace de sentimentalisme ou de pitié envers lui-même, rien qu'une pleine conscience de la réalité.

Selon le désir de Freud, je mis Anna au courant de notre conversation. Lorsque la souffrance redevint insupportable, je lui fis une injection sous-cutanée de deux centigrammes de morphine. Il se sentit bientôt soulagé et s'endormit d'un sommeil paisible. L'expression de souffrance avait disparu de son visage. Je répétai la dose environ douze heures plus tard. Freud était manifestement à bout de forces. Il entra dans le coma et ne se réveilla plus. Il mourut le 23 septembre 1939 à trois heures du matin »<sup>40</sup>.

---

<sup>40</sup> Max Schur, *La mort dans la vie de Freud*, trad. par Brigitte Bost, Gallimard, Connaissance de l'inconscient (France, 1975), p.623.

La fin de vie de Freud fut difficile et douloureuse, toujours accompagné par son médecin, Max Schur, celui-ci nous raconte : « La maladie suivait inexorablement son cours. La peau de la joue se gangréna jusqu'à former un trou qui laissait le cancer à nu. Le résultat fut que la douleur diminuait – ou, plus exactement, toute la zone devint un peu plus accessible aux applications d'orthoforme - mais l'odeur empira. Il fallut entourer le lit de Freud d'une moustiquaire pour le protéger des mouches attirées par cette odeur »<sup>41</sup>.

Nous trouvons ici un moment qui touche doublement notre sujet de recherche car cela concerne aussi bien l'histoire de la psychanalyse et son rapport à la mort que la fin de vie d'un homme qui a la possibilité de décider de sa fin. Est-il pertinent de parler d'euthanasie volontaire ? Assurément, la particularité de l'euthanasie est qu'elle est accomplie par une autre personne que le malade, généralement un médecin. Tandis que l'autre variante de l'euthanasie volontaire, le suicide assisté, est un acte par lequel le malade se donne lui-même la mort. Il ne s'applique qu'aux cas de personnes atteintes d'une maladie mortelle qui seraient justifiées de demander une euthanasie volontaire<sup>42</sup>. Il aurait même été préférable de parler d'assistance (médicale) au suicide si l'on sous-entend « l'assistance à la personne, sur sa demande, qui opte pour le suicide dans le cas d'une maladie grave, sans issue et accompagnée de douleurs, que l'on ne peut pas soulager adéquatement »<sup>43</sup>. Cela dit, lorsque la médecine palliative n'est plus en mesure de soulager le patient physiquement ou moralement, il peut choisir la mort volontaire. D'un point de vue moral, s'il dispose de la force physique et mentale ainsi que des moyens techniques pour accomplir lui-même le geste mortel, personne ne devrait intervenir pour l'en empêcher. Sinon, il peut formuler une demande d'interruption de la vie, l'euthanasie. Selon Eric Volant, auteur du Dictionnaire des suicides, « l'important, c'est que la personne atteinte d'une maladie mortelle et douloureuse puisse accéder à une mort accordée à sa personnalité et à son état, à ses exigences de liberté et de dignité »<sup>44</sup>.

Peut-être, c'est exactement ce qui se jouait pour Freud à ce moment-là, d'une certaine manière, c'était la fin. La tension avait augmenté progressivement : la guerre avait éclaté et l'exil pesait sur lui. La fin de la maladie impliquait qu'il souffrait physiquement à la limite du tolérable : « Nous avons de plus en plus de mal à le faire manger. Il souffrait énormément et passait des nuits atroces. Il pouvait à peine quitter son lit et il tomba peu à peu dans un état

---

<sup>41</sup> Schur, p.620.

<sup>42</sup> Volant, *Dictionnaire des suicides*.

<sup>43</sup> Volant, p.313.

<sup>44</sup> *Ibid.*, 319.

cachectique. Anna et moi nous relayions pour lui appliquer l'orthoforme mais nous ne lui administrions pas encore de véritable sédatif. C'était affreux de ne pouvoir alléger ses souffrances mais je savais que, pour le faire, je devais attendre qu'il me le demande »<sup>45</sup>. Ce n'est pas un hasard que Max Schur évoque le dernier livre choisi et lu par Freud. Précisément, alors que la peau de la joue se gangréna jusqu'à former un trou qui laissait le cancer à nu, Freud lut *La peau de chagrin*, de Balzac. Lorsqu'il l'eut fini, il lui fit cette remarque, « c'était juste le livre qu'il me fallait ; il parle de rétrécissement et de mort par inanition ». Raphaël, le héros de cette œuvre romantique fait un pacte avec le diable et il reçoit une peau de chagrin magique mais funeste. Tous ses désirs seront exaucés, mais chaque fois que l'un de ses désirs se réalisera, la peau rétrécira et sa vie en même temps. Raphaël ne peut maîtriser ses désirs et essaie en vain de les nier. Il ne parvient pas à dominer son angoisse de la mort et il meurt dans une terreur désespérée.

De même, ce sera le cas de Gilles Deleuze et Gaëtan Gatian de Clérambault, tous les deux gravement malades à leur fin de vie. En revanche, dans ces deux cas il s'agit de suicides tout simplement. Clérambault, atteint d'une cataracte qui traitait depuis de nombreuses années sans réelle solution, devenait aveugle. À l'instar de Freud, la maladie était devenue absolument insupportable à partir du moment où il ne pouvait plus lire : Clérambault s'est tiré une balle dans la tête, dans sa chambre, devant son miroir. Gilles Deleuze, atteint d'un grave cancer s'est défenestré à l'âge de 70 ans en 1995.

Par ailleurs, dans la société viennoise du début du siècle, les suicides sont nombreux parmi les intellectuels et notamment parmi les juifs, comme l'affirme E. Roudinesco dans son article sur le suicide dans le Dictionnaire de la psychanalyse. Freud en est parfaitement conscient, notamment, pour ce qui concerne Otto Weininger (1880-1903), écrivain qui en 1902 par haine de sa judéité se convertit au protestantisme, la même année il publie son œuvre unique *Sexe et caractère* et se suicide ; ayant loué une chambre dans l'ancienne maison de Ludwig van Beethoven, il s'y tira une balle dans le cœur.

Quant au suicide de son ami Nathan Weiss (1851-1883), jeune neurologue qui se donna la mort par pendaison, Freud l'attribue à une incapacité d'accepter la moindre atteinte à son narcissisme, comme il l'explique dans une lettre à Martha datée du 16 septembre 1883 : « C'est l'ensemble de ses traits de caractère, de son égocentrisme morbide et néfaste, joint à ses

---

<sup>45</sup> Schur, *La mort dans la vie de Freud*, p.621.

aspirations à de plus noble buts qui a causé sa mort »<sup>46</sup>. Bien avant de conceptualiser la pulsion de mort, Freud s'intéresse à la question du suicide, souvent abordée à la Société Psychanalytique de Vienne. D'ailleurs, c'est sur l'initiative d'Alfred Adler que la Wiener Psychoanalytische Vereinigung organise le 20 avril 1910 une séance consacrée au suicide des enfants et des adolescents.

Freud reviendra sur cette question avec des remarques sur la forme de suicide et la différence des sexes : « Le choix d'une forme de suicide révèle le symbolisme sexuel le plus primitif ; un homme se tue avec un revolver, c'est-à-dire, qu'il devient quelque chose qui pend de toute sa longueur. La femme connaît trois façons de se suicider : sauter d'une fenêtre, se jeter dans l'eau, s'empoisonner. Sauter d'une fenêtre signifie accoucher, aller dans l'eau signifie donner naissance, s'empoisonner signifier grossesse [...] Ainsi la femme remplit sa fonction sexuelle même en mourant »<sup>47</sup>.

Plus tard, dans son article de 1917, « Deuil et mélancolie », il présente le suicide comme une forme d'auto-punition, un désir de mort dirigé contre autrui qui se retourne contre soi. De cette manière confirme-t-il les trois tendances suicidaires définies par le discours de la psychopathologie : désir de mourir, désir d'être tué, désir de tuer. Dans cette perspective, le suicide est l'acte de se tuer pour ne pas tuer l'autre. De même, le suicide ne serait ni la conséquence d'une névrose ni la conséquence d'une psychose, mais d'une mélancolie ou d'un trouble narcissique grave : non nécessairement un acte fou, mais, l'actualisation de la pulsion de mort par un passage à l'acte.

L'histoire du mouvement psychanalytique fut confrontée à plus d'un suicide, notamment de la communauté freudienne, par exemple, celui de Victor Tausk et d'Eugénie Sokolnicka<sup>48</sup> qui sera analysée par Freud pendant un an en 1913 puis continuera sa cure avec Ferenczi avant de revenir à Paris en 1921 et d'intégrer le milieu psychanalytique avec quelques aléas. En 1934, marginalisée de la SPP Eugénie Sokolnicka se donna la mort en ouvrant le gaz dans la maison qu'elle habitée, prêtée par Edouard Pichon.

L'histoire de Victor Tausk par rapport au mouvement psychanalytique est plus complexe et nous montre des éléments douloureux avec un destin énigmatique ; il fut l'amant

---

<sup>46</sup> Elisabeth Roudinesco et Michel Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse* (Paris: Fayard, 2006), p.1043.

<sup>47</sup> Bakman, *Les premiers psychanalystes, Minutes de la Société Psychanalytique de Vienne*.

<sup>48</sup> Analyste d'André Gide.



de Lou Andreas-Salomé. Il est né en Slovaquie en 1879 dans une famille juive de langue allemande, il passa son enfance en Croatie, et il est élevé par un père décrit comme tyrannique et une mère masochiste<sup>49</sup>. Émigré à Sarajevo, il y fait de brillantes études dans la langue allemande. Juif athée, il se fait baptiser pour épouser en 1900 Martha Frisch, elle-même non croyante et fortement marxiste. Il fait des études en droit, il était un avocat talentueux et célèbre, Il devient père de deux enfants : Marius et Victor Hugo, mais en 1905, quitte le barreau auquel seule une petite élite pouvait accéder et en 1907, à 28 ans, après une période de maladie, il sort d'un état dépressif sévère. Il se sépare de sa femme Martha Frisch-Tausk. Plus précisément, sa carrière judiciaire a pris fin avec son refus de signer une sentence de mort suite à un jugement auquel il a participé activement. Il s'installe à Berlin, écrit et devient journaliste.

Après son divorce il se tourna vers la psychanalyse et en 1908 entreprit des études de médecine, financé en partie par des membres de la Société de Vienne. Il devint ainsi l'un des plus brillants de la première génération des psychanalystes, teinté d'une relation assez ambivalente avec Freud. Lors de la Première Guerre mondiale, il se retrouva sur le front serbe, il rentra ensuite à Vienne. Devenu psychiatre en 1914, il sera parmi les premiers à étudier la clinique de la psychose avec les concepts psychanalytiques et il deviendra pour un temps assez long l'amant de Lou Andreas Salomé. La première guerre mondiale interrompt sa carrière et Tausk devient médecin militaire au front en Russie. En 1918 le front de Yougoslavie tombe brutalement et les officiers s'enfuient de peur de se retrouver prisonniers de guerre. Tausk retourne à Vienne le soir du 4 novembre 1918 pour y reprendre sa pratique psychanalytique.

Au retour de la guerre, dans des conditions économiques extrêmes, Tausk demande à Freud de le prendre en analyse mais celui-ci l'orienta plutôt vers Helen Deutsch. L'analyse est interrompue trois mois plus tard par l'analyste. Tausk rencontra dans un cadre professionnel Hilde Loewi, de 24 ans, pianiste au talent prometteur, encore vierge, très séduisante et d'une extrême beauté. Dès le premier entretien, alors qu'il était en train de se constituer une clientèle plus ou moins péniblement en ces temps d'après-guerre, Tausk se lança, sous peine de risquer sa carrière professionnelle, dans un *acting out* amoureux qui le conduisit à une relation intime avec cette jeune femme. Quelques semaines plus tard, apprenant le début d'une grossesse, Tausk essaya de régler le problème en tentant un avortement qui pourtant échoua. Après cet échec, il annonce à quelques proches sa décision de se marier dans quelques jours. Mais à l'aube du jour prévu, après avoir dîné avec son fils Marius et avoir passé la soirée avec sa fiancée lors

---

<sup>49</sup> Roudinesco et Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse*.

d'un concert, Tausk laisse une lettre à Freud, une autre à Hilde avec son testament, se noue un cordon de rideau autour du cou et se tire un coup de pistolet sur la tempe : il se suicide huit mois après son retour à Vienne, le 3 juillet 1919<sup>50</sup>. Par ailleurs, en 1938, au moment de l'entrée des nazis à Vienne, Jelka, la sœur de Tausk, se donne la mort avec son mari et le frère de celui-ci.

Le destin et suicide de Stefan Zweig (1881-1942) fut encore différent. L'écrivain a entretenu un fort lien et une correspondance avec Freud, à qui il a rendu visite peu avant sa mort à Londres. L'écrivain est né à Vienne et ses parents étaient des représentants de la grande bourgeoisie juive, selon Roudinesco. En 1904 il présenta sa thèse sur la philosophie d'Hippolyte Taine et passa sa soutenance. Grand voyageur à travers l'Europe et l'Amérique, il a laissé une œuvre considérable. Essayiste et biographe, il a écrit sur la vie et œuvre de Balzac et Dickens, Hölderlin, Magellan, Montaigne et Stendhal, entre autres. Il est décrit surtout comme un maître de pensée dont la sensibilité a été capable de saisir en profondeur le drame de l'histoire contemporaine et qui d'ailleurs l'a amené au suicide. Dans la préface de son livre *Les très riches heures de l'humanité* (1939), il écrit : « Aucun artiste n'est artiste de façon continue, tous les jours, vingt-quatre heures sur vingt-quatre ; il parvient à produire quelque chose d'essentiel, de durable, que lors de quelques rares moments d'inspiration. Il en va de même pour l'Histoire »<sup>51</sup>. La Grande Guerre commence et cette dérive est insupportable pour S. Zweig, son écrit laisse transparaître un moment unique, « un peuple doit toujours engendrer des millions d'hommes avant que ne naisse un génie, il faut toujours que des millions d'heures oisives s'écoulent dans le monde avant que n'apparaisse une heure d'une réelle importance historique. [...] De telles heures, d'une grande concentration dramatique, porteuses de destin, où une décision capitale se condense en un seul jour, une seule heure, et souvent en une seule minute, sont rares dans la vie d'un individu, et elles sont rares tout au long de l'histoire ».

Cette écriture a lieu trois ans avant la mort de l'écrivain, nous pouvons ressentir l'anticipation, comme s'il commençait à écrire l'avenir, prédire sa disparition. A-t-il déjà pensé au suicide ? Dans tous les cas, ces paroles porteuses de destin où une décision capitale se condense en un seul jour, nous parlent non seulement de l'auto-destruction de l'humanité, mais évoquent déjà le sens tragique à venir.

---

<sup>50</sup> Arce Ross German, « Le suicide maniaque de Victor Tausk », *Cliniques méditerranéennes* 2/ 2002 (n° 66), p. 155-174.

<sup>51</sup> Volant, *Dictionnaire des suicides*, p.367-369.

Le 22 février 1942 alors que Zweig est installé depuis 6 mois à Petrópolis dans la banlieue de Rio de Janeiro, Brésil, il se donne la mort avec son épouse Lotte Altmann. Son biographe Donald Prater rapporta les détails des derniers instants du couple Zweig-Altmann, « il signa, data et laissa sa lettre en évidence sur son bureau. Ils étaient prêts »<sup>52</sup>. Dans l'après-midi, entre midi et quatre heures, ils absorbèrent des doses massives de véronal et s'allongèrent l'un à côté de l'autre. « Zweig en chemise, cravate et pantalon, Lotte dans un kimono fleuri revêtu après un bain. La bouteille d'eau minérale qu'ils avaient bue portait la mention *Salutaris* »<sup>53</sup>.

Nous pouvons reprendre ces mots précis qui nous intéressent tant, « il signa, data et laissa sa lettre en évidence ». Qu'est-ce que Stefan Zweig a signé ? Nous introduisons ici notre hypothèse du suicide aussi comme signature. Mais, en quoi cet acte peut-il être considéré comme la signature du sujet ?

La signature a toujours l'art de nous parler de la mort, affirme Jacques Derrida, « c'est son secret, elle scelle tout ce qui se dit de cette épitaphe monumentale. Elle donne le concept, le concept de la mort et tous les concepts en tant qu'ils portent la mort. Mais, elle se retire, et c'est le même trait, elle s'efface du concept »<sup>54</sup>. Nous tendons à penser que la signature, comme la lettre, fait bord, en même temps qu'elle signe, elle *est* signe de quelque chose, elle représente, fait bord et existe grâce à une absence. Nous citons ici un autre exemple de J. Derrida : « Il avait signé avant de partir. Et nous savons qu'une signature ne signe pas seulement, elle nous parle toujours de la mort. Avant tout autre chose, avant le nom même, une signature dit la mort possible de qui porte le nom, elle en donne le gage par-delà la mort qu'elle rappelle aussitôt, la mort promise, la mort donnée, la mort reçue, la mort qui donc arrive toujours avant d'arriver – et donc hélas ! Avant son heure. Toujours là où l'attendre signifie ne pas s'y attendre »<sup>55</sup>.

Zweig laissa donc un message, écrit en allemand, mais précédé d'une *declaração* en portugais : « Avant de quitter la vie, de ma propre volonté et avec toute ma raison, il me faut remplir un dernier devoir : remercier sincèrement le Brésil, ce merveilleux pays, de m'avoir offert à moi et à mon travail une halte si agréable et si hospitalière. De jour en jour, j'ai appris à l'aimer davantage et nulle part ailleurs je n'aurais voulu reconstruire ma vie de fond en

---

<sup>52</sup> Donald Prater, *Stefan Zweig*, La table ronde et Lacombe, Paris, 1988, p.342.

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> Jacques Derrida, *Chaque fois unique, la fin du monde*, éd. par Pascale-Anne Brault et Michael Naas (Paris, France: Galilée, DL 2003, 2003), p.173.

<sup>55</sup> *Ibid.*p.172.

comble, puisque le monde de ma propre langue est perdu pour moi et que ma patrie spirituelle, l'Europe, s'est anéantie elle-même. Mais, il fallait à soixante ans des forces exceptionnelles pour tout recommencer à nouveau et les miennes sont épuisées par des années d'errance sans patrie. Aussi je juge préférable de mettre fin, à temps et la tête haute, à une vie pour laquelle le travail intellectuel a toujours représenté la joie la plus pure et la liberté individuelle le bien suprême sur cette terre. Je salue tous mes amis ! puissent-t-ils voir encore les lueurs de l'aube après la longue nuit ! Moi, je suis trop impatient, je les précède »<sup>56</sup>.

Dans le même temps, il laissa aussi une dernière lettre à Friedrike von Winternitz, sa première épouse, avec qui il entretenait une correspondance de trente ans : « Je suis certain que tu verras des temps meilleurs et tu me donneras raison de n'avoir pu attendre plus longtemps avec ma bile noire. J'écris ces lignes dans les dernières heures, tu ne peux t'imaginer comme je me sens heureux depuis que j'ai pris cette décision »<sup>57</sup>.

Avec cette lettre, nous trouvons ici un désir d'inscrire la mort dans l'histoire de l'humanité, comme un acte aussi mélancolique que politique. Ce fut aussi le cas de Laura Marx, fille de Karl Marx et de Paul Lafargue<sup>58</sup>, époux de Laura et fondateur en 1880 du Parti Ouvrier Français. Laura Marx et Paul Lafargue se suicident le 25 novembre 1911 à Draveil par injection d'acide cyanhydrique. Paul Lafargue laisse aussi une lettre : « Sain de corps et d'esprit, je me tue avant que l'impitoyable vieillesse [...] me dépouille de mes forces physiques et intellectuelles, ne paralyse mon énergie et ne brise ma volonté et ne fasse de moi une charge à moi et aux autres »<sup>59</sup>. Au sujet du suicide de Paul Lafargue et de Laura Marx, à qui l'on doit la traduction en français du Manifeste communiste écrit par son père, Karl Marx, Louis Aragon écrit : « Ils se l'étaient promis depuis de longues années. Ils avaient vécu avec cette assurance mutuelle contre la décrépitude, la déchéance des vieux jours. Ils s'étaient fixés le soixante-dixième anniversaire de Lafargue comme terme de leur vie. Quelques fussent alors leur santé à tous deux [...]. À travers les années, ils avaient vécu avec cette certitude entre eux, cette conspiration contre la vieillesse. [...] Vous trouvez ça très beau, très grand, et patati et patata. Moi, pas. Je trouve ça simplement lamentable : pourquoi faut-il que la fille de Marx ait fait cela ? [...] J'ai tout le respect qu'on voudra pour Lafargue : ça a été un militant du mouvement ouvrier,

---

<sup>56</sup> Volant, *Dictionnaire des suicides*, p.368.

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> Il publia *Le droit à la paresse* en 1880, *Le communisme et l'évolution économique* en 1892, *Le socialisme et la conquête des pouvoirs publics*.

<sup>59</sup> Consulté le 20 novembre 2016 : <https://www.humanite.fr/tribunes/paul-lafargue-1842-1911-pas-de-dieu-mais-un-maitre%E2%80%A6-46-479033>

qui a donné toute sa vie à notre classe, et qui ne l'a jamais trahie. Mais il ne nous a pas donné sa mort. Sa mort n'a rien à voir avec la lutte des ouvriers »<sup>60</sup>. Nous lisons non seulement la déception dans ces mots de Aragon, mais aussi l'étonnement, bien que le couple Marx-Lafargue aient signé leur adieu à travers la lettre de P. Lafargue, l'énigme du suicide de la deuxième de filles de Karl Marx à 66 ans reste intact ; sa soeur, Eleanor Marx, s'était déjà donné la mort en 1898, elle était la troisième de Marx.

### **La complexité d'un acte contraire à la norme**

Dans la *Naissance de la psychanalyse*, nous trouvons par exemple, ce manuscrit de Freud adressé à Fliess le 31 mai 1897 au moment où il pense être sur le point de découvrir la source de la morale, selon ses mots dans la lettre qui accompagne le manuscrit : « Les pulsions hostiles à l'endroit des parents (désir de leur mort) sont également partie intégrante des névroses. Elles viennent consciemment au jour sous la forme d'idées obsessionnelles. Dans la paranoïa, les délires de persécution les plus graves (méfiance pathologique à l'égard des chefs, des monarques) émanent de ces pulsions. Elles se trouvent refoulées dans les périodes où les sentiments de pitié pour les parents l'emportent – au moment de leurs maladies, de leur mort. Dans le deuil, les sentiments de remords se manifestent, alors on se reproche leur mort (c'est ce que l'on décrit sous le nom de mélancolies) ou bien l'on se punit soi-même sur le mode hystérique, en étant malades comme eux (idée de rachat). L'identification n'est alors, comme on voit, qu'un mode de penser et ne nous délie pas de l'obligation de rechercher les motifs »<sup>61</sup>.

Parmi les idées développées par Freud autour du suicide, il évoque aussi le mécanisme de la création poétique étant le même que celui des fantasmes hystériques. « Goethe prête à Werther quelque chose de vécu : son propre amour pour Lotte Kästner et, en même temps, quelque chose dont il a entendu parler : le sort du Jérusalem qui se suicida. Goethe joue probablement avec l'idée de suicide et y trouve un point de contact qui lui permet de s'identifier à Jérusalem. Il prêt à celui-ci des motifs tirés de sa propre histoire d'amour. C'est un moyen de ce fantasme qu'il se prémunit contre les conséquences de sa propre histoire »<sup>62</sup>.

---

<sup>60</sup> Consulté le 22 novembre 2016 : [http://agora.qc.ca/thematiques/mort/dossiers/lafargue\\_marx\\_paul\\_et\\_laura](http://agora.qc.ca/thematiques/mort/dossiers/lafargue_marx_paul_et_laura)

<sup>61</sup> Sigmund Freud, *La naissance de la psychanalyse: lettres a Wilhelm Fliess, notes et plans (1887-1902) publiés par Marie Bonaparte, Anna Freud, Ernst Kris - 4e ed.* (Paris: Presses Universitaires de France, 1979), p.183.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p.184.

Dans la séance du 13 février 1907 de la *Société psychanalytique de Vienne*, Freud commente la pièce de Franz Wedekind intitulé *Tragédie d'enfants* en la qualifiant de méritoire. Il faut présupposer chez Wedekind une connaissance profonde de la sexualité. Les enfants maltraités dans le sac rappellent à Freud la façon dont la masturbation est habituellement punie. Freud se contente de relever quelques éléments : la source poétique du fantasme annonce le futur destin de Moritz, qui apparaît plus tard comme une personne « qui manque de tête ». Par son suicide, Moritz réalise un vieux fantasme - ce qu'Adler a affirmé une fois de tous les suicides. La source organique du fantasme serait l'anonymat de la femme fantasmée ; Moritz est encore trop timide pour aimer une femme spécifique. Les femmes auraient souvent des fantasmes d'hommes sans tête - masques. Le fantasme du roi à deux têtes rappellerait les fantasmes sexuels de Platon<sup>63</sup>. C'est ainsi que « l'humour de cette scène signifie seulement qu'au fond, tout cela n'est que puérilité. Les deux personnages représentent deux courants dans l'âme du garçon : la tentation du suicide et la tentation de la vie<sup>64</sup>. Mais, *il est vrai que le suicide est l'apogée de l'auto-érotisme négatif ; à cet égard, l'interprétation de Reitler est juste. Le suicide est le négatif de l'autosatisfaction* »<sup>65</sup>. Autrement, cette pièce met en évidence l'inquisition à laquelle est soumis l'homme masqué, ce qui cache des idées plus profondes : le démon de la vie est en même temps le diable : l'inconscient.

Lors de la séance du 24 mars 1909, des comptes-rendus et des présentations de cas sont faits par tous les membres présents. Freud se rapporte à deux remarques parues dans des journaux humoristiques français pour évoquer le symbolisme sexuel des expressions et des rêves. C'est ainsi qu'il aborde la différence dans la forme de suicide choisie par les deux sexes, ce qu'illustre pour Freud « que le symbolisme s'étend jusqu'à la mort »<sup>66</sup>. Le choix des moyens du suicide révèle le symbolisme sexuel le plus primitif : « Un homme se tue avec un revolver, c'est-à-dire qu'il joue avec son pénis, ou bien il se pend, c'est-à-dire qu'il devient quelque chose qui pend de toute sa longueur, un « pénis » (« pendere »). La femme connaît trois façons de se suicider : sauter d'une fenêtre, se jeter dans l'eau, s'empoisonner. La première signifie accoucher [= « *Niederkommen* » =descendre] ; aller dans l'eau signifie donner naissance (puisque émerger de l'eau signifie naître ; *Le Mythe de la naissance du héros*) ; s'empoisonner signifie grossesse, premièrement parce que la mère, souffrant de nausées, semble à l'enfant

---

<sup>63</sup> La croyance de Platon en la bisexualité de l'homme s'exprime dans le mythe d'Aristophane du Banquet.

<sup>64</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>65</sup> Nina Bakman, trad., *Les premiers psychanalystes: Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, vol. I, 1906-1908, Connaissance de l'inconscient. Série: La psychanalyse dans son histoire (Paris: Gallimard, 1976), p.136.

<sup>66</sup> Bakman, *Les premiers psychanalystes, Minutes de la Société Psychanalytique de Vienne*, II 1908-1910:p.180.

avoir été empoisonnée, et deuxièmement parce que l'enfant croît qu'on conçoit des enfants en mangeant des aliments particuliers (aliments empoisonnés) »<sup>67</sup>.

Plus tard, lors des séances de la Société Psychanalytique de Vienne, celle du 20 avril 1910 est dédiée au livre du Dr. A. Baer, *Le suicide dans l'enfance* (Leipzig 1901). L'orateur est Oppenheim et il explique que le problème du suicide chez les enfants n'est qu'une partie du grand problème du suicide en général, toutefois, il peut être traité séparément. Ses propos sont fortement intéressants par rapport à notre étude clinique, puisqu'il affirme que dans la mesure où le suicide nie la plus forte des pulsions humaines, celle d'auto-conservation, tout acte de suicide est ressenti comme contraire à la norme ; puis, ce sentiment est infiniment plus fort lorsqu'il s'agit du suicide commis par un enfant. Oppenheim rappelle justement la découverte de Freud : découverte que les premières années de la vie sont d'une importance capitale pour tout développement ultérieur, en particulier celui qui dévie de la norme. « On peut se demander si ce ne sont pas précisément les rares cas de suicide commis à l'âge le plus tendre qui sont les plus informateurs »<sup>68</sup>.

En outre, Baer spécifie des critères selon lesquels on peut reconnaître à partir des circonstances dans lesquelles l'acte a été commis, la maladie mentale comme étant son motif principal. L'emploi des moyens inhabituels ou cruels - comme par exemple le suicide par le feu dans un four ou avec de l'essence, des tentatives de suicide répétées, un vagabondage marqué et durable - confèrent au suicidé le sceau du pathologique. Toutefois, Oppenheim explicite que le suicide ne se produit pas toujours à une occasion déterminée, avec une soudaineté explosive ; il apparaît souvent aussi comme le résultat d'une dépression mélancolique chronique, au cours de laquelle des idées de suicide assaillent constamment la personne.

D'ailleurs, tout en commentant un de cas cité par Baer, il met en avant l'idée du suicide comme une « cure héroïque ». Il s'agit d'une fille de 14 ans dotée d'une tendance à l'exaltation, devient la proie d'une angoisse persistante qui la poussait constamment au suicide. Tantôt elle voulait se jeter d'un endroit élevé, tantôt se plonger un couteau dans le cœur, tantôt sauter dans l'eau. Après un certain temps, l'enfant guérit provisoirement. Toutefois, lorsqu'elle fut plus âgée, « l'impulsion à l'autodestruction réapparut et se mua graduellement en maladie mentale »<sup>69</sup>. Or, Oppenheim spécifie que quand la mélancolie a pour cause un chagrin, des

---

<sup>67</sup> Bakman, II 1908-1910:p.181.

<sup>68</sup> *Ibid.*

<sup>69</sup> Bakman, *Les premiers psychanalystes, Minutes de la Société Psychanalytique de Vienne*, II 1908-1910:p.473.

privations, de mauvais traitements continus, « elle est vraiment la réaction adéquate aux circonstances de la vie et le suicide qui est le produit de cet état émotionnel semble plutôt une cure héroïque qu'une manifestation pathologique »<sup>70</sup>. Il est ainsi surpris de l'inconscience avec laquelle Baer passe à côté du véritable problème, l'influence de la famille sur le suicide de l'enfant. Paradoxalement, il va accorder aussi beaucoup d'influence à l'école concernant le suicide des écoliers. Voici une première conclusion : l'école secondaire n'est donc pas une cause spécifique de suicides ; elle ne pousse pas les écoliers à mettre fin à leurs jours. Mais elle manquerait à son but suprême, celui de les préparer à la vie.

Lorsque la discussion est ouverte par Adler, Hitschmann établit des rapports entre des caractéristiques congénitales et le fait du suicide. « Outre la motivation individuelle, l'hérédité joue sans aucun doute un grand rôle dans le suicide ; c'est un fait connu que dans certaines familles le suicide est héréditaire »<sup>71</sup>. De même, l'adresse du suicide d'enfant est ici relevée, par la vengeance exercée sur les parents, ce qui joue souvent un rôle ; il s'agit de leur faire du mal. Ensuite, Sadger intervient affirmant que la cause la plus importante, chez les enfants aussi bien que chez les adultes, est la sexualité. « *Qui n'a pas abandonné l'espoir de l'amour ne renonce pas à la vie.* On ne peut certainement pas nier le facteur de l'hérédité, mais le facteur qui déclenche [le suicide] est, dans chaque cas, le manque d'amour »<sup>72</sup>.

D'un côté, il affirme que la psychose du suicide est la mélancolie, de l'autre, en ce qui concerne la manie du suicide qui se produit dans certaines familles, il se peut que l'hérédité y joue un rôle ; mais, le facteur essentiel est l'identification aux autres membres de la famille.

Freud, par la suite partage l'opinion selon laquelle on ne peut porter de jugement en la matière à partir des statistiques courantes et qu'un examen soigneux de cas individuelles contribuera davantage à la compréhension de ce problème difficile : ce sont naturellement avant tout les tentatives de suicide qui doivent fournir le matériel à un tel examen. Des conditions pour les tentatives de suicide sont donc énoncées, par exemple, dans beaucoup des cas, c'est la peur de l'inceste qui mène les enfants au suicide. Un autre cas montre combien l'examen de l'étiologie de tels cas peut être difficile. Concernant la formulation psychologique des conditions de suicide : « Pour l'instant, nous pouvons accepter sans hésiter la thèse de l'orateur selon laquelle, dans le suicide, la pulsion de vie est vaincue par la libido »<sup>73</sup>. Ce qui est

---

<sup>70</sup> *Ibid.*

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 479.

<sup>72</sup> *Ibid.*

<sup>73</sup> Bakman, *Les premiers psychanalystes, Minutes de la Société Psychanalytique de Vienne*, II 1908-1910:p.481.



intéressant dans cette formule, ce que dans cette conception, le suicide serait un substitut de la psychose et non une conséquence, bien que les deux formes puissent se combiner.

La séance du 27 avril 1910, la discussion autour du suicide continue et Stekel confirme la thèse de Freud selon laquelle le suicide est l'une des formes finales de la névrose. Toutefois, une circonstance n'a pas été prise en considération, bien qu'elle joue un rôle important ; il s'agit du principe du talion car « le suicidaire est tourmenté par un profond sentiment de culpabilité et nul ne se suicide qui ne voulait tuer quelqu'un d'autre. Tout le reste n'a qu'une fonction de déclenchement »<sup>74</sup>. De même Sadger fait remarquer que le désespoir relatif à l'amour pousse au suicide : « Beaucoup se suicident parce qu'ils ne trouvent pas le courage d'être sexuellement actifs ». Par la suite, Victor Tausk distingue deux questions dans ce problème : la signification du suicide et le mécanisme psychique. Il se réfère ici aux considérations de Schopenhauer sur le suicide, où celui-ci dit que la vie est une « position ». Par conséquent, le suicide serait pour le sujet l'acte illogique par excellence.

Freud est loin de vouloir exprimer une opinion définitive car il ne faut pas oublier que le suicide n'est rien d'autre qu'une sortie, une action, un aboutissement de conflits psychiques et qu'il s'agit d'expliquer le caractère de l'acte et comment le suicidé vient à bout de la résistance - contre l'acte. Enfin, ce qui est souligné, c'est que « l'accès au complexe du suicide à partir d'une étude des malades réside dans la *mélancolie* »<sup>75</sup>.

Freud exprime que d'après la loi du talion, qui est profondément enracinée dans la sensibilité humaine, un meurtre ne peut être expié que par le sacrifice d'une autre vie ; le sacrifice de soi renvoie à un crime de sang.

En outre, il traite aussi du suicide dans son article *Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine*. Il s'agit d'une jeune fille de dix-huit ans, belle et intelligente, issue d'une famille haut placée, qui a suscité le déplaisir et le souci de ses parents par la tendresse avec laquelle elle poursuivait une dame du monde de dix ans plus âgée qu'elle. L'analyse qui entama la patiente fit connaître sans ambiguïté que la femme aimée était un substitut de la mère. Ainsi, il arrive un jour, que le père rencontra sa fille dans la rue en compagnie de sa bien-aimée. Il les croisa toutes les deux en leur lançant un regard furieux qui ne présageait rien de bon, nous dit Freud. « Immédiatement après la jeune fille s'arracha au bras de sa compagne, enjamba un

---

<sup>74</sup> *Ibid.* p.487.

<sup>75</sup> *Ibid.* p.491.

parapet et se précipita sur la voie du chemin de fer urbain, qui passait en contrebas. Cette tentative de suicide indubitablement sérieuse lui valut de garder le lit pendant une longue période ». En effet, si nous parlons des paradoxes dans cette recherche, nous avons ici un exemple car, selon l'analyse de ce cas, après sa guérison la jeune homosexuelle, trouva la situation plus conforme à ses désirs qu'auparavant : « Ses parents, n'osaient plus s'opposer à elle d'une manière aussi tranchante et la dame, qui jusqu'alors avait sèchement décliné ses avances, fut touchée et se mit à la traiter d'une manière plus amicale ». Freud décrit que le motif immédiat qu'elle invoqua pour ce coup de tête ne laissait pas d'être plausible. Plus précisément, juste avant le passage à l'acte, elle avait avoué à cette femme que le monsieur qui leur avait lancé le regard était son père, qui ne voulait absolument rien savoir de leur relation. De son côté, la dame s'était emportée et lui avait ordonné de la quitter aussitôt et de ne plus jamais l'attendre ni lui adresser la parole car leur histoire devait prendre fin. C'est pourquoi : « Au désespoir de perdre sa bien-aimée pour toujours, elle voulut se donner la mort »<sup>76</sup>. Toutefois, il est important de remarquer que l'analyse permit de découvrir, une autre interprétation et la tentative de suicide signifiait encore deux autres choses, selon Freud : « Un accomplissement de punition (auto-punition) et un accomplissement de désir ». Dans ce sens, la tentative de suicide signifiait la victoire du désir dont la déception l'avait poussée dans l'homosexualité, « à savoir le désir d'avoir un enfant de son père, car elle « tombait » maintenant par la faute de son père »<sup>77</sup>.

Ici, il est important de préciser que *niederkommen*, littéralement « venir bas », signifie à la fois « tomber » et « accoucher », « mettre bas ». Ce qui est souligné par l'analyse de Freud, c'est que dans le moment la dame avait exactement parlé comme le père proférant la même interdiction. De même, ces interprétations du mode de suicide par des accomplissements de désirs sexuels sont depuis longtemps familières à tous les analystes : s'empoisonner = devenir enceinte ; se noyer = enfanter ; se précipiter d'une hauteur = accoucher<sup>78</sup>.

Ensuite, en ce qui concerne l'auto-punition, l'action de la jeune fille garantit qu'elle avait développé dans son inconscient « de puissants désirs de mort contre l'une ou l'autre moitié du couple parental »<sup>79</sup>. Selon l'hypothèse de Freud, peut-être était-ce par vengeance contre le père destructeur de son amour, mais aussi, contre sa mère, à partir du moment où elle était

---

<sup>76</sup> Sigmund Freud, *Névrose, psychose et perversion*, trad. par Jean Laplanche (Paris: Presses Universitaires de France, 2005), p.260.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p.260-261.

<sup>78</sup> Freud, *Névrose, psychose et perversion*, 2005, p.261.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p.261.

tombée enceinte du petit frère. Grâce à cette analyse, Freud remarque par rapport à l'énigme du suicide cette explication, que « personne ne trouve l'énergie psychique pour se tuer si premièrement il ne tue pas du même coup un objet avec lequel il s'est identifié, et deuxièmement ne retourne par-là contre lui-même un désir de mort qui était dirigé contre une autre personne »<sup>80</sup>. Il continue en affirmant que la découverte régulière de ces désirs de mort inconscients chez le suicidaire n'est pas étonnante car « l'inconscient de tous les vivants est rempli de ces désirs de mort, même contre des personnes au demeurant aimées »<sup>81</sup>. Dans le cas de la jeune homosexuelle, dans l'identification avec la mère, qui aurait dû mourir en accouchant de cet enfant dont elle, avait été privée, cet accomplissement de punition lui-même devient à son tour un accomplissement de désir.

À partir de cette première base de réflexion autour du suicide, des histoires qui regarde les psychanalystes et la psychanalyse, et des difficultés que les acting out ou passages à l'acte présentent dans notre pratique, nous passons maintenant à un extrait clinique dans le cadre de notre pratique hospitalière en psychiatrie de liaison.

### *1.5. La défenestration de Monsieur K*

Comment s'en sortir sans sortir ? Voici une rencontre clinique dans le contexte de la psychiatrie de liaison. Il s'agirait ici des soins orthopédiques, en même temps que des soins symboliques. Nous souhaiterions donner brièvement quelques éléments sur la psychiatrie de liaison, étant donné qu'à travers cette situation clinique nous pouvons avoir un aperçu de l'effet thérapeutique de l'intervention clinique psychiatrique dans une unité de l'hôpital général. Puisque le champ de la psychiatrie dite « de liaison » se situe à l'interface de la psychiatrie et de la médecine somatique. Elle s'inscrit dans une approche globale du patient et s'appuie sur un modèle biopsychosocial<sup>82</sup>. Par ailleurs, la psychiatrie de liaison met au service de la médecine somatique les compétences de la psychiatrie et contribue à maintenir cette dernière dans le champ de la médecine. De même, la psychiatrie de liaison s'adresse à la fois aux patients et/ou à leur famille et aux équipes soignantes qui en ont la charge. L'équipe de liaison doit

---

<sup>80</sup> Freud, *Névrose, psychose et perversion*, 2005, p.261.

<sup>81</sup> *Ibid.*

<sup>82</sup> Consoli S.M. Psychiatrie à l'hôpital général, in : *Encyclopedie Médico-Chirurgicale*, Elsevier Masson, Paris, 1998.

promouvoir la création d'une alliance entre le patient, son entourage et l'équipe soignante, autour du projet de soins. Il est aussi proposé le terme de Psychiatrie de consultation-liaison qui a l'avantage de souligner deux aspects de toute intervention en psychiatrie de liaison : l'activité de consultation, axée sur le patient et qui consiste à donner à un collègue un avis de spécialiste concernant un patient donné ; l'activité de liaison, axée sur l'équipe soignante et qui consiste en la formation et en la sensibilisation des soignants aux aspects psychologiques de leur activité. C'est pourquoi la psychiatrie de liaison regroupe l'ensemble des prestations cliniques, thérapeutiques, préventives, pédagogiques et de recherche prodiguée par l'équipe psychiatrique dans les différents services d'un hôpital général.

### **Une déféstration : énoncés et passage à l'acte, l'acte insensé du schizophrène**

À propos du suicide au cours de la schizophrénie, selon l'INSERM, la schizophrénie concerne environ 0,7% de la population mondiale, dont 600.000 personnes en France. Pendant la phase aigüe de la maladie, les patients ont une qualité de vie très altérée. Environ la moitié des patients souffrant de schizophrénie fait au moins une tentative de suicide dans sa vie et 10 % en meurent.

Monsieur K a 29 ans. Il a été hospitalisé en chirurgie orthopédique et vu en entretien dans le cadre de la psychiatrie de liaison. Il s'agit d'une déféstration du premier étage sans velléité suicidaire, selon les transmissions. Il a eu plusieurs fractures et une fracture ouverte. S'agit-il d'une schizophrénie paranoïde ? lors de l'entretien avec la mère et la grand-mère, nous remarquons que la mère est très anxieuse, elle pleure. Elle s'inquiétait depuis longtemps, c'est pourquoi elle a fait les démarches pour devenir sa tutrice. De même, elle a été amenée à consulter un médecin expert car elle voulait le faire hospitaliser en SPDT, étant donné qu'il ne sortait plus de sa chambre depuis longtemps. Cependant, elle s'est rétractée à la dernière minute. Voici le contexte du passage à l'acte de Monsieur K : des visites seraient arrivées à la maison, Monsieur K n'avait pas envie de les voir et il a sauté par la fenêtre.

Nous reconstruisons les faits. Son fils saute par la fenêtre avec le téléphone à la main, une fois par terre, il nous dit, « j'ai appelé mon père... Non, j'ai appelé ma mère au téléphone ». Premier lapsus, son inconscient nous dit que c'est un appel au père. Mais, il n'existe plus, il est hors du discours familial. Il dit à sa mère : « J'ai buggé ». Quelques jours plus tard, l'équipe de psychiatrie de liaison est appelée, nous nous retrouvons avec lui dans sa chambre d'hôpital.

- « Vous voulez savoir pourquoi j'ai sauté de la fenêtre ? Il y a de la logique et de l'inexplicable. En fait, c'est un concours des circonstances. Les conditions ont été réunies pour que je fasse une connerie ».
- Ce n'est pas du tout une tentative de suicide, ce serait débile : « Personne ne saute du premier étage pour mourir ».

### **Acte manqué, acte réussi**

Nous étudions la clinique d'un sujet qui est passé à l'acte, en passant par la fenêtre. Il s'agit, plus précisément, de la déféstration d'un patient de 29 ans, il a sauté de la fenêtre de sa chambre. Comment l'interpréter ? Lacan traite du passage à l'acte dans le Séminaire X, L'angoisse. Un énoncé très symbolique qu'il nous intéresse d'évoquer ici à propos de cet acte qui est celui de se laisser tomber hors-scène, hors de la scène du monde pouvons-nous ajouter.

Sauter par la fenêtre de son propre continent, sa chambre. Oui, ça chambrail et ça chamboule tout. Puisque se laisser tomber « est le corrélat essentiel du passage à l'acte ». Se laisser tomber, référé à la formule du fantasme, est du côté du sujet de l'inconscient. Le moment du passage à l'acte est celui du plus grand embarras du sujet, avec l'émotion comme désordre du mouvement, nous dit Lacan. « C'est alors que, de là où il est – à savoir du lieu de la scène comme sujet fondamentalement historisé, il se précipite et bascule hors de la scène ». Le sujet va dans la direction de s'évader de la scène. D'ailleurs, dans le séminaire sur *Les écrits techniques de Freud*, Lacan consacre un chapitre à l'acte manqué intitulé : « La vérité surgit de la méprise ». Il est donc question de relier ici acte et vérité. Qu'est-ce que l'acte formule ou énonce comme vérité du sujet ? Comment le sujet utilise-t-il ses actes pour écrire son histoire ?

Nous savons que puisque la parole peut être trompeuse, elle s'affirme comme vraie. En effet, à mesure que le mensonge s'organise, il lui faut le contrôle corrélatif de la vérité. Ainsi, revenons-nous sur la fausse idée qu'il se serait déféstré du premier étage, « sans intentionnalité suicidaire », selon son énoncé. Nous rappelons le contexte : des visites seraient arrivées à la maison, mais Monsieur K n'avait pas envie de les voir. Il demande : « Vous voulez savoir pourquoi j'ai sauté de la fenêtre ? Il y a de la logique et de l'inexplicable. En fait, c'est un concours de circonstances. Les conditions ont été réunies pour que je fasse une connerie. Ce n'est pas du tout une tentative de suicide, ce serait débile, personne ne saute du premier étage pour mourir ». Encore une fois la négation est là pour affirmer. Personne ne saute du premier

étage, sauf moi... Qu'est-ce que l'acte formule ou énonce comme vérité ? Le sujet utilise ces actes pour écrire son histoire. La tradition moraliste le dit – il faut avoir bonne mémoire quand on a menti : rien de plus difficile à faire qu'un mensonge qui tient. L'erreur n'est définissable qu'en termes de vérité, affirme Lacan<sup>83</sup>. Monsieur K continue : « L'élément déclencheur, c'est un bug du cerveau », « j'étais habillé, la fenêtre était ouverte. Et si je sautais ? La distance était humainement possible. Maintenant, cela n'a aucune logique ». Le concours des circonstances dont parle Monsieur K n'évoque rien de particulier dans une première lecture. Il était habillé. La fenêtre était ouverte, une image qui a fait signe pour lui et qui nous renvoie à l'appel de ce cadre, comme si la fenêtre l'attirait, l'appelait, symbolisant ce trou de l'existence. Et si je sautais ? Ce conditionnel innocemment délirant. C'est le moment de la précipitation du signifiant. Il a répondu à cet appel en traversant le cadre vers le vide : fenêtre-saut-je...saute. Et il s'est déféstré. Il voulait appeler son père, selon son premier lapsus.

Pourrait-on dire qu'il s'agit d'une simple erreur de calcul ? Comme il l'insinue : « Je n'ai pas bien estimé la hauteur. J'ai surestimé mes capacités. Normalement, je suis capable de savoir ce que je peux faire ou ne pas faire ». Normalement, je sais si je veux vivre ou mourir. Le propre de notre pratique analytique est donc de supposer que le discours du sujet se développe normalement dans l'ordre de l'erreur, de la méconnaissance, voire de la dénégation. L'inconscient parle par lui-même et au cours de l'analyse, la vérité surgit par ce qui est le représentant le plus manifeste de la méprise - le lapsus, l'action qu'on appelle « improprement » manquée, parce que : « Nos actes manqués sont des actes qui réussissent ».

À l'intérieur des symptômes se manifeste une parole qui apporte cette vérité. Ici, nous sommes donc amenés à écouter dans le discours cette parole qui se manifeste malgré le sujet : « Il en dit toujours plus qu'il ne veut en dire, toujours plus qu'il ne sait en dire ». Monsieur K continue : « *Une fenêtre : normalement, ça se saute* ». Ou bien, normalement, ça tue. Comment évaluer le risque inconscient de ce saut ? Ce désir de dépasser la réalité sans devenir un trépassé. Sauter le cadre, franchir la bordure, traverser le trou. Oui, normalement, ça se saute, une femme, pas une fenêtre. S'il est né, monsieur K, c'est parce que son père « a sauté » sa mère. Le saut dans le vide, remet les idées en place. Quant à passer l'arme à gauche, il l'a dit, « personne ne saute du premier étage pour mourir ». « J'ai évalué la distance, ma force physique...je me suis senti oppressé. À ce moment-là vous faites de choses que vous ne feriez pas autrement. La

---

<sup>83</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre I Les écrits techniques de Freud: 1953 - 1954*, éd. par Jacques-Alain Miller, Le séminaire de Jacques Lacan, Livre 1 (Paris: Éd. du Seuil, 1998).

réalité est revenue au moment où j'étais par terre avec le téléphone et ma fracture ouverte ». Il s'est confronté à sa fo... « force physique », a-t-il dit, voulant masquer son dernier lapsus, *folie*.

Le célèbre bug, un mot actuel, veut dire littéralement « punaise », en anglais. En informatique, l'usager sait qu'un « bug » perturbe le bon déroulement de son travail informatique même s'il ne connaît pas la traduction littérale du mot anglais. Le terme vermine et le verbe déverminer pour debugger ont été proposés en vain. La métaphore francisée phoniquement et graphiquement a une force suggestive identique. Les graphies variées et les dérivés témoignent d'une intégration progressive du concept ; nous avons ainsi rencontré les formes : bug, bogue, buggger, déboguer, déboguer, debugger, débogage.

Monsieur K nous fait penser à l'appareil à influencer de Victor Tausk. Il nous semble que celui-ci s'applique à l'étude clinique du cas que nous avons exposé : la métaphore cerveau-ordinateur est apparue dans ces deux entretiens. Le patient vit lui-même à travers ce symbole. « L'appareil à influencer » schizophrénique est une machine de nature mystique, toutes les inventions humaines ne suffisent pas à expliquer les actions remarquables de cette machine par laquelle les malades se sentent persécutés. Son mécanisme est inexplicable. Logique, mais inexplicable. Les malades deviennent étrangers à eux-mêmes, ils ne se comprennent plus ; c'est la période du début de la démence précoce. Il paraît ainsi certain qu'à partir du sentiment de transformations sous le signe de l'étrangeté se forment des sentiments de persécution.

Comme monsieur affirma : « L'élément déclencheur a été un bug du cerveau », aujourd'hui, « je tiens sur l'axe ». À propos de son état physique, il a pu justifier au cours de l'entretien : « Si vous voulez, cela n'a pas endommagé mon corps ». La machine est ainsi construite de façon tout à fait incompréhensible. L'appareil est toujours une machine, et une machine compliquée. Monsieur K l'a très bien perçu lorsqu'il affirmait, « il y a de la logique et de l'inexplicable ».

En guise de conclusion, il n'y a pas d'erreur qui ne se pose et ne s'enseigne comme vérité, nous dit Lacan. Pour tout dire, l'erreur est l'incarnation habituelle de la vérité. En appelant inconsciemment son père, monsieur K nous a fait penser à Superman, le super-homme. Une manière d'invoquer Dieu, le père. C'est la fin de l'entretien, nous devons voir sa mère qui attend, mais, Monsieur K, ne souhaite pas qu'on parte et il dit à voix haute s'adressant à sa mère, « on ne peut pas sauter cette histoire ? ».

« Il faut seulement refuser de se laisser égarer par les confusions, les divorces et les inconséquences jusqu'ici signalés. Il faut tout écarter et aller droit au vrai problème. On se tue parce que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue, voilà une vérité sans doute inféconde cependant parce qu'elle est truisme. Mais est-ce que cette insulte à l'existence, ce démenti où on la plonge vient de ce qu'elle n'a point de sens ? Est-ce que son absurdité exige qu'on lui échappe, par l'espoir ou le suicide, voilà ce qu'il faut mettre à jour, poursuivre et illustrer en écartant tout le reste. L'absurde commande-t-il la mort, il faut donner à ce problème le pas sur les autres, en dehors de toutes les méthodes de pensée et des jeux de l'esprit désintéressé. (...) Il est toujours aisé d'être logique. Il est presque impossible d'être logique jusqu'au bout ».<sup>84</sup>

Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*, 1942.

---

<sup>84</sup> Camus, *Le mythe de Sisyphe*, p.24.



## CHAPITRE II INSCRIPTION, ÉCRITURE ET INCONSCIENT À LA LETTRE



## 2.1. La métapsychologie : pulsion et représentation

La trace mnésique est un des concepts fondateurs de la psychanalyse et elle est en lien avec la conception d'amnésie infantile qui résulte du refoulement qui porte sur la sexualité infantile et s'étend à la presque totalité des événements de l'enfance, affirme Freud, dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Le champ recouvert par l'amnésie infantile trouve sa limite temporelle dans le déclin du complexe d'Œdipe et l'entrée dans la période de latence. De même que l'amnésie hystérique, l'amnésie infantile peut être levée car elle n'est pas une abolition ou une absence de fixation des souvenirs, mais l'effet d'un refoulement.

Il s'agit de ce curieux phénomène d'amnésie qui, pour la plupart des individus couvre d'un voile épais les six ou huit premières années de leur vie. En effet, pendant ces années qui n'ont laissé dans notre mémoire que certains fragments de souvenirs incompréhensibles, nous aurions, selon Freud, réagi avec vivacité aux impressions du monde extérieur. Précisément, c'est l'amnésie infantile qui, créant pour chacun de nous dans l'enfance une sorte de préhistoire et nous cachant les débuts de la vie sexuelle, fait que l'on néglige l'importance de la période infantile dans le développement de la vie sexuelle en général.

Les termes d'amnésie infantile et de trace mnésique restent donc indissociables. La trace mnésique désigne la façon dont les événements s'inscrivent dans la mémoire ; ces traces mnésiques seraient déposées dans différents systèmes et elles subsistent de façon permanente mais ne sont réactivées qu'une fois investies. La trace mnésique est toujours inscrite dans des systèmes, en relation avec d'autres traces. Freud a même tenté de distinguer les différents systèmes où un même objet vient inscrire ses traces, selon les associations. Au niveau de l'évocation, un souvenir peut être réactualisé dans un certain contexte associatif, alors que, pris dans un autre contexte, il sera inaccessible à la conscience. Autrement, la représentation d'objet consciente se scinde en représentation de mot et représentation de chose. Celle-ci consiste en l'investissement, sinon des images mnésiques directes de chose, du moins en celui de traces mnésiques plus éloignées et qui en dérivent. La représentation consciente comprend la représentation de chose - plus la représentation de mot - tandis que la représentation inconsciente est la représentation de chose seule. En revanche, « le système inconscient,

contient les investissements de chose des objets, les premiers et véritables investissements d'objet »<sup>85</sup>, les premières traces dont dépendront les restes des investissements.

La psychanalyse est définie indissociablement comme un procédé d'investigation, une méthode thérapeutique et une théorie métapsychologique. La métapsychologie étant une conception dynamique, topique et économique des processus psychiques inconscients. Plus précisément, le point de vue dynamique entend les phénomènes résultant d'un conflit psychique interne et de la composition des forces exerçant une poussée pulsionnelle constante : tension, résistance pour accéder à l'inconscient. Le point de vue topique implique la différenciation de l'appareil psychique en un certain nombre de systèmes doués de fonctions ; considérés métaphoriquement comme des lieux psychiques. Puis, le point de vue économique qualifie tout ce qui se rapporte à l'hypothèse selon laquelle les processus psychiques consistent en la circulation et la répartition d'une énergie pulsionnelle quantifiable, susceptible d'augmentation et de diminution.

Dans la conception freudienne, la pulsion est une excitation pour le psychisme. Nous devons tenir pour équivalents pulsion et excitation psychique. L'excitation pulsionnelle ne provient pas du monde extérieur, mais de l'intérieur de l'organisme lui-même. La pulsion agit comme une force ou poussée constante et elle opère avec le concept de tendance. Ces excitations sont l'indice d'un monde intérieur, la preuve des besoins pulsionnels. Ce qui supprime le besoin ou l'excitation pulsionnelle, c'est la satisfaction, au début, auto-érotique. La pulsion est un concept limite entre le psychique et le somatique. L'activité de l'appareil psychique est également soumise au principe de plaisir (plaisir-déplaisir), la sensation de déplaisir provenant de l'accroissement de l'excitation.

Les termes clefs de cette construction théorique sont la poussée, le but, l'objet et la source de la pulsion. La poussée étant le facteur moteur de la pulsion et le but toujours la satisfaction, qui ne peut être obtenue qu'en supprimant l'état d'excitation à la source de la pulsion. L'objet de la pulsion est ce en quoi ou par quoi la pulsion peut atteindre son but, ce n'est pas seulement un objet étranger, mais c'est tout aussi bien une partie du corps propre. Par source, on entend le processus somatique, localisé dans une partie du corps ou organe. Le destin de pulsions compris comme modes de la défense contre les pulsions peuvent être nommés comme suit : le renversement dans le contraire, la pulsion active en passive, comme c'est le cas du sadisme-masochisme. Soit précisé que le renversement ne concerne que les buts de la

---

<sup>85</sup> Sigmund Freud, *Métapsychologie* (Paris: Gallimard, 2009), p.117.

pulsion, comme le renversement de buts actifs en buts passifs, comme tourmenter - être tourmenté ; et le renversement du contenu qui ne se trouve que dans un cas : la transformation de l'amour en haine, explique Freud.

Le retournement sur la personne propre nous indique que le masochisme est précisément un sadisme retourné sur le moi propre. L'essentiel dans le processus est donc le changement de l'objet, le but demeurant inchangé. Dans le même temps, une autre caractéristique de la métapsychologie est celle de l'ambivalence pulsionnelle qu'implique la transformation d'une pulsion en son contraire, comme la transposition de l'amour en haine, se dirigeant souvent simultanément sur le même objet. La définition que donne Freud du narcissisme est de s'aimer soi-même, le but actif étant aimer, le but passif, être aimé.

Ensuite, l'essence du refoulement consiste à mettre à l'écart et tenir la représentation à distance du conscient. Le but est d'éviter le déplaisir et c'est un refoulement après-coup. Ce processus ne consiste pas à supprimer, à anéantir une représentation représentant la pulsion, mais à l'empêcher de devenir consciente. La représentation est donc inconsciente, mais elle produit des effets. Lors du refoulement l'affect est séparé de sa représentation. Par ailleurs, la pulsion est dite sublimée dans la mesure où elle est dérivée vers un nouveau but non sexuel et où elle vise des objets socialement valorisés comme l'activité artistique et l'investigation intellectuelle.

Par conséquent, l'hypothèse psychanalytique de l'activité psychique inconsciente apparaît comme une forme dérivée de l'animisme primitif, « l'inconscient comprend, d'une part, des actes qui sont simplement latents, temporairement inconscients, mais qui, le reste du temps, ne se distinguent en rien des actes conscients »<sup>86</sup>. Freud explique qu'il se produit fréquemment des actes psychiques qui, pour être expliqués, présupposent d'autres actes qui, eux, ne bénéficient pas du témoignage de la conscience, « ce sont des idées qui nous viennent sans que nous connaissions l'origine »<sup>87</sup>. En revanche, il convient de souligner que l'opposition entre conscient et inconscient ne s'applique pas à la pulsion car une pulsion ne peut jamais devenir objet de la conscience, « seule le peut la représentation qui la représente. Mais, dans l'inconscient aussi, la pulsion ne peut être représentée que par la représentation. Si la pulsion

---

<sup>86</sup> Freud, p.66.

<sup>87</sup> Freud, p.66.

n'était pas attachée à une représentation ou n'apparaissait pas sous forme d'état d'affect, nous ne pourrions rien savoir d'elle »<sup>88</sup>.

Parmi les propriétés du système inconscient, le noyau de l'inconscient est constitué par des représentants de la pulsion qui veulent décharger leur investissement : « Il n'y a dans ce système ni négation, ni doute, ni degré dans la certitude. Par le processus du *déplacement* une représentation peut transmettre tout son quantum d'investissement à une autre, par celui de *condensation*, s'approprier tout l'investissement de plusieurs autres »<sup>89</sup>. Les processus du système inconscient sont intemporels, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas ordonnés dans le temps, ne sont pas modifiés par l'écoulement du temps et ils sont soumis au principe de plaisir.

---

<sup>88</sup> Freud, p.81.

<sup>89</sup> *Ibid.*,p.96.

« Mais peut-être cette institution et ce désir ne sont-ils pas autre chose que deux répliques opposées à une même inquiétude : inquiétude à l'égard de ce qu'est le discours dans sa réalité matérielle de chose prononcée ou écrite ; inquiétude à l'égard de cette existence transitoire vouée à s'effacer sans doute, mais selon une durée qui ne nous appartient pas ; inquiétude à sentir sous cette activité, pourtant quotidienne et grise, des pouvoirs et des dangers qu'on imagine mal ; inquiétude à soupçonner des luttes, des victoires, des blessures, des dominations, des servitudes, à travers tant de mots dont l'usage depuis si longtemps a réduit les aspérités. Mais qu'y a-t-il donc de si périlleux dans le fait que les gens parlent, et que leurs discours indéfiniment prolifèrent ? »<sup>90</sup>.

Michel Foucault, *L'ordre du discours*.

## 2.2. La fonction de l'écrit, discours et savoir inconscient

Le discours en apparence, a beau être bien peu de chose, les interdits qui le frappent révèlent très tôt, très vite, son lien avec le désir et avec le pouvoir, affirme Michel Foucault. De même, le discours n'est pas simplement ce qui traduit les luttes ou les systèmes de domination, mais ce pour quoi, ce par quoi on lutte, le pouvoir dont on cherche à s'emparer. Nous pouvons évoquer ici un principe d'exclusion, non plus un interdit, mais un partage et un rejet, affirme-t-il. C'est l'opposition raison et folie car depuis le Moyen Âge, le fou est celui dont le discours ne peut pas circuler comme celui des autres : il arrive que sa parole soit tenue pour nulle et non avenue, n'ayant ni vérité ni importance, ne pouvant pas authentifier un acte ou un contrat. En revanche, il arrive aussi qu'on prête au fou d'étranges pouvoirs, celui de dire une vérité cachée, celui de prononcer l'avenir, celui de voir en toute naïveté ce que la sagesse des autres ne peut pas percevoir. Pendant des siècles, en Europe la parole du fou ou bien n'était pas entendue ou bien, si elle l'était, on l'écoutait comme une parole de vérité ou bien elle tombait dans le néant.

Dans ce sens, suivant le regard critique du politique et de l'histoire de la folie, prônés par Foucault, ce travail de recherche s'inscrit dans cette lignée-là. Puisque l'idée est de donner une place dans l'histoire du lien social au discours de ces patients-là, un lieu d'écriture. Puisse

---

<sup>90</sup> Michel Foucault, *L'ordre du discours: Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970*, Impr., nrf (Paris: Gallimard, 2009), p.10.

ce travail laisser des traces de ses histoires subjectives, de ces sujets-là, de ces discours imprégnés de sadisme et souffrance, des paradoxes, comme les expériences individuelles, familiales et sociales qui les ont amenés à devoir les transcrire, parfois, autrement que par la parole, mais sur la surface de leur corps comme espace de lutte.

Puisse la poésie le dire autrement à travers ces vers de Diamela Eltit, que nous lisons dans son ouvrage *Lumpérica* : « Elle a écrit : comme la plus fendue des madones, je lui ai prêté mon corps, flanquée là sur la place, pour qu'elle me le lèche. L'écriture comme déraison. Ils sont venus, ont ouvert des trous dans la terre/ pour y construire leurs édifices./ Ils avaient la puissance que les gens d'ici,/impressionnés,/rêvaient de posséder. Pauvres loqueteux, le lumpen, convoitant cette force qu'ils n'arrivaient pas à situer parce que les expressions immuables de ces gens-là nous inhibaient/ et ainsi, le visage levé, nous avons passé/une vie jusqu'au moment où ils nous ont jetés./Ils ne nous regardaient pas car notre pensée limitée n'irradiait pas l'affiche resplendissante du divin. Chaque édifice bordait un trou/ tel un arbre taillé./La beauté du ciment laissait présager la torpeur » (p.168-169).

Ces paroles des patients touchent toutes les dimensions d'un être humain. Cette présence au monde, qu'implique l'habiter, existence qui commence par habiter le langage. La notion de discours est donc à prendre comme lien social, fondé sur le langage, sur la grammaire inconsciente. Dans le Séminaire XX, *Encore*, Lacan introduit ainsi la question : « Les faits dont je vous parle sont des faits de discours, de discours dont nous sollicitons dans l'analyse la sortie, au nom de quoi ? - du lâchage des autres discours »<sup>91</sup>, étant donné que par le discours analytique, le sujet se manifeste dans sa béance, à savoir dans ce qui cause son désir. Nous allons l'entendre.

Dans ce contexte, qu'est-ce que donc le signifiant ? : « Le signifiant – tel que le promeuvent les rites d'une tradition linguistique qui n'est pas spécifiquement saussurienne, mais, remonte jusqu'aux Stoïciens d'où elle se reflète chez Saint Augustin – est à structurer en termes topologiques. En effet, le signifiant est d'abord ce qui a effet de signifié, et il importe de ne pas élider qu'entre les deux, il y a quelque chose de barré à franchir... »<sup>92</sup>. L'accent est mis ici sur le signifiant car c'est le fondement de la dimension du symbolique qui permet d'isoler le discours analytique.

---

<sup>91</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre XX Encore: 1972 - 1973*, éd. par Jacques-Alain Miller, Le séminaire de Jacques Lacan, Livre 20 (Paris: Éd. du Seuil, 2005), p.19.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p.27.

À propos de la fonction de l'écrit Lacan nous rappelle que la lettre, ça se lit et que ça semble même être fait dans le prolongement du mot, puisque ça se lit littéralement. C'est pourquoi, dans le discours analytique, il ne s'agirait que de ce qui se lit, de ce qui se lit au-delà de ce qui est dit par le sujet, notons que « de ce que vous avez incité le sujet à dire, qui n'est pas tellement, comme je l'ai souligné la dernière fois, de tout dire que de dire n'importe quoi, sans hésiter à dire des bêtises »<sup>93</sup>.

La fonction de l'écrit dans le discours analytique donc n'est pas du même registre que le signifiant. Le signifiant comme tel ne se réfère à rien si ce n'est à un discours, c'est-à-dire à un mode de fonctionnement, à une utilisation du langage comme lien : le lien entre ceux qui parlent ; associé donc à la dimension de la vie, à la fonction de la mort. Nous arrivons ainsi à la dimension de l'être car : « Toute dimension de l'être se produit dans le courant du discours du maître, de celui qui, proférant le signifiant, en attend ce qui est un de ses effets de lien à ne pas négliger, qui tient à ceci que le signifiant commande. Le signifiant est d'abord impératif »<sup>94</sup>. Nous trouvons tout intérêt à mettre en relief cette idée que le signifiant commande et qu'il est d'abord impératif, étant donné que ceci correspond à l'obéissance du sujet et à la fonction de mandat du signifiant et de la lettre que nous retrouvons dans le passage à l'acte. C'est pourquoi, il s'agit de savoir ce qui, dans un discours, se produit de l'effet de l'écrit. Pareillement, ce qui peut nous introduire à la dimension de l'écrit, nous dit Lacan, c'est de nous apercevoir que le signifié n'a rien à faire avec les oreilles, mais avec la lecture de ce que l'on entend de signifiant. Le signifié, c'est l'effet du signifiant ; voici l'effet du discours, de quelque chose qui fonctionne déjà comme lien. Puisque la condition de l'écrit est qu'il se soutienne d'un discours.

Dans le Séminaire XXI *Les non-dupes-errent* (1973-1974)<sup>95</sup>, leçon du 15 janvier 1974, Lacan évoque la notion de *savoir inconscient*. Le savoir inconscient, il le pose comme ce qui travaille, « il n'y a de prise quelconque du travail que dans un *discours*. Il s'agit de fonder ce qui travaille dans le *discours analytique* ». L'idée serait que sans lien social en tant qu'il est fondé par un discours, le travail serait insaisissable. Le savoir en tant qu'inconscient implique donc une supposition. Cette supposition nous implique comme sujet, en tant que verbe être, en tant qu'être parlant, c'est l'action, « s'il n'y avait pas le verbe être, il n'y aurait pas d'être du

---

<sup>93</sup> *Ibid.*, p.38.

<sup>94</sup> Lacan, *Encore*, p.43.

<sup>95</sup> Tous les séminaires sont consultables sur le site de Patrick Valas : <http://www.valas.fr/Jacques-Lacan-Les-non-dupes-errent-1973-1974,249>



tout ». À propos d'être et d'existence, Lacan revient sur le poids du mot « exister »<sup>96</sup>, cela est dû au quanteur de l'existence qui, en réalité, a déplacé le sens du mot ex-sister. Mais, l'originalité ne fait que déplacer l'ordre, « à savoir que ce qui ex-siste, c'est cela qui serait originaire. C'est à partir de l'ex-sistence que nous pouvons réinterroger ce qu'il en est de la supposition. Simple déplacement en somme », faisant référence à ce mouvement de se trouver « hors-de ». Il est donc question avec les non-dupes de voir de quoi en somme « il faut être dupe pour que tout ça tienne, et que ça tienne dans une consistance ». Par conséquent, il s'agit donc de ce savoir inconscient dont nous sommes travaillés dans le discours analytique.

### 2.3. *Sujet de l'énoncé et de l'énonciation*

« Nous ne pouvons dès lors ne pas inclure notre discours sur l'inconscient dans la thèse même qu'il énonce, que la présence de l'inconscient, pour se situer au lieu de l'Autre, est à chercher en tout discours, en son énonciation »<sup>97</sup>.  
Jacques Lacan, *Position de l'inconscient*

Notre recherche nous a amenée à écouter quelque chose de la mort chez le sujet qui ne voulait pas mourir, qui émergeait à quelques occasions et s'évanouissait à d'autres. Il nous a intéressé de recueillir ces récits et ces histoires énoncées qui traduisaient des approches différentes de la douleur, de la disparition, du châtement ou de la haine.

De même, lorsque nous parlons d'énonciation de la mort avant l'acte d'auto-punition, c'est une manière de faire allusion à la manière dont le sujet s'est imprégné de cette énigme que l'existence lui adresse, entre autres, à travers les mots, le discours familial et la manière dont la mort et la douleur se sont adressés à lui à travers le langage. Précisément, la mort nous montre du même coup, ce qui est éliminé d'une règle préalable aussi bien que du règlement conclusif. Dans son article *Subversion du sujet et dialectique du désir* (1960), Lacan explique qu'il faut bien en fin de compte que le vaincu ne périsse pas pour qu'il fasse un esclave. « Autrement dit le pacte est partout préalable à la violence avant de la perpétuer, et ce que nous appelons le

---

<sup>96</sup> Selon le Dictionnaire historique de la langue française, sous la direction d'Alain Rey. Exister : emprunté (XV<sup>e</sup> S.) au latin *existere* ou *existere* « sortir de », « se manifester, se montrer », formé d'ex- « hors de » et de *sistere* « être placé », qui se rattache à une racine indoeuropéenne °*sta-* « être debout » comme *stare*.

<sup>97</sup> Jacques Lacan, *Écrits 2*, Nouvelle éd, Points Essais 21 (Paris: Ed. du Seuil, 1999), p.314.

symbolique domine l'imaginaire, en quoi on peut se demander si le meurtre est bien le Maître absolu »<sup>98</sup>. Il est question dans l'actualité du sujet des pactes inconscients réalisés avec la vie et la mort. À quel ordre obéira-t-il ?

À propos de la dialectique hégélienne, nous rappelons que le travail auquel s'est soumis l'esclave en renonçant à la jouissance par crainte de la mort, sera justement la voie par laquelle il réalisera la liberté. Nous pouvons donc supposer les effets de la démarche qui amène le sujet à ne rien craindre, à ne rien attendre, à regarder la mort en face et s'y précipiter. Nous savons que la structure du langage se manifeste dans l'inconscient et de retour, à l'indicatif à travers l'énoncé du sujet qui parle actuellement. Il s'agit donc de trouver où se situe le sujet, voire quelle position il prendra.

En effet, Lacan affirme que l'on retrouve le sujet de l'énonciation dans le signifiant qu'est le *ne*, ne explétif. La question est de savoir qui parle quand il s'agit du sujet de l'inconscient ? À qui il s'adresse ?

Pour ne pas dire, il trouvera différentes stratégies. Par rapport à la structure du fantasme, par exemple, nous rappelons le moment d'un fading ou éclipse du sujet, étroitement lié à la Spaltung ou refente qu'il subit de sa subordination au signifiant, il obéit à l'ordre et disparaît. Ce fading de l'énonciation nous en dit long sur ce qui peut toucher la douleur de l'existence, ce qui ne peut être ni dit ni nommé, mais, de ce qui est montré par sa disparition, voire par l'énonciation de sa mort : « Le fantasme est proprement 'l'étoffe' de ce Je qui se trouve primordialement refoulé, de n'être indicable que dans le fading de l'énonciation »<sup>99</sup>. C'est pourquoi l'on se doit de tout ramener à la fonction de coupure dans le discours, par laquelle on arrive au paradoxe de concevoir que le discours dans la séance analytique ne vaut que de ce qui trébuche ou même s'interrompt. « Cette coupure de la chaîne signifiante est seule à vérifier la structure du sujet comme discontinuité dans le réel. Si la linguistique nous promet le signifiant à y voir le déterminant du signifié, l'analyse révèle la vérité de ce rapport à faire des trous du sens les déterminants de son discours »<sup>100</sup>. Nous pouvons préciser que c'est ce qui relève de l'énonciation, de ces irrégularités, trous et énigmes. Nous allons retrouver ces histoires cliniques dans le chapitre consacré aux études cliniques. De même, il est important de remarquer que nous nous trouvons non seulement face au paradoxe du suicide, mais aussi face à cette double énigme qu'est l'énonciation comme présence de l'inconscient et de la mort :

---

<sup>98</sup> Lacan, p.291.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p.297.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p.281.

« Énonciation que qui se dénonce, énoncé qui se renonce, ignorance qui se dissipe, occasion qui se perd, qu'est-ce qui reste ici sinon la trace de ce qu'il faut bien qui soit pour choir de l'être ? »<sup>101</sup>. Nous allons voir de quelle manière les discours des patients que nous présentons sont imprégnés de revendication et sadisme, ils dénoncent en se détruisant.

Par ailleurs, en linguistique, un énoncé peut être défini comme une séquence orale ou écrite résultant d'un acte d'énonciation, c'est-à-dire produite par un sujet énonciateur dans une situation donnée. En français, la phrase minimale comporte nécessairement au moins un sujet et un verbe conjugué. En revanche, l'énoncé minimal peut être constitué d'un seul élément, de nature quelconque. Un énoncé n'implique pas nécessairement un sujet et un verbe ; un énoncé n'est pas une phrase. Si la structure de l'énoncé se différencie souvent de celle de la phrase, c'est parce qu'il s'agit de réalités linguistiques relevant de niveaux différents du point de vue théorique. La phrase se définit en termes de schémas syntaxiques entre unités lexicales, interprétables sur le plan sémantique ; c'est donc une unité linguistique abstraite, susceptible d'être réalisée dans une infinité de situations différentes. En revanche l'énoncé, produit d'un acte d'énonciation particulier, « actualise » une phrase ou des éléments de phrase dans une situation déterminée. L'énoncé se retrouverait plus du côté de la parole que de la langue.

Maintenant, la prise en considération systématique de l'énonciation n'est devenue habituelle que depuis les années 1960, à l'intérieur de la linguistique dite moderne ou scientifique, l'exemple en est la parution de *Problèmes de linguistique générale* d'Émile Benveniste en 1966, qui se confronte à la doctrine de Ferdinand de Saussure. Ce dernier distinguant, du point de vue méthodologique, le domaine des faits qui constitue le champ d'observation de la linguistique et le système théorique construit par le linguiste : pour en rendre compte, Saussure appelle l'observable parole, et le système langue. En choisissant le mot parole, souvent explicité par usage, pour désigner le domaine des faits, il suggère par contraste que l'objet théorique ne doit contenir aucune allusion à l'acte de parler. D'où l'idée que cet objet qu'est la langue consiste en un code, entendu comme une correspondance entre la réalité phonique et la réalité psychique qu'elle exprime et communique. Si l'objet scientifique *langue* peut remplir sa fonction méthodologique et permettre, au moins partiellement, d'expliquer l'activité linguistique, considérée comme fait, ce serait donc dans la mesure où celle-ci est la mise en œuvre de ce code. Mais la langue elle-même, le code, ne contiendrait aucune allusion

---

<sup>101</sup> *Ibid.*

à l'usage, pas plus qu'un instrument ne fait référence à ses divers emplois. C'est une démarche inverse qui caractérise la linguistique de l'énonciation.

La division du sujet théorisée par Jacques Lacan implique donc de définir notre subjectivité comme sujet de l'inconscient, comme sujet du désir. De même, le langage qui fait advenir le sujet divisé est une industrie de parole<sup>102</sup> qui se rapporte au discours. Or, l'articulation d'un discours suppose que soient repérés les deux versants qui le spécifient : le versant de l'énoncé du discours et l'acte d'énonciation qui élabore cet énoncé. En effet, la clôture d'un énoncé est généralement assurée par un silence que le sujet parlant produit, pour ponctuer son articulation. Chaque type de discours se caractérise par une suite d'énoncés différents : « On oppose traditionnellement l'énoncé à l'énonciation. Cette opposition repose sur le même genre de distinction que celle que l'on peut faire apparaître entre *fabrication* et *objet fabriqué*. Si l'énonciation est, en effet, un acte individuel de la langue, l'énoncé doit donc être tenu comme résultat d'un acte d'énonciation, autrement dit, comme un acte de création d'un sujet parlant »<sup>103</sup>.

L'énonciation serait donc un acte de langage, une initiative intentionnelle de celui qui parle. Il existe un courant de la linguistique qui a exploré cette propriété de l'acte de la parole, c'est l'école d'Oxford, représenté par J.L. Austin, mais aussi, J. Searl de l'Université de Californie, Berkeley qui s'est intéressé aux problèmes de l'énonciation. De fait, selon Austin, certaines affirmations peuvent être déclarées vraies ou fausses du point de vue de l'acte d'énonciation. Austin différencie ainsi les affirmations authentiques qui procèdent d'une énonciation constative, de celles qui font quelque chose sans pour autant être déclarées vraies ou fausses : les énonciations performatives. Ces derniers actes d'énonciation auraient la particularité de nous permettre de faire des choses par la parole elle-même. De cette manière, Austin conclue que toute énonciation est avant tout un acte de discours, qui comme tel, vise à accomplir quelque chose. La parole peut donc accomplir quelque chose car elle fait partie d'un acte.

Par ailleurs, le paramètre le plus important dans lequel on peut circonscrire l'énonciation en linguistique reste la mise en scène du sujet dans son énoncé. Ceci renvoie donc au représentant qui rend présent le sujet dans son énoncé : cela peut-être le « je », le « tu », le « on », le « nous ». Néanmoins, ce « je » de l'énoncé, comme par exemple « je vais être

---

<sup>102</sup> Joël Dor, *Introduction à la lecture de Lacan*, L'Espace analytique (Paris: Denoël, 1985), p.147.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p.148.

hospitalisé », reste un représentant du sujet dans le discours, voire un représentant convoqué par le sujet dans l'acte même de son énonciation. Il est nécessaire ici de faire une distinction entre « le sujet de l'énoncé proprement dit de sa participation directement subjective qui le convoque comme tel dans le discours » et qui actualise un représentant comme sujet de l'énoncé dans un discours sera désignée comme sujet de l'énonciation<sup>104</sup>.

### **Aphanisis : le facteur léthal**

En 1964, à propos de l'aliénation, Lacan explique comment l'Autre est le lieu où se situe la chaîne du signifiant qui commande tout ce qui va pouvoir se présenter du sujet, c'est le champ de ce vivant où le sujet a à apparaître. Tout surgit de la structure du signifiant car cette structure se fonde de la fonction de la coupure, qui s'articule comme fonction topologique du bord, une coupure constitutive et à la fois externe au discours. La fonction du sujet étant définie ici comme effet du signifiant : « Toute l'ambiguïté du signe tient à ce qu'il représente quelque chose pour quelqu'un. Ce quelqu'un peut être beaucoup de choses, ça peut être l'univers tout entier [...] Tout nœud où se concentrent des signes, en tant qu'ils représentent quelque chose, peut être pris pour un quelqu'un. Ce qu'il faut accentuer à l'encontre, c'est qu'un signifiant est-ce qu'il représente un sujet pour un autre signifiant »<sup>105</sup>. Le signifiant fait donc surgir le sujet de sa signification ; mais, il fonctionne réduisant en même temps le sujet au signifiant, à le pétrifier du même mouvement où il l'appelle à parler comme sujet. Là se trouve la pulsation temporelle où s'institue donc la fermeture de l'inconscient, ce que E. Jones a nommé l'aphanisis, la disparition. Il l'a inventée et l'a prise pour la crainte de voir disparaître le désir. Or, Lacan va situer l'*aphanisis* d'une façon plus radicale, au niveau où le sujet se manifeste dans ce mouvement de disparition qu'il qualifie de léthal. Lacan l'appellera aussi le fading du sujet. Nous retrouvons dans cette théorie la constitution du sujet au champ de l'Autre, si bien que la caractéristique du sujet de l'inconscient est d'être, sous le signifiant qui développe ses réseaux, ses chaînes et son histoire, à une place indéterminée. Voici la complexité de l'interprétation car elle ne désigne qu'une seule suite de signifiants, mais le sujet peut occuper diverses places et être mis sous l'un ou l'autre de ces signifiants. Le sujet n'est donc que

---

<sup>104</sup> Dor, *Introduction à la lecture de Lacan*, p.150.

<sup>105</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre XI: Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse 1964*, Le séminaire de Jacques Lacan 11 (Paris: Éditions du Seuil, 1973), p.188.

division : s'il apparaît d'un côté comme sens, produit par le signifiant, de l'autre il apparaît comme aphanisis. La fondation du sujet, cette première opération essentielle, est l'aliénation.

Nous continuons avec les exemples de choix impossibles entre l'être et le sens ou la bourse ou la vie. Selon Lacan, si je choisis la bourse, je perds les deux, si je choisis la vie, j'ai la vie sans la bourse, à savoir une vie écornée. La première des aliénations est évoquée ici, celle par laquelle l'être humain entre dans la voie de l'esclavage : la liberté ou la vie ! S'il choisit la liberté, il perd les deux immédiatement, s'il choisit la vie, il a la vie amputée de la liberté. Ce que Lacan appelle le *facteur léthal* est présent dans certaines répartitions que nous voyons quelque fois jouer au cœur de la vie elle-même : « On appelle ça des chromosomes, et il arrive que, parmi eux, il y en ait qui ait une fonctionne létale. Nous allons en trouver le contrôle dans un énoncé un peu particulier, à faire intervenir, dans un de ces champs, la mort elle-même »<sup>106</sup>. Cette notion nous a beaucoup intéressée car ce facteur létal peut-être exprimé de manière très lisible chez le sujet aliéné dans des histoires familiales sanglantes, comme si ce facteur agissait comme une malédiction, autre manière de désigner un destin maléfique.

---

<sup>106</sup> *Ibid.*p.193.

« Prévoyant qu'il me faudra, d'ici peu, affronter l'humanité avec le plus grave défi qui lui ait jamais été lancé, il me paraît indispensable de dire *qui je suis*.

Au fond, cela pourrait se savoir : car je ne me suis pas « laissé sans témoignage ». Mais la disproportion entre la grandeur de ma tâche et la *petitesse* de mes contemporains s'est traduite par le fait qu'on ne m'a ni entendu, ni même perçu.

Je vis sur le crédit que je m'accorde moi-même, peut-être mon existence se réduit-elle à un préjugé ? »<sup>107</sup>.

Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo, Comment on devient ce qu'on est*.

#### 2.4. L'énigmatique énonciation du suicide

##### **Traverser la scène, actes et passages**

La lecture analytique des énoncés linguistiques de nos patients, ainsi que l'étude de la mélancolie, nous permettent d'approcher l'énigmatique énonciation du suicide. Énigmatique en soi, l'énonciation demande à être déchiffrée et la mélancolie nous montre un rapport particulier du sujet à l'objet et à son destin tragique. Il s'agit d'un objet peu saisissable qui déclenche des effets catastrophiques jusqu'à en finir avec la pulsion de vie. Bien que le suicide ne soit pas une spécificité de la mélancolie, cette clinique et le discours qui la signe, comme le *discours mélancolique* évoqué par Marie-Claude Lambotte, nous apprennent beaucoup sur la logique de la perte, de la faute et de la culpabilité, aspects qui dépassent cette structure en particulier. Les auto-accusations du mélancolique demeurent entièrement dans le domaine symbolique : « Il s'agit d'un remords d'un certain type, déclenché par un dénouement qui est de l'ordre du *suicide de l'objet*. Un remords à propos d'un objet qui est entré dans le champ du désir et qui a disparu »<sup>108</sup>, nous dit Lacan. Mais pourquoi s'intéresser à cet énoncé de mort ?

Même si l'acte parle en soi, le langage préexiste à tout acte et nous devons prendre le discours à la lettre, comme le rapport du sujet au signifiant. C'est une nécessité clinique, parce que la précipitation, la poussée vers la mort, l'autodestruction ou le raptus suicidaire se produisent toujours au niveau du signifiant. Quelque chose bascule dans le discours, comme un

---

<sup>107</sup> Friedrich Nietzsche, *Ecce homo: Nietzsche contre Wagner*, GF 572 (Paris: Flammarion, 1992), p.49.

<sup>108</sup> Lacan, *Le séminaire, Livre VIII: Le transfert, 1960 - 1961*, p.463.

saut de la lettre à l'acte qui ne laisse pas le temps, le corps se laisse tomber dans le vide et il sort de la scène du monde. Nous pourrions décrire cela comme le passage d'une scène à l'autre dans l'acte suicidaire et non pas vers l'Autre de la scène : cette traversée est le retour du réel qui se juxtapose au symbolique. C'est le moment où les énoncés sont agis et où le signifiant prend corps. Comme ce patient qui s'est pendu enfermé dans un placard : « je suis le fils d'un viol », m'a-t-il dit aussitôt. Il a payé cher sa culpabilité, alors qu'il affirmait ne rien éprouver. Il savait qu'après le viol de la mère, son père avait été incarcéré – *enfermé* – tout comme lui dans le placard<sup>109</sup>. Sans connaître son vrai patronyme, il ne voulait rien savoir de ce *sale* nom du père. L'auteur de cette agression était son « père-violeur ». Qu'est-ce que ce jeune patient a donc entendu ou *malentendu* de ce que veut dire *être un père* ? Au moment où son propre fils vient de naître, il veut mourir, se pendre comme l'objet phallique qui a violé sa mère.

De même, nous pouvons associer le passage à l'acte suicidaire à ce laisser-tomber dans le vide, comme ce laisser tomber hors-scène qui « est le corrélat essentiel du passage à l'acte »<sup>110</sup>. Lacan nous explique comment ce moment est celui du plus grand embarras du sujet, avec l'émotion comme désordre du mouvement. « C'est alors que, de là où il est – à savoir du lieu de la scène comme sujet fondamentalement historisé, il se précipite et bascule hors de la scène ». Ceci est la structure même du passage à l'acte car le sujet va dans la direction de s'évader de la scène. Néanmoins, le moment auquel cela va se produire reste énigmatique pour l'analyste et l'énigme est probablement une énonciation. En effet, à partir du moment où le procès de l'énonciation se superpose, il se distingue de la formule de l'énoncé, en exigeant justement la prise du sujet au niveau de l'existence.

### **Énoncer sa propre disparition**

L'énoncé, en tant que dire du présent, est ce quelque chose qui sert à repérer dans le discours la présence du locuteur. Puisque la présence de l'inconscient est à chercher en tout discours, en son énonciation, nous dit Lacan. C'est à partir de là que j'interroge la façon dont le sujet de l'inconscient peut annoncer, énoncer ou dénoncer sa propre disparition : connaît-il son destin ?

---

<sup>109</sup> Placard signifie prison en argot.

<sup>110</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre 10: L'angoisse: 1962 - 1963*, éd. par Jacques-Alain Miller, Champ freudien (Paris: Éd. du Seuil, 2004), p.136.



Au-delà de la verbalisation, il nous paraît tout à fait intéressant de suivre la logique, l'articulation de ce qui peut opérer comme une injonction inconsciente vers la mort. La dimension familiale nous montre comment une mort peut rester énigmatique, inexplicée avec le « rien » comme héritage, et avoir des effets sur la descendance. Cela a trait à l'écriture de l'histoire familiale car il s'agirait de la transmission des signifiants énigmatiques. Comment ces disparitions ont-elles été traitées psychiquement et ensuite traduites dans la langue familiale ? Ceci détermine la place que prendra le sujet dans cette chaîne signifiante associée à la mort. Quand peut-on parler d'énonciation du suicide ? Qu'est-ce que l'analyse mobilise et comment l'analyste aide-t-il à transformer ces actes en paroles ? Mon intérêt ne se focalise pas sur l'évènement en lui-même, mais plutôt sur ce que le sujet laisse entendre comme traumatique ou mortifère.

Au-delà de la lecture nosographique, ce qui relève pour moi d'une valeur sûre est ce que nous entendons d'un temps d'avant l'évènement, décentré de celui-ci. Cela concerne ce que j'identifie dans l'énoncé de mort comme les traces vives d'une injonction de mort inconsciente.

Déjà Freud dans *Deuil et Mélancolie* (1917) affirmait que la définition de la mélancolie était variable et faisait état d'une difficulté à rassembler en une unité ce qui se présentait selon lui sous des formes cliniques diverses : parmi ces dernières, certaines font davantage penser à des affections somatiques qu'à des affections psychogènes ; l'hypocondrie en est une. Comme ce patient qui me disait que la douleur à la jambe qui l'empêchait d'avancer était à l'origine de tout. Mais il avait aussi des douleurs de ventre « à en mourir » dès le petit-déjeuner : « au début de la journée, je ne suis pas bien en moi ». Il en concluait « qu'agir » était ce que le soulageait : nous n'avons pas mesuré le poids de cet énoncé à l'époque. Aussi avons-nous peut-être *mal entendu* son affirmation, « j'ai peur de me suicider ». Il était habité par le remords du suicide d'un proche qui l'avait initié à l'homosexualité. La culpabilité liée à cette énigme le hantait alors qu'il venait d'arrêter des pratiques sexuelles chaotiques et risquées où la jouissance l'approchait de plus en plus de la mort – nous en fûmes le témoin. Il me dit avoir pris « 40 comprimés à 40 ans ». Il a alors dû être réanimé, puis a sombré dans le coma. Il voulait « arrêter de souffrir » et puisqu'il n'était bien qu'en dormant, « autant dormir de manière définitive ». Le sommeil, la mort. Toutefois, lorsque les séances ont repris, la « douleur interminable » était toujours présente. Cette douleur qui l'a amené à se dire : « tu ne t'en sortiras pas, tu seras mieux mort qu'en vie ». Il a bien pris cette injonction à la lettre et a failli y rester.

Cette lecture clinique nous rappelle pourquoi la mélancolie est comparée à l'affect normal du deuil : la suspension de l'intérêt pour le monde extérieur, la perte de la capacité d'aimer, avec des auto-reproches, auto-injures, jusqu'à l'attente délirante du châtement. Nous trouvons ce sur-moi violent et sadique possédé par l'élément destructeur qui se dirige contre le moi : *une culture pure de l'instinct de mort qui réussit souvent à pousser le Moi à la mort*<sup>111</sup>. Freud constate que les reproches impitoyables dont les mélancoliques s'accablent eux-mêmes, s'appliquent en réalité à l'objet sexuel perdu. Le moi est alors traité comme l'objet abandonné, il supporte toutes les agressions et manifestations de vengeance : « La tendance au suicide qu'on observe chez le mélancolique s'explique, plus facilement à la lumière de cette conception, le malade s'acharnant à supprimer du même coup et lui-même et l'objet à la fois aimé et haï ». Dans ce sens-là, M-C. Lambotte introduit l'identification au rien comme jouissance mortifère car le sujet mélancolique occuperait le lieu du manque ou du reste.

En même temps, supporter la vie reste bien le premier devoir de tous les vivants, nous dit Freud dans ses *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, tout en affirmant que si l'on veut supporter la vie, nous devons nous organiser pour la mort. Le problème se pose pour ceux qui s'y organisent trop tôt ! La mort étant l'issue nécessaire de toute vie, nous sommes tous redevables d'une mort et devons être prêts à payer cette dette. Mais, comment rendre la monnaie va être une réponse subjective. Désormais, nous allons nous interroger sur le rapport de cette identification du sujet avec le statut du signifiant.

### **Méprises et maladresses : réussir sa propre mort**

Tout acte raté est un acte réussi, affirment Freud et Lacan. Une lecture sur l'acte, manqué cette fois-ci, s'avère nécessaire. Lacan ira jusqu'à dire que « le suicide est le seul acte qui puisse réussir sans passer par le ratage », toutefois, ce caractère radical n'est pas si simple à lire. Le passage à l'acte étant cette précipitation hors-scène au moment où le signifiant s'impose au sujet et l'énoncé est mis en acte. Nous sommes au cœur de ce malentendu si nous imaginons qu'un suicide, en tant que meurtre de soi, pourrait être la seule réussite d'une vie. Nous savons bien que l'inconscient méconnaît la négation : « je ne voulais pas mourir » ou « je ne regrette rien » sont en ce sens de sacrés énoncés. Plus encore, rappeler la contradiction interne qui est celle de tout non-dit au niveau de l'énonciation qui structure le « je ne dis pas que... », nous

---

<sup>111</sup> Freud, *Métopsychoanalyse*.

permet de suivre la logique clinique et linguistique. Puisque justement cette fonction du *ne*, est essentiel pour comprendre qu'en disant que l'on ne le dit pas, précisément, on le dit.

À propos de méprises et maladroites, Freud raconte l'histoire d'un patient de Ferenczi<sup>112</sup>, c'est l'analyse d'un cas de blessure en apparence accidentelle par une balle de revolver. Tous les deux concluent à une tentative de suicide inconsciente. Le patient consulte presque un an plus tard afin de savoir s'il est possible ou nécessaire d'extraire la balle logée dans sa tempe gauche. Questionné sur les circonstances de l'accident, le jeune patient déclara « qu'il s'agissait d'un simple accident ». Il jouait avec le revolver de son frère et croyant qu'il n'était pas chargé, il l'avait appuyé avec la main gauche contre la tempe gauche, avait mis le doigt sur la détente et le coup était parti. Voici un énoncé qui nous parle : « il joua avec le revolver, sans avoir la moindre intention de se faire du mal ». Évoquer l'analyse du rêve du père mort développé par Lacan nous permet d'interpréter les deux niveaux, celui de l'énoncé et celui de l'énonciation : « Il ne savait pas qu'il était mort, selon son vœu ». Il se place au niveau de l'énoncé « il ne savait pas ». En effet, c'est le type de discours auquel nous nous intéressons particulièrement. Nous savons maintenant que l'affect et la douleur se trouvent associés à l'énonciation, « qu'il était mort » ce qui introduit quelque chose de l'ordre de l'existence et de sa douleur. Quant à la tentative de suicide inconsciente du patient de Ferenczi, celle-ci est décrite comme un « simple accident » qui a débuté avec un jeu de revolver, jeu plutôt sérieux, jeu risqué, comme la roulette russe. « Je jouais avec le revolver » serait l'énoncé. « Sans avoir la moindre intention de me faire du mal » touche à l'existence du sujet ; indéniablement, nous trouvons ici le lien entre *se faire du mal*, verbe pronominal, synonyme de *se nuire*, *se détruire* et le jeu avec le revolver. Quel est donc le résultat de cet acte manqué ? Une balle sur la tempe.

Un autre passage à l'acte qui montre le poids des signifiants, c'est une tentative de suicide par immolation. La réalité s'est effondrée progressivement pour cet homme. Il perdait l'audition et il décrivait d'étranges pertes de mémoire, alors qu'il travaillait comme DJ<sup>113</sup>. Vivant dans un brouillard chaotique et confus, il a « voulu se suicider ». Il décrit la scène : « Je m'étais mis de l'essence dessus. Je suis avancé vers le feu ». Étrange énoncé qui montre la défaillance du pronom réfléchi « me », quoique la phrase reste énigmatique et de l'ordre de l'énonciation. Puisque le mot essence veut aussi bien dire « distillat de pétrole » que « nature propre à une chose, à un être ». Se « mettre de l'essence » peut s'entendre comme une quête

---

<sup>112</sup> Sigmund Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, trad. par Samuel Jankélévitch (Paris: Payot et Rivages, 2001), p.229.

<sup>113</sup> Disk-Jockey.

existentielle, de cet être ou *essence* qui lui manquait cruellement. Voici une manière de brûler la pulsion, une auto-immolation, un autodafé - acte de foi - qui à l'origine, était une cérémonie de pénitence publique célébrée par l'Inquisition pendant laquelle celle-ci proclamait ses jugements. Cet acte nous parle du propre jugement du sujet envers lui-même où mourir était peut-être « essentiel ».

Une femme craint la mort constamment. Elle évoque le souvenir d'une enfance stricte, imprégnée de la dureté et de la violence que son père imposait à la maison : « Mes parents n'avaient pas de sentiments, ils me traitaient comme un robot, mon père cassait tout ». Plus tard, très angoissée par le désir de ses parents qu'elle suive une carrière de médecin qui lui déplaisait profondément, mademoiselle S a passé à l'acte : elle s'est jetée d'un pont sans eau. Elle ne voulait pas mourir, mais, elle s'est laissée tomber : « je voulais dire aux autres que je ne voulais plus de leurs contraintes ». Comme si cette précipitation dans le vide pouvait la sauver de l'idéal persécuteur. Lors de son hospitalisation, elle pose une question importante et son père lui confirme que deux de ses grands-parents se sont suicidés. Une lignée très complexe, comme cette phrase qu'elle n'arrêta pas de répéter : « j'ai complètement coupé les ponts avec mon père » ce qui résonnait tout particulièrement avec son passage à l'acte. Le type de suicide du grand-père reste un secret, mais elle était au courant du suicide de sa grand-mère : cette femme s'est immolée chez elle et la maison a disparu dans les cendres avec elle à l'intérieur ; une femme brûlée. Lors des dernières séances, un lapsus lui fit dire « je ne veux pas me rater », alors qu'elle voulait dire : « je ne veux pas rater ma vie ». Cette méprise m'a fait froid dans le dos et c'était sûrement un malentendu fondamental pour mademoiselle S. La vérité se trouvait entre les lignes : « j'ai raté ma vie », « j'ai raté ma mort » et « je ne veux pas me rater » ... Encore !

De cette manière, bien ou mal entendre va au-delà d'une question d'ouï, il s'agit bien d'inouï. L'analyste est là pour écouter l'inaudible de chaque discours à travers l'énonciation, l'acte manqué ou l'équivoque que la psychanalyse met en évidence. Ces exemples cliniques nous permettent de voir à quel point l'énonciation du suicide est subjective. L'énonciation en elle-même porte la vérité de chaque fantasme et dit quelque chose de cette scène et de sa répétition avec des mots et des expressions bien précis. C'est pourquoi répondre à la voix intérieure à travers l'acte a une implication dans le réel, mais cette traversée de la scène ne prodiguera jamais de réponse à l'énigme, si ce n'est l'arrêt total de la question.

Citons pour conclure une dernière formulation : « je suis morte depuis le jour où je me suis suicidée ». Nous retrouvons la négation de la vie et la dimension existentielle portée par l'énonciation « le jour où je me suis suicidée ». Qui parle donc ? Le discours de « l'être-déjà-mort » repéré par M-C Lambotte comme étant l'œuvre de la pulsion de mort dans la mélancolie, constitue un point d'impossible entre la fin de l'être et la voix intérieure : les auto-reproches et la réduction identificatoire au rien, le négativisme, « l'annulation de soi-même et de la réalité jusqu'au *raptus suicidaire*, destruction de soi par excellence »<sup>114</sup>.

L'instance de la mort dans l'inconscient reste complexe et multiple, c'est le territoire de la lettre, la métaphore du sujet qui, une fois devenu signe dans la chaîne, ne meurt jamais. C'est un effet paradoxal du langage et de la signature du sujet qui se donne la mort : « S'il s'abolit, il est plus signe que jamais », en même temps, la clinique nous apprend que parfois, c'est le signe qui tue.

---

<sup>114</sup> Lambotte, *Le discours mélancolique*, p.416.

« Pour chacun se construit ainsi, avec les lettres de tous et la monotone équivalence de leur fonction ambiguë, l'alphabet singulier de son désir et le code de son plaisir. »<sup>115</sup> Serge Leclair, *Démasquer le réel*

## 2.5. De la Lettre à la littérature et le droit à la mort

Nous partons de la prémisse que la lettre serait ce support matériel que le discours concret emprunte au langage. La lettre serait la structure essentielle localisée du signifiant, comme l'affirme Jacques Lacan dans son article sur *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud*. En effet, c'est dans la chaîne du signifiant que le sens insiste et parce que cette langue existe, le *je* peut s'en servir pour signifier tout autre chose de ce qu'elle dit. Ensuite, la fonction proprement signifiante est représentée par des figures de style, comme la métonymie qui est la partie prise pour le tout ; c'est sur le mot à mot que s'appuie la métonymie. L'autre figure de style est la métaphore, elle se trouve entre deux signifiants dont l'un s'est substitué à l'autre en prenant sa place dans la chaîne signifiante. Un mot pour un autre, telle est la formule de la métaphore.

La lettre tue quand l'esprit vivifie, nous dit Lacan, mais il se demande comment l'esprit vivrait sans la lettre car elle produit des effets de vérité chez l'homme. Dans l'interprétation du rêve il s'agirait de la lettre du discours, « dans sa texture ». Nous savons que le rêve est un rébus et se lit à la lettre, comme une écriture. La condensation, c'est la structure de surimposition des signifiants où prend son champ la métaphore, et le déplacement est plus près de la métonymie, le moyen le plus propre à déjouer la censure. Le rêve est ainsi affaire d'écriture et il suit les lois du signifiant. Du coup, le reste de l'élaboration désignée comme secondaire, fantasmes ou rêves diurnes, ont un trait distinctif qui est leur signification. Freud explique donc que leur place dans le rêve doit être prise pour l'énoncé de la pensée inconsciente.

À propos du cogito cartésien, Lacan rappelle encore une fois que « je pense où je ne suis pas, donc je suis où je ne pense pas ». Aussi, il faut dire que, « je ne suis pas, là où je suis le jouet de ma pensée : je pense à ce que je suis, là où je ne pense pas penser »<sup>116</sup>. Ce qui prend toute son importance dans notre recherche, tenant compte de la notion de passage à l'acte, de

---

<sup>115</sup> Serge Leclair, *Démasquer le réel: un essai sur l'objet en psychanalyse* (Paris: Éditions du Seuil, 2003), p.66.

<sup>116</sup> Jacques Lacan, *Écrits I*, Nouvelle éd, Points Essais 5 (Paris: Ed. du Seuil, 1999), p.515.

son rapport à la discontinuité de la pensée et de la manière dont le sujet s'absente de lui-même. Parce que le symptôme est toujours une métaphore liée à l'être et le désir de l'homme une métonymie liée au manque.

Cette lecture de l'inconscient à la lettre va se manifester, entre autres, à travers ce désir de mort, décrit par Freud, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent de notre thèse. Également, ce désir de mort est aussi décrit par Lacan car ce qui insiste à se reproduire dans le transfert est ce désir de mort : « c'est la vérité de ce que ce désir a été dans son histoire, que le sujet crie par son symptôme »<sup>117</sup>. C'est pourquoi, nous pouvons différencier dans la mémoire, la fonction de la remémoration. L'idée étant non plus de répéter, mais de remémorer.

Pour Lacan la lettre, radicalement est effet du discours. À propos de l'écriture de Joyce, il explique comment nous arrivons à lire les lapsus car c'est au titre de lapsus que ça peut se lire d'une infinité de façons différentes. Mais enfin, cette dimension « du *se lire*, n'est-ce pas suffisant pour montrer que nous sommes dans le registre du discours analytique ? »<sup>118</sup>. Puisque cela parle sans cesse de ce mode réfléchi, de la fonction narcissique. Ce dont il s'agit pour le psychanalyste, c'est : à ce qui s'énonce de signifiant, donner une autre lecture que ce qu'il signifie ; renverser l'ordre, tout interroger, déposséder le sujet des certitudes.

## **La trace de la lettre**

Ce qui importe comme question, c'est le mode d'inscription d'une rupture, c'est-à-dire l'enregistrement d'une expérience de plaisir. De même, les notions d'inscription, d'enregistrement, imposent pour chacun des images de lieux sur lesquels se marquerait la trace. C'est ainsi que le lieu en toute rigueur n'est que la rencontre de forces antinomiques, et que le corps ne peut pas être conçu autrement que comme un ensemble de lieux pour Serge Leclair. En effet, dans notre travail psychanalytique, c'est la trace mnésique inconsciente, ainsi nommée par Freud, qui s'impose comme nous l'avons exposé au début de ce chapitre. Il est essentiel de souligner qu'elle fonctionne comme quelque chose d'indélébile, d'ineffaçable, selon Leclair. Le concept de trace mnésique met en valeur le fait que quelque chose se rapporte à une expérience de plaisir, fonctionne comme un référent dont rien ne peut annuler la prévalence. Ce qu'on appelle souvenir d'une expérience n'est rien d'autre que ce référent grâce auquel l'écart

---

<sup>117</sup> Lacan, p.516.

<sup>118</sup> Lacan, *Encore*, p.49.

peut se produire et le plaisir se renouveler : « C'est cette trace que j'appelle une LETTRE »<sup>119</sup>. De cette manière, nous pouvons établir le rapport de la lettre à l'effet de rupture : d'une part elle est un terme nécessaire, le référent précisément par rapport auquel l'écart se produit ; mais, d'autre part, chaque lettre remplit cette fonction de référent du fait même de sa qualité de trace mnésique inconsciente, d'index d'une autre rupture virtuelle, non actuelle. Ce rapport de la lettre à l'effet de rupture est ainsi double, puisque d'un côté, « comme référent, la lettre permet que s'ouvre l'écart du plaisir, mais que, de l'autre côté, en tant qu'index d'une autre rupture, elle se donne pour le terme qui a fixé et clos en quelque sorte l'opération d'ouverture »<sup>120</sup>. Il est possible d'identifier cette fonction ambiguë d'ouverture et de fermeture, à l'instar de l'inconscient. Aussi, ouverture et fermeture par rapport à la dimension de la jouissance.

Nous voyons une autre nuance et un paradoxe dans le contraste entre le fait que n'importe quelle lettre assure ces mêmes fonctions : de représenter le sujet - de l'inconscient - pour une autre, selon la formule de Lacan, et le fait qu'en même temps chaque lettre se caractérise par sa singularité.

Nous pouvons donc définir le corps, en suivant Leclaire, comme un ensemble de lieux où tout ordre se démontre radicalement conflictuel : dans sa singularité, il se caractérise comme un recueil de lettres, une sorte de livre, « fermé d'un côté et figé dans la stricte hiérarchie de son ordre organique, ouvert de l'autre au plaisir d'une lecture de la jouissance »<sup>121</sup>.

Évidemment, à partir de cette fonction de la lettre, nous nous référons à l'écrit. En effet, ce mot « évoque la trace laissée par la plume sur la surface de papier »<sup>122</sup>. Toutefois, il s'agit de savoir ce que ce type d'écrit représente par rapport à ce que la psychanalyse fait apparaître comme écrit, à savoir la trace mnésique inconsciente, dont le recueil constitue l'inconscient à proprement parler. Si nous nous étayons sur la proposition de Leclaire, à propos de l'inscription et de la trace, il remarque que les lettres et leur système constituent, par elles-mêmes, ce qu'il a appelé un lieu, en l'occurrence, l'inconscient, étant entendu que lieu est ici à prendre en toute rigueur, comme rencontre de forces antinomiques ; on peut alors concevoir qu'un ensemble de lettres constitue un réseau, le modèle d'une surface, « c'est le réseau des lettres qui va constituer lui-même le 'substrat' ». Il est donc indispensable de prendre en considération la question de la

---

<sup>119</sup> Leclaire, *Démasquer le réel*, p.65.

<sup>120</sup> *Op.Cit.*, p.66.

<sup>121</sup> *Op.Cit.*, p.67.

<sup>122</sup> *Ibid.*



surface pour traiter la fonction de l'écriture, indissociables l'une de l'autre. Comme métaphore, l'opération d'écriture, consiste vraisemblablement « en une sorte de travail de « grattage » qui tendrait, sans y réussir jamais, à décaper en partie ce qui se donne pour une surface, afin d'en faire réapparaître la trame, qui est l'écrit proprement dit : *le corpus inconscient* »<sup>123</sup>. Cette définition met en relief ce qui s'impose au psychanalyste comme travail de lecture de ce texte inconscient : « L'activité d'écrire se donne comme une tentative de reproduire ou de représenter le texte inconscient » affirme Leclaire.

Dans *Lituraterre*, texte de 1971, Lacan évoque la lettre comme littorale entre réel et symbolique, entre corps et langage, comme un vecteur. Il interroge la littérature : elle est soit accommodation des restes soit collocation dans l'écrit de ce qui d'abord serait chant, mythe parlé, procession dramatique ou tragédie, pouvons-nous rajouter. Enfin, la lettre porte, nous dit-il, pour arriver toujours à sa destination, au prix de faire trou, d'être donc traumatique. Dans le même temps, la lettre est instrument propre à l'écriture du discours.

À présent, dans le sens de la trace, nous souhaitons illustrer à travers cet extrait de Maurice Blanchot, *L'instant de ma mort*, le moment où l'écrivain nous raconte sa rencontre avec la mort, en face : « Un lieutenant nazi, dans un français honteusement normal, fit sortir d'abord les personnes les plus âgées, puis deux jeunes femmes. 'Dehors, dehors'. Cette fois, il hurlait »<sup>124</sup>. Nous pourrions presque arrêter le récit ici, quelques mots suffisent pour imaginer le pire. La suggestion des mots « nazi », « dehors, dehors », « hurlait », évoquent déjà un paysage désolant. Une inscription creusée dans la mémoire de l'humanité est cause de cet effet mortifère. Mais, continuons, « le jeune homme ne cherchait pourtant pas à fuir, mais avançait lentement, d'une manière presque sacerdotale. Le lieutenant le secoua, lui montra des douilles, des balles, il y avait eu manifestement combat, le sol était un sol guerrier ». Cette lenteur dans la démarche décrite par Blanchot nous renvoie à une espèce de résignation, tout en résistant à bas bruits. Se rendre ou fuir ? Se donner à la mort ou risquer la mort rapide, fugace ?

« Le nazi mit en rang ses hommes pour atteindre, selon les règles, la cible humaine. Le jeune homme dit : 'Faites au moins rentrer ma famille'. Soit : la tante (94 ans), sa mère plus jeune, sa sœur et sa belle-sœur, un long et lent cortège, silencieux, comme si tout était déjà accompli. Je sais -le sais-je- que celui que visaient déjà les Allemands, n'attendant plus que l'ordre final, éprouva alors un sentiment de légèreté extraordinaire, une sorte de béatitude (rien

---

<sup>123</sup> *Op.Cit.*, p.68.

<sup>124</sup> Maurice Blanchot, *L'instant de ma mort* (Paris: Gallimard, 2004), p.10.

d'heureux cependant), -allégresse souveraine ? La rencontre de la mort et de la mort ? »<sup>125</sup>. Pussions-nous penser et interroger cette scène réelle dans son rapport au destin que nous croyons ici scellé, attendons, « à sa place, je ne chercherai pas à analyser ce sentiment de légèreté. Il était peut-être tout à coup invincible. Mort -immortel. Peut-être l'extase. Plutôt le sentiment de compassion pour l'humanité souffrante, le bonheur de n'être pas immortel ni éternel. Désormais, il fut lié à la mort, par une amitié subreptice »<sup>126</sup>. Pensons-nous que tout est déjà écrit, le retour à zéro assiège déjà le sujet, pouvons-nous associer cet extase décrite par l'auteur comme un état nirvana. Toutefois, l'inattendu peut encore arriver, « à cet instant, brusque retour au monde, éclata le bruit considérable d'une proche bataille. Les camarades du maquis voulaient porter secours à celui qu'ils savaient en danger. Le lieutenant s'éloigna pour se rendre compte. Les Allemands restaient en ordre, prêts à demeurer ainsi dans une immobilité qui arrêta le temps. Mais, voici que l'un d'eux s'approcha et dit d'une voix ferme : 'Nous, pas allemands, russes', et dans une sorte de rire : 'armée Vlassov', et il lui fit signe de disparaître »<sup>127</sup>. L'absurdité peut quelquefois tuer, comme d'autres fois, rattraper le vivant. D'autres, néanmoins ont été abattus ce jour-là, le camp de guerre était toujours présent, inscrit dans les bois, les fermes, les arbres. Les ruines du combat laisseraient ses marques non seulement sur la terre humide en cette année 1944. C'était cela la guerre, écrit Blanchot, la vie pour les uns, pour les autres, la cruauté de l'assassinat.

Sur l'inscription de la lettre et à propos de la cruauté, nous savons que cette dernière est le mouvement de la culture qui s'opère dans les corps et s'inscrit sur eux, les labourant. C'est ce que signifie cruauté. Cette culture n'est pas le mouvement de l'idéologie : au contraire, elle met de force la production dans le désir, et inversement elle insère de force le désir dans la production et la reproduction sociales, selon Deleuze et Guattari : « Car même la mort, le châtement, les supplices sont désirés... Le signe est position de désir ; mais les premiers signes sont les signes territoriaux qui plantent leurs drapeaux dans les corps. Et si l'on veut appeler 'écriture' cette inscription en pleine chair, alors il faut dire que la parole suppose l'écriture, et que c'est ce système cruel de signes inscrits qui rend l'homme capable de langage »<sup>128</sup>.

Un mot pour un autre, la métaphore est le devenir de la chose écrite. Que transcrit la lettre ? Qui transcrit la lettre ? nous avons la certitude que le corps sert comme territoire à

---

<sup>125</sup> *Ibid.*, p.11.

<sup>126</sup> Blanchot, *L'instant de ma mort*, p.11.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p.12.

<sup>128</sup> Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie. I, L'anti-Oedipe* (Paris, France: Les Éditions de Minuit, 2015), p.174.

l'écriture, le symptôme fait lettre sur le corps. Le symptôme est écriture, mais, comment cette écriture nous habite-t-elle ? Subjectivement. Quels legs : par quel texte avons-nous été lus ? Qu'imprime la lettre en nous ? La lettre comme trou, comme effraction. La lettre, peut-elle être violente ? Une lettre comme poésie, peut-elle guérir ? Tout texte est composé des lettres, mais, où se trouve l'être parmi toutes ces lettres ?

Si nous tenons compte de toutes ces perspectives et reliefs de l'écriture, nous constatons que le noyau de l'être est dynamique et que ce jeu de langage laisse de la marge pour vivre une expérience de vérité et possiblement de renversement du destin, de subversion face à la platitude que la réalité peut montrer à certaines existences. Maurice Blanchot, dans son texte *La littérature et le droit à la mort*<sup>129</sup>, déplie le lien que l'écrivain entretient avec la littérature et la mort. Une première maxime de Blanchot est que « si tu ne rencontres pas d'obstacle, c'est que tu n'as jamais quitté ton point de départ ». Il propose de regarder l'écriture comme une condamnation à l'ineffaçable. Puisque la littérature commence au moment où elle devient une question. Pour l'auteur, elle est une incertitude permanente, elle se prend pour objet de doute, dont on est absorbé. Chaque jour, c'est une littérature quotidienne. Elle se cherche, mais nous ne devons pas la chercher ; la littérature se trouve. Elle est constituée que des paradoxes et des contradictions, comme ses lecteurs. La littérature s'édifie sur ses ruines.

La littérature n'est que négation d'elle-même, donc elle ne serait qu'admission. Absurde comme le système terrestre et illégitime, bâtarde. Il existe en elle un fond d'imposture. Elle serait néant, vide, nulle, rien du tout selon Blanchot. En effet, le refus de la transformer en catégorie lui donne une force extraordinaire. La littérature est tout et rien en même temps, tous les impossibles possibles.

Si nous résumons, l'inconscient est écriture, trace, la trace est lettre, trace mnésique, mémoire, trou, creux, traumatisme. L'écriture est toujours littérature, lettre. L'écriture est toujours être, présence, autre. Histoire. De même, connaître l'écriture a toujours été connoté d'un certain savoir, mais la littérature reste spontanée. Si la réflexion s'éloigne, la littérature redevient, nous dit Maurice Blanchot. Faut-il du talent pour écrire ? Voici la première contradiction, selon Hegel, il en faut. Mais, en eux-mêmes les dons ne sont rien. Tant qu'il ne s'est pas mis à sa table, qu'il n'a pas écrit une œuvre, l'écrivain n'est pas écrivain et il ne sait pas s'il a des capacités pour le devenir. Tout œuvre est œuvre des circonstances. L'écrivain naît avec l'œuvre. L'auteur se confond avec son livre, d'une écriture qu'il a inventée. L'œuvre pour

---

<sup>129</sup> Maurice Blanchot, *La part du feu*, Impr, nrf (Paris: Gallimard, 2013).

lui a disparu, elle devient l'œuvre des autres. Pourrions-nous penser la vie du sujet dans ces termes, est-il toujours protagoniste de l'œuvre de ses parents ? L'auteur se confond avec son livre, le sujet se confond avec le couple parental. L'écrivain accepte de se supprimer lui-même : seul compte dans l'œuvre, celui qui la lit. Lorsque le sujet accepte de se supprimer lui-même, en revanche la mort abat son existence. Elle tranche à sa place. Mais le lecteur ne veut pas une œuvre écrite pour lui, il veut justement une œuvre étrangère où il découvre quelque chose d'inconnu. Pas du même, le lecteur en la lisant la crée, parce que la lettre est mouvement. C'est pourquoi on n'a pas besoin d'écriture à but précis, mais d'écriture insensée. Renversante.

La littérature est déconstruction, Blanchot nous dit : « Tout œuvre est œuvre de circonstance »<sup>130</sup>. Elle a eu un début, qu'elle a commencé dans le temps. Également : « ce qui est écrit, n'est ni bien ni mal écrit, ni important ni vain, ni mémorable ni digne d'oubli : c'est le mouvement parfait par lequel ce qui au-dedans n'était rien est venu dans la réalité du dehors comme quelque chose de nécessairement vrai, comme une traduction nécessairement fidèle »<sup>131</sup>. Ainsi, quand un écrivain s'enfonce dans l'intimité pure d'une œuvre qui n'intéresse que lui, il crée une œuvre particulière, enfermée dans la solitude. L'œuvre créée par le solitaire porte en elle une vue qui intéresse tout le monde. En effet, tout peut intéresser tout le monde. Ce qui est frappant, c'est que dans la littérature, la tromperie et la mystification forment l'honnêteté de l'écrivain, selon Blanchot. Nous pourrions nous demander ce qui forme l'honnêteté du psychanalyste et nous arriverions à une idée semblable. Cette tromperie peut être comprise comme le détour nécessaire pour faire émerger quelque chose de surprenant ou d'imprévu chez l'analysant. Parce que la maladie des mots est la santé des mots, notre imposture est une posture subversive. À cet instant, tout est possible, tout peut se faire.

Par ailleurs, l'action révolutionnaire est analogue à l'action incarnée par la littérature : le passage du rien à tout ; l'affirmation de l'absolu comme évènement (paranoïa) et de chaque évènement comme absolu. « L'action révolutionnaire se déchaîne avec la même puissance et la même facilité que l'écrivain qui pour changer le monde n'a besoin que d'aligner quelques mots »<sup>132</sup>. L'action révolutionnaire a une exigence de pureté et le dernier acte est la liberté. C'est pourquoi, la seule parole supportable est : la liberté ou la mort. Un choix impossible. Ainsi, apparaît la terreur, personne n'a plus rien à faire car tout est fait. Enfin, personne n'a plus droit à sa vie, à son existence séparée. Tel est le sens de la terreur, chaque homme cesse d'être

---

<sup>130</sup> Blanchot, p.297.

<sup>131</sup> Blanchot, p.297.

<sup>132</sup> Blanchot, p.309.

un individu : il est la liberté universelle qui ne connaît ni ailleurs ni demain, dit l'auteur. Personne n'a droit à une vie privée, tout est public, « l'homme le plus coupable est celui qui a un secret », « Chaque citoyen a pour ainsi dire droit à la mort : la mort n'est pas sa condamnation, c'est l'essence de son droit »<sup>133</sup>. En effet, Blanchot en conclue que le sujet a besoin de la mort pour s'affirmer citoyen. C'est dans la disparition de la mort que la liberté le fait naître, faisant référence à la Révolution française.

De même, en citant les exemples de Robespierre et de Saint-Just, à propos de la Terreur, Maurice Blanchot explique que leur rigueur n'est rien d'autre que leur existence déjà supprimée, la présence anticipée de leur mort. Ils font régner la terreur, mais, la terreur qu'ils incarnent ne vient pas de la mort qu'ils donnent, mais de la mort qu'ils se donnent, « ils en portent les traits, ils pensent et décident avec la mort sur les épaules, et c'est pourquoi leur pensée est froide, implacable, elle a la liberté d'une tête coupée »<sup>134</sup>. Les terroristes sont ceux qui, voulant la liberté absolue, savent qu'ils veulent par là même leur mort. C'est pourquoi l'évènement même de la mort n'a plus d'importance. Dans la terreur, les individus meurent et c'est insignifiant. La mort n'est-elle pas l'accomplissement de la liberté, c'est-à-dire le moment de signification le plus riche ? Mais elle n'est aussi que le point vide de cette liberté : « chacun meurt, mais tout le monde vit ».

Blanchot évoque aussi le pouvoir de transformation de la parole, puisque quand nous parlons nous nous rendons maîtres des choses. Mais, il est nécessaire de prendre en compte le fait que les mots ont perdu toute relation avec ce qu'ils désignent : « le mot me donne ce qu'il signifie, mais d'abord il le supprime »<sup>135</sup>. Il continue : « Sans doute, mon langage ne tue personne. Cependant : quand je dis 'cette femme', la mort réelle est annoncée et déjà présente dans mon langage [...] Mon langage signifie essentiellement la possibilité de cette destruction »<sup>136</sup>. Il est donc précisément exact de dire : « quand je parle, la mort parle en moi ».

D'une autre façon, Gilles Deleuze, dans *La littérature et la vie*, affirme qu'écrire est une affaire de devenir, toujours en train de se faire. C'est un passage de vie, parce que c'est en écrivant qu'on devient. Devenir est synonyme de trouver la zone de voisinage et le devenir est toujours entre ou parmi : femmes entre les femmes : « La langue se doit d'atteindre à des détours...et tout détour est un devenir mortel. De même, « ce ne sont pas les deux premières

---

<sup>133</sup> *Ibid.*

<sup>134</sup> Blanchot, *La part du feu*, p.310.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p.312.

<sup>136</sup> *Ibid.*, p.313.

personnes qui servent de condition à l'énonciation littéraire ; la littérature ne commence que lorsque naît en nous une troisième personne qui nous dessaisit du pouvoir de dire Je. Il n'y a pas de littérature sans fabulation »<sup>137</sup>.

La maladie n'est pas processus, mais arrêt de processus. Deleuze, voyant la littérature comme santé, se demande quelle santé suffirait à libérer la vie partout où elle est emprisonnée par et dans l'homme, par et dans les organismes et les genres ? La littérature est délire, mais elle est aussi la mesure de la santé. La santé comme littérature, comme écriture, consiste à inventer un peuple qui manque, énonciation collective d'un peuple mineur ou des tous les peuples mineurs qui ne trouvent leur expression que par et dans l'écrivain. Pour lui, le but ultime de la littérature serait de dégager dans le délire cette création d'une santé ou cette invention d'un peuple, comme possibilité de vie, écrire pour ce peuple qui manque. Donner vie en tuant des lettres. Enfin, Deleuze donne une orientation et deux aspects : l'un est que la littérature opère une décomposition ou une destruction de la langue maternelle, mais aussi l'invention d'une nouvelle langue dans la langue : « La seule manière de défendre la langue, c'est de l'attaquer ». Chaque écrivain doit se faire sa langue, comme chaque sujet forge son destin. Se forger un monde, c'est créer des personnages.

Également, du point de vue de l'inconscient politique et du pouvoir, René Major explique que la nature même de l'inconscient, c'est de nous questionner, il enferme ou ouvre, mais, c'est le mouvement. Décider que l'inconscient n'existe pas, lieu commun du politique, est la négation de l'autre comme lieu d'un discours inconscient. La négation de l'altérité et des différences qu'elle instaure : « L'inconscient, comme l'enfer, c'est l'autre. Et la mise en acte de l'inconscient est toujours le fait d'un acte politique, d'un transfert de scène »<sup>138</sup>.

Puisqu'écrire une histoire est toujours un acte politique, nous écrivons au pluriel et à plusieurs voix. Nous nous interrogeons sur le pouvoir de la lettre. Si nous suivons la logique de René Major, il nous dit que dans son cheminement, la lettre demeure en souffrance de quelqu'un et laisse, pourrait-on dire, quelqu'un en souffrance. En manquant à la place qu'elle désigne et confère toujours à quelqu'un un pouvoir du fait même de ce manque. « Elle change de mains comme le pouvoir mais détient sa vertu de circuler sous le manteau », « la circulation du pouvoir tient à ce qui est caché, inavouable, et dans le cas présent, une affaire sexuelle (l'énigme). Du moins, c'est ce qu'on imagine. Voulez-vous dire que notre imagination concernant le sexuel est

---

<sup>137</sup> Gilles Deleuze, *Critique et clinique* (Paris, France: Les Éditions de Minuit, DL 1993, 1993), p.45.

<sup>138</sup> Revue *Études freudiennes* : « La lettre sous le manteau », *Études freudiennes*, 13-14, p. 31-40.

au fondement de toute politique ? »<sup>139</sup>. Il écrit une fiction, une parodie, mettant en avant de notions essentielles comme le politique, l'altérité, le texte et la lettre hors contexte. Dans le même temps, il nous semble qu'il est question de la passe et la politique de l'institution. Il est question de l'instance de la lettre, mais des instances d'autorité. Qui dicte quoi et comment ? Une énigme encore : la mise en acte de l'inconscient et les lieux psychiques internes. Aussi, quelles sont les limites du déchiffrement ? Comment lire et déchiffrer sans devenir paranoïaque ? Pour René Major il est question de méthodes : quelles seraient pour nous alors ces méthodes traditionnelles d'investigation analytique ? Continuité, rupture ou révolution ? Que reste-t-il de révolutionnaire à la psychanalyse ?

Pouvons-nous subvertir un destin fatal avec une lecture révolutionnaire de la lettre ? René Major questionne l'histoire de transmissions, de la détention du pouvoir, pouvoir qui résiderait dans le sens voilé de la lettre qui n'est jamais univoque.

---

<sup>139</sup> « En 1978, peu après la mort prématurée de Nicolas Abraham, René Major publia un texte lourd de tensions retenues, sous le couvert d'un pastiche du célèbre texte de Edgar Allan Poe " La lettre volée " et qu'il intitula " La lettre sous le manteau ". Dans ce texte codé, René Major raconte l'affaire Abraham et s'attaque, en jouant avec les mots des fameuses lettres, à certains aspects de la vie privée de l'analyste de celui-ci. » (D'après René Desgroseillers 685 décarie suite 305 st-laurent (québec) h4l 5g4, Printemps 2002). Cette nouvelle fut publiée dans un numéro de la revue *Études freudiennes* : « La lettre sous le manteau », *Études freudiennes*, 13-14, p. 31-40.

### CHAPITRE III LE TRAIT MÉLANCOLIQUE DANS LA POUSSÉE VERS LA MORT



« Quand la crainte ou la tristesse persistent longtemps, c'est un état mélancolique »

La mélancolie selon Hippocrate



Selon la doctrine hippocratique, le corps humain est constitué de quatre humeurs, dont le juste tempérament est la condition de la santé. Dans le traité de Polybe qui date de la fin du Vème siècle, *De la nature de l'homme*, nous trouvons les principes de cette doctrine : « Le corps de l'homme a en lui sang, pituite, bile jaune et noire ; c'est là ce qui en constitue la nature et ce qui y crée la maladie et la santé. Il y a essentiellement santé quand ces principes sont dans un juste rapport de crasse, de force et de quantité, et que le mélange en est parfait ; il y a maladie quand un de ces principes est soit en défaut soit en excès, ou, s'isolant dans le corps, n'est pas combiné avec tout le reste »<sup>140</sup>. Ce que ce traité met en relief, c'est que nécessairement quand un de ces principes s'isole et cesse de se subordonner, non seulement le lieu qu'il a quitté s'affecte, mais celui où il s'épanche s'engorge et cause douleur et travail.

La mélancolie est pour Hippocrate un délire sans fièvre, en rapport avec l'état de la bile noire, à partir du moment où cette humeur est identifiée ; ceci par rapport à la manie qui est décrite comme un délire avec fièvre. L'adjectif *mélancolique* est le tempérament ou état dans lequel domine la bile noire. Il affirme que toutes les maladies naissent dans toutes les saisons ; mais certaines, en certaines saisons, naissent et s'exaspèrent de préférence. En effet, dans le printemps règnent les affections maniaques, mélancoliques et épileptiques, entre autres.

Dans les *Aphorismes* qui date du IVème siècle et qui constituent le traité hippocratique le plus cité, le plus lu et le plus édité, la toute première citation de la Première Section résume l'activité exaltante et difficile du médecin selon le point de vue de son école : « La vie est courte, l'art est long, l'occasion fugitive, l'expérience trompeuse, le jugement difficile. Il faut non seulement faire soi-même ce qui convient, mais encore faire que le malade, les assistants et les choses extérieures y concourent »<sup>141</sup>.

Nous trouverons ici un vrai paradigme du médecin qui nous est utile jusqu'aujourd'hui en tant que réflexion philosophico-médicale. Il s'agit de 422 formules relatives à divers aspects de l'art médical : pronostic, étiologie, régime, médication. Ces formules ne sont pas classées spécifiquement, mais, elles ont été traditionnellement divisées en sept sections. Dans la première, il est essentiellement question de traitement par le régime et par les évacuations ; dans la deuxième, on trouve des considérations sur le pronostic et sur la thérapeutique ; dans la troisième, beaucoup sur les saisons et les différents âges de la vie, avec leurs influences sur les maladies ; dans la quatrième, figurent notamment les purgations et des considérations sur le

---

<sup>140</sup> Hippocrate, Danielle Gourevitch, et Émile Littré, *De l'art médical*, Bibliothèque classique Le livre de poche (Paris: Librairie Générale Française, 1994), p.146.

<sup>141</sup> Hippocrate, Gourevitch, et Littré, p.438.

diagnostic des maladies avec fièvre ; dans le cinquième, le pronostic, le chaud et le froid, les convulsions, les particularité féminines ; les sections VI et VII, sont consacrés au pronostic, avec les symptômes requérant l'intervention chirurgicale et avec les complications et les suites de maladies.

Les indices cliniques sont décrits en détails. Voici quelques aphorismes de différentes sections et qui nous parlent des symptômes courants chez nos patients : « Le sommeil, l'insomnie, l'un et l'autre au-delà de la mesure, sont fâcheux », « des lassitudes spontanées annoncent des maladies », « ceux qui, portant une affection douloureuse en une partie du corps, en perdent généralement la conscience, ont l'esprit malade ». Aussi, « ce qui reste dans les maladies après la crise, produit ordinairement des récives », puis, « dans les maladies aiguës, les prédictions, soit de la mort, soit de la santé, ne sont pas absolument sûres ».

Ce traité établit que les maladies sont principalement engendrées par les changements de saisons et dans les saisons elles-mêmes, par les grandes alternatives de froid ou de chaud, et ainsi du reste suivant l'analogie. Dans la sixième section, aphorisme 23 : « Quand la crainte ou la tristesse persistent longtemps, c'est un état mélancolique » et l'aphorisme 26, « Du délire fait cesser les tremblements qui surviennent dans le causus »<sup>142</sup>. Enfin, « les délires gais sont moins dangereux que les délires sérieux » et « dans les maladies mélancoliques, les déplacements font craindre des maladies de ce genre : l'apoplexie, le spasme, la folie, la cécité ».

C'est ainsi que dans le traité sur l'ancienne médecine, vers la fin du Vème siècle, la question est posée : que devons-nous donc y voir ? Des mélanges d'humeurs qui ont des propriétés diverses les unes par rapport aux autres, tandis que le chaud n'a, pour perdre sa chaleur, que la mixtion avec le froid, et que le froid n'est neutralisé que par le chaud. Toutes les humeurs, dans le corps, comme l'affirme l'aphorisme 19 du traité, sont d'autant plus douces et d'autant meilleures qu'elles ont subi plus de mélanges, et l'homme se trouve en l'état le plus favorable quand tout demeure dans la coction et le repos, sans que rien manifeste une qualité prédominante.

Nous souhaiterions approfondir la réflexion à travers cet extrait qu'est l'aphorisme 20 et qui traite de la médecine et de la guérison, une articulation quelquefois oubliée : « Quelques-uns disent, sophistes et médecins, qu'il n'est pas possible de savoir la médecine sans savoir ce qu'est l'homme, et que celui qui veut pratiquer avec habileté de guérir, doit posséder cette

---

<sup>142</sup> *Op.Cit.*,p.464.

connaissance [...] Pour moi, je pense que tout ce que sophistes ou médecins ont dit ou écrit sur la nature, appartient moins à l'art de la médecine qu'à l'art du dessin. Je pense encore que c'est par la médecine seule qu'on arrivera à quelques connaissances positives sur la nature humaine, mais à condition d'embrasser la médecine même dans sa véritable généralité »<sup>143</sup>. Nous soulignons l'éthique qui pratiquait l'école hippocratique accompagnant les soins de la médecine d'un paradigme qui tenait réellement compte de l'environnement, l'art, l'harmonie et, bien sûr, la philosophie.

### 3.1. La mélancolie et le délire de petitesse

« Seul ce sadisme vient résoudre l'énigme de la tendance au suicide qui rend la mélancolie si intéressante et si dangereuse »<sup>144</sup>.

Sigmund Freud, *Deuil et mélancolie*.

La connaissance de la mélancolie nous a permis de saisir quelques phénomènes autour de nos sujets et du suicide, notamment dans leur rapport au destin, à la catastrophe et à la perte. Il nous a intéressée de saisir les mécanismes par lesquels le sujet se vide de son énergie vitale. Est-ce qu'il l'a seulement eu un jour ? De cette manière, nous avons décelé un trait qui insistait dans le discours de nos patients, ce que M-C. Lambotte a appelé le *discours mélancolique*. Ce trait mélancolique dont nous avons fait l'hypothèse, se trouve dans nos études cliniques et se manifeste par l'énoncé de mort, bien qu'il s'agisse d'une clinique trans-nosographique. Ce trait mélancolique s'articule avec ce rapport au rien, au négativisme, à la tendance à l'auto-accusation et aux auto-reproches, à ce surmoi tyrannique. Ce qui nous intéresse ici, c'est d'approfondir la poussée à la mort décrite dans la mélancolie qui mène le sujet à l'acte d'auto-punition à travers un vécu particulier de l'angoisse de mort et de ce qui lui a été transmis d'elle : son inscription, son écriture, la lettre, la trace. Nous en constatons les effets. La perte de l'objet et l'identification à l'objet mort ou suicidé sont deux facteurs qui comptent dans le déclenchement du passage à l'acte suicidaire.

---

<sup>143</sup> *Op.Cit.*,p.179.

<sup>144</sup> Freud, *Métopsychole*, p.160.

Dans *Deuil et Mélancolie* Freud affirmait que la définition de la mélancolie était variable et annonçait la difficulté de la rassembler en une unité, étant donné qu'elle se présenterait sous des formes cliniques diverses, parmi lesquelles certaines font penser à des affections somatiques plus qu'à des affections psychogènes. En décrivant le tableau clinique de la mélancolie, Freud caractérise son essence en la comparant avec l'affect normal du deuil, une suspension de l'intérêt pour le monde extérieur, la perte de la capacité d'aimer, l'inhibition de toute activité, la diminution du sentiment d'estime de soi, avec des auto-reproches, auto-injures allant jusqu'à l'attente délirante du châtiment et le délire de petitesse sur le plan moral.

De surcroît, le rapprochement de la mélancolie et du deuil paraît justifié car dans les deux états les circonstances déclenchantes, dues à l'action d'évènements de la vie, coïncident. « Le deuil est régulièrement la réaction à la perte d'une personne aimée ou d'une abstraction mise à sa place, la patrie, la liberté, un idéal, etc. L'action des mêmes évènements provoque chez de nombreuses personnes, pour lesquelles nous soupçonnons de ce fait l'existence d'une prédisposition morbide, une mélancolie au lieu du deuil »<sup>145</sup>.

En effet, les patients des études cliniques de cette thèse furent rencontrés dans le cadre des urgences psychiatriques. Ils étaient tous dans un état dépressif profond et de décompensation pour certains. Quoique les psychopathologies fussent diverses, les idées noires et idées suicidaires furent un autre trait commun qui attira notre attention. En outre, quatre parmi les patients que nous avons suivis en thérapie commirent des tentatives de suicide : madame S., mademoiselle Devose, Sophie et madame Z. ; et un seul patient, monsieur Cube, en fit une pendant le traitement. Madame Toqué fit une tentative de suicide dans l'unité d'accueil et d'orientation où nous travaillions à l'époque. Nous avons eu accès à son discours dans le cadre de la présentation des malades dudit service.

À les entendre sans arrêt, aux urgences, nous découvrîmes ce trait commun qui fut le trait mélancolique, exprimé à travers ce discours mélancolique caractérisé. L'idée du suicide les dépassa, puisqu'elle était plus ancienne qu'eux-mêmes. Avant la parole, la mort était déjà là aux aguets, elle aurait bercé leurs familles : la guerre, l'exil, la fuite, l'alcool, le meurtre. Dans certains cas, le pire de l'humanité sonna à leur porte, inonda leur inconscient de larmes sans appel en laissant des traces sanglantes. Ils se demandèrent pourquoi, sans savoir que dans cette excitation pulsionnelle, masochiste ou sadique, ils trouvaient un certain confort dans ces

---

<sup>145</sup> Freud, p.146.

positions grâce à la jouissance mortifère qu'elle procurait. Ils se demandèrent : « pourquoi moi ? »

Madame Z. qui fut témoin de douze coups de couteaux que son père donna à sa mère, énonça : « le sang coulait sur mon visage pendant que ma mère m'allaitait ». Cette image aussi glaçante que délirante fait allusion au type de nourriture qu'elle reçut. Alimentée au sang comme une vampire, elle ne vit jamais son père aller en prison. En revanche, ses frères et notamment son fils, furent détenus pour délinquance.

D'une part, la mélancolie dans l'œuvre freudienne se caractérise par une dépression profondément douloureuse, une suspension de l'intérêt pour le monde extérieur, comme nous l'avons mentionné précédemment, et des auto-injures jusqu'à l'attente délirante du châtimement. Le tableau du deuil présente les mêmes traits, sauf le trouble du sentiment d'estime de soi. Dans le deuil, ce déplaisir de la douleur va de soi, mais le fait est que le moi après avoir achevé le travail du deuil redevient libre et sans inhibitions. La mélancolie peut être aussi une réaction à la perte d'un objet aimé ; dans d'autres occasions, on peut reconnaître que la perte est d'une nature plus morale. « Sans doute l'objet n'est pas réellement mort mais il a été perdu en tant qu'objet d'amour »<sup>146</sup>. Dans d'autres cas, on ne peut pas clairement reconnaître ce qui a été perdu ; le malade non plus. Par conséquent, la perte de l'objet dans la mélancolie est soustraite à la conscience. Ainsi, l'inhibition mélancolique nous fait l'impression d'une énigme, parce que nous ne pouvons pas voir ce qui absorbe les malades, affirme Freud. Dans le deuil le monde est devenu pauvre et vide, dans la mélancolie c'est le moi lui-même. De même, le malade décrit son moi sans valeur, incapable de quoi que ce soit et « moralement condamnable : il se fait des reproches, s'injurie et s'attend à être jeté dehors et puni »<sup>147</sup>. Ce délire de petitesse se complète par l'insomnie, par un refus de nourriture et par la défaite de la pulsion « qui oblige tout vivant à tenir bon à la vie »<sup>148</sup>. Ce dont il faut tenir compte, c'est qu'il n'existe aucune correspondance entre l'importance de l'auto-dépréciation et sa justification réelle. Au contraire, comme s'est exprimé par Freud, « il s'épanche auprès d'autrui de façon importune, trouvant satisfaction à s'exposer à nu »<sup>149</sup>.

Le mélancolique a perdu le respect de soi et « doit avoir pour cela une bonne raison » car la perte du mélancolique concerne son moi, une partie de celui-ci s'oppose à l'autre portant

---

<sup>146</sup> Freud, p.149.

<sup>147</sup> *Ibid.*, p.150.

<sup>148</sup> *Ibid.*

<sup>149</sup> *Ibid.*, p.152.

une appréciation critique. Cette instance critique serait séparée du moi par clivage, il s'agit de la conscience morale qui peut tomber malade isolément. Dans le tableau clinique de la mélancolie, c'est l'aversion morale du malade à l'égard de son propre moi qui vient au premier plan, « avant l'étalage d'autres défauts : infirmité corporelle, laideur, faiblesse, infériorité sociale, sont beaucoup plus rarement l'objet de son auto-appréciation ; seul l'appauvrissement prend une place de choix parmi les craintes ou les affirmations du malade »<sup>150</sup>. Il se plaint de lui-même, contre lui-même.

En effet, la clef de la mélancolie c'est de reconnaître que les auto-reproches sont des reproches contre un objet d'amour, qui sont renversés de celui-ci sur le moi propre. Il nous intéresse de mettre en relief ce trait revendicatif décrit par Freud, car « toutes les paroles dépréciatives qu'ils prononcent à l'encontre d'eux-mêmes, sont au fond prononcées à l'encontre d'un autre »<sup>151</sup>. C'est comme s'ils avaient été lésés et comme s'ils avaient été victimes d'une grande injustice.

En revanche, l'investissement de l'objet s'avéra peu résistant, il fut supprimé, mais la libido libre ne fut pas déplacée sur un autre objet, elle fut retirée dans le moi. Là, « elle servit à établir une identification du moi avec l'objet abandonné. L'ombre de l'objet tomba sur le moi »<sup>152</sup>. L'identification narcissique avec l'objet devient alors le substitut de l'investissement d'amour. Dans le même temps, l'identification est le stade préliminaire du choix d'objet et la première manière, ambivalente, selon laquelle le moi élit un objet et voudrait s'incorporer cet objet par le moyen de la dévoration. Aussi, les causes déclenchantes de la mélancolie débordent en général le cas bien clair de la perte due à la mort et englobent toutes les situations où l'on subit un préjudice, une humiliation, une déception. En effet, si l'amour pour l'objet s'est réfugié dans l'identification narcissique, la haine entre en action sur cet objet substitutif en l'injuriant, en le rabaisant, en le faisant souffrir et en prenant à cette souffrance une satisfaction sadique, affirme Freud. C'est pourquoi « la torture que s'inflige le mélancolique et qui, indubitablement, lui procure de la jouissance, représente, tout comme le phénomène correspondant dans la névrose obsessionnelle, la satisfaction de tendances sadiques et haineuses qui, visant un objet, ont subi de cette façon un retournement sur la personne propre »<sup>153</sup>.

---

<sup>150</sup> *Ibid.*, p.153.

<sup>151</sup> *Ibid.*, p.155.

<sup>152</sup> Freud, *Métapsychologie*, p.156.

<sup>153</sup> *Ibid.*, p.160.

À partir de ce retournement les malades parviennent encore « par le détour de l'auto-punition, à tirer vengeance des objets originaires et à torturer ceux qu'ils aiment par le moyen de leur maladie, après s'être réfugiés dans la maladie afin de ne pas être obligés de leur manifester directement leur hostilité ». Ainsi, l'investissement d'amour que le mélancolique avait fait sur son objet a connu un double destin ; pour une part, il a régressé sur l'identification, pour une autre part, il a été reporté sous l'influence du conflit ambivalent, au stade de sadisme, qui est plus proche de celui-ci. *Enfin, les trois conditions présupposées par la mélancolie seraient donc la perte de l'objet, l'ambivalence et régression de la libido dans le moi.*

Nous retrouvons ici une confirmation de deux de nos hypothèses : celle du suicide comme un acte d'auto-punition et celle du lien paradoxal et pulsionnel des mouvements sadiques et masochistes dans leur rapport au suicide, étant donné que, selon Freud, « seul ce sadisme vient résoudre l'énigme de la tendance au suicide qui rend la mélancolie si intéressante et si dangereuse »<sup>154</sup>.

Ensuite, nous voyons se libérer, « dans l'angoisse qui se manifeste quand la vie est menacée, une charge si gigantesque de libido narcissique, que nous ne saisissons pas comment ce moi peut consentir à son autodestruction »<sup>155</sup>. Toutefois, Freud admet qu'un névrosé n'éprouve pas d'intention suicidaire qui ne soit le résultat d'un retournement sur soi d'une impulsion meurtrière contre autrui. Or, « l'analyse de la mélancolie nous enseigne que le moi ne peut se tuer que lorsqu'il peut, de par le retour de l'investissement d'objet, se traiter lui-même comme un objet, lorsqu'il lui est loisible de diriger contre lui-même l'hostilité qui vise un objet et qui représente la réaction originaires du moi contre des objets du monde extérieur »<sup>156</sup>. Ainsi, dans la régression à partir du choix d'objet narcissique, l'objet a certes été supprimé, mais il s'est pourtant avéré plus puissant que le moi lui-même. « Dans les deux situations opposées, celle de l'état amoureux le plus extrême et celle du suicide, le moi, bien que par des voies tout à fait différentes, est écrasé par l'objet »<sup>157</sup>.

---

<sup>154</sup> *Ibid.*

<sup>155</sup> Freud, *Métopsychoanalyse*, p.160.

<sup>156</sup> *Ibid.*, p.161.

<sup>157</sup> *Ibid.*

### 3.2. *Un surmoi violent et sadique : comment mener le moi à la mort*

Dans la deuxième topique, Freud explique la tendance au suicide d'un point de vue pulsionnel différent car ce qui devient dangereux pour le moi serait la déliaison des pulsions qui devraient rester toujours intriquées. Toute transposition de la libido d'objet en libido du moi provoque une désunion pulsionnelle ou déssexualisation qui libère la pulsion de mort en tendance à l'agression et à la destruction. Dans *Le moi et le ça* (1923), le surmoi se manifeste principalement comme un sentiment de culpabilité, une instance critique qui en même temps, fait preuve d'une sévérité si dure et impitoyable à l'égard du moi. Dans la mélancolie, nous trouvons ce surmoi violent et sadique possédé par l'élément destructeur qui domine et se dirige contre le moi : une pure culture de l'instinct de mort qui réussit souvent à pousser le moi à la mort, nous dit Freud.

En effet, le sentiment de culpabilité normal, la conscience morale, ne présente aucune difficulté d'interprétation ; il repose sur la tension entre le moi et l'idéal du moi et il est l'expression d'une condamnation du moi par son instance critique. Toutefois, dans deux affections particulières, le sentiment de culpabilité est intensément conscient : l'idéal du moi se montre alors d'une particulière sévérité, il fait rage contre le moi, souvent de façon cruelle, nous dit Freud, dans la névrose obsessionnelle et la mélancolie. « Dans la mélancolie l'impression que le sur-moi s'est annexé la conscience est encore plus forte. Mais ici le moi n'élève aucune protestation, il se reconnaît coupable et se soumet aux châtiments »<sup>158</sup>. Nous comprenons que dans la mélancolie, l'objet qui s'attire la colère du surmoi est englobé par identification dans le moi, le surmoi est excessivement fort, « comme s'il s'était emparé de tout le sadisme disponible dans l'individu »<sup>159</sup>. Suivant la conception freudienne du sadisme, nous savons que la composante destructrice s'est retranchée dans le surmoi et s'est tournée contre le moi : « Ce qui maintenant règne dans le sur-moi, c'est, pour ainsi dire, une pure culture de la pulsion de mort, et en fait, il réussit assez souvent à mener le moi à la mort, si ce dernier ne se défend pas à temps de son tyran en virant dans la manie »<sup>160</sup>.

En ce qui concerne les pulsions de mort, elles sont traitées de différentes manières par le sujet, elles peuvent être rendues inoffensives par union avec des composantes érotiques,

---

<sup>158</sup> Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse*, trad. par André Bourguignon et J Altounian (Paris: Payot, 2001), p.195.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p.298.

<sup>160</sup> *Ibid.*



déviées en partie vers l'extérieur sous forme d'agression, mais, en général, elles poursuivent indubitablement leur travail interne. Freud s'interroge, comment se fait-il alors que dans la mélancolie le surmoi puisse devenir une sorte de lieu de rassemblement des pulsions de mort ? Du point de vue pulsionnel et de la moralité, le surmoi peut devenir hyper-moral et aussi cruel que le ça. Plus la restriction de l'agressivité envers l'extérieur est forte, plus le sujet devient sévère et agressif dans son idéal du moi, « plus un homme maîtrise son agressivité, plus intense devient la tendance agressive de son idéal contre son moi »<sup>161</sup>, comme un retournement sur le propre moi. Ce moi qui sert trois maîtres subit la menace des trois dangers, de la part du monde extérieur, de la libido du ça et de la sévérité du surmoi. Puis, en tant qu'être de frontière il veut faire la médiation, alors, entre les deux espèces de pulsions, sa position n'est pas impartiale. « Par son travail d'identification et de sublimation il prête assistance aux pulsions de mort dans le ça pour la maîtrise de la libido, mais il court ainsi le risque de devenir objet des pulsions de mort et de périr lui-même »<sup>162</sup>. Comme le travail de sublimation a pour conséquence une désunion pulsionnelle et une libération des pulsions d'agression dans le surmoi, il s'expose par son combat contre la libido au danger des sévices et de la mort. C'est pourquoi, quand le moi souffre ou succombe sous l'agression du surmoi, son destin fait pendant à celui des protistes, dit Freud, qui périssent du fait des produits de décomposition qu'ils ont créé eux-mêmes. Parmi les relations de dépendance du moi, celle qui le lie au surmoi est sans doute la plus intéressante car le moi est le véritable lieu d'angoisse. Menacé par les trois dangers, il développe le réflexe de fuite. Ce que le moi redoute du danger extérieur et du danger libidinal dans le ça, il est difficile de préciser, mais nous savons qu'il s'agit de débordement ou d'anéantissement. En revanche, « ce qui se cache derrière l'angoisse du moi face au sur-moi est l'angoisse de conscience ».

Freud distingue ici angoisse de mort et angoisse d'objet et angoisse libidinale névrotique. Cette angoisse de mort défie la psychanalyse, puisque « la mort est un concept abstrait au contenu négatif, pour lequel on ne saurait trouver une correspondance inconsciente »<sup>163</sup>. Le mécanisme de l'angoisse de mort pourrait se caractériser alors par le fait que le moi dépouille son investissement libidinal narcissique, donc « s'abandonne lui-même, comme il le fait, dans tel autre cas d'angoisse, pour un autre objet. Mon opinion, c'est que l'angoisse de mort se joue entre moi et sur-moi »<sup>164</sup>. C'est pourquoi, dans la mélancolie, le moi

---

<sup>161</sup> *Ibid.*, p.299.

<sup>162</sup> Freud, *Essais de psychanalyse*, p.302.

<sup>163</sup> *Ibid.*, p.303.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p.304.

s'abandonne parce qu'il se sent haï et persécuté par le surmoi au lieu d'être aimé. Nous savons que le surmoi représente la même fonction de protection et de salut que jadis le père et plus tard la providence ou le destin. Mais, lorsque le moi se trouve dans un danger réel d'une excessive grandeur et qu'il ne croit pas pouvoir surmonter par ses propres forces, il réagit ainsi : « il se voit abandonné de toutes les puissances protectrices et se laisse mourir »<sup>165</sup>.

Par ailleurs, la théorie de la libido et le narcissisme, permettent de constater que les reproches impitoyables dont les mélancoliques s'accablent eux-mêmes, s'appliquent en réalité à une autre personne, à l'objet sexuel perdu. Bien que la libido ait été retirée de l'objet, cet objet se trouve dans le moi, c'est l'identification narcissique. Le moi est alors traité comme l'objet abandonné, il supporte toutes les agressions et manifestations de vengeance<sup>166</sup>. Ensuite, « la tendance au suicide qu'on observe chez le mélancolique s'explique plus facilement à la lumière de cette conception le malade s'acharnant à supprimer du même coup et lui-même et l'objet à la fois aimé et haï »<sup>167</sup>.

Autrement, dans sa théorie du monde intérieur, Freud nous explique comment le moi s'interpose entre le ça et le monde extérieur, satisfait les exigences du premier, recueille les perceptions du second pour les utiliser sous la forme de souvenirs, enfin, soucieux de sa propre conservation, il se voit contraint de se prémunir contre les excessives revendications qui l'assaillent de deux côtés différents. En effet, dans toutes ses décisions, il obéit aux injonctions d'un principe de plaisir modifié. Mais cette manière de se représenter le moi ne vaut que jusqu'à la fin de la première enfance. À cette époque un important changement s'est effectué : une fraction du monde extérieur a été, tout au moins partiellement, abandonnée en tant qu'objet, et, au moyen de l'identification, s'est trouvée intégrée dans le moi, ce qui signifie qu'elle fait désormais partie du monde intérieur. « Cette nouvelle instance psychique continue à assumer les fonctions autrefois réservées à certaines personnes du monde extérieur ; elle surveille le moi, lui donne des ordres, le dirige et le menace de châtement, exactement comme les parents dont elle a pris la place. Nous appelons cette instance le surmoi et la ressentons, dans son rôle de justicier, comme notre *conscience*. Chose remarquable le surmoi fait preuve souvent d'une sévérité qui dépasse celle des parents véritables »<sup>168</sup>. C'est pourquoi nous constatons au niveau

---

<sup>165</sup> *Ibid.*

<sup>166</sup> Sigmund Freud, *Introduction à la psychanalyse*, trad. par Samuel Jankélévitch (Paris: Ed. Payot & Rivages, 2001), p.131.

<sup>167</sup> Freud, p.131.

<sup>168</sup> Sigmund Freud, *Abrégé de psychanalyse*, éd. par Jean Laplanche, trad. par Anne Berman (Paris: Presses universitaires de France, 1992), p.83.

de notre clinique et des discours des patients que cette instance de surveillance devient d'autant plus persécutrice si nous tenons compte qu'elle ne se borne pas à juger le moi sur ses actes, mais aussi et tout autant sur ses pensées et sur ses intentions non mises à exécution et dont il semble avoir connaissance.

Freud nous rappelle ici qu'Œdipe se sent responsable de ses actes et se châtie lui-même, bien que le destin inéluctable annoncé par l'oracle eût dû, à ses propres yeux comme aux nôtres, l'innocenter. « En fait, le surmoi est l'héritier du complexe d'Œdipe et ne s'instaure qu'après la liquidation de ce dernier. Son excessive rigueur n'est pas à l'image d'un modèle réel, mais correspond à l'intensité de la lutte défensive menée contre les tentations du complexe d'Œdipe »<sup>169</sup>.

Ainsi, tant que le moi vit en bonne intelligence avec le surmoi, la différenciation entre leurs manifestations respectives reste malaisée, mais toute tension, toute mésentente, sont nettement perçues. Les tourments que cause le remords correspondent exactement à l'angoisse de l'enfant devant la menace d'une éventuelle perte d'amour, menace remplacée par l'instance morale. Pour l'individu, le surmoi représente à tout jamais l'influence de son enfance, les soins et l'éducation qu'il a reçus, sa dépendance à l'égard de ses parents. Ce n'est pas seulement les qualités personnelles des parents qui entrent en ligne de compte, mais tout ce qui a pu produire sur eux quelque effet déterminant, les tendances et les exigences du milieu social, les caractères et les traditions. Le surmoi s'assure ainsi une place intermédiaire entre le ça et le monde extérieur ; il réunit en lui les influences du présent et du passé.

De surcroît, la réaction thérapeutique négative est décrite par Freud comme quelque chose qui s'oppose à la guérison car ces sujets réagissent aux progrès de la cure de façon inversée. Ce qui l'emporte, ce n'est pas la volonté de guérir, mais le besoin d'être malade. En analysant cette résistance, Freud conclut qu'il s'agit d'un facteur moral, d'un sentiment de culpabilité qui trouve la satisfaction dans l'état de maladie et « ne veut pas renoncer à la punition par la souffrance »<sup>170</sup>. En effet, « ce sentiment de culpabilité est muet pour le malade, il ne lui dit pas qu'il est coupable : le patient ne se sent pas coupable, mais malade. Ce sentiment de culpabilité se manifeste seulement sous la forme d'une résistance à la guérison difficilement

---

<sup>169</sup> *Id.*

<sup>170</sup> Freud, *Essais de psychanalyse*, p.293.

réductible »<sup>171</sup>. Nous revenons sur la tâche difficile de l'analyste et nous nous interrogeons sur la façon dont s'articule la poussée à la mort avec l'histoire du sujet.

Nous terminerons cette idée par ce propos de Goethe, cité par Freud à la fin de *l'Abrégé de Psychanalyse* : « Ce que tes aïeux t'ont laissé en héritage, si tu veux le posséder, gagne-le ».

## **L'objet masqué**

La fonction de l'idéal du moi préserve le moi idéal, affirme Lacan. On veut bien tout risquer pour le plaisir, pour la bagarre, pour la prestance, et jusqu'à sa vie, mais non pas une certaine image, nous dit Lacan. « L'image spéculaire a bien sûr une face d'investissement, mais aussi une face de défense. C'est un barrage contre le Pacifique de l'amour maternel. Disons simplement que l'investissement de l'Autre est, en somme, défendu par le moi idéal »<sup>172</sup>. En effet, c'est autour de la fonction de l'idéal que s'accommode le rapport du sujet aux objets extérieurs. Dans le monde, c'est une pure et simple affaire d'essai métaphorique que de donner à tous les objets un trait commun.

Qu'est-ce qui différencie donc le deuil de la mélancolie ? À partir des définitions de Freud, Lacan explique que pour le deuil, il est tout à fait certain que sa longueur, sa difficulté, tient à la fonction métaphorique des traits conférés à l'objet d'amour, en tant qu'ils sont des privilèges narcissiques. D'une façon d'autant plus significative, il rappelle que Freud insiste bien sur ce dont il s'agit : « Le deuil consiste à authentifier la perte réelle, pièce à pièce, morceau à morceau, signe à signe, élément grand I à élément grand I, jusqu'à épuisement. Quand cela est fait, fini »<sup>173</sup>. Mais qu'est-ce qui se passe lorsque cet objet était un petit *a*, un objet de désir ?

L'objet est toujours masqué derrière ses attributs, c'est presque une banalité, cela ne devient sérieux, affirme Lacan, qu'à partir du pathologique, c'est-à-dire de la mélancolie. L'objet y est, chose curieuse, beaucoup moins saisissable pour être certainement présent, et pour déclencher « des effets infiniment plus catastrophiques », puisqu'ils vont jusqu'au tarissement de ce que Freud appelle le Trieb le plus fondamental, celui qui nous attache à la vie. « Il faut suivre ce texte et y entendre ce que Freud nous indique de je ne sais quelle déception, qu'il ne sait pas définir, mais qui est là. Quels traits se laissent-ils voir d'un objet si

---

<sup>171</sup> *Ibid.*

<sup>172</sup> Lacan, *Le séminaire, Livre VIII: Le transfert, 1960 - 1961*, p.461.

<sup>173</sup> *Op.Cit.*, p.463.

voilé, masqué, obscur ? Le sujet ne peut s'attaquer à aucun des traits de cet objet que l'on ne voit pas, mais, nous analystes, pour autant que nous suivons ce sujet, nous pouvons en identifier quelques-uns à travers ceux qu'il vise comme étant ses propres caractéristiques à lui. Je ne suis rien, je ne suis qu'une ordure »<sup>174</sup>.

### **De l'absurde pensée à l'absurde existence : détruire-perdre**

Quant à Karl Abraham, il se réfère directement dans son article *Préliminaire à l'investigation et au traitement psychanalytique de la folie maniaco-dépressive et des états voisins*, de 1911, à la dépression des psychoses. Il remarque la ressemblance avec la névrose obsessionnelle. Dans le cas d'un patient évoqué, au cours des phases dépressives, « il est inhibé, les actes les plus simples deviennent une contrainte, il parle lentement et doucement, il souhaite la mort et cultive des idées de suicide ». Souvent, il se dit à lui-même, « je suis un paria, un maudit, un raté »<sup>175</sup>.

En 1924, K. Abraham avance d'autres propositions et développe les étapes prégénitales d'organisation de la libido dans les états maniaco-dépressifs. Il est donc question du tableau morbide de la mélancolie qui proviendrait d'une régression qui ramènerait la libido des patients à ce stade oral précoce, cannibalique, caractérisé par l'incorporation de l'objet. Il développe aussi la voie d'introjection dans la mélancolie. La perte objectale est le moment fondamental chez le mélancolique. Aussi, il compare et apparente la mélancolie et la névrose obsessionnelle, les désignant comme deux étapes de la phase sadique-anale du développement de la libido. Il remarquait déjà la fréquence des symptômes obsessionnels dans la mélancolie et les dispositions dépressives des obsédés. Il explique que le mélancolique perd sa relation psychosexuelle à l'objet, tandis que l'obsédé réussit à esquiver ce danger. Un autre contraste essentiel touche la conduite à l'égard de l'objet auquel le mélancolique a renoncé et que l'obsédé retient. Ainsi, là où les tendances conservatrices – garder et soumettre – prédominent, le conflit avec l'objet d'amour donne lieu aux manifestations obsessionnelles. Par contre, lorsque les tendances sadique-anales qui visent à détruire et à rejeter l'objet l'emportent, le sujet aboutit à un état de dépression mélancolique.

---

<sup>174</sup> *Idem.*

<sup>175</sup> Karl Abraham, *Oeuvres complètes*. (Paris: Payot, 1965), p.218.

K. Abraham ajoute qu'il y aurait deux étapes dans cette phase pré-génitale sadique-anale : la plus précoce, caractérisée par les aspirations hostiles à l'objet, détruire-perdre, qui concerne le mélancolique, et la plus tardive, caractérisée par les tendances conservatrices, retenir-dominer, qui concernent l'obsédé. Pour lui, la mélancolie est une forme archaïque du deuil et ce que la paranoïa atteint spécifiquement par voie de projection, la mélancolie y parvient sous une autre forme par voie d'introjection. Il nomme aussi la mélancolie comme une dysphorie originelle. L'introjection mélancolique est en lien avec ces deux étapes de la phase sadique-orale : l'orale précoce qui correspond à la succion ; et l'orale tardive, qualifiée de cannibalique. L'impulsion coprophage serait un symbolisme typique de la mélancolie, cette impulsion à manger des excréments est une impulsion cannibalique à dévorer l'objet d'amour assassiné. L'auteur propose que le mélancolique cherche à échapper à ses impulsions sadiques-orales.

### **Discours mélancolique et suicide de l'objet**

De la douleur morale à l'anesthésie psychique, de l'épuisement nerveux au ralentissement psychomoteur, la constante mélancolique traverse donc l'histoire de la psychiatrie pour désigner enfin un processus d'inhibition généralisée que Freud, dès 1895, avait explicité sous la forme du mécanisme de l'hémorragie interne. Le discours mélancolique est caractérisé par la désaffection qu'il présente et la rigidité de sa structure, victime d'un processus d'inhibition généralisée. Le sujet mélancolique voit du même coup « son univers perceptif et son univers imaginaire non seulement se réduire considérablement, mais encore se vider de leurs charges affectives »<sup>176</sup>. Selon M-C. Lambotte on retrouve bien dans la problématique du trou la condition existentielle du sujet mélancolique qui, faute d'énergie disponible, ne porte plus intérêt aux perceptions extérieures et sombre dans l'économie du retrait. Ceci peut être associé au système défensif à l'œuvre dans l'inhibition mélancolique et se dessinerait un fond lacunaire de représentations, fond insuffisant pour assurer la structuration du sujet. Celui-ci se comporterait en quelque sorte comme un dépossédé, c'est-à-dire comme un individu à qui les repères identificatoires auraient toujours fait défaut. Sous peine de disparaître lui-même dans ce trou intérieur qui ne cesse de creuser, le sujet mélancolique oscille entre la certitude du formalisme logique et celle du négativisme absolu.

---

<sup>176</sup> M-C. Lambotte, *Le discours mélancolique: de la phénoménologie à la métapsychologie*, Poche (Ramonville Saint-Agne), ISSN 1762-2298 (Toulouse, France: Érès éd., DL 2012, 2012), p.144.

D'ailleurs, M-C.Lambotte affirme que « le rien serait en somme le signifiant de la mort »<sup>177</sup> et encore, la vie et la mort reviendraient poser un ultimatum au sujet qui se transforme en tout ou rien, composé de l'idéal et de l'anéantissement. Autrement dit, c'est la culpabilité qui tue. Nous trouvons ce discours de « l'être déjà mort » relevé par M-C. Lambotte, comme une œuvre de la pulsion de mort dans la mélancolie. L'identification au rien, le négativisme, « l'annulation de soi-même et de la réalité jusqu'au *raptus suicidaire*, destruction de soi par excellence<sup>178</sup>. Cette agressivité retournée contre soi met en évidence le risque de suicide. Toutefois, l'auteur souligne aussi l'énergie spécifique que demande le passage à l'acte et qui lui donne sa signification. Nous dirions aussi que cet acte sera en partie conditionné par l'injonction inconsciente transformée en *énoncé de mort* précis.

De même, qu'il s'agisse là de la défaillance d'un processus vital, de celui qui maintient l'individu en contact avec le monde environnant dans la quête d'une expérience de satisfaction assurément renouvelable, « le mélancolique le confirme bien, lui qui ne peut vivre, ni mourir, puisqu'il dit être déjà mort »<sup>179</sup>. Par ailleurs, Lacan désigne un point spécifique, un point de concours entre deuil et mélancolie, « il s'agit de ce que j'appellerai, non pas le deuil, ni la dépression au sujet de la perte d'un objet, mais un remords d'un certain type, déclenché par un dénouement qui est de l'ordre du suicide de l'objet. Un remords donc, à propos d'un objet qui est entré à quelque titre dans le champ du désir, et qui, de son fait, ou de quelque risque qu'il a couru dans l'aventure, a disparu »<sup>180</sup>.

Par rapport au retournement de la pulsion, la voie est tracée par Freud : « quand il vous indique que déjà dans le deuil normal la pulsion que le sujet retourne contre soi pourrait bien être une pulsion agressive à l'endroit de l'objet. Sondez ces remords dramatiques quand ils adviennent. Vous verrez peut-être qu'il revient ici contre le sujet une puissance d'insultes qui peut être parente de celle qui se manifeste dans la mélancolie. Vous en trouverez la source dans ceci - cet objet, s'il s'est ainsi dérobé, s'il a été jusqu'à se détruire, ce n'était donc pas la peine d'avoir pris avec lui tant de précautions, ce n'était donc pas la peine de m'être détourné pour lui de mon vrai désir »<sup>181</sup>. À propos de ce désir, concernant l'identification à l'objet, nous pouvons rappeler ici l'idée affirmée par Freud par rapport à l'énigme du suicide, que « personne ne trouve l'énergie psychique pour se tuer si premièrement il ne tue pas du même coup un objet

---

<sup>177</sup> M-C. Lambotte, *Le discours mélancolique*, p.541.

<sup>178</sup> M-C. Lambotte, p.416.

<sup>179</sup> *Op.Cit.*,p.158.

<sup>180</sup> Lacan, *Le séminaire, Livre VIII: Le transfert, 1960 - 1961*, p.463.

<sup>181</sup> Lacan, p.464.

avec lequel il s'est identifié, et deuxièmement ne retourne par-là contre lui-même un désir de mort qui était dirigé contre une autre personne »<sup>182</sup>.

### **L'érotisation de la souffrance**

L'érotisation de la souffrance et même de la mélancolie comme esthétique est présente dans cette clinique du suicide. On se heurte ainsi à la résistance, et le symptôme qui est formation de compromis tend vers la satisfaction afin d'éviter précisément la levée des conflits pulsionnels et des représentations refoulées. De cette manière, en ce qui concerne le sujet mélancolique, il s'agit sans doute moins d'une répétition symptomatique liée à certains traits structuraux que d'une tendance alimentée par les traces d'une jouissance primitive dont le sujet n'aurait pas été suffisamment dégagé. La souffrance du sujet mélancolique apparaît en effet comme une souffrance essentiellement nostalgique qui enlève inévitablement à la réalité tout son intérêt, tout son relief<sup>183</sup>.

Le sujet mélancolique n'inscrit pas son état maladif dans le temps, dans le sens où il n'assigne pas non plus son état à un évènement particulier, encore moins un évènement fantasmatique, mais il le considère comme un état installé depuis toujours, sans commencement ni fin envisageable. Le sujet mélancolique semble donc incapable de reconstruire son histoire, incapable d'en faire le récit ; il évoque des fragments de situations ou d'évènements qui laissent peu de place à de possibles associations.

Si le discours mélancolique diffère de celui du névrosé, il diffère également du discours psychotique pour M.-C. Lambotte, dans la mesure où des signifiants comme le « rien » et comme le « destin » témoignent de son inscription dans le domaine du symbolique d'une part, et d'autre part dans la mesure où le rapport à l'autre, même s'il vise un horizon d'absolu nostalgique, témoigne d'une entrée dans le domaine imaginaire.

Il existe cette circularité logique qui caractérise le discours mélancolique ainsi que cette apathie décrite comme l'inhibition généralisée. Quant à l'analyste, le mélancolique le place dans une situation telle que c'est lui, le mélancolique qui sait la vérité, réduisant le psychanalyste à l'impuissance, comme le décrit M.-C. Lambotte. D'ailleurs, le sujet adapte ce

---

<sup>182</sup> Freud, *Névrose, psychose et perversion*, 2005, p.261.

<sup>183</sup> M.-C. Lambotte, *La mélancolie: études cliniques*, Collection « Psychanalyse » (Paris: Economica : Anthropos, 2007).



comportement négativiste envers les choses, en termes plus généraux, envers les investissements possibles de la réalité, autrement dit il fait porter la négation non pas sur les choses et leurs qualités, mais bien plutôt sur le fait qu'elles ne concernent ou n'intéressent en rien le sujet lui-même en position de destinataire ou d'allocataire potentiel. Précisément, c'est du rapport aux choses que le sujet mélancolique se défend, comme s'il n'y avait pas droit, par trop de désillusion ou trop de vérité. Ainsi, il ne dénie pas un fragment de réalité en tant qu'il désignerait une chose ou certains de ses attributs, mais il s'agirait plutôt ici de dénier un rapport, une relation, ce que M-C. Lambotte nommera comme le « déni d'intention » qui correspond au plan métapsychologique, à la dévitalisation ou désaffection de l'univers mélancolique.

### **L'introjection de la catastrophe, un moment originaire**

Qu'il n'y ait pas de sens ou de vérité dernière et que rien ne puisse valoriser un objet plutôt qu'un autre, ce sont deux aspects morbides de la symptomatologie de la mélancolie pour M-C. Lambotte : la trop grande prégnance d'un savoir existentiel que le sujet serait le seul à détenir sur le mode de la dérision. Les mélancoliques peuvent se plaindre du vide alors que leur conscience est remplie d'une foule de pensées.

La souffrance de la rupture très réelle et très profonde chez le sujet mélancolique revêt ainsi une forme répétitive, celle de l'abandon dont il lui faut se défendre en adoptant précipitamment la position active de celui qui abandonne, et ceci pour mieux se protéger sans doute du retour éventuel d'une catastrophe originelle de même nature. « Ce serait cette catastrophe qui interdirait au sujet mélancolique de croire ou plus simplement d'accepter la parole de l'Autre ; celle-ci reste une parole mortifère parce que référée au Destin et par-là même désaffectivée, elle poursuit les conséquences d'un acte primitif dont le sujet mélancolique aurait été la victime. Dès lors, dénoncer la duplicité de la parole de l'autre et s'en remettre à la parole du Destin comme au garant de l'absolu, telle apparaît la problématique existentielle du sujet mélancolique »<sup>184</sup>. Il est décrit avec une forte lucidité, jouit de sa position d'exception et souffre de son irréductible isolement. Nous ne retrouvons pas ici la levée d'une représentation refoulée dont le caractère traumatique aurait mobilisé toute une organisation défensive. Au contraire,

---

<sup>184</sup> M.C.Lambotte, p.13.

selon M.-C. Lambotte, ce qui prime ici, c'est la pauvreté de l'expression fantasmatique comme l'absence d'historicité chez le sujet mélancolique qui indiquent un défaut de représentation dont la cause relève d'une époque très ancienne, d'une époque antérieure à la reconnaissance de l'objet, au cours de laquelle quelque catastrophe a entraîné la mise en action des processus défensifs primaires comme le négativisme généralisé »<sup>185</sup>. D'ailleurs, ce qui caractérise cette affection, c'est l'impact de la catastrophe originelle sur la relation d'objet ultérieure et « ceci sous les auspices de la dénonciation de l'Autre en position de traître et de la dévalorisation de soi en position de déchet », affirme M.-C. Lambotte.

Nous pouvons citer ici la proposition de Lacan concernant cette idée d'une catastrophe originelle, développée dans le séminaire sur *Le Transfert* à propos du mélancolique : « Remarquez qu'il ne s'agit jamais de l'image spéculaire. Le mélancolique ne vous dit pas qu'il a mauvaise mine, ou qu'il a une sale gueule, ou qu'il est tordu, mais, qu'il est le dernier des derniers, qu'il entraîne des catastrophes pour toute sa parenté, etc. Dans ses auto-accusations, il est entièrement dans le domaine du symbolique. Ajoutez-y l'avoir - il est ruiné. Cela n'est-il pas fait pour vous mettre sur la voie ? »<sup>186</sup>. De quoi est l'effet cette insistance de la mort et de l'auto-agression dans le discours du sujet ? Nous constatons une relation à la perte, à la culpabilité et à l'introjection de l'enfant mort ou du meurtre de l'enfant, dans certains cas réel, dans d'autres imaginaire. Nous en donnerons des exemples dans le chapitre sur les études cliniques.

### **La suicidalité mélancolique : vivre comme un condamné à mort**

Il y aurait donc dans cette sentence de mort inconsciente, avec laquelle vivent ces sujets, un trait relié à un état mélancolique. Nous pouvons ainsi évoquer le vide du monde mélancolique. Le fil thématique est le sens d'une faute, d'une crainte, d'une menace, d'une punition qui attire à lui toutes les forces psychiques et « ne laisse la place pour rien d'autre », comme un objet sur lequel s'étayer. D'où l'inaccessibilité mélancolique, qui renvoie à la position d'exception évoquée par M.-C. Lambotte.

D'un point de vue existentiel, nous pouvons introduire ici la pensée de Ludwig Binswanger par rapport à la suicidalité mélancolique, ce qui éclaire le rapport du sujet au temps

---

<sup>185</sup> *Ibid.*

<sup>186</sup> Lacan, *Le séminaire, Livre VIII: Le transfert, 1960 - 1961*, p.463.

et au destin proposé par ce travail de recherche comme une « sentence de mort » qui permet de différencier l'énoncé ou l'acte d'énonciation, implique et barre l'avenir. Selon Binswanger, les mélancoliques n'arrivent pas à se détacher du passé, ils collent au passé. Ils sont donc coupés de l'avenir, pour eux, le présent ne signifie rien, « il est totalement vide ». La mélancolie, nous dit Binswanger, bien que nous la qualifions de dysthymie triste ou sombre et de manière générale de psychose affective, ne se laisse jamais comprendre à partir de l'humeur, de la disposition affective ou du sentiment de la situation car dans le mode mélancolique du « *Dasein* est l'unité apriorique du relâchement 'mélancolique' de cette structure intentionnelle, du style mélancolique de l'expérience et du rétrécissement 'mélancolique' du fil conducteur thématique, à savoir un rétrécissement aux grands thèmes du *Dasein* dans sa référence au Je, tous aspects s'unissant dans le thème fondamental mélancolique de la perte. Ce thème fondamental, à son tour, ne peut être séparé des thèmes, si passionnément décrits, de la souffrance atroce, de l'angoisse insupportable et de la poussée suicidaire irrésistible »<sup>187</sup>.

L'auteur s'arrête sur la notion phénoménologique du temps, citant les travaux de Minkowski car il se demande où se produit le décalage du psychisme de notre malade par rapport au nôtre ? Il s'interroge sur la notion du temps du malade. Eh bien, l'avenir est barré. « Son comportement est au fond celui d'un condamné à mort »<sup>188</sup>.

Le mélancolique sait que la perte pressentie dans l'avenir est déjà réalisée. Cette perte concerne tous les domaines de la vie. La perte de plénitude et de puissance. Car dans le style du mode d'expérience mélancolique, ce qui se passera demain, comme il a été dit, ne signifie aucunement au fond une possibilité future, mais un fait déjà accompli. Ce thème fondamental de la perte ne peut être séparé de la souffrance atroce, de l'angoisse insupportable et de la poussée suicidaire irrésistible.

L'absence d'objet fait de la mélancolie une souffrance liée à l'objet absent. Comme une souffrance sans objet. Il évoque à cet égard les propos d'un patient qu'il cite : « Alors il ne vous reste plus rien sur terre...l'angoisse plane encore, quand on s'abandonne soi-même et qu'on se raye de son propre livre de comptes, on en vient vraiment à la décision pleine et absolument sans équivoque du suicide »<sup>189</sup>. La patiente, à 45 ans, mit fin à ses jours par pendaison. Cette conception authentiquement mélancolique ne considère pas le suicide comme une simple

---

<sup>187</sup> Ludwig Binswanger, Jean-Michel Azorin, et Yves Pélicier, *Mélancolie et manie: études phénoménologiques* (Paris: Presses universitaires de France, 2011), p.54.

<sup>188</sup> Binswanger, Azorin, et Pélicier, *Mélancolie et manie*.

<sup>189</sup> Binswanger, Azorin, et Pélicier, p.58.

faillite ou une fuite devant la vie, comme une sorte de « résignation », mais comme un *à propos* plein et sans équivoque, comme le dernier matériau de combustion qui peut encore être jeté dans la souffrance.

Le thème du suicide est également l'ultime, l'indépassable. La sortie du cadre ou le cadre vide dont parle M.-C. Lambotte. L'angoisse mélancolique, c'est l'effroi devant la perte du pouvoir de rester encore en vie, et c'est pourquoi, paradoxalement, les malades voient dans la décision du suicide l'ultime possibilité d'une manifestation de vie. Ce qui est encore là dans l'angoisse mélancolique, ce n'est pas la persistance existentielle, mais, la fuite partout où c'est plus léger, plus supportable.

De même, « l'idée de suicide, en effet, si elle ne s'est pas déjà concrétisée en une ou plusieurs tentatives, apparaît comme le seul discours possible inscrit dans une logique du tout ou rien qui, paradoxalement - et c'est sans doute là son aspect le plus dangereux - apporte au sujet une impression de soulagement momentanée »<sup>190</sup>. Nous pensons de la même manière et considérons aussi que le plus préoccupant dans ce tableau clinique, c'est cette allure de logique évidente, « d'affirmation inéluctable qui enveloppe la possibilité de suicide ». Il est intéressant de remarquer « l'impasse existentielle » du sujet décrit par l'auteur car cette croyance au destin inéluctable, cause de cette impasse, le poussera à mettre un terme à cette situation. Toutefois, avoir l'évidence de cette alternative suppose qu'elle ait été envisagée depuis longtemps, voire depuis toujours, comme si elle était intériorisée. « Dans ce cas, le passage à l'acte suicidaire ne pourrait-il pas répondre en miroir à une mort déjà inscrite dans le champ du sujet, une mort qui remonterait à cette phase originaire du « narcissisme primaire » au sens où l'entend Winnicott, phase au cours de laquelle sujet et monde extérieur seraient encore indiscernables, avant même la mise en action des processus d'introjection et d'expulsion qui suivrait très rapidement ? »<sup>191</sup>

---

<sup>190</sup> M.-C. Lambotte, *Le discours mélancolique*, p.286.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p.287.

### 3.3. Une sentence de mort: « le trait qui termine la phrase »

Il est intéressant de souligner ici que le plus ancien livre du monde soit *Les Sentences de Kakemni*, qui était gouverneur sous le roi d'Égypte Snefrou (plus de 2000 ans avant Moïse)<sup>192</sup>. Il a été édité en 1874 à Strasbourg. Sur l'imprimé nous pouvons lire la mention : « Le plus ancien livre du monde ». L'auteur, le gouverneur Kakemni, vivait sous les rois Houni et Snefrou. On peut, dans les débris de son œuvre, déchiffrer des aphorismes qui font regretter la perte de ce qui précédait.

En 1846, Prisse d'Avennes rapporta de Thèbes un papyrus renfermant la copie, faite sans doute aux temps de la XI<sup>e</sup> dynastie. Le commencement du premier de ces ouvrages est perdu. Voici un aperçu de ce que ces *sentences* dictent : « Si tu es (invité) avec des personnes qui détestent les mets que tu aimes, c'est pour (toi) un court moment de privation. Mais, l'intempérance est une honte et une folie (?) car une tasse d'eau suffit pour apaiser la soif, et une bouchée de schouou pour restaurer le cœur »<sup>193</sup>. Ensuite, « il est agréable de dominer sur des biens, mais celui-là seulement qui sait se priver en peu de chose, dominera sur beaucoup ». La dernière : « Nul ne peut sonder les motifs pour lesquels Dieu refuse (ce que l'homme demande). - *Que l'homme agisse de telle façon que ses enfants puissent le louer, lorsqu'il aura terminé sa carrière* »<sup>194</sup>.

C'est ainsi que dans ces quelques phrases, les premières sentences écrites au monde font déjà allusion au primordial dans l'existence humaine, notamment concernant le besoin de maîtriser ses pulsions, « se priver » ou bien différer pour un bien plus tard. Non seulement la notion de pulsion et de satisfaction de la pulsion sont déjà là - « apaiser la soif », mais aussi l'amour, « restaurer le cœur ». La dialectique de la domination sur l'objet est mise en lumière par la formulation suivante : « il est agréable de dominer sur des biens, mais celui-là seulement qui sait se priver en peu de chose, dominera sur beaucoup ». Nous remarquons donc la complexité de la pensée comme la tension et la douleur de l'existence. Nous sommes à l'origine de l'écriture et celle-ci inscrit déjà le destin tragique du sujet. L'offre et la demande dans son rapport au religieux s'expriment en ceci : l'impossible. Puisque « Dieu refuse ce que l'homme demande ». Premier écrit, premières sentences, il est bien sûr question du destin. Destin qui est toujours en tension avec l'origine, les ancêtres ou ascendants et avec les descendants : la

---

<sup>192</sup> Il se trouve dans le catalogue de la Bibliothèque Nationale de France, BNF. Consulté le 18 juillet 2017 : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6241642h/f1.image.texteImage>

<sup>193</sup> Les autres pages : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6241642h/f5.image.texteImage>

<sup>194</sup> C'est nous qui soulignons.

filiation. Tout se trouve dans cette dernière sentence : nous pouvons sous-entendre éviter la honte donc agir avec honneur et dignité. Un fils ou une fille devrait pouvoir admirer son père et sa mère. Kakemni dicte ainsi la dernière sentence : *Que l'homme agisse de telle façon que ses enfants puissent le louer, lorsqu'il aura terminé sa carrière.*

### **Une sentence capitale : « le trait qui termine la phrase »**

Le mot sentence est un nom féminin qui est un emprunt (V. 1175 en droit religieux, puis 1283 en droit laïc) au latin *sententia* « façon de sentir, de penser », spécialisé dans la langue du droit pour « avis (donné au sénat), vote ». Il s'emploie aussi en rhétorique au sens de « phrase, période » et en particulier de « trait qui termine phrase »<sup>195</sup> d'où « maxime » ; dans la langue philosophique, il traduit le grec *doxa* « opinion ». *Sententia* dérive du verbe *sentire* « éprouver (un sentiment, une sensation) », « avoir un avis et l'exprimer ».

*Sentence* emprunte d'abord au latin le sens de pensée, opinion exprimée d'une manière dogmatique, valeur devenue archaïque, puis celui de « jugement », en particulier (v.1190) « jugement de Dieu », acception disparue ; par exemple, dans la sentence d'excommunication. Le mot désigne aussi en droit (1283) un jugement rendu par les juges qui prononcent la peine capitale (1553 : sentence capitale). Par extension, sentence se dit d'une décision, d'un jugement quelconque, favorable ou pas.

Cette définition historique de la langue permet de faire le parallèle entre les instances psychiques qui correspondent à la réalité fantasmatique du sujet et les instances juridico-historique. Ce lien historique montre combien l'ordre et l'organisation sociale se fondent sur la Loi et conforment à travers l'histoire politique la base de la langue, discours introjecté par le sujet. Nous venons de voir l'exemple du mot *sentence* qui dans l'histoire de la langue, entre autres choses, fait référence à la peine de mort, en tant que sentence capitale. En même temps, ce mot évoque aussi un jugement, qui dans les termes de l'inconscient nous fait penser au surmoi comme conscience morale. S'il y a une instance psychique qui pourrait appliquer des peines allant jusqu'à la peine « capitale », celle-ci n'est autre que le surmoi.

D'où cet intérêt concernant l'écoute des formulations, des phrases du sujet : ce « trait qui termine la phrase » comme une ponctuation, un arrêt, une scansion, est très

---

<sup>195</sup> Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Éd. enrichie, réimpr., sous la direction de Alain Rey; Tome 1 (Paris: Le Robert, 2009).

significatif. Ceci nous renvoie aussi à ce jugement de la réalité. De la terminaison de la phrase nous passons à une certaine détermination : « j'ai peur de me suicider » me dit monsieur Cube. J'aurais mieux fait d'entendre : « j'ai peur », « je vais me suicider », ce qui s'est passé. Il a été réanimé et il a survécu.

À bien des égards, cette idée de sentence reflète une certaine conviction ou certitude. Au-delà du dire et de ce qui est dit, la sentence a trait au destin déjà écrit, un destin tragique : c'est écrit. Cette position rend pour le moins complexe l'accès au sujet et interroge sans arrêt. Comment donner de la perspective ?

La question qui reste est à quel moment le destin de mourir devient une certitude ? Nous supposons que la réponse se trouve dans cette inscription ou trace d'avant la parole, parfois d'avant la naissance.

### 3.4. *Le sens tragique, entre destin et transmission*

*“Nullum numen abest si sit prudentia, sed nos  
Te facimus fortuna Deam coeloque locamus”<sup>196</sup>.*

Voltaire, Dictionnaire Philosophique, 1764.

Nous trouvons le sens tragique du destin dans le Dictionnaire philosophique de Voltaire. Il commence par souligner comment chez Homère les mœurs de l'antiquité profane sont bien décrites : « Des héros grossiers, des dieux grossiers faits à l'image de l'homme ; mais, c'est là qu'on trouve aussi les semences de la philosophie, et surtout l'idée du destin, qui est maître des dieux, comme les dieux sont les maîtres du monde »<sup>197</sup>. Pour Voltaire, Homère est le premier chez qui on trouve la notion du *destin*, « elle était très en vogue dans son temps ».

Les pharisiens, chez le petit peuple juif, n'adoptèrent le destin que plusieurs siècles après ; ces pharisiens eux-mêmes furent les premiers lettrés d'entre les juifs. Toutefois, les

---

<sup>196</sup> « Mais souvent le prudent succombe sous sa destinée, loin de la faire ; c'est le destin qui fait les prudens », Voltaire, *Dictionnaire philosophique*. p.162.

<sup>197</sup> Voltaire, *Dictionnaire philosophique. I*, éd. par Ulla Kölvig, Christiane Mervaud, et Andrew Brown (Oxford, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord: Voltaire foundation, 1994, 1994), p.161.

philosophes n'eurent jamais besoin ni d'Homère ni de pharisiens « pour se persuader que tout se fait par des lois immuables, que tout est arrangé, que tout est un effet nécessaire »<sup>198</sup>. De cette manière le monde subsiste par sa propre nature, par ses lois physiques ou bien un Être suprême l'a formé selon ses lois suprêmes ; dans l'un et l'autre cas, ces lois sont immuables nous dit Voltaire. Dans l'un et l'autre cas, « tout est nécessaire ». Ce mot qui revient et qui est associé au destin, *nécessaire*, peut nous interroger par rapport à sa fonction de loi, de besoin, de désir. Qu'est-ce qui est vital pour la destinée du sujet ? De quoi va-t-il dépendre pour vivre ?

Les corps graves tendent vers le centre de la terre, sans pouvoir tendre à se reposer en l'air, « les poiriers ne peuvent jamais porter d'ananas »<sup>199</sup> parce que « tout est arrangé, engrainé et limité ». Nous constatons une vision de l'immuable, toutefois, le philosophe admet certaines contradictions, « il est aussi contradictoire que ce qui doit être puisse ne pas devoir être »<sup>200</sup>. Le philosophe méprise d'autres qui disent que l'homme prudent fait lui-même son destin. Voltaire répond : « Mais souvent le prudent succombe sous sa destinée, loin de la faire ; c'est le destin qui fait les prudents »<sup>201</sup>. Dans ce sens, prudent se rapprocherait de l'idée de sage, précautionneux, par opposition à téméraire ; l'idée de risque est sous-jacente. Selon ces lois, nous ne pourrions pas contredire les lois de la nature, sinon les suivre. « Le philosophe sait qu'il n'y a point de hasard »<sup>202</sup>. En revanche, nous aurons toujours des passions et des préjugés, puisque c'est notre destinée d'y être soumis : « J'ai nécessairement la passion d'écrire ceci ; et toi, tu as la passion de me condamner : nous sommes tous deux également sots, également les jouets de la destinée. Ta nature est de faire du mal, la mienne est d'aimer la vérité, et de la publier malgré toi »<sup>203</sup>.

De cette manière, si nous relient les concepts étudiés dans ce chapitre à propos du trait mélancolique dans l'énonciation de la mort, nous pouvons mettre en lien la notion de perte, le suicide de l'objet, introjection de la catastrophe, l'idée de vivre comme un condamné à mort, avec cette idée que nous proposons d'une sentence de mort inconsciente et qui est en lien avec le vécu tragique du sujet dans son rapport au destin.

---

<sup>198</sup> Voltaire, *Dictionnaire philosophique. II*, éd. par Ulla Kölvig, Christiane Mervaud, et Andrew Brown (Oxford, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord: Voltaire foundation, 1994, 1994), p.162.

<sup>199</sup> *Ibid.*

<sup>200</sup> *Ibid.*

<sup>201</sup> *Ibid.*

<sup>202</sup> *Op.Cit.*, p.163.

<sup>203</sup> *Op.Cit.*, p.164.



En ce sens, dans le tableau clinique de la mélancolie, M.-C.Lambotte évoque la fonction catastrophique du destin : pas de plainte, mais une sorte de résignation absente, l'affirmation sans plus de révolte de « l'inéluctabilité d'un enchaînement néfaste. [...] Le sujet mélancolique, disparu de l'énoncé sous le poids d'une destinée événementielle qu'il ne reconnaît pas, disparu de l'énonciation sous le joug d'une autorité logique qu'il se plaît à confirmer de façon mécanique, se tourne alors vers la référence suprême du Destin et s'affirme face à elle comme 'Rien' »<sup>204</sup>.

La fonction du destin dans la mélancolie serait comme celle d'une tragédie à l'envers, comme une tragédie du passé au drame déjà perdu, déjà effacé. M.-C. Lambotte entend ici le destin comme une référence impersonnelle. Faute d'une origine et « par conséquent d'un récit dont on aurait pu faire une histoire, le sujet mélancolique n'est plus que le jouet du signifiant dans la répétition métonymique de ses mêmes expressions »<sup>205</sup>. L'auteur se demande ce que signifie enfin ce comportement mélancolique de « tout ou rien » sinon l'affirmation du rien. Nous découvrons donc que le paradoxe va jusqu'à l'affirmation de la négation. Ce rien viendrait seulement soutenir la projection d'une logique formelle irréfutable. Cette situation est mise en scène à travers ce discours circulaire comme « s'il ne cessait de répéter l'oracle du Destin »<sup>206</sup>.

En effet, au niveau clinique, il importe de reconnaître que les premiers objets pulsionnels chez le mélancolique ont laissé place à un vide que n'importe quel objet a pu ensuite venir occuper. M.-C. Lambotte souligne qu'il ne s'agit plus ici de la perte de l'objet, mais, nous rappelons ici le texte de Lacan cité précédemment sur le « suicide de l'objet ». Dans la mélancolie, il s'agit dans les mots de Lacan « d'un certain type de remords ». Remords à propos d'un objet « entré dans le champ du désir et qui du fait de quelques risques qu'il a courus dans l'aventure, a disparu ». En conséquence, le mélancolique serait un spectateur impuissant de la mort de l'objet, nous dit M.-C. Lambotte, « qui interrompt le mouvement d'émergence du sens, le sujet mélancolique recourt alors à la faute comme à la seule possibilité susceptible de le maintenir dans l'univers signifiant. Mais la faute n'est pas bénigne quand elle porte la mort, et l'on ne peut impunément ravir aux dieux la réparation d'un tel forfait sans qu'ils se vengent sur le coupable »<sup>207</sup>. Pire encore, nous dit l'auteur, est alors la sentence : il sera dépossédé du sens de ses propres actes et entièrement remis à la juridiction du Destin qui interviendra dorénavant

---

<sup>204</sup> M.C.Lambotte, *La mélancolie*, p.74.

<sup>205</sup> *Ibid.*, p.78.

<sup>206</sup> *Ibid.*

<sup>207</sup> M-C Lambotte, *La mélancolie*, p.79.

dans la répétition inlassable d'une logique formelle. Le sujet mélancolique précipite ainsi la fatalité dans une fuite en avant qui rejoint le mécanisme régressif de l'expulsion du déplaisir, et la jouissance d'une position d'exception présente d'étranges similitudes avec le sentiment du tragique « dans la mesure où l'oublie d'une première mort inflige au spectateur de la scène l'attente d'un second dénouement »<sup>208</sup>.

---

<sup>208</sup> *Op.Cit.*, p.81.

## **Eleanor Marx (1855-1898)**

Née à Londres le 16 janvier 1855, fille cadette de Karl Marx. À partir de 1871, elle devient la secrétaire de son père et l'accompagne à ses conférences internationales. Elle manie avec aisance plusieurs langues et est capable de parler en public. Elle tombe amoureuse d'Hyppolite Lissagaray, journaliste français deux fois plus âgé qu'elle, et collabore à la rédaction de son *Histoire de la Commune*. Son père s'oppose jusqu'en 1880 au mariage de sa fille, qui en 1882 rompt avec son mari et prend soin de ses parents mourants. En 1884 elle commence une relation amoureuse avec Edward Aveling, un homme marié avec lequel elle devient membre de la Social Democratic Fédération (SDF) où elle assumera d'ailleurs des responsabilités de premier plan. Avec Aveling, elle publie un essai intitulé *The Chicago Anarchist* (1877), un autre essai sur la question féminine, *The Woman Question* (1886), un pamphlet sur le monde infernal des usines, *The Factory Hell* (1891), et un rapport sur les mouvements de la classe ouvrière aux États Unis, *The Working Class Movements in America* (1891).

Elle traduit en anglais *Madame Bovary* (1886) de Gustave Flaubert. Lorsque, en janvier 1898, Edward Aveling devient gravement malade, elle prend soin de lui. Cependant, quand elle découvre que son amant a épousé secrètement une autre femme, c'en est trop pour elle et elle se donne la mort le 31 mars 1898 en laissant une lettre : « Le dernier mot que j'ai pour toi est le même que celui que je t'ai répété au cours de toutes ces longues et tristes années : amour »<sup>209</sup>.

---

<sup>209</sup> Volant, *Dictionnaire des suicides*, p.220-221.

## CHAPITRE IV SADISME ET MASOCHISME À L'ORIGINE DE L'ACTE D'AUTO-PUNITION



« Jouir de la douleur serait donc un but originellement masochiste, mais qui ne peut devenir un but pulsionnel que chez celui qui est originellement sadique ».<sup>210</sup>

Sigmund Freud, *Métapsychologie*.

---

<sup>210</sup> Freud, *Métapsychologie*, p.28.

Considérée comme une perversion sexuelle, la plus fréquente et la plus significative de toutes, le penchant à infliger de la douleur à l'objet sexuel et sa contrepartie, a été nommée par von Krafft-Ebing comme sadisme et masochisme, en fonction de ses deux formes active et passive. De même, Freud, dès 1905 va décrire la pulsion comme originairement cruelle, dans l'idée comme un sadisme originaire.

En effet, dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, dans la section des aberrations sexuelles, Freud rappelle que : « La dénomination choisie par Krafft-Ebing met au premier plan le plaisir procuré par toute espèce d'humiliation ou d'asservissement »<sup>211</sup>. Du point de vue freudien, la sexualité de la plupart des hommes comporterait une adjonction d'*agression*, de penchant à forcer les choses, dont la signification biologique pourrait résider dans la nécessité de « surmonter la résistance de l'objet sexuel autrement encore qu'en lui *faisant la cour*. Le sadisme correspondrait alors à une composante agressive de la pulsion sexuelle devenue autonome, hypertrophiée et propulsée par déplacement en position principale »<sup>212</sup>.

De la même façon, le terme de masochisme englobe toutes les attitudes passives adoptées face à la vie sexuelle et à l'objet sexuel, dont la plus extrême paraît être la liaison de la satisfaction à la souffrance physique ou psychique endurée de la part de l'objet sexuel. Le masochisme, en tant que perversion, semble s'éloigner davantage du but sexuel normal que sa contrepartie ; il convient de se demander s'il apparaît jamais de façon primaire ou si, bien plutôt, il ne naît pas régulièrement du sadisme, par le biais d'une transformation, affirme Freud. Il est souvent possible de constater que le masochisme n'est rien d'autre qu'une continuation du sadisme, qui se retourne contre la personne propre, laquelle prend ainsi d'emblée la place de l'objet sexuel »<sup>213</sup>. Il met en évidence les cas extrêmes de perversion masochiste avec de facteurs qui exagèrent et fixent l'attitude sexuelle passive originelle : complexe de castration, sentiment de culpabilité. C'est pourquoi, il est si remarqué que sadisme et masochisme occupent une place particulière au sein des perversions dans la mesure où l'activité et la passivité font partie des caractères généraux de la vie sexuelle.

---

<sup>211</sup> Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, trad. par Philippe Koeppel et Michel Gribinski (Paris: Gallimard, 1991), p.68.

<sup>212</sup> *Ibid.*, p.69.

<sup>213</sup> Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, p.69-70.

De cette manière nous savons que cruauté et pulsion sexuelle entretiennent « les liens les plus intimes » selon l'expression utilisée par Freud dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Aussi, il est constaté que toute douleur contient en soi la possibilité d'une sensation de plaisir. Il s'agit du facteur agressif de la libido car cette agression se mêle à la pulsion sexuelle et nous trouvons ici le reste d'appétits cannibaliques. Toutefois, la particularité la plus frappante indiquée par Freud, est que sa forme active et sa forme passive se rencontrent régulièrement de façon conjointe chez la même personne : « Celui qui, dans la relation sexuelle, éprouve du plaisir à causer de la douleur à autrui, celui-là est aussi capable de jouir comme d'un plaisir de la douleur que lui procurent les rapports sexuels. Un sadique est toujours en même temps un masochiste, même si le côté actif ou passif de la perversion peut être plus fortement développé chez lui »<sup>214</sup>. Ces penchants pervers sont appelés *couple d'opposés*. De même, le couple d'opposé sadisme-masochisme ne peut être déduite sans l'adjonction agression. En outre, concernant le facteur psychique dans les perversions, c'est précisément dans le cas des perversions les plus abominables qu'il faut admettre que la participation psychique à la transformation de la pulsion sexuelle est la plus large. En effet, en psychanalyse les symptômes ne naissent en aucun cas seulement aux dépens de la pulsion sexuelle dite normale, mais, ils constituent l'expression convertie de pulsions que l'on qualifierait de perverses si elles s'exprimaient directement dans des fantasmes ou dans des actes.

« Les symptômes se forment donc en partie aux dépens d'une sexualité *anormale* ; la *névrose est pour ainsi dire le négatif de la perversion* »<sup>215</sup>. À mode d'exemple, nous savons que lorsque l'on découvre dans l'inconscient une pulsion susceptible de se coupler avec une pulsion opposée, on constate que cette dernière est elle aussi en action. Freud conclue que toute perversion active s'accompagne de son pendant passif : celui qui souffre des conséquences du refoulement de motions sadiques trouve dans son penchant masochiste une autre source pour alimenter ses symptômes.

En 1924, Freud interroge *Le problème économique du masochisme*, car il présente une énigme du point de vue économique et met en évidence l'existence de la tendance masochiste dans la vie pulsionnelle. Si le principe de plaisir domine les processus psychiques de telle façon que le but immédiat de ceux-ci soit d'éviter le déplaisir et d'obtenir le plaisir, le masochisme est alors incompréhensible. « Si la douleur et le déplaisir peuvent être en eux-mêmes des buts,

---

<sup>214</sup> *Ibid.*, p.71.

<sup>215</sup> *Ibid.*, p.80

et non plus des avertissements, le principe de plaisir est paralysé, le gardien de notre vie psychique est comme sous l'effet d'un narcotique »<sup>216</sup>.

Freud confirme ainsi le danger du masochisme ; il n'en est pas de même dans le cas du sadisme. Il étudie ensuite le rapport entre le principe de plaisir et les deux espèces de pulsions, de mort et de vie ou érotiques. La description qu'il en fait est que tout déplaisir devrait coïncider avec une élévation et tout plaisir avec un abaissement de la tension d'excitation présente dans le psychisme, le principe de Nirvâna se tiendrait totalement au service des pulsions de mort, dont le but est de faire passer la vie « perpétuellement changeante à la stabilité de l'état inorganique »<sup>217</sup>. Toutefois, il semble que l'être humain puisse ressentir l'accroissement et le décroissement des grandeurs d'excitation ; « il n'est pas douteux qu'il existe des tensions s'accompagnant de plaisir et des détentes déplaisantes »<sup>218</sup>. En effet l'état d'excitation sexuelle est l'exemple le plus frappant d'une augmentation d'excitation qui s'accompagne ainsi de plaisir, mais il n'est certainement pas le seul. Dans tous les cas, Freud explique ici que le principe de Nirvâna, qui ressortit à la pulsion de mort, a subi dans l'être vivant une modification qui l'a transformé en principe de plaisir. Nous pouvons résumer comme suit : le principe de Nirvâna exprime la tendance de la pulsion de mort, le principe de plaisir représente la revendication de la libido et la modification de celui-ci, le principe de réalité représente l'influence du monde extérieur. Ils sont tous compatibles entre eux, bien qu'il puisse y avoir des conflits entre eux. La conclusion de Freud est que l'on ne peut se dispenser de désigner le principe de plaisir comme gardien de la vie.

Le masochisme se présente à nous sous trois formes, selon Freud : comme mode de l'excitation sexuelle, comme expression de l'être de la femme et comme norme du comportement dans l'existence. Nous pouvons distinguer un masochisme érogène, un masochisme féminin et un masochisme moral. Le masochisme érogène, le plaisir de la douleur, est aussi au fond de deux autres. Le masochisme apparaît aussi sous la forme de sentiment de culpabilité, généralement inconscient. À partir des fantasmes masochistes, l'on sait que ces fantasmes ou bien aboutissent à l'acte d'onanisme, ou bien constituent à eux seuls la satisfaction sexuelle. « Les dispositifs réels des pervers masochistes concordent parfaitement avec ces fantasmes, qu'ils soient exécutés comme une fin en soi ou qu'ils servent à établir la puissance

---

<sup>216</sup> Freud, *Névrose, psychose et perversion*, p.287.

<sup>217</sup> *Ibid.*, p.288.

<sup>218</sup> *Ibid.*

sexuelle et à introduire l'acte sexuel »<sup>219</sup>. Dans les deux cas le contenu manifeste est : être bâillonné, attaché, battu de douloureuse façon, fouetté, maltraité d'une façon ou d'une autre, forcé à une obéissance inconditionnelle, souillé, abaissé. Il devient évident ainsi que le masochiste « veut être traité comme un petit enfant en détresse et dépendant, mais il veut être surtout traité comme un enfant méchant »<sup>220</sup>. Les fantasmes masochistes placent la personne dans une position caractéristique de la féminité et donc ils signifient être castré, subir le coït ou accoucher ; c'est pourquoi l'on parle de masochisme féminin.

D'une part, dans le contenu manifeste des fantasmes masochistes « s'exprime aussi un sentiment de culpabilité : il est admis que la personne a commis un crime qui doit être expié par toutes ces procédures des douleurs et de tortures »<sup>221</sup>. Ce qui est intéressant, c'est que cela se présente comme une rationalisation superficielle des contenus masochistes, mais derrière se cacherait la relation à la masturbation infantile. D'autre part, ce facteur culpabilité est lié à cette forme du masochisme qui est le masochisme moral.

Le masochisme féminin reposerait entièrement sur le masochisme primaire, érogène, le plaisir de la douleur, étant donné que l'excitation sexuelle se produit comme effet marginal d'une série de processus internes dès lors que l'intensité de ces processus a dépassé certaines limites quantitatives. Alors, l'excitation de la douleur et du déplaisir devrait donc, elle aussi, avoir cette conséquence, affirme Freud. La co-excitation libidinale lors de la tension de la douleur et du déplaisir serait un mécanisme physiologique infantile, le fondement sur lequel est édifié dans le psychisme le masochisme érogène. Ensuite, tenant compte des deux espèces de pulsions, une autre hypothèse s'ensuit car la libido rencontre la pulsion de mort ou de destruction « qui y règne et qui voudrait mettre en pièces cet être cellulaire et amener chaque organisme élémentaire individuel à l'état de stabilité inorganique »<sup>222</sup>. La libido a pour tâche de rendre inoffensive cette pulsion destructrice et elle s'en acquitte en dérivant cette pulsion en grande partie vers l'extérieur, « bientôt avec l'aide d'un système organique particulier, la musculature, et en la dirigeant contre les objets du monde extérieur. Elle se nommerait alors pulsion de destruction, pulsion d'emprise, volonté de puissance »<sup>223</sup>. Une partie de cette pulsion est placée directement au service de la fonction sexuelle où elle a un rôle important. Freud nous dit que c'est là le sadisme proprement dit. L'autre partie qui ne se déplace pas vers l'extérieur,

---

<sup>219</sup> Freud, *Névrose, psychose et perversion*, 2005, p.289.

<sup>220</sup> *Ibid.*, p.290.

<sup>221</sup> *Ibid.*

<sup>222</sup> Freud, *Névrose, psychose et perversion*, 2005, p.291.

<sup>223</sup> *Ibid.*



elle reste dans l'organisme et se trouve liée libidinalement, c'est le masochisme originaire, érogène. C'est le « domptage de la pulsion de mort par la libido », selon l'expression de Freud. Il affirme que la pulsion de mort qui est à l'œuvre dans l'organisme serait le sadisme originaire, identique au masochisme. Par conséquent, après que sa plus grande part a été déplacée vers l'extérieur sur les objets, ce qui demeure comme résidu dans l'intérieur, c'est le masochisme érogène qui est devenu une composante de la libido. « Ce masochisme serait donc un témoin et un vestige de cette phase de formation dans laquelle s'est accompli cet alliage de la pulsion de mort et d'Éros [...] le sadisme ou pulsion de destruction, tourné vers l'extérieur, projeté, peut de nouveau être introjecté, tourné vers l'intérieur, régressant ainsi à sa situation première. Il donne alors le masochisme secondaire qui se surajoute au masochisme originaire »<sup>224</sup>.

Ce masochisme érogène prend part à toutes les phases de développement de la libido et leur emprunte les traits correspondants : l'angoisse d'être dévoré par l'animal totémique (père) a sa source dans l'organisation orale primitive, le désir d'être battu par le père provient de la phase suivante, sadique-anale ; le stade d'organisation phallique introduit dans le contenu des fantasmes la castration ; de l'organisation génitale dérivent les situations caractéristiques de la féminité, subir le coït et accoucher.

Par ailleurs, dans le masochisme moral la relation avec la sexualité se trouve relâchée ; dans les autres types de masochisme il importe que la souffrance provienne de la personne aimée. En revanche, dans le masochisme moral : « Ce qui importe c'est la souffrance elle-même ; qu'elle soit infligée par une personne aimée ou indifférente, cela ne joue aucun rôle ; elle peut aussi être causée par des puissances ou des circonstances impersonnelles, le véritable masochiste tend toujours la joue quand il a la perspective de recevoir une gifle »<sup>225</sup>. De même, la réaction thérapeutique négative, à laquelle l'on attribue un sentiment de culpabilité inconscient, évoque la force de cette motion opposée à la cure et est l'une de plus graves résistances. En effet, la satisfaction de ce sentiment de culpabilité inconscient est peut-être le plus important dans le bénéfice de la maladie. Ces résistances se dressent contre la guérison et ne veulent pas renoncer à l'état de maladie. C'est pourquoi « la souffrance qui accompagne la névrose est précisément le facteur par lequel celle-ci devient précieuse pour la tendance masochiste »<sup>226</sup>. L'économie psychique est basée ici sur une certaine quantité de souffrance à maintenir.

---

<sup>224</sup> *Ibid.*, p.292.

<sup>225</sup> Freud, *Névrose, psychose et perversion*, p.293.

<sup>226</sup> *Ibid.*, p. 293.

Freud ira jusqu'à changer l'expression de sentiment de culpabilité inconscient par besoin de punition qui recouvre les mêmes faits observés. Le surmoi porte la fonction de la conscience morale, aussi il est reconnu dans la conscience de culpabilité l'expression d'une tension entre moi et surmoi car « le moi réagit par des sentiments d'angoisse (angoisse morale) à la perception qu'il est resté en deçà des exigences posées par son idéal, le surmoi »<sup>227</sup>. La question étant de savoir comment ce surmoi est parvenu à ce rôle exigeant et pourquoi le moi devrait avoir peur lorsqu'il se produit une différence entre lui et son idéal, qui est son modèle à suivre. L'explication est que ce qui a donné naissance à ce surmoi, c'est que « les premiers objets des motions libidinales du ça, le couple parental, ont été introjectés dans le moi ; au cours de cette introjection la relation à ces objets a été déssexualisée, déviée de ses buts sexuels directs »<sup>228</sup>. C'est ainsi que le surmoi conserve dès lors des caractères essentiels des personnes introjectées, « leur puissance, leur sévérité, leur tendance à surveiller et à punir », affirme Freud. Le problème se pose donc lors de la désunion des pulsions qui s'introduit dans le moi et qui provoque une augmentation de la sévérité : « Le surmoi, la conscience morale à l'œuvre en lui, peut alors se montrer dur, cruel, inexorable à l'égard du moi qu'il a sous sa garde. L'impératif catégorique de Kant est ainsi l'héritier direct du complexe d'Œdipe »<sup>229</sup>. Le surmoi, substitut du complexe d'Œdipe devient aussi le représentant du monde extérieur réel car ces mêmes personnes qui agissent dans le surmoi sous la forme d'instance morale appartiennent aussi au monde extérieur. Sans doute, d'un point de vue historique, le complexe d'Œdipe se révèle être la source de notre éthique individuelle, la source de notre morale.

Toutefois, une autre figure à saisir et qui débute avec les parents est le Destin, affirme Freud, « puissance obscure que seuls très peu d'entre nous parviennent à concevoir de façon impersonnelle. Tous ceux qui transfèrent la conduite du monde à la Providence, Dieu ou la Nature, continuent à ressentir ces forces « comme un couple parental »<sup>230</sup>. Nous pouvons en déduire que le Destin du sujet est le destin du couple parental. Une telle conception parentale du destin implique une angoisse réelle de mort éprouvée par les êtres humains et il paraît difficile de s'en libérer, affirme Freud.

En ce qui concerne le masochisme moral, le sujet donne l'impression d'être excessivement inhibé moralement, comme s'il était sous la domination d'une conscience

---

<sup>227</sup> *Ibid.*, p. 294.

<sup>228</sup> *Ibid.*

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 295.

<sup>230</sup> Freud, *Névrose, psychose et perversion*, p.295.

morale particulièrement sensible. Dans ce cas l'accent porte sur le sadisme accru du surmoi auquel se soumet le moi. Autrement, dans le masochisme moral, l'accent porte au contraire « sur le masochisme propre du moi qui réclame punition, qu'elle vienne du surmoi ou de l'extérieur, des puissances parentales »<sup>231</sup>. Par conséquent, dans les deux cas on revient à un besoin qui est satisfait par la punition et la souffrance. En revanche, le sadisme du surmoi est le plus souvent conscient, tandis que la tendance masochisme du moi reste inconsciente.

Le sentiment de culpabilité serait donc un besoin de punition de la part d'une puissance parentale, voire de la part du Destin. Puis, le désir d'être battu par le père est très proche de cet autre désir : avoir des rapports sexuels passifs (féminins) avec lui. Le premier n'étant qu'une déformation régressive du second. De surcroît, il est important de remarquer que « le masochisme engendre la tentation de commettre le « péché », celui-ci devant être ensuite expié par les reproches de la conscience morale sadique ou bien par le châtement du Destin, la grande puissance parentale »<sup>232</sup>. Nous nous trouvons au cœur des mécanismes qui opèrent chez le sujet qui énonce la mort et qui manifeste la certitude que son auto-destruction c'est son destin, le passage à l'acte n'étant que la précipitation vers ce destin-là. Sans doute, le lien se trouve dans une inscription originaire ; nous constatons que ces patients qui se trouvent pour une raison ou une autre si proche de la mort, ont été à leurs yeux des enfants non désirés. Dans le rapport du désir au signifiant nous trouvons une articulation essentielle qui se manifeste par l'introjection du discours parental et par le discours du sujet, en tant que sujet de l'héritage. Le désir en tant que demande, au début de l'existence, se manifeste par des signes, interprétés et interprétables. Dans le séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, Lacan fait allusion, par exemple au « signe du bâton, de la cravache, ou de quoi que ce soit qui frappe. C'est un élément par où même un effet désagréable peut devenir distinction subjective et instaurer la relation même où la demande pourra être reconnue comme telle »<sup>233</sup>. À l'aube de son existence, le sujet se présente comme la surface sur laquelle peut s'inscrire tout ce qui peut être donné par la suite. Lacan émet le *chèque tiré en blanc* comme analogie sur lequel tous les dons sont possibles. La relation d'amour s'installe et le sujet donne ce qu'il n'a pas.

De même, la douleur de l'existence peut aussi se manifester par le « signe d'être », selon l'expression de Lacan car le sort du sujet humain y est lié à travers son rapport. Ce signe d'être

---

<sup>231</sup> *Ibid.*, p.296.

<sup>232</sup> Freud, *Névrose, psychose et perversion*, p.296-297.

<sup>233</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre V Les formations de l'inconscient: 1957 - 1958*, Le séminaire de Jacques Lacan 5 (Paris: Éditions du Seuil, 1998), p.253.

est « l'objet de toutes sortes de passions et qui présentifie dans ce procès la mort. Dans son lien à ce signe, le sujet est en effet assez détaché de lui-même pour pouvoir avoir à sa propre existence ce rapport unique [...] qui constitue la dernière forme de ce que nous appelons dans l'analyse le masochisme, à savoir ce par quoi le sujet appréhende la douleur d'exister »<sup>234</sup>. En revanche, le discours de l'inconscient n'est pas le dernier mot de l'inconscient car il est supporté par le désir de reconnaissance du sujet. Or, il est précisément question de désir et de reconnaissance dans notre clinique de l'énonciation de la mort dans l'acte d'auto-punition.

Par conséquent, dans la triade enfant, mère, père, l'enfant désiré est investi comme idéal du moi. Ces termes de la triade sont les fondations signifiantes de toute son évolution. La mère en tant que premier objet symbolisé dont la présence ou l'absence deviendront signe du désir pour le sujet sera aussi l'objet auquel « s'accrochera son propre désir, et qui fera ou non de lui, non pas simplement un enfant satisfait ou non, mais un enfant désiré ou non désiré »<sup>235</sup>. Nous sommes assez d'accord avec cette affirmation de Lacan où il spécifie que ce principe clinique, ce n'est pas une construction arbitraire. Bien évidemment, au-delà d'un fait réel où l'enfant a pu être prévu ou non, il est question de ce que la mère véhiculera du désir, cet enthousiasme ou cette déception vis-à-vis de l'existence sera le signe qui donnera la tonalité à l'être du sujet. Il est nécessaire de rappeler que la dialectique du désir est en relation directe avec la dialectique de l'existence, cet éclat en plus. Au-delà du fait qu'il ait été attendu ou pas, est-ce que le sujet s'est senti attendu ? Il s'agit de ces conséquences en cascade, décrites par Lacan, de déstructuration presque infinie, « le fait pour un sujet, avant sa naissance, d'avoir été, à tel ou tel moment, un enfant plus ou moins satisfait. Le terme d'enfant désiré répond à la constitution de la mère en tant que siège du désir, et à toute la dialectique du rapport de l'enfant au désir de la mère »<sup>236</sup>, ceci se concentre dans le fait primordial du symbole de l'enfant désiré ; le père étant à la place de créateur.

Ensuite, si nous revenons à la définition freudienne, il est affirmé que le masochisme engendrerait donc la tentation de commettre le péché qui devra par la suite être expié par les reproches de la conscience morale sadique ou bien par le châtement du Destin, en tant que grande puissance parentale. Or, puisqu'il est question de provoquer la punition par cet ultime représentant parental qui est le Destin : « Le masochiste doit agir à l'encontre de ce qui

---

<sup>234</sup> Lacan, p.256.

<sup>235</sup> *Ibid.*, p.257.

<sup>236</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre V Les formations de l'inconscient: 1957 - 1958*, Le séminaire de Jacques Lacan 5 (Paris: Éditions du Seuil, 1998), p.257.

convient, œuvrer contre son propre intérêt, détruire les perspectives qui s'ouvrent à lui dans le monde réel et éventuellement anéantir sa propre existence réelle »<sup>237</sup>. Il nous semble trouver ici le noyau des mécanismes qui amènent nos patients à s'auto-punir jusqu'à anéantir leur existence dans la réalité. Nous retenons donc ces verbes : agir à l'encontre, œuvrer contre, détruire, anéantir. Des verbes qui otent la vie. Nous pouvons introduire l'exemple d'une patiente que nous avons en analyse : à quinze ans elle a été séduite par son professeur de karaté avec lequel elle a commencé une aventure qui a duré deux ans, « je savais qu'il était marié, sa femme et ses enfants venaient aux entraînements », madame C. affirme : « je n'ai pas refusé ». Des rencontres furtives ont caractérisé cette relation : « je ne pouvais le dire à personne », « c'était illégal », « il prenait des risques pour moi », scotomisant complètement la tonalité incestueuse de ce rapport à l'élève : elle. Madame C. a pu dire : « c'était mon premier », elle a ainsi fait son entrée dans la sexualité, puissions-nous dire adulte, avec cette tonalité de transgression. Un jour, sa femme les a surpris dans la voiture, il a dû s'arrêter et sa femme a voulu frapper madame C. : « il s'est interposé pour que je puisse rentrer chez moi ». Quelques heures plus tard, elle mettait la scène réelle en acte faute de pouvoir crier à l'aide : elle a pris des médicaments, s'est enfermée dans sa chambre et elle s'est mise un sac en plastique sur la tête. Madame C ne peut se rappeler qui l'a retrouvée, mais elle était inconsciente et a dû être hospitalisée. Elle a gardé le secret de sa relation. Elle a pu dire que sa tentative de suicide fut motivée parce qu'elle ne supporta pas de « faire mal à l'autre ». Le sentiment de culpabilité est encore présent, elle continua à se punir autrement sans prendre complètement position ou possession de son désir. Où l'amena cette sexualité transgressive ? Que pouvait énoncer le sac qui couvrait son visage ? L'étouffement du secret ? Craignait-elle d'être jetée ensuite à la poubelle ?

Dans tous les cas, elle eut commis effectivement le péché, madame C et son amant ont transgressé la loi morale. Il était en position d'autorité et elle « n'a pas refusée », « j'étais jeune » répète-elle sans cesse. Aujourd'hui, elle énonce sa faute et protège l'homme qui visiblement l'a séduite. En effet, c'est l'apparition de la femme qui a précipité madame C à l'acte. Savoir qu'elle blessait une femme, ce ne fut point possible. Néanmoins, la scène à trois ne cessera de se répéter dans sa vie. Non seulement dans le fantasme, elle est constamment rattrapée par le réel. Depuis, dans sa vie d'adulte, elle peut décrire une sexualité qui cherche constamment « satisfaire l'autre », elle teste, sans donner l'impression d'être satisfaite. Entre tentatives de ménage à trois ou échangisme, son mari a cherché constamment autre chose.

---

<sup>237</sup> Sigmund Freud, *Névrose, psychose et perversion*, trad. par Jean Laplanche (Paris: Presses Universitaires de France, 2005), p.297.

Progressivement, cela a dérivé, il consommait du porno à outrance, « je ne le satisfaisais plus » et il a commencé à faire ses ménages à trois sans madame C. Cependant, tout en parlant de lui, l'accusant de pervers, nous savons qu'elle nous parle aussi d'elle et de sa sexualité qui a l'air de lui échapper depuis ce sac poubelle dans la tête. Qu'est-ce qui devait rester anonyme, voilé ? Quel a été le rôle de cette scène pornographique qui paraissait tourner en boucle entre son mari et elle ? « Au début, je savais que je l'excitais, après, je ne l'excitais plus ».

Nous sommes d'accord pour affirmer que « la vérité du sexe, cherchée par le sexe, veut dire que pour tous, les objets de jouissance - le porno n'en étant qu'une voie - donnent l'illusion d'être à la bonne place, d'avoir fait la bonne rencontre [...] mais la psychanalyse nous dit qu'il n'y a pas de vérité atteinte dans le sexe, qu'en ceci le sexe ne nous laisse jamais tranquille, qu'il nous offre que des 'semblants' d'objets et des jouissances partielles, ce qui n'est pas si mal »<sup>238</sup>. Dans ce sens, est-ce qu'ils ont pu partager cet objet de jouissance et jusqu'où ? Est-ce que la sexualité de monsieur et madame C s'est retrouvée entre la scène pornographique regardée à l'écran et la scène dont « il » rêvait ? Une fois de plus, ignorant ces tendances à elle et la satisfaction que cela lui procurait, madame C peut énoncer qu'elle n'était « finalement pas contre », tout en affirmant qu'elle pouvait même mettre mal à l'aise la troisième personne. Est-ce qu'elle maîtrisait tout ? « J'étais à l'aise » nous dit-elle. Notons ici, comme l'affirme Eric Bidaud, dans *Psychanalyse et pornographie*, que l'amour est ce qui regarde le porno, « le porno certes accentue l'écart entre le désir, l'excitation et la condition amoureuse mais par cet écart même préserve les possibilités amoureuses de son amateur. L'amour est l'énigme, voire le problème »<sup>239</sup> qui nous regarde pourrions-nous rajouter. Effectivement, il ne s'agit pas d'un regard pathologique par rapport à la pornographie, mais il s'agit de la poser comme point de rencontre possible entre madame C et son mari par rapport à la satisfaction ou jouissance de l'un et de l'autre. Selon E. Bidaud, tout comme la masturbation a pu être désignée comme maléfique dans le passé, à présent elle ne peut plus être cataloguée d'anormale, il s'agirait donc du porno en tant que figure contemporaine, ce qui serait désigné comme l'objet à contrôler, sous le nom de l'addiction, de l'excès.

Alors, est-ce que pour monsieur, c'était de la masturbation ? Était-ce une sexualité auto-érotique, alors que madame cherchait « à lui plaire » ? Quel rapport ou bien quel chemin a-t-elle pris depuis cette sexualité transgressive avec son maître de karaté à quinze ans et toutes les répétitions qui sont venues ensuite où elle fut la troisième en tant qu'objet sacrifié cherchant à

---

<sup>238</sup> Éric Bidaud, *Psychanalyse et pornographie* (Paris, France : La Musardine, DL 2016, 2016), p.206-207.

<sup>239</sup> *Ibid.*, p.207.

plaire à l'autre ? D'ailleurs on peut donc se demander où était le problème ? Bien que madame C décrive tout en négation et négatif : « il me testait », « je ne voulais pas », « comment j'ai pu ! », « je le faisais pour lui », « j'ai recommencé après », « je ne pouvais pas parler ». Rien ne paraissait la surprendre ni trop la déranger, si ce n'est que progressivement, notamment avec la naissance de ses deux filles, elle s'est sentie mise en-dehors de la scène, comme si par la suite c'était sa vie qu'elle regardait passer à l'écran passivement. Elle ne fut plus satisfaite, elle ne satisfaisait plus l'autre.

Le retournement du sadisme contre la personne propre se produit régulièrement lors de la *répression culturelle des pulsions* qui retient une grande partie des composantes pulsionnelles destructives de s'exercer dans la vie, affirme Freud. En effet, « on peut se représenter que cet élément de la pulsion de destruction qui a fait retraite se traduit sous la forme d'une augmentation du masochisme dans le moi »<sup>240</sup>. D'une part, la tentative de suicide de madame C peut relever partiellement du retournement de ce sadisme. D'autre part, la voix de la conscience morale, possiblement caractérisée par une tonalité sévère, a parlé en elle, « évidemment, j'ai fait une TS », nous a-t-elle dit. Évidemment ? Nous nous demandons pour qui il était si évident qu'elle devait se punir. Elle a pu faire une association importante concernant sa sexualité, en décrivant ses parents comme deux adultes assez froids et détachés : « ils ne nous ont jamais ni touché ni fait des caresses, rarement embrassés », « dans ma famille, on ne se faisait pas la bise, on se serrait la main », « je voulais essayer autre chose, m'ouvrir ».

Dans le même temps, les phénomènes de la conscience morale nous suggèrent que la destruction qui fait retour du monde extérieur est aussi reprise par le surmoi et qu'elle élève son sadisme contre le moi. « Le sadisme du surmoi et le masochisme du moi se complètent mutuellement et s'unissent pour provoquer les mêmes conséquences. À mon avis, c'est seulement ainsi qu'on peut comprendre que de la répression pulsionnelle résulte — souvent ou de façon tout à fait générale — un sentiment de culpabilité et que la conscience morale devient d'autant plus sévère et sensible que la personne s'abstient d'agression contre d'autres »<sup>241</sup>. De cette manière, lorsque le sujet se punit, il est pertinent et nécessaire de se demander à qui il adresse cette agression.

Le masochisme moral devient ainsi le témoin classique de l'existence de l'union pulsionnelle. « Son caractère dangereux provient du fait qu'il a son origine dans la pulsion de

---

<sup>240</sup> Freud, *Nevrose, psychose et perversion*, p.297.

<sup>241</sup> Freud, p.297.

mort, qu'il correspond à la partie de celle-ci qui a évité d'être tournée vers l'extérieur sous forme de destruction. Mais comme il a d'autre part la signification d'une composante érotique, même l'autodestruction de la personne ne peut se produire sans satisfaction libidinale »<sup>242</sup>. Nous trouvons ici un des principaux paradoxes pulsionnels, c'est pourquoi aussi bien le masochisme que le suicide entretiennent cette part d'énigme.

Par rapport à la signification secrète ou cachée de la tendance masochiste, Theodor Reik énonce des traits communs à toutes les formes de masochisme. L'impression paradoxale est commune à toutes ces formes. Le paradoxe, le défi, la révolte secrète, constituent pour lui la base et son essence. Il résume la théorie freudienne du masochisme comme la tendance inconsciente à chercher la souffrance et à en tirer du plaisir. Le masochisme serait ainsi défini comme un désir inconscient d'être puni. Tout se passe comme si ces personnes étaient leurs pires ennemis, elles réussissent à gâter leur plaisir et leur travail, se refusant un bonheur mérité, dans les cas extrêmes, mettant en danger leur vie même. « Comme si un destin hostile les avait maudites, comme si elles étaient victimes de mauvais tours joués par tous et par tout ce qui vient en contact avec elles »<sup>243</sup>. Toutefois, l'observation analytique permet de relever la façon théâtrale dont ces désastres sont exposés, ils présentent le cours de ces accidents comme si le destin ou quelque dieu maléfique, affirme Reik leur avait assigné tous les mauvais numéros dans la loterie de la vie. La force inconsciente qui pousse le sujet à se refuser le bonheur et le succès serait toujours le besoin d'être puni. C'est pourquoi l'autorité cachée au fond du moi qui prend la place du juge agit constamment : l'analyse montre que non seulement ces punitions sont attendues, « mais qu'elles sont même inconsciemment désirées, que ces gens tendent à être punis même s'ils ne le savent pas, ou ne veulent pas le savoir. Ces individus agissent comme s'ils étaient contrôlés par des lois morales et des prohibitions rigoureuses, et comme s'ils étaient forcés de se punir pour leur avoir désobéi »<sup>244</sup>. Nous pouvons retrouver ici la notion de Freud, concernant le fantasme d'être aimé par le père, ainsi qu'avoir des rapports passifs ou féminins avec lui : « Être battu, dans le fantasme masculin -pour le nommer brièvement et d'une manière qui je l'espère ne prête pas à confusion - c'est aussi bien être aimé au sens génital du terme, après un rabaissement dû à l'agression »<sup>245</sup>. Originellement le fantasme inconscient masculin n'a donc pas eu pour formule « je suis battu par le père », mais plutôt : je suis aimé par le père. Chez la fille, le fantasme de fustigation a une étape préliminaire dans laquelle la fustigation

---

<sup>242</sup> *Ibid.*

<sup>243</sup> Theodor Reik, *Le masochisme*, trad. par Matila Costiescu Ghyka (Paris: Payot & Rivages, 2000), p.20.

<sup>244</sup> *Ibid.*

<sup>245</sup> Freud, *Nevrose, psychose et perversion*, p.238.



apparaît avec sa signification indifférente et concerne une personne jalousement haïe. Lors du passage au fantasme conscient qui se substitue au précédent, la fille maintient la personne du père mais elle change la personne battue et le sexe de celle-ci. Selon Freud, chez la fille la situation originellement masochiste (passive) est transformée par le refoulement en une situation sadique dont le caractère sexuel est très effacé.

D'un autre point de vue, le masochiste recherche en réalité les mêmes plaisirs que nous, affirme Reik, mais il y parvient par une autre route, par un détour : « Intimidé par l'anxiété menaçante, oppressé par l'idée de la punition et, plus tard, par un sentiment inconscient de culpabilité, il a trouvé sa voie particulière pour éviter l'anxiété et gagner son plaisir. Il se soumet volontiers à la punition, à la souffrance et aux humiliations, et a ainsi audacieusement acheté le droit de savourer la satisfaction qui auparavant lui était refusée »<sup>246</sup>. De même, il admet que le facteur sexuel est le facteur prévalant dans la perversion, et il n'a pas complètement disparu dans ce que Reik appelle masochisme social - masochisme total. L'agressivité déguisée, la volonté de puissance et l'ambition sont présentes pour lui, en lien avec l'affinité érotique pour l'homme comme modèle et comme rival. La crainte d'une punition extérieure ou « celles de griffes du remords est maîtrisée dans chaque cas par la fuite en avant »<sup>247</sup>. Il le décrit ainsi comme l'essence de la perversion sexuelle et l'attitude générale envers la vie. Reik résume ainsi l'essence et le but du masochisme en peu de mots : *à la victoire par la défaite*. La satisfaction se trouve dans les forces de prohibition et de punition. « Le masochiste n'accepte pas la punition et l'humiliation : il les anticipe »<sup>248</sup>. Le masochisme est du sadisme battant en retraite, mais avec l'assurance et l'attente intérieure de la dernière poussée en avant, caractérisée par une attitude de défi inconscient dans la défaite. Ce sentiment secret de supériorité tire sa force d'une fantaisie qui nie les lois du temps et qui prolonge indéfiniment l'attente. « Le masochiste sexuel, lui, est prêt à acheter son plaisir fugace avec la gêne et la souffrance, la torture, et même avec sa vie »<sup>249</sup>.

Par ailleurs, la notion d'un masochisme originelle décrite par Freud dans la Métapsychologie, est reprise par Lacan. Il explique que la signification d'au-delà du principe du plaisir ne suffit pas. Ce n'est pas si simple ! « Le masochisme n'est pas un sadisme inversé, le phénomène de l'agressivité ne s'explique pas simplement sur le plan de l'identification

---

<sup>246</sup> Reik, *Le masochisme*, p.410.

<sup>247</sup> *Ibid.*, p.411.

<sup>248</sup> *Ibid.*

<sup>249</sup> Reik, *Le masochisme*, p.412.

imaginaire. Ce que Freud nous enseigne avec le masochisme primordial, c'est que le dernier mot de la vie, lorsqu'elle a été dépossédée de sa parole, ne peut être que la malédiction dernière qui s'exprime au terme d'*Œdipe à Colonne*. La vie ne veut pas guérir. La réaction thérapeutique négative lui est foncière. La réalisation du sujet par une parole qui vient d'ailleurs et le traverse »<sup>250</sup>. Comme peut l'expliquer Lacan, le vrai, ça fait plaisir et c'est ce qui le distingue du réel. Le réel, ça ne fait pas plaisir, forcément : la jouissance, c'est du réel. En effet, la difficulté vient de là car « la jouissance du réel comporte le masochisme »<sup>251</sup>, le masochisme est le majeur de la jouissance que donne le réel. Nous sommes ici questionnés par cette idée et prototype de père-version que Lacan associe à être le rédempteur dans notre tradition. Ce serait dans la mesure où il y a rapport de fils à père qu'a surgi cette idée de rédempteur. Nous pouvons à partir de là continuer avec l'idée de la castration reprise par la suite : « La castration, c'est que le phallus, ça se transmet de père en fils, et ça comporte même quelque chose qui annule le phallus du père avant que le fils n'ait le droit de le porter. Freud se réfère à l'idée de la castration essentiellement de cette façon, où la castration est une transmission manifestement symbolique »<sup>252</sup>.

Dans le cas du sujet mélancolique, il est question ici des doubles pulsionnels sadiques et masochistes pour M-C. Lambotte à condition de ne pas occulter la jouissance de la position d'exception qu'occupe le mélancolique. Il est intéressant de souligner ce que l'auteur propose en termes de lecture des traits sadiques et masochistes comme incidences auto-destructrices et agressives. Ces versants relèveraient d'une organisation défensive primaire liée au trauma : « Dans la mélancolie, le couple masochisme/sadisme renverrait donc à une phase très primaire de développement de l'appareil psychique, en deçà de la représentation qu'un effet traumatique aura définitivement empêchée de se former »<sup>253</sup>.

---

<sup>250</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre II Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse 1954-1955*, éd. par Jacques-Alain Miller (Paris: Ed. du Seuil, 2001), p.318.

<sup>251</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre XXIII Le Sinthome 1975-1976*, éd. par Jacques-Alain Miller, Le Champ freudien (Paris: Seuil, 1973), p.78.

<sup>252</sup> *Ibid.*, p.85.

<sup>253</sup> Lambotte, *La mélancolie*, p.84.

#### 4.1. Retournement de la pulsion sur la personne propre

Dans la métapsychologie, Freud explique, comme nous l'avons vu précédemment, le retournement sur la personne propre à travers l'exemple du masochisme qui serait précisément un sadisme retourné sur le moi propre, ainsi que l'exhibition inclut le fait de regarder son propre corps. « Le masochiste jouit, lui aussi, de la fureur dirigée sur sa propre personne »<sup>254</sup>, l'essentiel dans le processus est donc le changement de l'objet, le but demeurant inchangé.

En effet, pour le couple d'opposés sadisme-masochisme, on peut représenter le processus comme suit : le sadisme consiste en une activité de violence, une manifestation de puissance à l'encontre d'une autre personne prise comme objet. Ensuite, « cet objet est abandonné et remplacé par la personne propre »<sup>255</sup>. En même temps, s'accomplit une transformation du but pulsionnel actif en passif. De nouveau est cherchée comme objet une personne étrangère qui doit assumer le rôle du sujet. Ce cas est ce qu'on appelle communément masochisme, « la satisfaction passe, également dans ce cas, par la voie du sadisme originaire, dans la mesure où le moi passif reprend, sur le mode fantasmatique, sa place antérieure, qui est maintenant cédée au sujet étranger »<sup>256</sup>. Tout particulièrement, il nous intéresse ici de souligner la distinction que fait Freud à cette époque quant au refus d'admettre une satisfaction masochiste plus directe, « un masochisme originaire qui ne serait pas issu du sadisme », ce qui plus tard sera confirmé.

Nous trouvons aussi l'exemple de la pulsion sadique dans la névrose obsessionnelle. Le besoin de tourmenter devient tourment infligé à soi-même, auto-punition et non masochisme, « de la voix active le verbe passe non pas à la voix passive mais à la voix moyenne réfléchie »<sup>257</sup>. Pour concevoir le sadisme, il faut savoir que cette pulsion semble à côté de son but général, poursuivre une action commandée par un but tout à fait spécial : « Il faut humilier, dominer, mais aussi infliger de la douleur »<sup>258</sup>. Ce qui est complexe c'est de suivre ces mouvements pulsionnels, qui ne sont pas nécessairement prévisibles mais une fois déclenchés, l'engrenage suit son cours. L'observation psychanalytique montre, par exemple, qu'infliger de la douleur ne joue aucun rôle dans les buts originairement poursuivis par la pulsion. Ce n'est pas ce qui

---

<sup>254</sup> Freud, *Métapsychologie*, p.25.

<sup>255</sup> *Ibid.*, p.26.

<sup>256</sup> *Ibid.*

<sup>257</sup> *Ibid.*, p.27.

<sup>258</sup> Freud, *Métapsychologie*, p.27.

visé l'enfant sadique, dit Freud. « Mais, une fois que la transformation en masochisme s'est accomplie, les douleurs se prêtent parfaitement à fournir un but passif masochiste »<sup>259</sup>. Les sensations de douleur, comme d'autres sensations de déplaisir, débordent sur le domaine de l'excitation sexuelle et provoquent un état de déplaisir ; « voilà pourquoi on peut aussi consentir au déplaisir de la douleur ». C'est pourquoi, une fois qu'éprouver de la douleur est devenu un but masochiste, le but sadique, infliger des douleurs, peut aussi apparaître, rétroactivement : « Provoquant ces douleurs pour d'autres, on jouit soi-même de façon masochiste dans l'identification avec l'objet souffrant »<sup>260</sup>. Autrement dit, l'on jouit ainsi, non pas de la douleur elle-même, mais de l'excitation sexuelle qui l'accompagne. Freud en conclut que « jouir de la douleur serait donc un but originairement masochiste, mais qui ne peut devenir un but pulsionnel que chez celui qui est originairement sadique »<sup>261</sup>.

Nous rappelons ce qui est souligné en *Deuil et mélancolie* par Freud concernant cette tension et excitation pulsionnelle qui se traduit en ce qu'un névrosé « n'éprouve pas d'intention suicidaire qui ne soit le résultat d'un retournement sur soi d'une impulsion meurtrière contre autrui ; mais nous ne comprenons toujours pas quel jeu de forces pouvait transformer en acte une telle intention »<sup>262</sup>. Or, l'analyse de la mélancolie enseigne que le moi ne peut se tuer que lorsqu'il peut, de par le retour de l'investissement d'objet, se traiter lui-même comme un objet, lorsqu'il lui est loisible de diriger contre lui-même l'hostilité qui vise un objet et qui représente la réaction originaire du moi contre des objets du monde extérieur. De même, Freud arrive donc à la conclusion que dans la régression l'objet a certes été supprimé mais il s'est pourtant avéré plus puissant que le moi lui-même. Il s'ensuit donc que dans ces deux situations opposées, l'état amoureux le plus extrême et le suicide, le moi est écrasé par l'objet, ce que nous avons constaté avec nos différentes situations cliniques, puisqu'en général ce qui pousse à l'acte est en lien avec la perte d'un objet aimé auquel le sujet s'est identifié.

### **Identification, image et narcissisme**

Plus précisément, l'identification est la forme la plus originaire du lien affectif à un objet, selon Freud. Par voie régressive, elle devient le substitut d'un lien objectal libidinal : par introjection de l'objet dans le moi. Elle peut naître à chaque rencontre significative et donc créer

---

<sup>259</sup> *Ibid.*

<sup>260</sup> *Ibid.*, p.28.

<sup>261</sup> *Ibid.*, p.159.

<sup>262</sup> *Ibid.*, p.160-161.

un nouveau lien. L'identification est un processus par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme totalement ou partiellement, sur le modèle de celui-ci. La personnalité se constitue et se différencie par une série d'identifications et c'est l'opération par laquelle le sujet humain se constitue. Elle aspire à rendre le moi propre semblable à l'autre pris comme modèle et elle est la forme la plus précoce et la plus originaire au lien affectif. Elle est inconsciente, partielle et limitée. Ainsi, la compassion naît de l'identification.

Nul ne peut dénier aujourd'hui l'importance de l'identification à l'image spéculaire, associée au stade du miroir, théorisée par Jacques Lacan en 1936 pour la première fois, le stade du miroir serait, en effet un formateur de la fonction du Je. C'est pourquoi, il suffit de comprendre le stade du miroir *comme une identification* au sens plein que l'analyse donne à ce terme, affirme Lacan, « à savoir la transformation produite chez le sujet, quand il assume une image »<sup>263</sup>. Ce moment peut se produire entre 6 mois et 18 mois, il s'agit de la précipitation du je en une forme primordiale avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre. Nous constatons l'importance accordée à l'assomption jubilatoire de son image spéculaire par l'être encore plongé dans l'impuissance motrice et la dépendance du nourrissage qu'est le petit homme à ce stade infans, nous dit Lacan. « Nous paraîtra dès lors manifester en une situation exemplaire la matrice symbolique où le je se précipite en une forme primordiale, avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre et que le langage ne lui restitue dans l'universel sa fonction de sujet »<sup>264</sup>.

Encore, la particularité serait que cette forme situe l'instance du moi, dès avant sa détermination sociale, dans une ligne de fiction, à jamais irréductible pour le seul individu. Ce processus implique la forme totale du corps, prégnance liée à l'espèce, à l'image du semblable. Lacan explique que son apparition symbolise la permanence mentale du je en même temps qu'elle préfigure sa destination aliénante, étant donné le rôle du miroir dans les apparitions du double où se manifestent différentes réalités psychiques. C'est pourquoi, l'image spéculaire semble être le seuil du monde visible, ce qui se constate dans la clinique à travers l'hallucination et dans le rêve l'imago du corps propre.

Les réflexions de la dialectique sociale, structurée comme paranoïaque, selon Lacan, incitent à reconnaître dans la captation spatiale que manifeste le stade du miroir l'effet chez

---

<sup>263</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre I Les écrits techniques de Freud: 1953 - 1954*, éd. par Jacques-Alain Miller, Le séminaire de Jacques Lacan, Livre 1 (Paris: Éd. du Seuil, 1998), p.93.

<sup>264</sup> *Ibid.*

l'homme. La fonction du stade du miroir « s'avère pour nous dès lors comme un cas particulier de la fonction de *l'imago* qui est d'établir une relation de l'organisme à sa réalité »<sup>265</sup>. Cette dialectique temporelle et d'images, projette en histoire la formation de l'individu, le stade de miroir serait alors un drame dont la poussée interne se précipite de l'insuffisance à l'anticipation pris au leurre de l'identification spatiale, qui machine les fantasmes qui se succèdent d'une image morcelée du corps à une forme total. Le moment d'achèvement du stade du miroir inaugure par l'identification à l'imago du semblable et le drame de la jalousie primordiale « la dialectique qui dès lors lie le *je* à des situations socialement élaborées »<sup>266</sup>. Tout le savoir bascule dans la médiatisation par le désir de l'autre, c'est le narcissisme primaire au niveau de l'investissement libidinal.

Cette forme d'identification est essentielle pour ensuite intégrer l'idée de l'agressivité comme identification narcissique, étant donné que l'agressivité se manifeste dans une expérience subjective par sa constitution même, qui a pour fond la pulsion de mort, comme tension dans le face à face avec l'autre. L'agressivité nous est donnée comme intention d'agression et comme image de dislocation corporelle, ainsi l'agressivité est la tendance corrélative d'un mode d'identification narcissique et qui détermine la structure formelle du moi de l'homme, selon Lacan (1948), et du registre d'entités caractéristique de son monde. En effet, « chez l'homme 'affranchi' de la société moderne, voici que ce déchirement révèle jusqu'au fond de l'être sa formidable lézarde. C'est la névrose d'auto-punition, avec les symptômes hystérico-hypocondriaques de ses inhibitions fonctionnelles, avec les formes psychasthéniques de ses déréalisations de l'autrui et du monde, avec ses séquences sociales d'échec et de crime »<sup>267</sup>.

Du point de vue du narcissisme, l'être humain a deux objets sexuels originaires, selon Freud : lui-même et la femme qui lui donne ses soins. C'est ainsi que nous présumons le narcissisme primaire de tout être humain, narcissisme qui peut venir s'exprimer de façon dominante dans son choix d'objet. En effet, les voies qui mènent au choix d'objet décrites par Freud affirment que l'on aime selon le type narcissique : ce que l'on est soi-même ; ce que l'on a été soi-même ; ce que l'on voudrait être soi-même et la personne qui a été une partie du propre soi. Selon le type par étayage : on aime la femme qui nourrit, l'homme qui protège.

---

<sup>265</sup> *Ibid.*, p.95.

<sup>266</sup> Lacan, *Les écrits techniques de Freud*, 1998, p.97.

<sup>267</sup> *Ibid.*, p.123.

Par ailleurs, le narcissisme primaire de l'enfant se constitue à partir de l'amour des parents. Puis, si l'on considère l'attitude de parents tendres envers leurs enfants, il est question de leur propre narcissisme. Il existe ainsi devant l'enfant une tendance à renouveler à son sujet la revendication de privilèges depuis longtemps abandonnés : « L'enfant aura la vie meilleure que ses parents, il ne sera pas soumis aux nécessités dont on a fait l'expérience qu'elles dominaient la vie. Maladie, mort, renonciation de jouissance, restrictions à sa propre volonté ne vaudront pas pour l'enfant [...] Il accomplira les rêves de désir que les parents n'ont pas mis à exécution, il sera un grand homme, un héros, à la place du père ; elle épousera un prince, dédommagement tardif pour la mère »<sup>268</sup>. L'amour des parents, si touchant, dit Freud, et, au fond, si enfantin, n'est rien d'autre que leur narcissisme qui vient de renaître. L'agressivité latente est déjà perceptible dans ce mouvement de projection et de face à face. Nous trouvons ici une partie de la problématique de l'idéal auquel le moi sera mesuré.

La formation d'idéal augmente les exigences du moi et c'est elle qui agit le plus fortement en faveur du refoulement ; la sublimation représente l'issue qui permet de satisfaire à ces exigences sans amener le refoulement. Plus précisément, l'instance psychique qui accomplit la tâche de veiller à ce que ce soit assurée la satisfaction narcissique provenant de l'idéal du moi et qui observe sans cesse le moi actuel et le mesure à l'idéal, est la *conscience morale*<sup>269</sup>. Cet idéal du moi dont la garde est remise à la conscience morale, est ainsi formé sous l'influence critique des parents « telle qu'elle se transmet par leur voix »<sup>270</sup>. L'institution de la conscience morale est donc l'incarnation de la critique des parents dans un premier temps et plus tard la critique de la société.

Ce qui nous intéresse, ce que le mécanisme qui apparaît lors de la maladie se caractérise par la révolte contre cette instance de censure car le sujet souhaite se dégager de toutes ces influences, à commencer par celle des parents : « Sa conscience morale lui revient alors, sous une figure régressive, comme action hostile de l'extérieur »<sup>271</sup>. C'est pourquoi, à partir de l'idéal du moi l'on peut aussi comprendre la psychologie collective, « outre son côté individuel, cet idéal a un côté social, c'est également l'idéal commun d'une famille, d'une classe, d'une nation »<sup>272</sup>. De même, l'insatisfaction qui résulte d'un non-accomplissement de cet idéal, libère de la libido homosexuelle, qui se transforme en conscience de culpabilité ou angoisse sociale.

---

<sup>268</sup> Sigmund Freud, *La vie sexuelle* (Paris: Presses universitaires de France, 2011), p.96.

<sup>269</sup> *Ibid.*, p.99.

<sup>270</sup> *Ibid.*, p.100.

<sup>271</sup> *Ibid.*

<sup>272</sup> *Ibid.*, p.105.

En effet, « la conscience de culpabilité était originellement l'angoisse d'être châtié par les parents, ou, plus exactement de perdre leur amour ; aux parents est venue plus tard se substituer la foule indéterminée de nos compagnons »<sup>273</sup>.

En 1953, dans le séminaire I, *Les écrits techniques de Freud*, Lacan explique que dans la topique de l'imaginaire, les instances psychiques fondamentales doivent être conçues pour la plupart comme représentants de ce qui se passe dans un appareil photographique, à savoir comme les images, soit virtuelles, soit réelles que produit son fonctionnement. L'appareil organique représente le mécanisme de l'appareil et ce que nous appréhendons ce sont des images. Sans doute, selon les différentes positions de l'œil qui regarderaient, nous pourrions distinguer un certain nombre de cas qui nous permettraient de comprendre les différentes positions du sujet par rapport à la réalité.

Il y aurait d'abord un narcissisme qui se rapporte à l'image corporelle. « Elle fait l'unité du sujet et nous la voyons se projeter de mille manières, jusqu'en ce que l'on peut appeler la source imaginaire du symbolisme qui est ce par quoi le symbolisme se relie au sentiment, au *Selbstgefühl*, que l'être humain a de son propre corps »<sup>274</sup>. Ce premier narcissisme se situe au niveau de l'image réelle, affirme Lacan. La réflexion dans le miroir introduit un second narcissisme. Son pattern fondamental est tout de suite la relation à l'autre. « L'autre à pour l'homme valeur captivante, de par l'anticipation que représente l'image unitaire telle qu'elle est perçue soit dans le miroir, soit dans toute réalité du semblable »<sup>275</sup>. L'identification narcissique, celle du second narcissisme, c'est l'identification à l'autre qui dans le cas normal permet à l'homme de situer avec précision son rapport imaginaire et libidinal au monde en général. C'est là ce qui lui permet de voir à sa place et de structurer, en fonction de cette place et de son monde, son être. Le sujet voit son être dans une réflexion par rapport à l'autre, c'est-à-dire par rapport à l'ich idéal.

Ensuite, quant à l'idéal du moi et au moi idéal, l'enfant est ce qu'en font les parents, dit Lacan. La formation d'un idéal conditionnerait donc pour le moi le refoulement. En effet, c'est vers ce moi idéal que va maintenant l'amour de soi. Il ne veut pas renoncer à la perfection narcissique de son enfance et il cherche à la regagner dans la forme nouvelle de son idéal du moi. La nouvelle forme de son idéal du moi, c'est ce qu'il projette par devant lui comme son

---

<sup>273</sup> *Ibid.*

<sup>274</sup> Lacan, *Les écrits techniques de Freud*, 1998, p.199.

<sup>275</sup> Lacan, p.200.



idéal. Or, l'instance psychique spéciale qui remplit la mission de veiller à assurer la sécurité de la satisfaction narcissique découlant de l'idéal du moi, qui observe et surveille le moi actuel, est donc le surmoi.

Quelle est la fonction de l'autre humain, dans l'adéquation de l'imaginaire et du réel ? « L'image réelle ne peut être vue de façon consistante que dans un certain champ de l'espace réel de l'appareil »<sup>276</sup>. Nous savons que la vision d'une image dans le miroir plat est exactement équivalente pour le sujet à ce que serait l'image de l'objet réel pour un spectateur au-delà de ce miroir. L'être humain ne voit sa forme réalisée, totale, le mirage de lui-même, que hors de lui-même. Ce que le sujet voit dans le miroir est une image, nette ou fragmentée, inconsistante ou décomplétée. Cela dépend de sa position par rapport à l'image réelle. Le rapport entre nos images et les images : ce n'est rien d'autre que les images du corps humain et l'hominisation du monde, sa perception en fonction d'images liées à la structuration du corps. Les objets réels qui passent par l'intermédiaire du miroir et à travers lui, sont à la même place que l'objet imaginaire. Le propre de l'image, c'est l'investissement par la libido, ce en quoi un objet devient désirable, c'est en quoi il se confond avec cette image que nous portons en nous, plus ou moins structurée. Quel est mon désir ? Quelle est ma position dans la structuration imaginaire ? Ce guide qui commande au sujet au plan symbolique, c'est l'idéal du moi.

#### 4.2. Autodestruction

Dans *Le Malaise dans la culture*, Freud souligne que l'homme n'est pas un être doux, en besoin d'amour, mais, qu'au contraire « il compte aussi à juste titre parmi ses aptitudes pulsionnelles une très forte part de penchant à l'agression »<sup>277</sup>, puissance qui régnait presque sans restriction dans les temps originaires. En conséquence, l'autre devient une tentation, celle de satisfaire sur lui son agression, d'exploiter sans dédommagement sa force de travail, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ce qu'il possède, de l'humilier, de lui causer des douleurs, de le martyriser et de le tuer. Cette cruelle agression attend en règle générale une provocation ou se met au service d'une autre visée dont le but pourrait être atteint aussi par des moyens plus doux.

---

<sup>276</sup> *Ibid.*, p.221.

<sup>277</sup> Freud. S. *Le malaise dans la culture* (1930). Paris : Presses Universitaires de France, 1995, p.53.

Ce penchant à l'agression que nous pouvons ressentir en nous-mêmes est « le facteur qui perturbe notre rapport au prochain et oblige la culture à la dépense qui est la sienne. Par suite de cette hostilité primaire des hommes les uns envers les autres, la société de la culture est constamment menacée de désagrégation [...] Les passions pulsionnelles sont plus fortes que les intérêts rationnels »<sup>278</sup>. Ainsi, il faudrait que la culture mette tout en œuvre pour assigner des limites aux pulsions d'agression des hommes pour tenir en soumission leurs manifestations. C'est pourquoi, Freud affirme que si la culture impose d'aussi grands sacrifices, non seulement à la sexualité mais aussi au penchant de l'homme à l'agression, « nous comprenons mieux qu'il soit difficile à l'homme de s'y trouver heureux ! ».

Dans cet ouvrage, Freud fait une révision historique de l'évolution de certaines notions, notamment des pulsions. Quant au narcissisme, le moi lui-même est investi de libido et cette libido narcissique se tourne vers les objets, devenant ainsi libido d'objet, tout en pouvant se transformer en libido narcissique. Étant donné que les pulsions du moi étaient libidinales, il parut inévitable de faire coïncider en général libido avec énergie pulsionnelle. Pourtant, les pulsions ne peuvent pas être toutes de la même espèce. Comme nous le savons, dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920), Freud a tiré la conclusion qu'en dehors de « la pulsion à conserver la substance vivante, à la rassembler en unités de plus en plus grandes, une autre pulsion, opposée à elle, tend à dissoudre ces unités et à les ramener à l'état anorganique des primes origines ». Il fallait « qu'il y eût, donc en dehors de l'Éros une pulsion de mort ; l'action conjuguée et antagoniste des deux permettait d'expliquer les phénomènes de la vie »<sup>279</sup>. Or, Freud reconnaît qu'il n'était pas facile de mettre en évidence l'activité de cette pulsion. Il fit l'hypothèse que la pulsion de mort travaillait silencieusement à l'intérieur de l'être vivant, à la dissolution de celui-ci. Ce qui mena plus loin, c'est l'idée qu'une part de la pulsion se tourne contre le monde extérieur et devient pulsion d'agression et de destruction : « La pulsion serait ainsi elle-même contrainte de se mettre au service de l'Éros, du fait que l'être vivant anéantirait quelque chose d'autre, animé ou non animé, au lieu de son propre soi. À l'inverse, le fait que soit restreinte cette agression vers l'extérieur ne pourrait qu'intensifier l'autodestruction »<sup>280</sup>. C'est cela que nous constatons sans arrêt dans l'acte d'auto-punition du sujet. D'où que l'agression provienne, de l'extérieur, de l'introjection de l'objet, elle agit contre le sujet, en le détruisant.

---

<sup>278</sup> Op. Cit., p.54.

<sup>279</sup> Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*, trad. par Jacques André et al. (Paris: PUF, 2002), p.60.

<sup>280</sup> *Ibid.*, p.61.

En même temps, il est important de soulever le fait que les deux espèces de pulsions apparaissent rarement isolées l'une de l'autre, en effet, c'est à ce moment-là que cela devient dangereux. Par ailleurs, quant au nom de libido, il peut être utilisé pour les manifestations de force de l'Éros afin de les départager de l'énergie de la pulsion de mort. Freud conclut ainsi que le penchant à l'agression est une prédisposition pulsionnelle originelle et autonome de l'homme et la culture trouve en elle son obstacle le plus fort. D'une part, la culture se déroule à l'échelle de l'humanité et elle est un procès au service de l'Éros, procès qui veut regrouper des individus humains isolés, en une grande unité, l'humanité : « C'est l'œuvre de l'Éros » nous dit Freud. Ces foules humaines doivent être liées libidinalement les unes aux autres. D'autre part, s'oppose la pulsion d'agression naturelle des hommes. Cette pulsion serait le rejeton et le représentant principal de la pulsion de mort. Pour lui finalement : « Le sens du développement de la culture [...] ne peut que nous montrer le combat entre Éros et mort, pulsion de vie et pulsion de destruction, tel qu'il se déroule au niveau de l'espèce humaine. Ce combat est le contenu de la vie en général et c'est pourquoi le développement de la culture doit être, sans plus de détours, qualifié de combat vital de l'espèce humaine »<sup>281</sup>.

Le sentiment humain de culpabilité remonte à la mise à mort du père originaire. Alors, ce remords était le résultat de la toute première ambivalence de sentiment envers le père, les fils le haïssaient mais ils l'aimaient aussi, « une fois la haine satisfaite par l'agression, l'amour se fit jour dans le remords de l'acte, érigea le sur-moi par identification avec le père, lui donna la puissance du père comme par punition de l'acte d'agression perpétré contre lui, créa les restrictions qui devaient empêcher une répétition de l'acte »<sup>282</sup>. Toutefois, comme le penchant à l'agression envers le père se répéta dans les générations suivantes, le sentiment de culpabilité persista aussi et se renforça de nouveau par chaque agression réprimée et transférée au sur-moi. En ce qui concerne la conscience morale, il continue en affirmant qu'on ait mis à mort le père ou qu'on se soit abstenu de l'acte, cela n'est vraiment pas décisif, dans les deux cas on ne peut que se trouver coupable car le sentiment de culpabilité est l'expression du conflit d'ambivalence, du combat éternel entre l'Éros et la pulsion de destruction ou de mort : l'éternel désaccord entre amour et tendance à la mort.

Le plus intéressant, c'est que Freud applique cette formule au développement de l'individu, sauf que le procès de l'espèce humaine est naturellement une abstraction d'un ordre plus élevé que le développement de l'individu. Mais les buts sont similaires, l'insertion d'un

---

<sup>281</sup> Freud, *Le malaise dans la culture*, p.65.

<sup>282</sup> *Ibid.*, p.75.

individu dans une masse humaine et l'instauration d'une unité de masse à partir des nombreux individus. « La question décisive pour le destin de l'espèce humaine me semble être de savoir si et dans quelle mesure son développement culturel réussira à se rendre maître de la perturbation apportée à la vie en commun par l'humaine pulsion d'agression et d'auto anéantissement »<sup>283</sup>. Nous trouvons que cette question est toujours d'actualité, à l'heure actuelle où les guerres causent encore des ravages parmi nos semblables.

En 1938, vers la fin de sa vie Freud résume dans l'*Abrégé de psychanalyse* la théorie des pulsions. Il les définit ici comme les forces qui agissent à l'arrière-plan des besoins impérieux du ça et qui représentent dans le psychisme les exigences d'ordre somatique. Il distingue une multitude de pulsions et il reconnaît que celles-ci peuvent changer de but -par déplacement- et elles sont aussi capables de se substituer les unes aux autres. L'existence de deux pulsions fondamentales seulement est donc admise définitivement : *l'Éros et la pulsion de destruction*. « Le but de l'Éros est d'établir de toujours plus grandes unités, donc de conserver : c'est la liaison. Le but de l'autre pulsion, au contraire, est de briser les rapports, donc de détruire les choses »<sup>284</sup>. Le but final de la pulsion de destruction est de ramener ce qui vit à l'état inorganique, c'est pourquoi il l'appelle aussi *pulsion de mort*. La formule serait qu'une pulsion tend à restaurer un état antérieur.

Les deux pulsions fondamentales sont donc antagonistes et c'est justement ce fait qui confère aux phénomènes de la vie toute la diversité qui leur est propre, selon Freud. Alors, ce qui est importante de remarquer dans cette dynamique, c'est que toute modification dans la proportion des pulsions unies l'une à l'autre a des retentissements les plus évidents. Freud donne l'exemple suivant : « Un excédent d'agressivité sexuelle fait d'un amoureux un meurtrier sadique, une diminution notable de cette même agressivité le rend timide ou impuissant »<sup>285</sup>. Freud décrit l'état initial où toute l'énergie disponible de l'Éros ou libido se trouve dans le moi-ça encore indifférencié et sert à neutraliser les tendances destructrices qui y sont présentes.

Quant à la pulsion de destruction, lorsqu'elle agit intérieurement en tant que pulsion de mort, elle reste muette et elle ne se manifeste qu'au moment où elle se tourne vers l'extérieur en tant que pulsion de destruction. Il est à souligner que lorsque des charges de la pulsion

---

<sup>283</sup> *Ibid.*, p.89.

<sup>284</sup> Freud. S. *Abrégé de psychanalyse* (1938). 1<sup>ère</sup> édition. Paris : Presses Universitaires de France, 1949, p.8.

<sup>285</sup> *Ibid.*, p.9.

d'agression se fixent à l'intérieur du moi, celles-ci agissent sur un mode auto-destructeur. En effet, il remarque que refréner son agressivité est en général malsain et pathogène.

Par ailleurs, pour Lacan, on tourne en rond, il ne saurait y avoir de progrès. À propos de l'invention du réel, il nous explique une autre façon de dire qu'il n'y ait pas de progrès, « c'est qu'il n'y a de progrès que marqué de la mort, ce que Freud souligne de *trieber* cette mort, si je puis m'exprimer ainsi, d'en faire un *Trieb*. On a traduit en français par *pulsion* ou *pulsion de mort*. Je ne sais pas pourquoi on n'a pas trouvé une meilleure traduction alors qu'il y avait le mot *dérive* »<sup>286</sup>. Lacan souligne que la pulsion de mort, c'est le réel en tant qu'il ne peut être pensé que comme impossible, « à chaque fois qu'il montre le bout de son nez, il est impensable »<sup>287</sup>. Cet impensable, c'est la mort, donc c'est le fondement du réel qu'elle ne puisse être pensée.

#### 4.3.L'acte d'auto-punition

Dans le chapitre sur Méprises et maladroites dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Freud analyse une méprise médicale vis-à-vis d'une patiente qu'il examine quotidiennement, deux fois par jour son intervention se borne à deux actes : il lui instille dans les yeux quelques gouttes d'un collyre et il lui fait une injection de morphine. Il confirme que les deux flacons sont régulièrement préparés en vue de sa visite. L'habitude est telle qu'en accomplissant ces actes, il admet penser à autre chose, « j'ai en effet accompli ces actes tant de fois que je crois pouvoir donner momentanément congé à mon attention. Mais un matin je m'aperçois que mon automate a mal travaillé : j'ai en effet plongé le compte-gouttes dans le flacon blanc et instillé dans les yeux la morphine »<sup>288</sup>. Ensuite, il se rassure en pensant que son sentiment de peur devait certainement provenir d'une autre source. Il reconnaît que cette méprise fut la moins dangereuse - au lieu d'injecter sous la peau du collyre. Il reste à savoir, nous dit Freud à l'époque, si dans les erreurs pouvant avoir des conséquences graves, il est possible de découvrir par l'analyse une intention inconsciente.

---

<sup>286</sup> Lacan, *Le séminaire, Livre XXIII Le Sinthome 1975-1976*, p.125.

<sup>287</sup> *Ibid.*

<sup>288</sup> Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, p.223.

Cela amène Freud à la réflexion sur les mutilations volontaires : « Dans les psychonévroses graves on observe souvent, à titre de symptômes morbides, des mutilations que les malades s'infligent eux-mêmes, et l'on peut toujours s'attendre à ce que le conflit psychique aboutisse chez eux au suicide »<sup>289</sup>. Il est ainsi constaté que beaucoup des lésions en apparence accidentelles qui affectent ces malades ne sont que des mutilations volontaires. Selon la définition qu'en donne Freud, nous comprenons que la mutilation volontaire, qui ne vise pas à la destruction complète, n'a pas d'autre choix que de se dissimuler derrière un accident ou de s'affirmer en simulant une maladie spontanée. Autrefois l'auto-mutilation était une expression de la douleur universellement adoptée, à d'autres époques elle pouvait servir d'expression aux idées de pitié et de renoncement au monde. En conséquence, il existe chez ces malades une tendance à s'infliger des souffrances, comme s'ils avaient des fautes à expier, et cette tendance, qui tantôt affecte la forme de reproches adressés à soi-même, tantôt contribue à la formation des symptômes. Cette tendance « sait utiliser habilement une situation extérieure accidentelle ou l'aider à produire l'effet mutilant voulu »<sup>290</sup>. Nous constatons que ces faits ne sont pas rares et ils révèlent l'intervention d'une intention inconsciente par un certain nombre de traits particuliers que Freud décrit, comme l'étonnant sang-froid que ces malades gardent en présence des prétendus accidents malheureux.

Dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Freud nous raconte un épisode assez intéressant avec un de ses enfants : « Un de mes garçons, dont le tempérament vif était réfractaire aux soins médicaux, eut un accès de colère, parce qu'on lui avait annoncé qu'il passerait la matinée au lit ; il menaça même de se suicider, pour faire comme ceux dont il avait lu le suicide dans les journaux. Le soir, il me montra une bosse qui s'était formée sur sa poitrine à la suite d'une chute contre un bouton de la porte. À ma question ironique lui demandant pourquoi il avait fait cela et où il voulait en venir, ce garçon de 11 ans me répondit comme subitement illuminé : 'C'était ma tentative de suicide dont je vous avais menacé ce matin' »<sup>291</sup>.

Si nous croyons donc à la réalité de mutilations volontaires *mi-intentionnelles*, ainsi nommées par Freud, s'il est permis d'employer cette expression quelque peu paradoxale, nous pouvons admettre qu'il existe, « à côté du suicide conscient et intentionnel, un suicide mi-intentionnel, provoqué par une intention inconsciente, qui sait habilement utiliser une menace

---

<sup>289</sup> *Op.Cit.*, p. 225.

<sup>290</sup> *Id.*

<sup>291</sup> Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, p.227.

contre la vie et se présenter sous le masque d'un malheur accidentel »<sup>292</sup>. D'ailleurs, les hommes chez lesquels la tendance à se détruire existe, avec une intensité plus ou moins grande, à l'état latent, sont beaucoup plus nombreux que ceux chez lesquels cette tendance se réalise. Autrement dit, les mutilations volontaires représentent, en général, un compromis entre cette tendance et les forces qui s'y opposent ; « dans les cas qui se terminent par le suicide, le penchant à cet acte a dû exister depuis longtemps avec une intensité atténuée ou à l'état de tendance inconsciente et réprimée »<sup>293</sup>.

Freud affirme ainsi que ceux qui ont l'intention consciente de se suicider choisissent, eux aussi, leur moment, leurs moyens et leur occasion : de son côté, l'intention inconsciente attend un prétexte qui se substituera à une partie des causes réelles et véritables et qui, détournant les forces de conservation de la personne, la débarrassera de la pression qu'exercent sur elle ces causes.

### **Criminels par culpabilité**

Freud développe l'idée de résistances de caractère que le malade lui oppose, dans *Quelques types de caractère dégagés par le travail psychanalytique* (1922) : « C'est ainsi que ce caractère requiert en premier son intérêt »<sup>294</sup>. Il attire notre attention sur le fait que ce ne sont pas toujours les traits de caractère que se reconnaît le malade et qui lui sont attribués par son entourage, mais, souvent apparaissent des particularités du patient dont il ne semblait que modérément pourvu ou bien se manifestent des attitudes qui ne s'étaient pas révélées dans d'autres relations de la vie.

Au début, il parlera des exceptions, ensuite il traite *Ce qui échoue du fait du succès*, ici Freud évoquera à la fin de cet article la question des criminels par conscience de culpabilité en expliquant que des personnes très honorables lui avaient souvent rapporté qu'elles s'étaient alors rendues coupables d'actions illicites, vols, tromperies, voire incendies volontaires. Il explique comment le travail psychanalytique aboutit au résultat surprenant que de tels actes avaient été commis « avant tout parce qu'ils étaient interdits et parce que leur accomplissement était, pour leur auteur, lié à un soulagement psychique. Il souffrait d'une oppressante conscience

---

<sup>292</sup> Freud, p.227.

<sup>293</sup> *Op.Cit.*, p.228.

<sup>294</sup> Sigmund Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, 2011, p.139.

de culpabilité d'origine inconnue et après l'accomplissement du délit la pression était diminuée. La conscience de culpabilité était tout au moins, d'une façon ou d'une autre, localisée »<sup>295</sup>. Plus précisément, nous savons maintenant que la conscience de culpabilité était là avant le délit et qu'elle n'a pas été le résultat de celui-ci, bien au contraire, affirme Freud, « c'est le délit qui a résulté de la conscience de culpabilité ». À partir de ce fait clinique, Freud s'autorise donc à désigner ces personnes comme « criminels par conscience de culpabilité » car ce sentiment préexistait.

Ce qui reste à répondre, rappelle Freud, c'est d'où provient l'obscur sentiment de culpabilité antérieur à l'acte ? Puis, une deuxième question, est-il vraisemblable qu'un tel type de détermination joue un rôle notable dans les crimes des hommes ?

En effet, concernant la première question, au terme du travail psychanalytique, il s'avérait régulièrement, selon Freud, que cet obscur sentiment de culpabilité qui « provient du Complexe d'Œdipe, (était) une réaction aux deux grands desseins criminels, tuer son père et avoir des rapports sexuels avec sa mère. Comparés à ces deux desseins, les crimes commis pour obtenir une fixation du sentiment de culpabilité étaient assurément des soulagements pour l'homme tourmenté. Il faut ici se rappeler que le meurtre du père et l'inceste maternel sont les deux grands crimes des hommes, les seuls qui dans les sociétés primitives aient été poursuivis et exécrés comme tels ». Ainsi, la conscience morale en est la force psychique héréditaire puisqu'elle a été acquise par l'humanité grâce au complexe d'Œdipe.

En particulier, concernant la deuxième question, l'exemple des enfants qui deviennent méchants pour provoquer la punition et qui sont calmés et satisfaits après le châtement est nécessaire. Ceci nous met sur la trace du sentiment de culpabilité qui leur a fait chercher la punition. Nous arrivons ainsi à la conclusion de la préexistence du sentiment de culpabilité et de sa rationalisation par le recours à l'acte. De même, « La torture que s'inflige le mélancolique et qui, indubitablement, lui procure de la jouissance, représente, tout comme le phénomène correspondant dans la névrose obsessionnelle, la satisfaction des tendances sadiques et haineuses qui, visant un objet, ont subi de cette façon un retournement sur la personne propre. D'habitude dans les deux affections, les malades parviennent encore, par le détour de l'autopunition, à tirer vengeance des objets originaires et à torturer ceux qu'ils aiment par le moyen de leur maladie »<sup>296</sup>.

---

<sup>295</sup> Freud, p.169.

<sup>296</sup> Freud, *Métapsychologie*, p.159-160.



Le besoin de punition est aussi traité par Mélanie Klein dans l'analyse des enfants, notamment, dans l'analyse de névroses obsessionnelles graves car le facteur de grande portée est le sentiment de culpabilité engendré par le surmoi. Elle explique comment elle a pu établir l'analogie entre certains crimes et les fantasmes correspondants qui lui était apparues dans l'analyse de plusieurs jeunes enfants. Si nous prenons un des cas analysés par M. Klein, celui d'un garçon qui était plein d'inhibitions, extrêmement craintif, très difficile à élever ; il ne savait rien faire de ses jouets que les casser, nous dit-elle. Nous soulignons un passage très instructif entre l'enfant et son monde fantasmatique car son inhibition à l'égard du jeu, aussi bien que son angoisse, étaient intimement liés à ses fixations sadique-orales et sadiques anales : « il ne pouvait pas jouer, car ses fantasmes, très cruels, devaient rester refoulés. Craignant ce qu'il éprouvait inconsciemment le désir de faire, il s'attendait toujours qu'on lui infligeât les mêmes traitements »<sup>297</sup>. L'interprétation tourne autour de ce surmoi aussi sadique que les tendances à l'œuvre en lui. L'intensité de cette lutte était insupportable, ce qui aboutit à un refoulement très puissant. La quantité d'angoisse et de culpabilité, sera différente selon la constitution psychique de chaque enfant. En l'occurrence, la lutte entre le sadisme de ses tendances et le sadisme du surmoi qui le menaçait pour le punir de ses propres actes, était pour lui cause d'effroi. Si les parents sont bien à la source du surmoi, c'est bien l'enfant, lui qui absorbe leurs ordres et leurs interdictions. Ce surmoi, n'est pas identique aux parents, ce sont les fantasmes sadiques de l'enfant qui le constituent. Le sentiment de culpabilité, refoulé, implique que l'enfant répète donc sans cesse un certain nombre d'actions qui expriment à la fois ses désirs et son envie d'être puni. Nous trouvons la corrélation avec la théorie de Freud sur le fantasme « un enfant est battu ». De même, nous savons que ce trait est retrouvé tel quel chez l'adulte comme faisant partie de sa structure psychique. « Le désir de punition, un des facteurs déterminants chez un enfant, de la constante répétition d'actes répréhensibles, se retrouve dans les méfaits répétés du criminel »<sup>298</sup>. Nous pouvons introduire un élément important du comportement de ce garçon lors de ses jeux avec des poupées qui les représentaient lui-même et son frère ; ils n'étaient pas sages, ils étaient punis, ils tuaient leurs parents, leurs parents les tuaient et tout recommençait.

Dans ce sens le sadisme, affirme Freud apparaît comme le représentant de la pulsion de destruction. Toutefois, nous n'avons presque jamais affaire à des motions pulsionnelles pures, mais sans exception à des alliages des deux pulsions dans des proportions diverses. « L'investissement d'objet sadique a donc aussi le droit d'être traité comme un investissement

---

<sup>297</sup> Melanie Klein, *Essais de psychanalyse: (1921-1945)*, éd. par Ernest Jones, Nicolas Abraham, et Maria Torok, trad. par Marguerite Derrida (Paris: Payot, 1989), p.219.

<sup>298</sup> Klein, p.221.

libidinal, les organisations de la libido n'ont pas à être révisées, la motion agressive contre le père peut devenir objet du refoulement avec le même droit que la motion tendre pour la mère »<sup>299</sup>. En outre, il y a des inhibitions qui se produisent manifestement au service de l'auto-punition, comme il n'est pas rare pour celles des activités professionnelles. « Le moi n'a pas le droit de faire ces choses, parce qu'elles lui apporteraient profit et succès, ce que le surmoi sévère a refusé. Alors, le moi renonce aussi à ces opérations, pour ne pas entrer en conflit avec le surmoi »<sup>300</sup>.

En effet, si nous suivons la logique du surmoi, nous savons que dans certaines névroses, comme la névrose de contrainte, le moteur de toute formation de symptôme est manifestement l'angoisse du moi devant son sur-moi. Freud nous rappelle dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926) que l'hostilité du surmoi est la situation de danger à laquelle le moi doit se soustraire ; le danger se trouve complètement intériorisé. Toutefois, l'interrogation qui reste, c'est ce que le moi redoute de la part du surmoi, « la conception s'impose que la punition du sur-moi est un prolongement de la peine de castration »<sup>301</sup>. De même que le surmoi est le père devenu impersonnel, l'angoisse devant la castration menaçant de sa part s'est muée en angoisse sociale ou en angoisse de conscience indéterminée. Il nous intéresse ici de revenir sur cette idée de commandement et ses effets car cette angoisse est couverte, le moi se soustrait à elle « en exécutant avec obéissance les commandements, les prescriptions et les actions de pénitence qui lui sont imposés »<sup>302</sup>. Par conséquent, l'angoisse est la réaction à la situation de danger ; le moi essayant de l'éviter ou de se soustraire à elle. Les symptômes seraient créés pour éviter le développement d'angoisse ou bien pour éviter la situation de danger qui est signalée par le développement d'angoisse. Ensuite, Freud conçoit la névrose traumatique qui se rattache si fréquemment à un danger vital auquel on a survécu, comme une conséquence directe de l'angoisse pour la vie ou angoisse de mort. Néanmoins, parmi les conditions d'angoisse, il y en a qui ne sont pas vouées à la disparition, « mais doivent accompagner l'être humain tout au long de la vie, comme celle de l'angoisse devant le sur-moi »<sup>303</sup>, d'où la tendance à l'auto-punition. C'est pourquoi, lorsque les résistances que nous rencontrons dans l'analyse sont décrites, Freud définit la dernière, celle du surmoi comme la plus obscure et pas toujours la plus faible car elle

---

<sup>299</sup> Sigmund Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse* (Paris: Presses universitaires de France, 2009), p.39-40.

<sup>300</sup> Freud, p.6.

<sup>301</sup> Freud, p.42.

<sup>302</sup> *Ibid.*, p.43.

<sup>303</sup> *Ibid.*, p.61.

« semble être issue de la conscience de culpabilité ou du besoin de punition ; elle s'oppose à tout succès et en conséquence aussi à la guérison par l'analyse »<sup>304</sup>.

Nous savons que la première des résistances du moi est la résistance de refoulement, ils s'ensuivent la résistance du transfert et le bénéfice de la maladie ; l'avant dernière étant la résistance du ça. Sinon, les résistances inconscientes se confrontent constamment à l'épreuve de réalité, c'est pourquoi Lacan nous met en garde : qu'une chose existe réellement ou pas, n'a que peu d'importance. « Elle peut parfaitement exister au sens plein du terme, même si elle n'existe pas réellement. Toute existence a par définition quelque chose de tellement improbable qu'on est perpétuellement en effet à s'interroger sur sa réalité »<sup>305</sup>. Dans ce sens, la mort est réelle pour l'existence du sujet, cependant notre rapport à la mort, mis à part qu'il est inconscient, est des plus particuliers et intime dans l'existence tragique du sujet. La dette de vie, le sujet la paie singulièrement et en symptômes la plupart du temps. Il est vrai que la mort est l'issue nécessaire de toute vie et comme l'affirme Freud dans *Notre relation à la mort* (1915), « chacun d'entre nous est redevable à la Nature d'une mort et doit être prêt à payer cette dette »<sup>306</sup>. Or, notre propre mort ne nous est pas représentable car « dans l'inconscient, chacun de nous est persuadé de son immortalité »<sup>307</sup>. Toutefois, lorsque la mort arrive, nous sommes à chaque fois profondément touchés et comme frappés dans nos attentes, affirme Freud. Ainsi, l'attitude à l'égard de la mort est complétée par notre total effondrement quand la mort frappe nos proches. C'est pourquoi, force est de constater que cette relation à la mort qui est la nôtre, exerce une forte influence sur notre vie. « La vie s'appauvrit, elle perd de son intérêt dès l'instant où dans les jeux de la vie il n'est plus possible de risquer la mise suprême, c'est-à-dire la vie elle-même »<sup>308</sup>. En effet, nos liens affectifs, l'insupportable intensité de notre deuil, font que nous sommes peu enclins à rechercher le danger pour nous et pour les nôtres, toutefois, il est évident que la guerre balaie nécessairement, selon Freud, cette manière conventionnelle de traiter la mort.

La mort ne se laisse plus dénier, on est forcé de croire en elle : « Les hommes meurent réellement et non plus isolément mais en nombre, souvent par dizaines de mille en un seul jour »<sup>309</sup>. On notera que l'homme des origines a eu une attitude paradoxale face à la mort :

---

<sup>304</sup> *Ibid.*, p.72.

<sup>305</sup> Lacan, *Le séminaire, Livre II Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse 1954-1955*, p.314.

<sup>306</sup> Freud, *Essais de psychanalyse*, p.31.

<sup>307</sup> *Ibid.*, p.32.

<sup>308</sup> Freud, *Essais de psychanalyse*, p.33.

<sup>309</sup> *Ibid.*, p.34.

d'une part, il a pris la mort au sérieux, il l'a reconnue comme abolition de la vie, mais d'autre part, il a également nié la mort, l'a réduite à rien. Autrement dit, son rapport à la mort changeait s'il s'agissait de sa propre mort ou bien de la mort d'un ennemi ou étranger. L'histoire est une suite de meurtres de peuples à peuples, affirme Freud. En effet, « l'obscur sentiment de culpabilité qui écrase l'humanité depuis les origines et qui dans maintes religions s'est condensé en l'hypothèse d'une *faute originelle*, d'un péché héréditaire, est vraisemblablement l'expression d'un crime de sang, dont s'est chargé l'humanité originaire »<sup>310</sup>. Nous retrouvons ces mêmes propos en *Totem et Tabou* sur lesquels nous reviendrons plus tard. Dans tous les cas, le mythe freudien sur le meurtre du père de la horde primitive est repris ici à partir de la doctrine chrétienne. Si le fils de Dieu s'est sacrifié pour délivrer l'humanité du péché originel, il faut selon la loi du talion que ce péché ait consisté en une mort, en un meurtre. « Cela seul pouvait exiger pour son expiation le sacrifice d'une vie. Et si le péché originel fut une faute commise envers le Père-Dieu, il faut que le plus ancien crime de l'humanité ait été un parricide, le meurtre du père originaire de la horde humaine primitive, père dont l'image mnésique a été plus tard transfigurée en divinité »<sup>311</sup>.

En outre, c'est le conflit des sentiments à l'égard de la mort des personnes aimées qui a fait naître chez les hommes l'esprit de recherche. L'homme ne pouvait plus tenir la mort à l'écart, selon Freud, parce qu'il y avait goûté dans la douleur que lui avait causée en mourant le disparu, « accepta que la mort fût aussi pour lui, mais contesta sa signification en tant qu'anéantissement de la vie »<sup>312</sup>. Auprès du cadavre de la personne aimée prirent naissance non seulement la doctrine de l'âme, la croyance en l'immortalité, et l'une des puissantes racines de la conscience de culpabilité, nous dit Freud, mais aussi les premiers commandements moraux. « Le premier et le plus significatif des interdits venus de la conscience morale naissante fut : *Tu ne tueras point* »<sup>313</sup>.

Ce qui est encore plus intéressant dans le point de vue freudien, c'est de remarquer qu'un interdit si puissant ne pouvait se dresser que contre une impulsion d'égale puissance : ce qu'aucune âme humaine ne désire, on n'a pas besoin de l'interdire. Ce caractère insistant de « tu ne tueras point » « nous donne la certitude que nous descendons d'une lignée infiniment longue de meurtriers qui avaient dans le sang le désir de tuer, comme peut-être nous-mêmes

---

<sup>310</sup> *Ibid.*, p.36.

<sup>311</sup> *Ibid.*

<sup>312</sup> *Ibid.*, p.38.

<sup>313</sup> Freud, *Essais de psychanalyse*, p.40.

encore »<sup>314</sup>. Ce sont les aspirations morales de l'humanité qui sont une acquisition de l'histoire humaine, affirme Freud. En effet, du point de vue de la transmission psychique inconsciente, elles sont devenues pour l'humanité des biens « acquis par héritage ». À la question : comment notre inconscient se comporte-t-il à l'égard du problème de la mort ? La réponse de Freud admet qu'il en est presque exactement comme chez l'homme des origines car l'homme des premiers âges survit inchangé dans notre inconscient. De même, nous savons que les couches les plus profondes de notre âme, constituées de motions pulsionnelles complexes et ambivalentes, notre inconscient, « ne connaît absolument rien de négatif, aucune (dé)négaration - en lui les contraires se recouvrent - et de ce fait ne connaît pas non plus notre propre mort, à laquelle nous ne pouvons que donner un contenu négatif »<sup>315</sup>. L'angoisse de la mort, en revanche, serait secondaire, issue le plus souvent d'une conscience de culpabilité. Aussi, le sujet peut trouver légitime la mort de l'ennemi et le condamner sans hésitation. Ce dont il faut tenir compte, ce que « notre inconscient n'exécute pas la mise à mort, il se contente de la penser et de la délivrer »<sup>316</sup>, ce qui est suffisamment lourd des conséquences car c'est dans notre inconscient un désir de mort sérieux et plein de force, « si l'on nous juge selon nos motions de désir inconscientes, nous sommes donc nous-mêmes comme les hommes des origines une bande d'assassins »<sup>317</sup>. C'est pourquoi Freud affirme que supporter la vie reste bien le premier devoir de tous les vivants.

Nous constatons encore une fois de quelle manière se trouvent associés dans l'inconscient le désir de mort, le deuil, le sentiment de culpabilité, la conscience morale et donc la menace de punition, comme phénomènes d'une même chaîne qui vont fonctionner par identification.

D'ailleurs, le principe de plaisir est un des deux principes régissant le fonctionnement mental avec le principe de réalité et il est expliqué comme suit : l'ensemble de l'activité psychique a pour but d'éviter le déplaisir et de procurer le plaisir. En tant que le déplaisir est lié à l'augmentation des quantités d'excitation et le plaisir à leur réduction, le principe de plaisir est un principe économique. L'hypothèse est que l'appareil psychique a une tendance à maintenir aussi bas que possible la quantité d'excitation présente en lui ou du moins à la maintenir constante. C'est pourquoi, tout ce qui est propre à accroître celle-ci est

---

<sup>314</sup> *Ibid.*, p.41.

<sup>315</sup> *Ibid.*, p.42.

<sup>316</sup> Freud, *Essais de psychanalyse*, p.42.

<sup>317</sup> *Ibid.*, p.43.

nécessairement ressenti comme opposé à la fonction de l'appareil, c'est-à-dire comme déplaisante. Toutefois, nous avons vu le problème que pose le masochisme dans l'économie psychique.

Il est pertinent d'évoquer ici le cas de la névrose traumatique qui démontre par excellence le résultat des commotions qui mettent la vie en danger. En effet, ce tableau clinique de la névrose traumatique, est comparé par Freud à celui de l'hypocondrie ou de la mélancolie par les marques d'un affaiblissement et d'une perturbation généralisée des fonctions psychiques. Une dimension importante qui explique la névrose traumatique, c'est le facteur surprise. Ainsi, l'effroi, la peur et l'angoisse sont en lien, mais le rapport au danger permet de les différencier : l'angoisse désigne un état caractérisé par l'attente du danger et la préparation à celui-ci ; le terme peur suppose un objet défini, quant à l'effroi il désigne l'état qui survient quand on tombe dans une situation dangereuse sans y être préparé ; il met l'accent sur le facteur surprise. La vie onirique des névroses traumatiques se caractérise par le fait de ramener sans cesse le malade à la situation de son accident, c'est l'insistance de l'expérience traumatique qui fait retour. De même, dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920), il est rappelé que chez l'adulte le jeu et l'imitation artistiques qui visent la personne du spectateur, « n'épargnent pas à celui-ci, par exemple, dans la tragédie, les impressions les plus douloureuses et pourtant peuvent le mener à un haut degré de jouissance. Nous avons bien là la preuve que, même sous la domination du principe de plaisir, il existe plus d'une voie et d'un moyen pour que ce qui est en soi déplaisant devienne l'objet du souvenir et de l'élaboration psychique »<sup>318</sup>.

Grâce au *fort-da* ou jeu de la bobine, nous constaterons cette compulsion à la répétition pour se rendre maître dans une position active face à la scène traumatique : le jeu serait une activité énigmatique et sans cesse répétée. Tel était donc le jeu complet : disparition et retour, « il se dédommageait pour ainsi dire en se mettant lui-même en scène, avec les objets qu'il pouvait saisir, le même 'disparition-retour' ». Le départ de la mère n'a pas pu être agréable à l'enfant, il répétait dans le jeu cette expérience pénible. L'analyse permet de découvrir que l'enfant a transformé son expérience en jeu ; il était passif à la merci de l'évènement, mais voici qu'en le répétant, aussi déplaisant qu'il soit, comme jeu, il assume un rôle actif. On pourrait considérer cela comme une pulsion d'emprise qui affirmerait son indépendance à l'égard plaisant ou déplaisant du souvenir : « Les enfants répètent dans le jeu tout ce qui leur a fait dans la vie une grande impression, qu'ils abrégissent ainsi la force de l'impression et se rendent

---

<sup>318</sup> Freud, *Essais de psychanalyse*, p.62.

pour ainsi dire maîtres de la situation »<sup>319</sup>. En effet, le vivant est pourvu d'un pare-excitations contre le monde extérieur qui reçoit aussi des excitations de l'intérieur. Ainsi, la situation du système entre l'extérieur et l'intérieur aura une influence déterminante sur l'appareil psychique. C'est pourquoi, dans la théorie freudienne nous appelons traumatiques les excitations externes assez fortes pour faire effraction dans le pare-excitations : « Un évènement comme le traumatisme externe provoquera à coup sûr une perturbation de grande envergure dans le fonctionnement énergétique de l'organisme et mettra en mouvement tous les moyens de défense »<sup>320</sup>.

La compulsion de répétition et ses expériences, par l'expérience de la cure, présentent à un haut degré le caractère pulsionnel et démoniaque, selon les mots de Freud : « il est évident que répéter, retrouver l'identité constitue en soi une source de plaisir »<sup>321</sup>. En revanche, chez l'analysé, la compulsion à répéter dans le transfert les événements de l'enfance se place de toute façon en dehors du principe de plaisir. Freud en conclut ainsi que toutes les pulsions veulent rétablir quelque chose d'antérieur, « tout être vivant meurt, fait retour à l'anorganique, pour des raisons internes »<sup>322</sup>. Le retour à l'inanimé se reflète dans la conception dualiste, entre la pulsion de vie et la pulsion de mort. De même, l'amour d'objet lui-même montre une deuxième polarité, celle de l'amour ou tendresse et la haine ou agressivité.

La reconnaissance de l'existence d'une composante sadique de la pulsion sexuelle a toujours été à la base de sa théorie des pulsions. Par rapport à l'Éros qui conserve la vie, Freud suppose que ce sadisme est à proprement parler une pulsion de mort qui a été repoussé du moi par l'influence de la libido narcissique. Il est donc mis au service de la fonction sexuelle. Ainsi, au stade oral, l'emprise amoureuse sur l'objet coïncide encore avec l'anéantissement de celui-ci ; ensuite, la pulsion sadique, lors du primat génital, maîtrise l'objet sexuel. Le sadisme expulsé hors du moi a montré la voie aux composantes libidinales de la pulsion sexuelle. « Si le sadisme originnaire ne se voit ni tempéré ni mélangé, alors s'établit l'ambivalence bien connue de l'amour et de la haine dans la vie amoureuse »<sup>323</sup>. La pulsion de mort est ainsi mise en évidence à travers ce sadisme originnaire, et dans le cas de son couple complémentaire, Freud

---

<sup>319</sup> Freud, p.61.

<sup>320</sup> *Ibid.*, p.78.

<sup>321</sup> *Ibid.*, p.87.

<sup>322</sup> *Ibid.*, p.91.

<sup>323</sup> Freud, *Essais de psychanalyse*, p.114.

admet aussi un masochisme originaire. C'est pourquoi, que la pulsion se tourne de l'objet vers le moi ou qu'elle se tourne du moi vers l'objet, cela n'est pas différent.

À propos du masochisme, Lacan attire notre attention sur le comportement du masochiste pervers car tout dans son comportement indique que c'est là un trait de structure, « la véritable pointe où se projette la position du masochiste pervers est le désir de se réduire soi-même à ce rien qu'est le bien, à cette chose que l'on traite comme un objet, à cet esclave que l'on se transmet et que l'on partage »<sup>324</sup>. L'unité qui se dégage autour du masochisme dans la pensée analytique fait participer la douleur du caractère d'un bien.

Enfin, une des conclusions concernant le principe de plaisir est que l'une des fonctions les plus précoces et les plus importantes de l'appareil psychique est de lier les motions pulsionnelles qui lui arrivent. Ensuite, l'autre conclusion importante est que les pulsions de mort paraissent accomplir leur travail sans qu'on s'en aperçoive : « Le principe de plaisir semble être en fait au service des pulsions de mort » car il veille non seulement sur les excitations externes, mais il veille tout particulièrement sur les accroissements d'excitations provenant de l'intérieur qui viendraient rendre plus difficile la tâche vitale.

### **Jouissance et l'Être pour la mort**

Lacan revient sur ce rapport du droit à la jouissance, en tant qu'usufruit, comme une notion de droit. « L'usufruit veut dire qu'on peut jouir de ses moyens, mais qu'il ne faut pas les gaspiller. Quand on a l'usufruit d'un héritage, on peut en jouir à condition de ne pas trop en user. C'est bien là qu'est l'essence du droit - répartir, distribuer, rétribuer ce qu'il en est de la jouissance »<sup>325</sup>. Qu'est-ce qu'est la jouissance se demande Lacan ? Elle ne serait qu'une instance négative : la jouissance, c'est ce qui ne sert à rien. Il pointe de cette manière la réserve qu'implique le champ du « droit-à-la-jouissance ». Nous entendons ici le discours de certains sujets qui revendiquent justement à travers leur économie singulière ce qui leur est « dû », ce à quoi ils auraient dû avoir le « droit », nous sommes du côté de la revendication et des exigences. Comme le précise Lacan, « Le droit n'est pas le devoir. Rien ne force personne à jouir, sauf le surmoi. Le surmoi, c'est l'impératif de la jouissance - *Jouis !* »<sup>326</sup>.

---

<sup>324</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire, livre VII: L'éthique de la psychanalyse: 1959 - 1960*, Le séminaire de Jacques Lacan 7 (Paris: Éditions du Seuil, 1986), p.281.

<sup>325</sup> Lacan, *Encore*, p.11.

<sup>326</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV : La logique du fantasme 1966-1967*, p.11.



Une distinction essentielle est faite donc entre plaisir et jouissance, la jouissance résidant dans la tentative permanente d'outrepasser les limites du principe de plaisir. Ce mouvement, lié à la recherche de la chose perdue, manquant à l'endroit de l'Autre, est cause de souffrance. Ensuite, il tente de montrer que la jouissance se tient de l'obéissance du sujet à une injonction, quelle qu'en soient la forme et le contenu, qui le conduit, en abandonnant ce qu'il en est de son désir, à se détruire dans la soumission à l'Autre.

Pour resituer la notion de jouissance, reprenons la distinction faite par Lacan entre besoin, demande et désir. Puisque, c'est la mère ou son substitut qui confère un sens au besoin organique exprimé sans intentionalité par le nourrisson, à partir des premières expériences de satisfaction car l'enfant a donc tendance à se satisfaire sur le mode de la satisfaction hallucinatoire. Ce n'est qu'après une certaine répétition des expériences successives de satisfaction que l'image mnésique de la satisfaction sera distinguée de la satisfaction réelle. C'est ainsi que pour Freud le désir naît d'un réinvestissement psychique d'une trace mnésique de satisfaction liée à l'identification d'une excitation pulsionnelle. Autrement dit, ces manifestations corporelles ne font sens que dans la mesure où l'Autre lui en attribue un. On ne peut pas dire que l'enfant utilise ces manifestations corporelles pour signifier quelque chose à l'Autre. Au niveau de cette expérience il n'y a aucune intentionalité de l'enfant à mobiliser l'état de son corps dans des manifestations qui auraient valeur de message destiné à l'Autre. En revanche, si ces manifestations font sens pour la mère ou son substitut, cela implique que l'enfant est d'emblée dans un univers de communication où il trouve une réponse à quelque chose qui a été supposé comme demande. L'enfant rentre ainsi dans un univers sémantique et à un univers de discours qui est le sien, « à cet égard, l'autre qui inscrit l'enfant dans ce référent symbolique s'investit lui-même à l'endroit de l'enfant comme un autre privilégié : l'Autre »<sup>327</sup>.

Le processus de l'expérience première de satisfaction, se poursuit lorsque la mère « répond » par l'objet du besoin. L'enfant réagit par une « détente organique » en rapport à la satisfaction du besoin. À cette détente du corps de l'enfant, la mère répond par des gestes, par des mots qui seront, pour l'enfant, source d'une détente prolongée : « Cette réponse est, à proprement parler, ce qui va faire *jouir* l'enfant au-delà de la satisfaction de son besoin »<sup>328</sup>. Maintenant, lorsque le besoin se manifeste à nouveau, l'enfant peut désormais utiliser le sens qui a été donné au vécu psychique de la première expérience de satisfaction. En ce sens, la mobilisation signifiante des manifestations corporelles de l'enfant se constitue en une véritable

---

<sup>327</sup> Dor, *Introduction à la lecture de Lacan*, p.186.

<sup>328</sup> *Ibid.*, p.187.

demande à l'endroit de la satisfaction impérativement attendue. Puis, avec cette demande adressée s'amorce la communication symbolique avec l'Autre. L'enfant témoigne ainsi de son entrée dans l'univers du désir de l'Autre, formulé par Lacan, comme inscrit toujours entre la demande et le besoin. En outre, le caractère unique de cette jouissance procède de son immédiateté dans l'expérience première de satisfaction où elle n'est précisément pas médiatisée par une demande, en revanche, dès la seconde expérience de satisfaction, la médiation de la demande confronte l'enfant à l'ordre de la perte. Le surgissement du désir est donc suspendu à la recherche, à la retrouvaille de l'expérience de jouissance première. Mais, dès la seconde expérience l'enfant est obligé de demander pour faire entendre son désir et essayer de signifier ce qu'il désire.

Dans le Séminaire VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Lacan explique la jouissance en d'autres termes par rapport à l'éthique. Nous retrouvons dans la leçon du 6 juillet 1960 que l'éthique consiste en un jugement sur notre action car l'action impliquée en elle comporte jugement. Dans ce sens, l'analyse se pose comme mesure de notre action et elle procède par un retour au sens de cette action. Lacan propose ainsi une révision de l'éthique à quoi incite l'analyse, plus précisément, le rapport de l'action au désir qui l'habite. En raison de ce qui vient d'être exposé, pour Lacan la question éthique de l'analyse se pose dans cette dimension qui s'exprime comme « *l'expérience tragique de la vie* » car c'est dans la dimension tragique que s'inscrivent les actions et que nous sommes sollicités de nous repérer quant aux valeurs ; comme cela peut-être aussi bien dans la dimension comique.

Il nous intéresse particulièrement de situer ici ce que Lacan met en relief concernant ce rapport de l'action au désir qui l'habite dans la dimension tragique et que se situe et exerce dans le sens « d'un triomphe de la mort » car c'est le caractère fondamental de toute action tragique : « Je vous ai appris à rectifier, à corriger : triomphe de 'l'Être pour la mort' »<sup>329</sup>.

Pour le comique, affirme Lacan, c'est, sinon le triomphe, du moins le jeu futile, dérisoire de la vision. Ce qui crée cette dimension comique, c'est ce qui est marqué par la présence d'un signifiant caché, l'effet surprise. Le pathétique alors se trouve à l'opposé, le pendant du tragique et pas incompatible avec le tragi-comique faisant partie de l'expérience et de l'action humaine. En effet, c'est parce que nous savons mieux que ceux qui nous ont précédé, reconnaître la nature du désir qui est au cœur de cette expérience, qu'une révision éthique est possible, qu'un jugement éthique est possible, « qui représente cette question avec sa valeur de Jugement

---

<sup>329</sup> Lacan, [*L'éthique de la psychoanalyse*, p.361.

dernier : - Avez-vous agi conformément au désir qui vous habite ? »<sup>330</sup>. Voici l'analyste confronté à la mort, confronté au désir, confronté à l'expérience tragique de la vie et voici qu'en une question, à ce pôle du désir comme l'affirme Lacan, s'oppose l'éthique traditionnelle. Voyons maintenant quelles seraient les conséquences de s'opposer à une certaine tradition imposée par le respect de la loi, afin de ne pas trahir la nôtre.

### **Agir conformément à son désir ou l'acte d'Antigone**

« Tu as opté pour la vie ; moi, je préfère mourir »<sup>331</sup>

*Antigone*, Sophocle

Il est important de citer ici l'exemple de la tragédie grecque d'Antigone, fille d'Œdipe, afin de suivre la dynamique de la tension interne avec le sentiment de culpabilité associé à la perte et au deuil, dans son rapport au besoin de punition. Antigone étant celle qui transgresse pour aller au bout de son désir, même si cela implique sa mise à mort. Puisque nous sommes dans le domaine propre de la tragédie, nous rappelons le lien à la catharsis, à l'abréaction dans notre expérience d'analystes. Lacan dans le séminaire VII, *L'éthique de la psychanalyse* va jusqu'à traduire catharsis dans le sens de *purgation*, ce qui ouvre le sens, aussi bien dans des termes médicaux, comme l'utilise Molière - l'élimination des humeurs peccantes - que dans des termes juridique ou religieux. La tragédie a pour but donc la catharsis, la purgation des passions, de la crainte et de la pitié. Tout ceci trouve son lien avec l'acte qu'Antigone souhaite accomplir : enterrer le corps de son frère Polynice.

Au début de la pièce, Antigone parle à Ismène, sa sœur : « Chère Ismène, ma sœur, toi qui partages mon sort, de tous les maux qu'Œdipe nous a laissés en héritage, m'en citeras-tu un seul dont Zeus veuille nous tenir quittes avant la fin de nos jours ? »<sup>332</sup>. Nous avons l'essentiel de la question tragique existentielle et du destin. Elle dit : « Jusqu'ici, en fait de chagrins, de malédictions, d'affronts, de mépris, je ne vois pas que rien nous ait été épargné, à toi aussi bien qu'à moi ». La problématique d'Antigone, nous la connaissons, elle est énoncée par elle-même rapidement, « la sépulture due à nos deux frères, Créon ne prétend-il pas l'accorder à l'un et en spolier l'autre ? On dit qu'il a enseveli Étéocle selon le rite, afin de lui assurer auprès des morts un accueil honorable, et c'était son devoir ; mais le malheureux Polynice, il défend par édit

---

<sup>330</sup> *Ibid.*, p.362.

<sup>331</sup> Sophocle, *Théâtre complet*, trad. par Robert Pignarre, 2013, p.82.

<sup>332</sup> Sophocle, p.69.

qu'on l'enterre et qu'on le pleure : il faut l'abandonner sans larmes, sans tombe, pâture de choix pour les oiseaux carnassiers ! [...] Il y attache la plus grande importance et tout contrevenant est condamné à être lapidé par le peuple. Les choses en sont là et bientôt tu devras montrer si tu es fidèle à ta race ou si ton cœur a dégénéré »<sup>333</sup>. Antigone défie sa sœur, « vois si tu veux prendre ta part de risques dans ce que je veux faire ». Questionnée par Ismène, Antigone répond, « je veux, de mes mains, enlever le corps. M'y aideras-tu ? ». Ismène s'adressant à sa sœur lui dit, « mais c'est violer l'édit ! ».

Antigone refuse de renier son frère. « Et la défense de Créon ? » demande Ismène. « Créon n'a pas des droits sur mon bien » lui répond Antigone, elle est décidée, « fais donc ce qu'il te plaira ; j'ensevelirai Polynice. Pour une telle cause, la mort me sera douce ». Ismène est prête à s'incliner devant le pouvoir, « le roi est le roi : il nous faut bien obéir à son ordre »<sup>334</sup>, elle se sent incapable de désobéir aux lois de la cité. Créon réunit le sénat et énonce l'arrêté qu'il fait proclamer, « Étéocle, guerrier hors de pair, mort en servant son pays, sera enseveli avec tous les honneurs [...] mais son frère Polynice, le banni qui n'est revenu que pour livrer aux flammes sa patrie et ses dieux [...] défense publique est faite aux citoyens de l'honorer d'un tombeau, de le pleurer ; que son corps gise, privé de sépulture »<sup>335</sup>. Plus tard, un garde informe le roi que quelqu'un a répandu de la terre sèche sur le cadavre, conformément aux rites, « pauvre fou, pourquoi courir à une punition certaine ? »<sup>336</sup>. Le garde amène la coupable ? Antigone est prise en flagrant délit. Elle reconnaît les faits formellement. Créon lui demande : « et tu as osé passer outre à mon ordonnance ? ». Antigone répond : « je savais bien que je mourrais ; c'était inévitable - et même sans ton édit ! Si je péris avant le temps, je regarde la mort comme un bienfait. Quand on vit au milieu des maux, comment n'aurait-on pas avantage à mourir ? Non, le sort qui m'attend n'a rien qui me tourmente »<sup>337</sup>. Elle lui dit encore : « tous ceux qui m'entendent oseraient m'approuver, si la crainte ne leur fermait la bouche. Car la tyrannie, entre autres privilèges, peut faire et dire ce qu'il lui plaît »<sup>338</sup>. Ismène vient soutenir Antigone et se rendre coupable, mais, elle ne l'accepte pas, « tu as opté pour la vie ; moi, je préfère mourir » : « tu t'es crue sage, d'autres m'ont approuvée »<sup>339</sup>, dit Antigone à sa sœur.

---

<sup>333</sup> *Ibid.*, p.70.

<sup>334</sup> *Ibid.*

<sup>335</sup> Sophocle, *Théâtre complet*, p.73.

<sup>336</sup> *Ibid.*, p.74.

<sup>337</sup> *Ibid.*, p.79.

<sup>338</sup> *Ibid.*, p.80.

<sup>339</sup> *Ibid.*, p.82.

Antigone nous fait voir le point de visée qui définit le désir, affirme Lacan. Cette visée va vers une image qui détient un mystère inarticulable, mystère qui faisait « ciller les yeux au moment qu'on la regardait »<sup>340</sup>. Cette image se trouve au centre de la tragédie puisque c'est celle d'Antigone elle-même, « car nous savons bien qu'au-delà des dialogues, au-delà de la famille et de la patrie, au-delà des développements moralisants, c'est elle qui nous fascine, dans son éclat insupportable, dans ce qu'elle a qui nous retient et à la fois nous interdit, au sens où cela nous intimide, dans ce qu'elle a de déroutant - cette victime si terriblement volontaire »<sup>341</sup>. Nous retenons la fascination de l'image, comme dans ce face à face avec le miroir, le sujet se trouve happé. En effet, c'est du côté de cet attrait que nous devons chercher le vrai sens, le vrai mystère, la vraie portée de la tragédie, écrit Lacan. Tout se passe du côté de cet émoi qu'il comporte, du côté des passions singulières que sont la crainte et la pitié. « Par l'intermédiaire de la pitié et de la crainte, nous sommes purgés, purifiés de tout ce qui est de cet ordre-là. Cet ordre-là, nous pouvons d'ores et déjà le reconnaître – c'est à proprement parler, la série de l'imaginaire. Et nous en sommes purgés par l'intermédiaire d'une image entre autres »<sup>342</sup>. L'éclat, c'est la beauté.

Paradoxalement, Antigone est condamnée au supplice d'être enfermée vivante en un tombeau. C'est ainsi que « le sort d'une vie va se confondre avec la mort certaine, mort vécue de façon anticipée, mort empiétant sur le domaine de la vie, vie empiétant sur la mort »<sup>343</sup>. Créon l'a condamnée à être reléguée en un lieu désert : « je la murerais vivante dans un caveau, en lui laissant de nourriture ce qu'en prescrivent les rites »<sup>344</sup>. Il vient ensuite le chant du cœur : « vainqueur est l'attrait qui rayonne des yeux de la jeune épousée ; le Désir a sa place entre les grandes Lois qui règnent sur le monde, et sans combat la divine Aphrodite fait de nous ce qu'elle veut »<sup>345</sup>. Après qu'Antigone ait aussi intervenu, le Coryphée lui parle : « Glorieuse, admirée, tu t'en vas vers ce monde secret où sont les morts. Ni une maladie ne t'a flétrie, ni une épée ne t'a meurtrie : prenant ta loi en toi-même, vivante, ô destin inouï, tu vas descendre chez Hadès »<sup>346</sup>. C'est ainsi qu'Antigone entrera vivante dans la mort, comme le dira l'héroïne, « au moment où je pars - de quelles lois victime ! - pour cet asile souterrain, cet étrange tombeau...

---

<sup>340</sup> Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, p.290.

<sup>341</sup> *Ibid.*

<sup>342</sup> *Ibid.*

<sup>343</sup> *Ibid.*, p.291.

<sup>344</sup> Sophocle, *Théâtre complet*, p.88.

<sup>345</sup> Sophocle, p.88.

<sup>346</sup> *Ibid.*, p.89.

Telle est mon infortune : je suis encore et ne suis plus parmi les hommes, séparée à la fois des vivants et des morts »<sup>347</sup>.

Le Coryphée rajoute : « tu as donné du front, fille trop violente... Sans doute expiais-tu quelque exploit de ton père ? », ce à quoi elle répond qu'il a touché à sa plaie à vif, « sur le lit maternel, ô malédiction jetée, ô couple impur du fils et de sa mère, las ! de mon père et de ma mère infortunée...C'est donc là, c'est donc là mes parents ? Malheureuse ! Eh bien, chers parents, me voici : maudite et sans mari, je viens habiter avec vous... Et toi, mon frère dont les noces furent la source de nos maux en mourant tu m'as pris ma vie »<sup>348</sup>. L'on emmène Antigone et le chœur chante : « elle choyait dans son sein la pluie de Zeus, les germes d'or... Mais la puissance du destin est une terrible puissance »<sup>349</sup>. Or, suite aux prédictions du devin Tirésias et conseillé par le Coryphée, Créon change d'avis, il est prêt à délivrer Antigone et la sortir du tombeau, il se déjuge et dit maintenant : « le mieux, je le crains fort, est de respecter, jusqu'à la fin de ses jours, les lois fondamentales »<sup>350</sup>. Il craint et il est déjà trop tard.

C'est la fin de la pièce et un messenger raconte à Eurydice les événements qui viennent d'avoir lieu : « Nous gagnons alors le caveau de la jeune fille, sa funèbre chambre [...] Au fond du tombeau, nous découvrons la jeune fille pendue, le cou serré dans un nœud de son écharpe de lin. Hémon s'était jeté contre ce corps qu'il étreignait. Il gémissait sur sa fiancée descendue dans la mort, sur les rigueurs paternelles, sur ses malheureuses amours. Son père l'aperçoit ; il entre, il s'avance, tout secoué de rudes sanglots, et l'appelle d'une voix plaintive : 'Infortuné, qu'as-tu fait ? Que voulais-tu faire ? Quel coup a détruit ta raison ? Mon enfant, je t'implore, je te supplie de sortir'. Mais, l'enfant, roulant des yeux de fou, lui crache au visage et dégaine sans lui répondre un mot. Son père bondit de côté, esquivant le coup. Alors le malheureux tourne sa fureur contre lui-même : allongeant le bras, il appuie sur sa poitrine la pointe de son épée et l'enfonce »<sup>351</sup>. La reine sans un mot se retire, Créon crie sa faute, « o mon fils, en ta fleur nouvelle fauché, par un destin nouveau, hélas ! hélas ! tu t'es délié de la vie, et c'est ma faute, ah ! fou que j'étais, c'est ma faute ! »<sup>352</sup>. En apprenant le suicide de la reine, Créon continue de

---

<sup>347</sup> *Ibid.*

<sup>348</sup> Sophocle, *Théâtre complet*, p.90.

<sup>349</sup> *Ibid.*, p.92.

<sup>350</sup> *Ibid.*, p.96.

<sup>351</sup> Antigone in: Sophocle, *Théâtre complet*, p.98.

<sup>352</sup> *Ibid.*, p.99.

se maudire : « malheur à moi, tout ce qui m'arrive est ma faute, je n'en veux accuser personne, que moi-même »<sup>353</sup>.

C'est l'histoire d'une transgression et d'un crime, le crime décrit par Lacan comme quelque chose qui ne respecte pas l'ordre naturel. La pensée de Sade en est l'exemple car ce qui est formulé, c'est que par le crime, il est du pouvoir de l'homme de délivrer la nature des chaînes de ses propres lois car ses propres lois sont des chaînes. Pensée sadique qui se tient donc à la limite, le fantasme fondamental dans Sade serait celui d'une souffrance éternelle selon Lacan. Dans le scénario sadique, « il semble que l'objet des tourments doive conserver la possibilité d'être un support indestructible »<sup>354</sup>.

Antigone est un être inhumain, nous dit Lacan, inflexible dit le Chœur, non civilisé, crue. Parce qu'Antigone sort des limites humaines. Son désir viserait au-delà de l'atrocité, c'est ce qui la rapproche à la chaîne de malheur - Atè en grec. Elle tranche et le chœur, selon Lacan, pointe après la condamnation sur le fait qu'elle est allée chercher son Atè : « A quoi l'autre répond : - je suis bien d'accord, mais, je ne peux pas faire autrement »<sup>355</sup>. Parle-t-elle de destin ?

En effet, la lamentation ou la plainte d'Antigone commence à partir du moment où elle franchit l'entrée de la zone entre la vie et la mort. « Il y a longtemps qu'elle nous a dit qu'elle était dans les royaumes des morts, mais cette fois-ci la chose est consacrée dans le fait. Son supplice va consister à être enfermée, suspendue, dans la zone entre la vie et la mort. Sans être encore morte, elle est déjà rayée du monde des vivants »<sup>356</sup>. Le côté touchant de la beauté fait vaciller tout jugement critique, affirme Lacan, et arrête l'analyse. « L'effet de la beauté est un effet d'aveuglement. Il se passe quelque chose au-delà qui ne peut être regardé ». La beauté laisserait donc sans parole, presque dans une fascination traumatique, médusée. Antigone a déclaré d'elle-même qu'elle était morte et qu'elle voulait la mort. « Aucune médiation n'est ici possible, si ce n'est ce désir, son caractère radicalement destructif. La descendance de l'union incestueuse s'est dédoublée en deux frères, l'un qui représente la puissance, l'autre qui représente le crime. Il n'y a personne pour assumer le crime, et la validité du crime, si ce n'est Antigone »<sup>357</sup>. Elle fait ainsi le sacrifice de son être au maintien de cet être essentiel qu'est l'Atè

---

<sup>353</sup> *Ibid.*, p.100.

<sup>354</sup> Lacan, [*L'éthique de la psychoanalyse*], p.303.

<sup>355</sup> *Ibid.*, p.322.

<sup>356</sup> *Ibid.*, p.326.

<sup>357</sup> *Ibid.*, p.329.

familiale. Antigone perpétue, éternise, immortalise cette Atè. Serait-elle la représentante de cette beauté horrifique qui peut être le malheur comme le suicide ?

#### 4.4. Paradoxes et injonctions : de l'*hilflosigkeit* à la jouissance

Nous partons du principe de ce paradoxe premier qui est que le sujet n'a pas choisi d'exister. D'une part, il se trouve dans cet état de détresse ou *hilflosigkeit* lors de son arrivée au monde, qui dans la théorie freudienne a ce sens spécifique de l'état du nourrisson qui dépend complètement de l'autre pour la satisfaction de ses besoins et il s'avère impuissant à accomplir l'action spécifique propre à mettre fin à la tension interne. D'autre part, pour le sujet adulte, l'état de détresse nous renvoie à la situation traumatique génératrice d'angoisse. D'un point de vue systémique, Paul Watzlawick de l'école de Palo Alto, a développé la notion d'injonction paradoxale ou *double bind*, connu en France comme double contrainte.

Plus précisément, cet état de détresse interroge la différence entre angoisse de réel et angoisse névrotique. Le danger de réel est un danger que nous connaissons, l'angoisse de réel est l'angoisse devant un tel danger connu. En revanche, l'angoisse névrotique est angoisse devant un danger que nous ne connaissons pas. Dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, ouvrage de 1926, Freud indique qu'il est des cas dans lesquels les caractères d'angoisse de réel et angoisse névrotique se montrent mélangés, lorsque le danger est connu et réel mais l'angoisse devant lui est démesurément grande. De surcroît, l'analyse montre qu'au danger de réel connu est attaché un danger de pulsion non connu. De même, Freud s'interroge sur la signification de la situation de danger, pour en conclure qu'il est en lien avec l'estimation de notre force comparée à la grandeur de celui-ci, à l'aveu de notre désaide face à lui, désaide matérielle dans le cas du danger de réel, désaide psychique dans le cas du danger de pulsion. Ce qui nous intéresse de montrer, c'est que notre jugement est guidé par des expériences effectivement faites. En conséquence, Freud appellera traumatique « une telle situation vécue de désaide ; nous sommes alors bien fondés à séparer la situation traumatique de la situation de danger »<sup>358</sup>. Autrement dit, ce signal d'angoisse se déclenche à partir de l'attente d'une situation de désaide ou bien parce la situation présente « me remémore l'une des expériences vécues traumatiques

---

<sup>358</sup> Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, p.78.



faites antérieurement. C'est pourquoi, j'anticipe ce trauma, je vais me conduire comme s'il était déjà là, pendant qu'il est encore temps de le détourner »<sup>359</sup>. C'est ainsi que nous définissons l'angoisse comme étant d'une part attente du trauma, d'autre part, une répétition atténuée de celui-ci. De ce fait, la relation de l'angoisse à l'attente appartient à la situation de danger, son indétermination et son absence d'objet à la situation traumatique de désaide qui est anticipée dans la situation de danger. Si nous résumons, la situation de danger est la situation de désaide reconnue, remémorée, attendue. L'angoisse est la réaction originelle au désaide dans le trauma : « Le moi qui a vécu passivement le trauma en répète maintenant activement une reproduction affaiblie, dans l'espoir de pouvoir en diriger le cours en agissant par lui-même »<sup>360</sup>. Par ailleurs, concernant la dimension de douleur et de deuil, Freud admet que l'angoisse vient aussi en réaction au danger de la perte d'objet. Mise à part la séparation douloureuse dans le contexte de deuil, le problème se complique lorsque la séparation d'avec l'objet donne-t-elle de l'angoisse.

Si nous prenons la situation du nourrisson comme point de départ, lorsqu'au lieu de sa mère, il aperçoit une personne étrangère, il manifeste cette angoisse en référence au danger de la perte d'objet. Nous pouvons supposer à travers les pleurs et l'expression du visage qu'il ressent aussi de la douleur. En effet, la situation où il éprouve l'absence de sa mère, n'est pas pour lui une situation de danger, mais une situation traumatique. La douleur est donc la véritable réaction à la perte d'objet, l'angoisse celle au danger que cette perte entraîne. Aussi, le passage de la douleur du corps à la douleur de l'âme correspond au changement de l'investissement narcissique en investissement d'objet.

C'est pourquoi, cet état de détresse décrit l'impuissance du nouveau-né humain car celui-ci est incapable de mettre en place une action coordonnée et efficace ; il n'est rien sans l'autre, c'est l'état de dépendance vitale. De surcroît, du point de vue économique, une telle situation aboutit à l'accroissement de la tension du besoin que l'appareil psychique ne peut encore maîtriser. Cette image peut nous transmettre un trait de ce paradoxe existentiel qui est d'être en vie sans avoir eu le choix, la première injonction étant : reste en vie ! La tragédie de l'existence s'ensuit, essayant de trouver ce sens qui n'arrivera peut-être jamais. Le sujet sera à la recherche d'une orientation, d'une direction. En revanche, l'émergence de la vérité sera toujours un évènement pour le sujet.

---

<sup>359</sup> *Ibid.*, p.79.

<sup>360</sup> Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, p.79.

À partir de cet état de détresse, nous pouvons donc comprendre l'expérience de satisfaction. Particulièrement, cet état de désaide est corrélatif de la totale dépendance de la mère et implique l'omnipotence de celle-ci. C'est pourquoi, il influence de façon décisive la structuration du psychisme, voué à se constituer entièrement dans la relation à l'autre. De cette manière, dans le cadre d'une théorie sur l'angoisse, l'état de détresse devient pour Freud en *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926), le prototype de la situation traumatique. La détresse serait ici produite par l'effet des dangers internes, lorsque la perte ou séparation entraîne une augmentation progressive de la tension au point où le sujet se voit incapable de maîtriser les excitations psychiques et débordées par celles-ci se génère le sentiment de détresse.

Nous pouvons introduire ici l'exemple de Molly que nous avons rencontrée dans le cadre de notre pratique clinique en institution : une jeune femme de 24 ans qui n'a point pu répondre à cette question essentielle de son existence. « Je ne trouve pas, je ne sais pas qui je suis ni ce que j'aime », « si je reste en vie, c'est pour ne pas causer plus de douleur à ma famille ». Dans le cas de Molly, sa vie s'est arrêtée au moment où elle commençait. Cet instant perdue et comme médusée, elle cherche encore l'image de son père, forçant ses souvenirs qui n'arrivent pas si ce n'est qu'avec la mort. Molly avait presque 5 ans lorsque son père s'est donné la mort : la veille de son anniversaire. Il s'est tiré une balle avec un fusil de chasse dans l'appartement qu'elle habite encore. Les descriptions qu'elle peut faire de ce lieu lugubre, sa maison, correspondent au huit clos qui s'est structuré dans son psychisme. Elle voit encore la silhouette de son père, la forme, sans réussir à entendre sa voix ce qui la frustre énormément, « je ne me rappelle pas sa voix », me dit-elle, elle pleure. Molly arrête tout ce qu'elle commence, le coréen, la guitare, l'espagnol, puisse cela être un effet de l'arrêt traumatique qu'elle a vécu ? Elle était la plus jeune des trois sœurs, c'est la seule à ne pas avoir de souvenirs de son père. Molly ne s'est pas seulement identifiée à lui, mais à chaque mur et chaque espace qui constituent cet appartement fantasmagorique. Elle croit encore entendre le tir du fusil, comme si ce cri était associé à la voix du père qui lui dit de mourir. La voix/e du père qui a été la fin, l'arrêt de vie. « Tu dois continuer, tu dois avancer » lui dit sa mère jusqu'aujourd'hui. L'incompréhension entre mère et fille est totale, alors que cette mère n'a jamais eu l'air d'accueillir le deuil de sa fille, interdisant inconsciemment de nommer le père, Molly a toujours insisté pour le faire vivre, en mourant avec lui. Entre deuil et mélancolie, cette perte n'est toujours pas élaborée et bien que les idées noires et suicidaires la hantent régulièrement, paradoxalement, c'est le sentiment de culpabilité qui évite le passage à l'acte de Molly.

Cette inscription a fait trace comme un meurtre. L'enfant ne s'est-il pas interrogé : est-ce que c'est moi qui ai tué mon père ? Nous avons la conviction que le fantasme de meurtre est sous-jacent. En tout état de cause, son apparition dans ce monde n'a pas été suffisante pour éviter la disparition du père. Molly possédait toute l'énergie psychique d'une fille de 5 ans qui regarde son père avec admiration. Un des seuls souvenirs qui revient est de se retrouver dans la maison alors que son père gisait déjà sans vie dans le salon.

Comme l'affirme Paul Watzlawick, quelque chose dans la nature du paradoxe a une portée pragmatique directe et même existentielle pour chaque sujet : « Non seulement le paradoxe peut envahir l'interaction et affecter notre comportement et notre santé mentale, mais il est un défi à notre croyance en la cohérence, et donc finalement en la solidité, de notre univers »<sup>361</sup>. La définition de paradoxe qui est donnée par Watzlawick dans *Une logique de la communication* (1972), le décrit comme une contradiction qui vient au terme d'une déduction correcte à partir de prémisses « consistantes ». En outre, il n'est pas absurde de penser que les prémisses consistantes d'aujourd'hui seront les erreurs et les sophismes de demain. Nous pouvons introduire ici cette autre idée concernant la révision des schèmes conceptuels à propos des paradoxes car « tout progrès scientifique entraîne une légère correction, et les grands progrès entraînent de grandes corrections, comme la révolution copernicienne et le passage de la mécanique de Newton à la théorie de la relativité d'Einstein [...] Il y eut un temps où la doctrine selon laquelle la terre tourne autour du soleil a été appelée le paradoxe de Copernic, même par ceux qui l'admettaient »<sup>362</sup>. Autrement, parfois le mot antinomie est employé comme synonyme de paradoxe. En effet, une antinomie produit une contradiction en suivant les modes admis de raisonnement. Stegmüller est plus précis et définit une antinomie comme « un énoncé qui est à la fois contradictoire *et* démontrable »<sup>363</sup>. Nous obtenons ainsi une contradiction formelle.

Ensuite, Watzlawick définit trois types de paradoxes : les paradoxes logico-mathématiques (antinomies) ; les définitions paradoxales (antinomies sémantiques), et les paradoxes pragmatiques : les injonctions paradoxales et prévisions paradoxales. Nous allons expliquer ces derniers car ils concernent les notions de lien et d'injonction, ce qui apporte un autre point de vue à notre recherche.

---

<sup>361</sup> Paul Watzlawick, Janet Beavin Bavelas, et Don D Jackson, *Une logique de la communication*, 2014, p.187.

<sup>362</sup> *Ibid.*, p.189.

<sup>363</sup> *Ibid.*

L'injonction paradoxale peut être présentée ici à travers l'histoire du barbier : le barbier est un soldat à qui son capitaine ordonne de raser tous les soldats de la compagnie qui ne se rasent pas eux-mêmes, et aucun autre. La conclusion logique à la fin de l'histoire est que « le barbier de la compagnie, au sens qui a été défini, n'existe pas »<sup>364</sup>, voici un exemple par excellence de paradoxe pragmatique car il n'y a au fond aucune raison pour qu'une telle injonction ne soit pas faite, en dépit de son absurdité logique. Les éléments essentiels, selon l'auteur, de la situation exposée sont : la relation de complémentarité officier-subordonné ; aussi, dans le cadre de cette relation, une injonction est faite à laquelle on doit obéir, mais à laquelle il faut désobéir pour obéir ; le sujet qui, dans cette relation, occupe la position basse ne peut *sortir* du cadre et résoudre ainsi le paradoxe en le critiquant car cela reviendrait à une insubordination. C'est pourquoi un sujet pris dans une telle situation se trouve dans une position intenable.

De même, l'exemple de la manière dont Freud a réussi à sortir d'Autriche en 1938 est évoquée par sa teneur d'injonction paradoxale. Les nazis avaient promis à Freud de lui accorder un visa de sortie d'Autriche à la condition qu'il signe une déclaration affirmant qu'il avait été « traité par les autorités allemandes, et la Gestapo en particulier, avec tout le respect et la considération dus à (sa) réputation scientifique ». Dans le contexte de persécution subie par les Juifs de Vienne, ce document prétendait effrontément que les autorités nazies se conduisaient de manière irréprochable dans le but manifeste de faire servir la renommée internationale de Freud à la propagande nazie. Nous pouvons imaginer le dilemme de Freud : signer et collaborer ou bien refuser et subir les conséquences prévisibles. Nous nous trouvons encore une fois face aux effets d'une signature qui peut donner vie, donner mort. « Quand le fonctionnaire de la Gestapo apporta le document pour la signature, Freud demanda la permission d'y ajouter une phrase. Manifestement assuré d'être dans la position « haute », le fonctionnaire acquiesça et Freud écrivit de sa main : 'Je puis cordialement recommander la Gestapo à tous'. La situation était désormais renversée, car la Gestapo, après avoir obligé Freud à faire son éloge, ne pouvait élever d'objection à un éloge supplémentaire »<sup>365</sup>. Éloge qui était l'équivalent d'un sarcasme accablant et qui par là-même, était une négation de tout le document.

---

<sup>364</sup> Watzlawick, Bavelas, et Jackson, *Une logique de la communication*, p.195.

<sup>365</sup> Watzlawick, Bavelas, et Jackson, p.208.

## La double contrainte

Premièrement, c'est Gregory Bateson qui a théorisé sur la double contrainte et les effets du paradoxe dans l'interaction humaine, théorie apparue dans *Vers une écologie de l'esprit* (1956), à partir de la pathologie des relations, en l'occurrence dans le cas du schizophrène. Bateson et ses collaborateurs ont cherché les séquences d'expérience interpersonnelle qui pourrait induire un comportement justiciable du diagnostic de schizophrénie.

Par conséquent, les éléments indispensables pour constituer une situation de double contrainte sont les suivants : deux personnes ou plus (dont une est désignée comme victime) ; une expérience répétée ; une injonction négative primaire, elle peut prendre deux formes : a) « Ne fais pas ceci ou je te punirai », b) « Si tu ne fais pas ceci, je te punirai »<sup>366</sup>. Ici, la punition peut signifier, selon Bateson, la perte de l'amour ou l'expression de la haine et de la colère. Ensuite, une injonction secondaire, qui contredit la première à un niveau plus abstrait tout en étant, comme elle, renforcée par la punition ou par certains signaux menaçant la survie. Cette injonction secondaire est transmise à l'enfant par des moyens non verbaux. « La verbalisation de l'injonction secondaire pourra ainsi revêtir une grande variété de formes, par exemples : 'Ne considère pas ça comme une punition' ; 'Ne te soumet pas à mes interdictions' »<sup>367</sup>. Nous tenons à remarquer que la menace de punition est constante tout au long de ces séquences et comme nous le savons, la punition peut se transformer par la suite en auto-punition. Enfin, il existe dans ce système une injonction négative tertiaire qui interdit à la victime d'échapper à la situation.

En raison de ce qui vient d'être exposé, devant une situation de double contrainte, selon Bateson, tout individu verra s'effondrer sa capacité de distinguer les types logiques car le sujet est impliqué dans une relation intense, dans une situation où l'autre émet deux genres des messages dont l'un contredit l'autre. Il ne sait donc quoi répondre. Par ailleurs, Watzlawick élargit légèrement la définition des éléments qui composent une double contrainte et nous retenons l'essentiel : deux ou plusieurs personnes sont engagées dans une relation intense qui a une grande valeur vitale, dans un tel contexte les affirmations du message s'excluent. Ainsi, si le message est une injonction, il faut lui désobéir pour lui obéir. En conséquence, « le récepteur du message est mis dans l'impossibilité de sortir du cadre fixé par ce message [...] Donc, même si logiquement le message est dénué de sens, il possède une réalité pragmatique : on ne peut

---

<sup>366</sup> Gregory Bateson, *Vers une écologie de l'esprit T. 2. T. 2.* (Paris: Ed. du Seuil, 2008), p.15.

<sup>367</sup> *Ibid.*, p.16.

pas *ne pas* réagir, mais on ne peut pas non plus y réagir de manière adéquate (c'est-à-dire non paradoxale) puisque le message est lui-même paradoxal »<sup>368</sup>. C'est pourquoi le sujet qui se trouve dans une situation de double contrainte risque de se trouver puni.

Bien que nous adhérons surtout à la théorie du système inconscient freudien, l'école de Palo-Alto et ses hypothèses sur l'injonction paradoxale et sur la notion d'homéostasie ont influencé les psychanalystes de l'époque et elle a aussi été à la base de la thérapie familiale systémique, fondée en partie sur la cybernétique, cette école a mis en avant une autre manière de décrire le dysfonctionnement familial, soulignant des positions « intenable » pour le sujet qui ont tendance « à le rendre fou », reprenant l'expression de Harold Searles. Entre systémie et sémantique, Bateson et Watzlawick ont mis en relief l'importance des énoncés dans un système déterminé ainsi que les effets de l'adresse, ce que va dans le sens de notre recherche.

### **Paradoxes : plaisir et douleur**

Pour continuer sur cette idée de paradoxe, nous revenons sur la *Verneinung*<sup>369</sup> de Freud car c'est le mode privilégié de connotation au niveau du discours de ce qui dans l'inconscient est refoulé. « Le *Verneinen*, la façon paradoxale par où se situe, dans le discours prononcé, énoncé, dans le discours du *Bewustwerden*<sup>370</sup>, ce qui est caché, *verborgen*, dans l'inconscient, la façon sous laquelle s'avoue ce qui pour le sujet se trouve à la fois présentifié et renié »<sup>371</sup>. C'est ainsi, par ce *ne* discordancier, évoqué par Lacan, que le sujet énonce sa propre crainte la faisant apparaître de façon paradoxale. Je crains qu'il vienne, voudrait dire, je crains qu'il *ne* vienne. Ce qui est souligné, c'est que en énonçant, je crains quelque chose, je le fais surgir dans son existence et du même coup dans son existence de vœu qu'il vienne, par exemple.

De même, nous mettons en relief cette indication faite par Lacan, que la particule négative *ne* vient au jour qu'à partir du moment où je parle vraiment et non pas au moment où je suis parlé, si je suis au niveau de l'inconscient.

À partir d'ici, la fonction qui est donc articulée au principe de réalité est le terme de *surmoi*, *überich* ou conscience morale, ce qui montre la racine du fonctionnement psychique et de la constitution humaine, comme une forme de commandement. Ce qui est articulé ici, c'est

---

<sup>368</sup> Watzlawick, Bavelas, et Jackson, *Une logique de la communication*, p.213.

<sup>369</sup> La négation.

<sup>370</sup> La conscience.

<sup>371</sup> Lacan, *[L' éthique de la psychoanalyse]*, p.79.

le fondement de la morale, la découverte selon Lacan, de la loi fondamentale, la loi primordiale qui est la loi de l'interdiction de l'inceste. Il est introduit ici l'éthique de Kant et de Sade. Par rapport à Kant, Lacan souligne son idée d'éliminer des critères de la loi morale, à savoir un élément sentimental. C'est ainsi que si nous éliminions de la morale tout élément de sentiment, si l'on invalide tout guide qui soit dans notre sentiment, à l'extrême, le monde sadiste est concevable. « En effet, Kant admet tout de même un corrélatif sentimental de la loi morale dans sa pureté, et très singulièrement, je vous prie de le noter, ce n'est rien d'autre que la douleur elle-même »<sup>372</sup>. Le passage de Kant évoqué par Lacan affirme que la loi morale parce qu'elle porte préjudice à toutes nos inclinations, doit produire un sentiment qui peut être appelé « de la douleur » et il se trouve ici le rapport d'une connaissance, qui vient de la raison pure pratique, au sentiment de plaisir ou de la peine.

Lacan conclut que Kant est de l'avis de Sade, car pour « atteindre absolument *das Ding*, pour ouvrir toutes les vannes du désir, qu'est-ce que Sade nous montre à l'horizon ? Essentiellement la douleur. La douleur d'autrui, et aussi bien la douleur propre du sujet, car ce ne sont à l'occasion qu'une seule et même chose. L'extrême du plaisir, pour autant qu'il consiste à forcer l'accès à la Chose, nous ne pouvons le supporter »<sup>373</sup>.

Nous continuons à développer cette notion du paradoxe au travers le paradoxe de la jouissance qui trouve tout son intérêt dans cette clinique complexe qui est celle qui tourne autour du suicide et du passage à l'acte suicidaire. L'économie qui dirige le rapport à la mort dans chaque sujet est variable, néanmoins le rapport à la jouissance dans ce type de symptôme est particulier. Voici un aspect qu'au début de cette recherche nous n'avions pas mis nécessairement au premier plan.

En effet, le paradoxe de la jouissance introduit sa problématique dans cette dialectique du bonheur. L'orientation est celle de l'énigme de son rapport à la Loi fondé sur l'Autre. Loi articulée au plus profond de l'inconscient, mais, « s'il n'y a plus que manque, l'Autre défaille, et le signifiant est celui de sa mort »<sup>374</sup>. De même, une association essentielle développée par Lacan est le fait que les deux termes, la mort de Dieu et l'amour du prochain, sont historiquement solidaires : mort et amour. Il revient sur le commandement *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* qui paraît inhumain à Freud, nous le savons grâce au Malaise dans la culture. La vérité reste vraie que l'homme cherche le bonheur, mais la résistance devant le

---

<sup>372</sup> Lacan, p.97.

<sup>373</sup> *Ibid.*

<sup>374</sup> Lacan, [*L' éthique de la psychoanalyse*, p.227.

commandement cité ci-dessous et la résistance qui s'exerce pour entraver son accès à la jouissance seraient la même chose pour Lacan.

Il est question de jouissance et transgression dans le Séminaire VII, *L'éthique de la psychanalyse*. Comment cela opère-t-il ? Pourquoi le sujet recule-t-il devant sa jouissance ? Sur ce point, est développée ici l'idée de l'agressivité inconsciente que la jouissance contient, « du noyau redoutable de cette *destrudo*, quels que soient à cet égard les petites manières »<sup>375</sup>. En outre, dans la fibre même de ce que Freud a enseigné, nous dit Lacan, il y a ceci « que c'est pour autant que le sujet retourne l'agressivité contre lui qu'en provient l'énergie dite du surmoi »<sup>376</sup>.

D'ailleurs, la jouissance de la transgression impliquerait le fait de piétiner les lois sacrées qui peuvent être mises en cause par la conscience du sujet. C'est un risque dont le sujet, s'en étant tiré, se trouve par après comme garanti dans sa puissance.

Pouvons-nous retrouver dans cette description la jouissance du passage à l'acte suicidaire ? Nous pensons à l'interdiction du meurtre (homicide), qui retourné contre la personne propre devient suicide, l'homicide de soi-même. Nous pensons à la jouissance d'un sujet qui fantasme cette maîtrise de la vie et de la mort, l'agressivité qui porte l'acte suicidaire et à la mesure de la jouissance qu'il procure. Nous pouvons évoquer ici le cas d'une patiente suivie dans le cadre de notre pratique hospitalière. Mademoiselle B est enseignante, mais elle a échoué trois fois de suite au concours qu'elle souhaitait obtenir. Son histoire de dépression durait depuis quelques années, voire depuis l'adolescence, alors qu'elle avait déjà 25 ans. Sans admettre des idées suicidaires, elle avouait *se couper* régulièrement le ventre. L'histoire de sa famille était chargée de violences diverses. Son grand-père paternel avait été prisonnier de guerre en Allemagne et après son retour, il a été grièvement malade, atteint d'un cancer et d'alcoolisme. Mademoiselle B avait aussi un penchant vers l'alcool, surtout pour s'anesthésier et calmer l'angoisse d'exister, « je me dis que ce n'est pas sain quand je bois de la vodka à 11 h du matin ». Elle évoquait quelques deuils successifs dont une fausse couche de la mère qui l'avait laissée inondée de sang dans son lit alors qu'elle était seule à la maison ; le signifiant *ventre* n'était peut-être pas anodin pour mademoiselle B. « Quand ma grand-mère est morte, je me suis coupé le ventre et je n'ai pas des regrets », « je ne voulais pas oublier », une mort, une

---

<sup>375</sup> *Ibid.*, p.228.

<sup>376</sup> Lacan, [*L'éthique de la psychoanalyse*, p.228.



coupure, une auto-punition. Mais, aussi la jouissance de cette douleur : « Je me saignais », énonçait mademoiselle B : on peut se demander pour expier quel péché ?

Elle nous parlait donc particulièrement de la mort d'un oncle paternel, auquel nous associons la notion de jouissance et d'agressivité car il était atteint d'un cancer comme son père, grand-père de la patiente. Elle nous dit : « il avait eu un cancer il y a 15 ans et puis une récurrence il y a 3 ans. Il avait prévenu que ce n'est pas le cancer qui le tuerait ». « Il avait un poulailler et le matin, il est sorti dans le jardin et il s'est pendu ». Sa femme l'a trouvé quelques minutes plus tard. Tout est condensé dans cette phrase : « il avait prévenu, ce n'est pas le cancer qui le tuerait ». Il ne pouvait donc que se tuer lui-même ?

Anticiper, devancer la mort implique une énergie psychique particulière, se précipiter vers elle comme conséquence : je me tue avant qu'il ne me tue, le cancer. Tuer, être tuée, se tuer, différentes formes de la pulsion.

## Sylvia Plath (1932-1963)

« 24 août 1953. Cachée dans la cave de la maison maternelle, dans un renforcement dissimulé derrière un tas de bois, où personne ne songera à aller la chercher, Sylvia tente de se suicider en absorbant un flacon de somnifères. Alors que sa disparition est annoncée dans la presse, locale et nationale, d'importantes recherches sont menées pour la retrouver. Ce n'est qu'au bout de trois jours qu'elle sera découverte par son frère. Descendu à la cave, Warren est alerté par un râle, au moment où Sylvia reprend connaissance et revient à la vie. Dans un état comateux, elle est hospitalisée au Newton-Wellesley Hospital »<sup>377</sup>.

« Février 1963. Le 8, Sylvia repart pour un mystérieux rendez-vous avec Ted<sup>378</sup>. Que se sont-ils dit ? Ted a-t-il promis à Sylvia qu'il allait revenir, comme l'affirment certains biographes ? Lui aurait-il, au contraire, appris que sa maîtresse attendait un enfant ? Se sont-ils livrés à une séance d'hypnose, selon leur ancienne pratique censée soulager Sylvia de ses angoisses ? [...]

Le 10, Sylvia insiste pour regagner son domicile avec ses enfants. Elle attend l'arrivée d'une infirmière prévue le lendemain matin à 9 heures. Elle dit se sentir mieux. Elle doit rencontrer son éditeur anglais à l'heure du déjeuner.

Après avoir couché ses enfants, Sylvia écrit. Vers minuit, elle sonne à la porte de son voisin, Trevor Thomas, en quête de quelques timbres pour son courrier à destination d'Amérique. Par la suite, Trevor Thomas dira qu'elle semblait dans un état second. Elle reste quelque temps dans le hall, immobile, à bout de forces.

Elle dépose des tartines de pain beurré et des tasses de lait près des lits de ses enfants, ouvre en grand la fenêtre, calfeutre la porte de leur chambre avec des serviettes et du ruban adhésif. Après avoir placé sur le landau, dans l'entrée du 23 Fitzroy Road, bien en évidence, une note indiquant les coordonnées du Dr. Horder, elle calfeutre la porte de sa cuisine. Au terme d'une nuit sans sommeil, alors que l'aube va se lever, Sylvia met fin à ses jours.

Le 11, elle est retrouvée morte, alors que le gaz continue à s'échapper dangereusement de la cuisine »<sup>379</sup>.

---

<sup>377</sup> Sylvia Plath, *Œuvres: poèmes, roman, nouvelles, contes, essais, journaux*, trad. par Patricia Godi-Tkatchouk et Patrick Reumaux (Paris: Gallimard, 2011), p.63.

<sup>378</sup> Ted Hughes, son mari, aussi poète et écrivain.

<sup>379</sup> *Ibid.*, p.114.

**CHAPITRE V ÉTUDES CLINIQUES AUTOUR DU SUICIDE**



Cette recherche prit forme à partir de notre travail aux urgences psychiatriques des patients adultes. D'où les questions suivantes : quelle place donner à l'évènement ? Quelle place donner à l'acte ? Comment le lire et le traduire ? Comment la venue aux urgences permet au sujet de soutenir une démarche de soins ? Quel rapport peut-on établir entre l'urgence psychiatrique et l'urgence psychique ? La temporalité est marquée par cette discontinuité qui est le passage à l'acte, ici souvent suicidaire. En effet, l'unité d'hospitalisation nous montre ce paradoxe qui est de recourir aux soins au moment où le sujet veut en finir.

Voltaire définissait la folie dans son *Dictionnaire Philosophique* (1764) comme suit : « Nous appelons folie cette maladie des organes du cerveau qui empêche un homme nécessairement de penser et d'agir comme les autres. Ne pouvant gérer son bien, on l'interdit ; ne pouvant avoir des idées convenables à la société, on l'en exclut ; s'il est dangereux, on l'enferme ; s'il est furieux, on le lie »<sup>380</sup>. Le suicide est-il un acte de folie ? Difficile de généraliser à l'évidence, toutefois, un grain de folie est peut-être nécessaire pour sortir du monde, même si dans certaines circonstances notre éthique aurait tendance à trouver des bons arguments.

C'est pourquoi, expliquer le suicide au singulier est impossible. Au pluriel, en prenant acte de la multiplicité de passages à l'acte, quelques pistes émergent. Jusqu'où le suicide est-il un acte singulier ? Dans tous les cas, nous pourrions dire, qu'il concerne l'aliénation originaire. De surcroît, c'est l'ensemble de la communauté humaine qui est concernée. Chaque disparition est une perte collective et nous ne pouvons éviter d'en prendre acte. Se donner la mort reste comme une ultime possibilité de liberté, la mort volontaire existe depuis l'Antiquité. Mais, qu'est-ce qui nous mène à cette auto-destruction ? Le meurtre du sujet représente-t-il la fin ?

Bien au contraire, si nous pensons aux transmissions transgénérationnelles, laisser une mort violente, un suicide et le deuil en héritage, n'est pas sans conséquences psychiques. Justement, la clinique montre de quelle manière la transmission de la mort, ce négatif sans contenu, ce pur réel traumatique a des effets sur la descendance. Cela a trait à l'écriture de l'histoire familiale. Des passages à l'acte suicidaires ou des auto-punitions de notre clinique mettent en relief l'importance de l'humeur familiale, la manière de construire ces récits à caractère mortel. Comment ces disparitions ont-elles été traitées psychiquement et ensuite traduites dans le langage familial ? Lorsque c'est un secret, qu'est-ce qui n'est pas dit ? Est-ce

---

<sup>380</sup> Voltaire, *Dictionnaire philosophique*. I, p.196.

que dans la transmission inconsciente ces disparitions sans explication (pacte du négatif R. Kaës), traumatiques ou volontaires, pourraient être introjectées comme meurtre ?

Entre le suicide et la transmission, nous avons essayé d'établir le lien précis avec la mélancolie. Concernant l'injonction de mort, est-ce à travers le discours de l'Autre qu'elle sera introjectée en tant que transmission ? Comment s'énonce la mort dans la famille ? Si le sujet est un effet du langage, l'acte est-il un agir de la mort énoncée ?

Pour introduire le point de vue méthodologique, nous nous appuyerons sur les discours des patients pour rendre compte de la nécessité authentique, à travers ces gestes si publics, d'inscrire la trace d'une souffrance, d'une frustration, d'un deuil ou d'un non-sens unique et subjectif, et nous nous demanderons s'il s'agit là d'une trace distinctive. Nous travaillons avec la psychanalyse comme référence, en introduisant d'autres disciplines connexes dans le but de maintenir une approche critique et de croiser différents regards. En effet, cette recherche théorico-clinique se fonde sur le matériel clinique que nous avons collecté pendant quelques années, de la pratique hospitalière au cabinet : l'écriture des séances, la transcription des présentations de malades, des staffs bibliographiques à l'hôpital et des réunions cliniques.

C'est pourquoi, en ce qui concerne notre méthodologie, comme l'affirme François Perrier, nous travaillons avec notre propre objet d'étude qui est l'inconscient : « L'objet de la psychanalyse, c'est l'inconscient. C'est en cela que la psychanalyse peut se considérer une science : elle a un objet propre, un champ propre d'investigation, elle se donne des concepts qui forment un ensemble théorique, lesquels, en tant que théoriques, se déduisent d'une méthodologie qui permet une pratique »<sup>381</sup>. Assurément, sans la linguistique, Lacan n'aurait pas pu donner avec autant de clarté et de pertinence la formule *l'inconscient est structuré comme un langage*, qui s'équilibre avec une formule à ne pas oublier, l'inconscient est le discours de l'Autre. L'objet de l'analyse est le déchiffrement de l'inconscient structuré comme un langage, avec comme condition la méthodologie freudienne, c'est-à-dire la cure.

Les observations cliniques correspondent à des thérapies qui ont eu lieu dans le cadre de notre travail dans le Centre Hospitalier Philippe Pinel à Amiens, dans le service des Urgences Psychiatriques et dans le CMP adultes du même secteur. Dans un premier temps, nous accueillons les patients à l'Unité d'Accueil et d'Orientation pour une évaluation de leur état psychique, notamment par rapport au risque suicidaire. Ensuite, soit nous continuons le suivi

---

<sup>381</sup> François Perrier, *Les Corps malades du signifiant : le corporel et l'analytique : séminaire 1971-1972*, éd. par Mathilde-Mahaut Nobécourt (Paris, France: Inter éditions, 1984), p.25.

aux Urgences, soit les médecins psychiatres nous orientaient directement les patients sur le CMP après un suivi médical ou une hospitalisation aux urgences. Les situations cliniques évoquées ci-dessous sont des thérapies qui ont duré entre un an et demi et plus de trois ans. Ce sont des patients qui ont été tous hospitalisés, soit avant nos rencontres soit pendant nos rencontres. Nous avons aussi intégré des situations de notre pratique en libérale tout au long de notre thèse.

Bien sûr, par un souci d'anonymat, les prénoms et noms ont été modifiés ainsi que les noms de villes. Notons l'effort de trouver une certaine ressemblance ou rime dans les noms et prénoms inventés, étant donné l'importance clinique liée justement au patronyme, à la nomination et l'identification.

Si nous reprenons l'étymologie du mot *urgent*, il est emprunté en 1340 au bas latin *urgens*, « pressant, qui ne souffre pas de retard »<sup>382</sup>. Il est aussi le participe présent du latin classique *urgere* « pousser, presser », sans origine certaine. L'adjectif s'est employé au XVIème siècle pour qualifier une prière, un argument qui a de la force, précisément en 1552. Ensuite, *urgence* (1550) se dit de *la nécessité d'agir vite*. Le mot, inusité à l'époque classique, a été repris à la fin du XVIIIème, dans l'*urgence* (1789), puis employé seul en 1792 avec une spécialité médicale courante pour « cas nécessitant une intervention et des soins rapides », avec des métonymies comme les urgences -le service des urgences-, une urgence -un patient relevant de ce service. L'*urgence* a donc le caractère d'une chose qui ne peut souffrir aucun retard. En latin le mot est aussi référé à *imminens*, *necessitas*. *Imminentia* est défini en latin comme « menace d'un mal prochain »<sup>383</sup>. De même, *necessitas* est défini comme « nécessité, fatalité, loi inexorable »<sup>384</sup> ; situation critique, extrémité, adversité.

Autrement dit, nous pouvons interpréter la venue aux urgences pour certains sujets comme l'acte qui anticipe une fatalité comme loi inexorable appartenant au destin ?

---

<sup>382</sup> Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Éd. enrichie, réimpr, Sous la direction de Alain Rey; Tome 3 (Paris: Le Robert, 2009).

<sup>383</sup> Henri Goelzer, *Dictionnaire Latin-Français Français-Latin*, Garnier Paris (Paris, 1928), p.321.

<sup>384</sup> *Ibid.*, p.424.

### 5.1. Sortir de la scène, se laisser tomber, passer à l'acte

« Ainsi donc c'est telle puissance de l'âme qui est principe du mouvement : celle qui porte le nom de « désir » ; la chose est claire »<sup>385</sup>.

Aristote, *De l'âme*

#### L'acte du sensible

Dans le Livre I *De l'âme*, Aristote affirme que c'est au nombre des valeurs suprêmes que se range le savoir et l'une de ses espèces l'emporte sur l'autre soit par sa rigueur, soit par la plus haute et plus admirable dignité de ses objets ; c'est pour ces motifs que l'étude de l'âme selon lui peut être placée au premier rang. La connaissance de l'âme semble servir grandement, selon le philosophe, la connaissance de la vérité en général et la science de la nature en premier. Son but étant de considérer et de découvrir la nature et la substance de l'âme, puis toutes les propriétés qui s'y rattachent.

Aristote énonce qu'il faudrait déterminer de quel genre l'âme relève et c'est qu'elle est. « Si elle est une réalité individuelle ou substantielle, ou une qualité, une quantité ou une autre catégorie. Est-elle divisible en parties ou indivisible ? « Autre question, si les âmes ne sont pas multiples mais seulement, les parties de l'âme, la recherche doit-elle porter d'abord sur l'âme entière ou sur ses parties ? »<sup>386</sup>. Ensuite, il faudrait donc déterminer s'il faut examiner en premier lieu les parties ou leurs actes : la sensation ou la faculté sensitive. Puis, si l'étude des actes est première, une nouvelle question se présente ; les objets de ces actes doivent-ils être étudiés avant ces actes mêmes ?

Qui vient en premier, la pensée ou l'acte ? Nous ne pouvons donc avoir une idée de l'intrication à l'acte sans connaître le rapport du sujet à son être. Sans doute, la connaissance de l'essence ne suffit pas à l'étude des causes des propriétés des substances, affirme Aristote. Il faut ajouter qu'inversement la connaissance des propriétés contribue pour une large part à celle de l'essence. Vraisemblablement, lorsque nous sommes en mesure de rendre compte des propriétés telles qu'elles apparaissent, nous pouvons donc traiter au mieux de la substance elle-même : « le principe de toute démonstration, en effet, c'est l'essence ».

---

<sup>385</sup> Aristote, *De l'âme*, Gallimard (Paris, France, 1989), p.102.

<sup>386</sup> Aristote, p.10.

Or, les attributs de l'âme présentent à leur tour une difficulté : affectent-ils tous en commun le sujet animé ? « C'est un fait d'observation : dans la plupart des cas, l'âme ne subit aucune passion et n'accomplit aucune action qui n'intéresse le corps : tels la colère, l'audace, le désir, en général la sensation. Par contre l'intellection semble éminemment propre à l'âme ; mais si cette activité est elle-même un acte de l'imagination ou ne peut s'exercer sans le concours de l'imagination, elle ne pourra, elle non plus, s'accomplir indépendamment du corps »<sup>387</sup>.

Comme affirme Aristote, l'acte du sensible et celui du sens sont le même, bien que leur essence ne soit pas la même. Puisque nous sentons que nous voyons et entendons, il faut que le sujet sente qu'il voit ou bien par la vue, ou bien par un autre sens : « En effet, lorsque nous ne voyons pas, c'est par la vue que nous distinguons l'obscurité de la lumière, mais d'une autre manière... [...] C'est pourquoi après même la disparition des sensibles, sensations et images demeurent dans les organes sensoriels »<sup>388</sup>.

Nous pouvons donc citer l'exemple que donne le philosophe à propos du son et de l'ouïe en acte : peut-être le sujet doué de l'ouïe n'entend-il pas, comme l'objet sonore peut ne pas émettre de son. Mais, quand passe à l'acte l'être capable d'entendre et que résonne l'objet sonore, alors l'ouïe en acte et le son en acte se produisent simultanément : « on dira qu'il y a d'une part audition, de l'autre résonance ». Le mouvement, l'action, la passion résident dans ce qui est agi, de toute nécessité, le son et l'ouïe en acte résident dans l'ouïe en puissance. Dans ce sens, l'acte de l'élément actif et moteur se produit dans le patient<sup>389</sup> : aussi le moteur n'est-il pas nécessairement mu. L'acte de l'objet sonore se nomme donc son ou résonance, celui du sens auditif ouïe ou audition ; car l'ouïe a une double signification et le son également. « De même l'action et la passion résident dans le patient et non pas dans l'agent, de même aussi l'acte du sensible et celui du sens résident dans le sens »<sup>390</sup>. Par conséquent, l'acte du sens et celui du sensible, ne font qu'un, tout en différant par l'essence.

Selon Aristote, chaque sens s'exerce donc sur le sensible qui est son objet propre, réside dans l'organe sensoriel comme tel et juge des différences du sensible qu'il a pour objet : pour le blanc et le noir, ce sens est la vue ; pour le doux et l'amer, le goût. Dans le Livre III, il nous dit que c'est donc par deux propriétés distinctives principales que l'on définit l'âme : le

---

<sup>387</sup> Aristote, *De l'âme*, Gallimard (Paris, France, 1989), p.12.

<sup>388</sup> *Ibid.*, p.80.

<sup>389</sup> Agent-patient.

<sup>390</sup> Aristote, *De l'âme*, 1989, p.81.



mouvement local puis la pensée et l'intelligence. Aussi l'imagination à son tour, se distingue de la sensation comme de la pensée ; mais, elle n'est pas donnée sans la sensation et sans imagination il n'y a pas de croyance. « Que l'imagination ne soit pas la sensation, en voici la preuve. La sensation est puissance ou acte : vue ou vision ; par contre, une image peut se produire même en l'absence de l'une et de l'autre ; c'est le cas des images perçues pendant le sommeil »<sup>391</sup>.

Quant à l'intellect, Aristote pose la question suivante : si l'intellect est simple et impassible et s'il n'a rien de commun avec quoi que ce soit, au dire d'Anaxagore, comment pensera-t-il, si penser c'est subir une certaine passion ? En effet, dans le cas des réalités immatérielles, il y a identité entre le sujet pensant et l'objet pensé, car la science théorique et son objet sont identiques. « Quant au fait, qu'on ne pense pas toujours, il faut en examiner la raison »<sup>392</sup>. L'intellect aurait une double fonction : il est capable de devenir toutes choses et il est capable de les produire toutes, « semblable à une sorte d'état comme la lumière : d'une certaine manière, en effet, la lumière elle aussi fait passer les couleurs de l'état de puissance à l'acte ». Cet intellect est séparé, sans mélange et impassible, étant acte par essence. « Toujours, en effet, l'agent est supérieur au patient et le principe à la matière. C'est une même chose que la science en acte et son objet »<sup>393</sup>.

Ensuite, par rapport à l'intellection des indivisibles, celle-ci a pour domaine tout ce qui exclut le risque d'erreur. Par contre, là où le faux et le vrai sont possibles, apparaît déjà une composition des concepts saisis comme formant une unité. En effet, l'erreur suppose toujours une composition : si l'on dit que le blanc n'est pas blanc, c'est qu'on a fait entrer le non-blanc en composition. On peut aussi bien appeler division toutes ces opérations.

Quant à l'indivisible, Aristote lui attribue deux sens, la puissance ou l'acte, puisque rien n'empêche de penser l'indivisible quand on pense la longueur - car elle est indivisible en acte - et ce en un temps indivisible car le temps est en effet indivisible de la même manière que la longueur ». On ne peut donc dire quelle partie de la longueur l'esprit pense dans chaque moitié du temps... Mais, en pensant séparément chacune des moitiés, l'esprit divise le temps par la même ... Si par contre l'esprit pense la longueur comme formée des deux moitiés, il la pense alors dans un temps qui enveloppe simultanément l'une et l'autre ». En revanche, il y a d'autres choses qui sont pensées en un temps indivisibles et par un acte indivisible de l'âme. Or,

---

<sup>391</sup> Aristote, *De l'âme*, 1989, p.86.

<sup>392</sup> *Ibid.*, p.91.

<sup>393</sup> *Ibid.*, p.92.

comment connaît-on le mal ou le noir ? C'est par leur contraire, en un sens. Mais si l'une des causes n'a pas de contraire, elle est à elle-même son propre objet de connaissance, existe en actes et séparée.

L'énonciation applique donc un attribut à un sujet, comme l'affirmation et est nécessairement vraie ou fausse ; pour l'intellect, c'est lorsqu'il saisit l'être de la chose comme essence formelle qu'il est vrai. Pour Aristote, c'est une même chose que la science en acte et son objet, pour le philosophe l'objet sensible fait seulement passer la faculté sensitive de la puissance à l'acte car la faculté ne subit ni passion ni altération. De plus, le mouvement a été défini comme l'acte de ce qui est inachevé, suspendu dirait Lacan, tandis que l'acte au sens absolu est tout différent, il conclut : « J'entends l'acte de ce qui est parfaitement achevé »<sup>394</sup>.

La sensation est donc analogue à la simple énonciation et conception ; mais quand l'objet est agréable ou pénible, par une sorte d'affirmation ou de négation, on le recherche ou l'évite ; la jouissance ou l'affliction sont des actes de la moyenne que constitue le sens en face du bon ou du mauvais comme tels. Aristote souligne ensuite que l'aversion et le désir relèvent tous deux, comme actes, du même principe, c'est-à-dire : le principe du désir et celui de l'aversion ne se distinguent pas l'un de l'autre ni de la faculté sensitive, mais leur essence seule diffère. Puis, quant à la pensée discursive de l'âme, les images lui tiennent lieu de sensations, « et quand l'objet est bon ou mauvais, elle affirme ou nie, fuit ou poursuit. C'est pourquoi l'âme ne pense jamais sans image »<sup>395</sup>.

Aristote conclue que l'âme est, en un sens, tous les êtres, qui sont sensibles ou intelligibles : la science s'identifie en quelque sorte aux objets du savoir comme la sensation aux objets sensibles. « Que ce soit les objets mêmes, c'est impossible : ce n'est pas la pierre qui est dans l'âme, mais sa forme ». L'âme se définit par deux puissances : l'une est la faculté de juger qui est la fonction de la pensée et la sensation ; l'autre meut selon le mouvement local. La question est si l'on peut séparer l'âme en différentes parties ? Les parties semblent être en nombre infini : partie rationnelle, irrationnelle, partie nutritive, sensitive... Il distingue, néanmoins, la partie désirante, qui tant par sa notion que par sa puissance paraît se distinguer de toutes les autres. « Ce serait pourtant une absurdité de morceler cette partie ; car c'est dans la partie rationnelle que le vouloir prend naissance, comme font, dans la partie irrationnelle,

---

<sup>394</sup> Aristote, *De l'âme*, 1989, p.95.

<sup>395</sup> *Ibid.*

l'appétit et l'impulsion. Si donc on fait l'âme tripartite, en chaque partie on retrouvera le désir »<sup>396</sup>.

Enfin, il y a deux principes du mouvement local : le désir et l'intellect. Il entend l'intellect qui raisonne en vue d'un but, c'est-à-dire l'intellect pratique ; le terme final du raisonnement est le point de départ de l'action. Ces deux facultés sont donc regardées comme motrices : désir et pensée pratique ; car le désirable est moteur et si la pensée à son tour est motrice, c'est parce qu'elle trouve le principe de son propre mouvement dans le désirable. De même quand l'imagination elle meut, ne meut pas sans le désir. Nous arrivons à la conclusion qu'unique est donc le principe moteur premier : l'objet désirable. Aristote constate que « l'intellect ne meut pas sans le désir ». En revanche, le désir peut mouvoir contre le raisonnement : « Ainsi donc c'est telle puissance de l'âme qui est principe du mouvement : celle qui porte le nom de « désir » ; la chose est claire »<sup>397</sup>. En général donc, c'est parce qu'il désire que l'être vivant se meut lui-même. La nuance se trouve en ceci : que la faculté désirante n'est pas indépendante de la représentation et toute représentation est rationnelle ou sensible.

### **Le faire : acte et commencement**

Dans la première leçon du séminaire sur *L'acte psychanalytique*, le 15 novembre 1967, Lacan en donne la définition : « Au niveau de la psychanalyse ... la fonction de *l'acte*, c'est pour autant que ce « *faire* » psychanalytique implique profondément le sujet, qu'à vrai dire et grâce à cette dimension du sujet qui rénove pour nous complètement ce qui peut être énoncé du sujet comme tel et qui s'appelle l'inconscient ... ce sujet, dans la psychanalyse, y est - comme je l'ai déjà formulé - mis en *acte* ». Puisque le transfert n'est rien d'autre que la mise en acte de l'inconscient.

Lacan reprend cette idée de l'acte comme commencement car un acte, c'est lié à la détermination du commencement, « et tout à fait spécialement là où il y a besoin d'en faire un, précisément parce qu'il n'y en a pas », parce qu'il est concevable que l'acte constitue un vrai commencement. Dans la séance du 10 janvier 1968, à partir de idées d'Alexandre Koyré, Lacan l'évoque : « *Au commencement était l'action* » dit Goethe, un peu plus tard. On croit que c'est

---

<sup>396</sup> Aristote, *De l'âme*, 1989, p.99.

<sup>397</sup> *Ibid.*, p.102.

là contradiction à la formule *joannique* : « *Au commencement était le Verbe* ». C'est ce qui nécessite qu'on y regarde d'un peu plus près.

Si vous vous introduisez dans la question par la voie que je viens d'essayer de vous ouvrir sous *une espèce familière*, il est tout à fait clair qu'il n'y a pas, entre ces deux formules, la moindre opposition : « *Au commencement était l'action* » parce que, sans acte, il ne saurait tout simplement être question de *commencement*. L'action est bien au *commencement* parce qu'il ne saurait y avoir de *commencement sans action* »<sup>398</sup>.

En effet, pour nous il n'y a point d'action qui ne se présente avec une pointe signifiante. Ce qui caractérise l'acte est sa pointe signifiante et que son efficence d'acte est quelque chose qui « attient » à cette pointe signifiante. Dans ce contexte, l'acte de dire entre jeu pour la psychanalyse, « l'acte de dire ouvre par ce fait même un espace, la parole installe un écart avec la pensée »<sup>399</sup>. Derrière les énoncés existe un engagement du sujet, une présence authentique, apparaît un signifiant majeur, une énonciation. « Produire l'Acte, c'est créer la différence, l'instituer, la rendre visible. Modeler une découverte. Créer, c'est rompre le cercle. Avec toute la force que comporte ce terme. Ou encore déployer une réorientation, parce que le cercle est déjà rompu. Établir, installer une limitation, un bord, forcer un trou, percer une coque. Provoquer un effet, une réaction, une rencontre »<sup>400</sup>.

En revanche, la possession du discours, des corps, tient vigoureusement à empêcher l'acte, selon H. Guilyardi, car les conséquences de l'acte peuvent être douloureuses, traumatiques, même létales. D'où l'intrication structurale entre acte et inhibition.

## **Break the cercle**

En guise d'exemple, nous pouvons introduire ici l'acte révolutionnaire et de franchissement si l'on peut dire de madame Rag<sup>401</sup>, qui s'est produit au tout début de sa cure, à propos de cette idée de rompre le cercle, de produire un acte créateur. Lors des premières séances, madame Rag a besoin de dire qu'elle a été folle et que parfois, elle l'est encore. Inlassablement, elle rapporte des preuves, des souvenirs, des témoignages, des récits inouïs.

---

<sup>398</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire, L'acte psychanalytique: séminaire 1967-68* (Lyon, France: Ed. Schamans, 1982), p.93.

<sup>399</sup> Houchang Guilyardi, *L'acte entre transfert et savoir* (Association Psychanalyse et Médecine, 2013), p.14.

<sup>400</sup> *Ibid.*, p.19.

<sup>401</sup> Patiente en cure que nous recevons encore au cabinet.

Cette femme crée et produit constamment un effet de surprise, elle fait rire, pleurer, entre manie et mélancolie. « Mais qu'est-ce qu'elle va encore nous raconter aujourd'hui ! », se dit l'analyste. Il y a eu des périodes où chaque séance était une tornade. La préoccupation maternelle primaire de l'analyste était là : va-t-elle survivre ? Est-elle saine et sauve en mon absence ? Séduisante et préoccupante, elle causait cet effet de tornade. Oui, toujours folle et fine d'esprit. Nous restions comme en suspens jusqu'à la prochaine séance.

Revenons donc à ce cercle qui a voulu être traversé. Pour démontrer qu'il y avait eu *des hauts et des bas* il y a quelques années, selon son expression, outre quelques incompréhensions, elle explique qu'un des souvenirs qui l'ont marquée, tient à une scène dans laquelle elle s'amusait « à traverser en marchant et sans arrêt le rond-point de l'Arc-de-triomphe à Paris ». L'image ne laisse pas trop de place à l'incertitude ou à l'ambiguïté, ou à un savant mélange des deux : « je ne sais pas comment je suis vivante », nous dit-elle. C'est une vraie question. Nous pouvons ainsi dire à propos du passage à l'acte à ce moment-là : elle *était*, mais elle ne *pensait pas*. Elle était comme dans un rêve : « à l'époque, je commençais à prendre les pilules », faisant référence à son traitement. « Les gens me klaxonnaient », « je ne sais pas ce qui m'a pris ». Voilà un symbole du triomphe du Moi dans la manie à la Place de l'Etoile.

Dans son discours, toute la scène s'organise autour du traitement et de la folie. Elle énonce le traitement comme la cause de sa décompensation, il aurait induit cette poussée d'énergie qui l'a fait se précipiter. D'un coup, au milieu de la traversée, elle s'est réveillée, c'était le moment de voir. Madame Rag avait-elle besoin de cette traversée pour réaliser ce qu'elle pouvait risquer ? Le scénario fantasmatique qui se répétait sans cesse pour elle était l'image de sa mère donnant naissance à un monstre mort-né : donner naissance à la mort, ce n'est pas la vie, en effet. Ce frère qui a existé un peu avant sa propre naissance a été un secret dont sa mère a dit peu de choses ; toutefois, madame Rag a trouvé la facture de l'enlèvement du corps de ce bébé, dont le mythe est qu'il était un monstre, un bébé possiblement malformé.

Nous retrouvons ici la double dimension de l'acte, d'un côté elle donne commencement à l'analyse à travers cet acte de dire : « j'étais folle », « j'ai fait des folies ». Puis, comme une boîte de pandore, dans ladite scène, il y a cet acte qui a inauguré quelque chose pour elle dans son histoire. Évoquant le passé, elle peut dire : « c'était l'époque où je traversais l'arc-de-triomphe ». Il y a un avant et un après ce franchissement. Elle était à l'Ouest, bien qu'elle ait plutôt vécu dans le Sud. Cela a fait coupure, ouverture. Ainsi, peu de temps après cet épisode, madame Rag est *tombée* enceinte, a-t-elle *vu la vierge* ? Elle a eu une fille, puis rapidement,

une autre fille. Le père de la première était un instructeur de judo qui venait du Congo : « il a été dans l'armée, je n'ai pas voulu savoir », « ils ont fait des choses horribles ». Elle a rencontré le père de sa deuxième fille pendant les vacances d'été en Tunisie : « il a été l'amour de ma vie ». Le temps que le père de sa première fille revienne en France, elle était à nouveau enceinte, mais d'un autre homme. Cette labilité dont madame Rag dit souffrir, est accompagnée de lignes d'erre. Tout est décrit dans un constant mouvement, des allers et retours qui ne cessent de dire qu'elle se cherche, qu'elle cherche ce père mort qu'elle a perdu à 18 ans, qu'elle cherche à échapper à la mélancolie de sa mère, déjà morte. Mais qu'elle décrit comme morte lorsqu'elle était en vie. Entre Paris et le Sud, se promenant entre la maison de sa sœur, la maison de sa tante, la maison qu'elle loue à sa sœur et la sienne, toutes dans un périmètre de moins d'un kilomètre, madame Rag a pu trouver des hommes à l'opposé de son paysage culturel et de sa constellation familiale. Ceci à un point tel qu'elle a été déshéritée par sa grand-tante : « tu n'es pas sérieuse » lui dit cette dernière. Alors qu'elle est fonctionnaire et que sa chef de service venait de lui reprocher sur son lieu de travail de « prendre son travail trop à cœur », elle nous dit souvent : « je suis hors-sujet », « la réalité ne me plaît pas ». En tous les cas, elle est venue d'une certaine manière « poser son inconscient », aujourd'hui, elle *pense* plus, elle *est* moins. Elle peut arriver à différer. Peut-être se trouvera-t-elle dans ce « je pense » et y sera-t-elle.

### **Acting out et passage à l'acte**

Nous avons abordé dans des chapitres antérieurs la question de l'erreur, de l'acte manqué, de la méprise et de la maladresse dans leur rapport à l'inconscient. Maintenant, nous pouvons aussi introduire le terme d'acting out et de passage à l'acte, indissociables des notions précédentes et toujours en articulation avec ce qui se répète, avec ce qui est agi ou mis en acte par le sujet et dans le transfert.

Cette notion qui vient de la langue anglaise a été ainsi accueillie dans la langue française pour traduire ce que Freud avait appelé *mise en acte*, à partir du verbe allemand *agieren*. Ce terme désigne la manière dont un sujet passe à l'acte inconsciemment en dehors ou à l'intérieur de la cure psychanalytique<sup>402</sup> pour éviter de dire le souvenir refoulé. Autrement dit, nous savons que le concept d'acting out est employé pour désigner les actions présentant le plus souvent un

---

<sup>402</sup> Roudinesco et Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse*, op. cit.

caractère impulsif relativement en rupture avec les systèmes de motivation habituels du sujet, relativement isolable dans le cours de ses activités. Selon Laplanche et Pontalis, l'acting out prend souvent une forme auto ou hétéro-agressive. Or, dans le surgissement de l'acting out, le psychanalyste voit la marque de l'émergence du refoulé. Quand il survient au cours d'une analyse, l'acting out est à comprendre dans sa connexion avec le transfert et souvent comme une tentative de le méconnaître radicalement. En effet, l'étendue des actes qu'on peut trouver sous la rubrique de l'acting out est vaste, incluant ce que la clinique psychiatrique nomme passage à l'acte, mais aussi des formes plus silencieuses à condition que s'y retrouve ce caractère impulsif, mal motivé aux yeux du sujet, en rupture avec son comportement habituel, ce qui est un signe du retour du refoulé pour le psychanalyste, selon Laplanche et Pontalis. Nous pouvons considérer comme acting out certains accidents survenus au sujet alors qu'il se sent étranger à leurs productions. Toutefois, le concept d'acting out est relativement variable selon les auteurs et selon le psychanalyste. L'acte manqué, lui aussi, est ponctuel, isolé, mais, dans les phénomènes de répétition, les contenus refoulés font retour souvent avec une grande fidélité dans un scénario dont le sujet ne se reconnaît pas l'auteur.

En français, il semble difficile de trouver une expression qui rende toutes les nuances précédentes, il est aussi utilisé le terme agissement. Néanmoins, l'expression *passage à l'acte* est le plus souvent retenue et l'inconvénient en est qu'elle est utilisée en clinique psychiatrique et que l'on tend à la réserver de façon exclusive à des actes impulsifs violents, agressifs, délictueux : meurtre, suicide, attentat sexuel ; le sujet passant d'une représentation, d'une tendance, à l'acte proprement dit : le sujet se précipitant dans une action qui le dépasse. Nous évoquerons plus loin spécifiquement le raptus. Or, nous pouvons souligner que du moment où c'est le psychanalyste qui utilise cette expression, il va de soi qu'il connaît les implications inconscientes d'un passage à l'acte.

Par ailleurs, le terme *mise en acte*, selon Freud, serait le fait par lequel le sujet, sous l'emprise de ses désirs et fantasmes inconscients, les vit dans le présent avec un sentiment d'actualité d'autant plus vif qu'il en méconnaît l'origine et le caractère répétitif. En introduisant l'expression de *mise en acte*, nous savons que le terme *agieren*, est d'origine latine et n'est pas courant dans la langue allemande. Pour parler d'action, d'agir, l'allemand utilise plutôt des termes comme *die Tat, tun, die Wirkung*, selon Laplanche et Pontalis. *Agieren* est employé par Freud en un sens transitif, ainsi que le terme de même racine *abreagieren* qui est abréaction : il s'agit de mettre en acte des pulsions, des fantasmes, des désirs. De plus, *agieren* est presque toujours couplé avec *erinnern* ou *se souvenir*, les deux termes s'opposant comme deux façons

de faire revenir le passé dans le présent. Le mécanisme est associé à la remémoration, à la répétition et à l'élaboration. Nous pouvons affirmer que le patient traduit en actes ce qu'il a oublié.

En reconstituant l'histoire de la technique, Freud rappelle qu'au début, la remémoration et abréaction étaient alors les buts à atteindre. Ensuite, il s'imposa la tâche de deviner à partir des idées incidentes de l'analysant ce qui échouait à se remémorer. L'idée était de contourner la résistance. Ensuite, le nouveau mode de travail fut de renoncer à mettre au centre un moment ou problème déterminé et utiliser essentiellement l'art de l'interprétation pour reconnaître les résistances qui surgissent et les rendre conscientes au malade. « Le but de ces techniques est resté inchangé ; au plan descriptif : combler les lacunes du souvenir ; au plan dynamique : surmonter les résistances du refoulement »<sup>403</sup>. L'oubli d'impressions, de scènes, d'expériences vécues, se réduit selon Freud la plupart du temps à un barrage opposé à celles-ci. D'ailleurs, les *souvenirs-écrans* conservent l'essentiel de la vie d'enfance, et même tout l'essentiel. Le reste des processus psychiques considérés comme des actes purement internes doit être considéré à part dans leur rapport à l'oubli et à la remémoration : « Il arrive ici, avec une particulière fréquence, que soit 'remémoré' quelque chose qui n'a jamais pu être 'oublié', parce que cela n'avait été remarqué à aucun moment et n'avait jamais été conscient »<sup>404</sup>. En effet, la conviction que le malade acquiert au cours de l'analyse est totalement indépendante d'une telle remémoration.

Dans d'autres cas, Freud explique que l'analysé ne se remémore absolument rien de ce qui est oublié et refoulé, mais qu'il l'agit, « il ne le reproduit pas sous forme de souvenir mais sous forme d'acte, il le répète, naturellement sans savoir qu'il le répète »<sup>405</sup>. Ainsi, avant toute chose le sujet peut commencer la cure par une telle répétition. Ce qui intéresse est le rapport de la contrainte de répétition au transfert et à la résistance. Il est remarqué que le transfert n'est lui-même qu'un fragment de répétition et que la répétition est le transfert du passé oublié. De même : « Plus la résistance est grande, plus la remémoration sera largement remplacée par l'agir (répétition) »<sup>406</sup>. Ainsi, l'analysant répète ses symptômes et tout ce qui provient des sources de

---

<sup>403</sup> Sigmund Freud, *La technique psychanalytique*, trad. par Janine Altounian (Paris: Presses universitaires de France, 2011), p.131.

<sup>404</sup> *Ibid.*, p.133.

<sup>405</sup> *Ibid.*, p.134.

<sup>406</sup> *Ibid.*, p.135.



son refoulé, au lieu de se remémorer. La différence est que cette répétition pendant le traitement analytique signifie faire resurgir un fragment de la vie réelle.

La tactique que l'analyste doit adopter dans cette situation est facile, explique Freud. La remémoration, c'est-à-dire la reproduction dans le domaine psychique, reste le but. Il s'organise afin de l'aider à retenir dans le psychisme les impulsions motrices. Sans oublier que l'être humain ne peut devenir sage que par l'effet des préjugés et de sa propre expérience. Or, « le moyen principal de dompter la contrainte de répétition du patient et de la transformer en un motif de remémoration se trouve dans le maniement du transfert »<sup>407</sup>. À partir des réactions de répétition qui se manifestent dans le transfert, nos voies conduisent alors au réveil des souvenirs qui se mettent en place. On doit laisser le malade se plonger dans la résistance qui lui est inconnue et perlaborer.

En outre, dans l'*Abrégé de psychanalyse* (1938), Freud spécifie : « Il n'est nullement souhaitable que le patient, en dehors du transfert, *agisse* au lieu de se souvenir ; l'idéal, à notre point de vue, est qu'il se comporte aussi normalement que possible en dehors du traitement et qu'il ne manifeste des réactions anormales que dans le transfert »<sup>408</sup>. En effet, c'est la répétition dans le transfert que Freud désigne le plus souvent comme mise en acte, il affirme que grâce au transfert, on amène le malade à faire se dérouler nettement sous nos yeux un fragment important de son histoire, sans le transfert, il ne nous aurait probablement fourni que des renseignements insuffisants, « tout se passe comme s'il agissait devant nous, au lieu de seulement nous informer »<sup>409</sup>.

Par conséquent, une des tâches du psychanalyste serait d'« arracher chaque fois le patient à sa dangereuse illusion, de lui montrer sans cesse que ce qu'il prend pour une réalité nouvelle n'est qu'un reflet du passé »<sup>410</sup>. Nous savons que le sujet passe à l'acte avec son histoire. Toutefois, il se pose la question de l'adresse et donc du transfert. Y-a-t-il de l'adresse dans l'acte ? Il est possible de faire la différence entre précipitation et *acting out*. Si traitement psychanalytique il y a, dans quelque contexte qu'il soit, nous ne pouvons pas faire l'impasse d'en tenir compte.

---

<sup>407</sup> Freud, *La technique psychanalytique*, p.138.

<sup>408</sup> Freud, *Abrégé de psychanalyse*, p.45.

<sup>409</sup> *Ibid.*, p.44.

<sup>410</sup> *Ibid.*, p.45.

## L'accent démonstratif de l'acting out

Lacan définit l'acte comme étant toujours un acte signifiant qui permet au sujet de se transformer après-coup. L'*acting out* serait plutôt une demande de symbolisation qui s'adresse à l'Autre, destinée à éviter l'angoisse. Dans la cure cela peut impliquer une impasse qui demande aussi un changement de posture de la part de l'analyste. En ce qui concerne le passage à l'acte, il s'agirait plutôt d'un agir inconscient, un acte non symbolisable par lequel le sujet bascule dans une situation de rupture intégrale, d'aliénation.

Entre le passage à l'acte et l'*acting out*, nous retrouvons de toutes manières ce *laisser tomber* ou la précipitation vers le vide. Lacan précise la fonction du passage à l'acte, dans le Séminaire X, *L'angoisse*. Puisque, laisser tomber « est le corrélat essentiel du passage à l'acte »<sup>411</sup>. *Se laisser tomber*, vu du côté du sujet, référé à la formule du fantasme, le passage à l'acte est du côté du sujet en tant qu'il apparaît effacé au maximum par la barre.

Il nous dit que symptôme empêche, en tant qu'inhibition et l'embarras serait le sujet revêtu de la barre car Lacan reprend l'étymologie, et *imbaricare* fait allusion de la façon la plus directe à la barre, *bara*, qui est un vécu direct de l'embarras : « quand vous ne savez plus que faire de vous, vous cherchez derrière quoi vous remparter. C'est bien de l'expérience de la barre qu'il s'agit »<sup>412</sup>. Aussi, en espagnol embarrassée, *embarazada* désigne la femme enceinte, ainsi que quelque chose de *embarazoso*, veut dire incommodant, sous-entendu qui a trait à la honte. L'embarras concerne donc la dimension de la difficulté. Dans l'axe du mouvement, nous trouvons l'émotion qui est liée également par l'étymologie au mouvement, *motion*, qui veut dire trouble, frisson<sup>413</sup> : « En y mettant le sens goldsteinien de jeter hors, *ex*, hors de la ligne du mouvement – c'est le mouvement qui se désagrège, c'est la réaction qu'on appelle catastrophique »<sup>414</sup>. Lacan évoque le cas de la jeune homosexuelle analysé par Freud que nous avons développé dans le premier chapitre de notre travail. En effet, la scène se passe très vite, la dame commence manifestement à en avoir assez de cette aventure et ne veut pas s'exposer à ces difficultés. Elle énonce cela à la jeune fille. À ce moment-là, la fille se balance immédiatement par-dessus un pont. « C'est là que la fille se balance, *niederkommt*, se laisse tomber »<sup>415</sup>. Freud souligne l'analogie avec l'accouchement. Par ailleurs, Lacan l'associe à une subite mise en rapport avec sa position d'objet. « Ce n'est pas pour rien que le sujet

---

<sup>411</sup> Lacan, *Le séminaire de Jacques Lacan. Livre 10*, 2004, p.136.

<sup>412</sup> *Ibid.*, p.20.

<sup>413</sup> Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, 2009.

<sup>414</sup> Lacan, *Le séminaire de Jacques Lacan. Livre 10*, 2004, p.20.

<sup>415</sup> Lacan, p.130.

mélancolique a une telle propension, et toujours accomplie avec une rapidité fulgurante, déconcertante, à se balancer par la fenêtre »<sup>416</sup>. En effet, l'analyse est ici portée sur la fenêtre car elle nous dessine la limite entre la scène et le monde, elle nous indique ce que signifie cet acte : le sujet fait retour à cette exclusion fondamentale où il se sent. Le saut se fait au moment où s'accomplit la conjonction du désir et de la loi, affirme Lacan.

Par rapport au passage à l'acte, Lacan souligne que deux éléments sont essentiels pour le désigner ainsi, d'une part c'est l'identification absolue du sujet à cet objet *a* à quoi il se réduit. D'autre part c'est la confrontation du désir et de la loi. Dans le cas de la jeune fille homosexuelle, il s'agit donc de la confrontation du désir du père avec la loi qui se présente dans le regard du père, regard désapprobateur par lequel elle se sent définitivement identifiée à *a* et du même coup, « rejetée, déjetée, hors de la scène. Et cela, seul le *laisser tomber*, le *se laisser tomber*, peut le réaliser »<sup>417</sup>.

Or, dans le cas de la jeune homosexuelle, ce que Lacan met en relief se trouve à la fin de l'analyse. Il s'agit de ce *laisser tomber* de Freud lui-même en miroir avec le *niederkommen lassen* de la jeune, en l'adressant à une autre analyste femme. Ce *laisser tomber*, nous avons dit qu'il est le corrélat essentiel du passage à l'acte. En effet, « le moment du passage à l'acte est celui du plus grand embarras du sujet, avec l'addition comportementale de l'émotion comme désordre du mouvement. C'est alors que, de là où il est – à savoir du lieu de la scène où, comme sujet fondamentalement historisé, seulement il peut se maintenir dans son statut de sujet – il se précipite et bascule hors de la scène »<sup>418</sup>. Ceci est la structure même du passage à l'acte, affirme Lacan. Dora passe à l'acte au moment de l'embarras dans lequel la met la phrase-piège ou le piège maladroit de M.K. : « ma femme n'est rien pour moi ». En ce sens, la gifle qu'elle lui donne exprime toute l'ambiguïté de Dora, est-ce M.K. ou Mme.K. qu'elle aime ? La gifle serait un de ces signes, de ces moments cruciaux dans le destin que nous pouvons voir rebondir de génération en génération, dit Lacan, avec sa valeur d'aiguillage dans une destinée.

Le sujet va dans la direction de s'évader de la scène. C'est ce qui nous permet de reconnaître le passage à l'acte dans sa valeur propre. Nous avons l'exemple de la fugue comme cette sortie de la scène, ce départ vagabond dans le monde pur « où le sujet part à la recherche, à la rencontre, de quelque chose de rejeté, de refusé partout »<sup>419</sup>. Le départ est ainsi le passage

---

<sup>416</sup> Lacan, p.130.

<sup>417</sup> *Ibid.*, p.131.

<sup>418</sup> *Ibid.*, p.136.

<sup>419</sup> Lacan, *Le séminaire de Jacques Lacan. Livre 10*, 2004, p.137.

de la scène au monde. Le monde étant l'endroit où le Réel se presse ; la scène de l'Autre c'est là où l'homme comme sujet a à se constituer, à prendre place comme celui qui porte la parole dans cette structure de fiction. Il n'est rien de plus angoissant, précisément, que de prendre place.

De même, nous pouvons entendre l'*acting out* comme l'évitement de l'angoisse, comme si l'angoisse était un mode de communication aussi absolue que commune au sujet et à l'Autre, nous dit Lacan. L'angoisse est *signal* dans le moi, dans le lieu du moi idéal, et ce signal est un phénomène de bord dans le champ imaginaire du moi. Un phénomène de bord étant donné que le moi est une surface, la projection d'une surface. En effet, le moi idéal est cette fonction par laquelle le moi est constitué par la série de ses identifications à certains objets. Ainsi, comme nous l'avons précédemment expliqué dans notre troisième chapitre, c'est l'identification qui est essentiellement au principe du deuil. Autrement, « ce n'est pas du monde extérieur qu'on manque, comme on l'exprime improprement, c'est de soi-même »<sup>420</sup>.

Or, l'angoisse est ce phénomène de bord et ce *signal* qui se produit à la limite du moi, quand celui-ci est menacé par quelque chose. Ceci serait le *a*, le reste pour Lacan. Par exemple, il évoque ici les phénomènes de dépersonnalisation, les phénomènes justement les plus contraires au moi, parce que la dépersonnalisation commence avec la non reconnaissance de l'image spéculaire : « si ce qui est vu dans le miroir est angoissant, c'est pour n'être pas proposable à la reconnaissance de l'Autre »<sup>421</sup>. À propos de l'angoisse de la naissance, celle-ci serait une constellation réelle transportée à l'angoisse dans sa fonction de *signal*, c'est-à-dire que la séparation, la coupure dont il s'agit, n'est pas celle de l'enfant d'avec la mère : c'est la coupure avec les enveloppes embryonnaires comme élément du corps de l'enfant.

Désormais, si nous revenons sur la conception de l'*acting out*, Lacan l'oppose au passage à l'acte. Si nous prenons l'exemple de la jeune homosexuelle, il va différencier la tentative de suicide comme passage à l'acte, en revanche « toute l'aventure avec la dame de réputation douteuse qui est portée à la fonction d'objet suprême est un *acting out* »<sup>422</sup>. Aussi, si la gifle de Dora est un passage à l'acte, tout son comportement paradoxal dans le couple des K., est un *acting out*. Nous pourrions dire qu'il s'agit d'une certaine intentionalité dans la mise en scène. Par conséquent, l'*acting out* est essentiellement quelque chose qui se montre dans la conduite du sujet. L'accent démonstratif de tout *acting out*, son adresse et orientation vers

---

<sup>420</sup> *Ibid.*, p.140.

<sup>421</sup> *Ibid.*, p.142.

<sup>422</sup> *Ibid.*, p.145.

l'Autre est soulignée. Il s'agit de montrer, de démontrer, et du désir bien sûr : « *L'acting out*, c'est essentiellement la monstration, le montrage, voilé sans doute, mais non pas voilé en soi [...] il est visible au maximum, et c'est pour cela même que, dans un certain registre, il est invisible, montrant sa cause. L'essentiel de ce qui est montré, c'est ce reste, sa chute, ce qui tombe dans l'affaire »<sup>423</sup>. *L'acting out* peut être interprété comme la démonstration d'un désir inconnu concernant le symptôme, il s'agit de la même chose et *l'acting out* est aussi un symptôme, il est donc jouissance.

De cette manière, *l'acting out* appelle l'interprétation car à la différence du symptôme, c'est l'amorce du transfert : c'est le transfert sauvage. « Le transfert sans analyse, c'est *l'acting out*. *L'acting out* sans analyse, c'est le transfert »<sup>424</sup>, c'est pourquoi, il s'agit de savoir comment on peut domestiquer et manier le transfert sauvage, l'interpréter reste le plus approprié.

Lacan définit dans le Séminaire V sur *Les formations de l'inconscient* la fonction du fantasme comme celle de manifester un rapport essentiel du sujet au signifiant. Par ailleurs, si nous allons au-delà du principe de plaisir, ce que nous sommes amenés à articuler, c'est le principe du plaisir comme la tendance de la vie à retourner à l'inanimé. Le retour à zéro de la tension, affirme Freud. Il n'y a pas, en effet, de plus radical retour à zéro que la mort. Toutefois, lorsque le sujet s'en saisit pour exister, c'est une autre problématique que nous avons soulevée tout au long de notre travail, et nous continuons à le faire : « J'aurais préféré ne pas être né » est une parole qui revient constamment dans notre clinique. C'est parfois exprimé différemment, mais il s'agit toujours du regret d'être en vie, de ne vivre qu'à travers ce regret, c'est ce que nous entendons : « J'étais inattendu », dira monsieur Cube ; « je suis le fruit d'une erreur » dira mademoiselle Devose. Voilà une aventure tragique, définie comme réaction thérapeutique négative sous la forme de : « Cette irrésistible pente au suicide qui se fait reconnaître dans les dernières résistances auxquelles nous avons affaire chez ces sujets plus ou moins caractérisés par le fait d'avoir été des enfants non désirés »<sup>425</sup>. Voici l'absence de désir qui se constate par la pulsion d'infliger du mal à l'Autre. Est-ce le négatif du désir de désirer la mort à ce point lorsque le discours tourne en boucle ? Ceci se fait sentir par l'absence de vie ou de mouvement dans le monde. Ainsi, à mesure même que s'articule mieux pour eux ce qui doit les faire s'approcher de leur histoire de sujet, ils refusent de plus en plus d'entrer dans le jeu, affirme Lacan. Ils veulent littéralement en sortir. « Ils n'acceptent pas d'être ce qu'ils sont,

---

<sup>423</sup> Lacan, *Le séminaire de Jacques Lacan. Livre 10*, 2004, p.146.

<sup>424</sup> *Ibid.*, p.148.

<sup>425</sup> Lacan, *Les formations de l'inconscient*, 1998, p.245.

ils ne veulent pas de cette chaîne signifiante dans laquelle ils n'ont été admis qu'à regret par leur mère »<sup>426</sup>. Entre autres, c'est la tonalité de ce discours qui nous a fait émettre l'hypothèse de ce que nous avons appelé *énoncé de mort*.

Or, dans ce contexte clinique, plusieurs questions ont orienté notre interprétation : quel rapport le sujet établit-t-il à l'objet et à la mort dans son discours spécifique ? Qui est visé par le passage à l'acte si nous l'interprétons comme une violence faite à l'Autre ?

Nous pouvons dire qu'actes et passages à l'acte peuvent se combiner, c'est une dialectique constante, structurelle. Nous avons un cas tout particulier avec le raptus suicidaire, qui, en accord avec la formulation de H. Guilyardi, « lorsqu'il se constitue comme un raptus effaçant douleur, angoisse et interrogation d'une impasse dépressive, semble représenter parfois, entre passage à l'acte et acte, le seul choix permettant au sujet de se maintenir »<sup>427</sup>, nous pouvons rajouter *dans le cas où le sujet survit*. Notre hypothèse est qu'un raptus suicidaire pourrait être signature de l'existence, affirmation de l'existence : se vider à la place d'un manque. Vraisemblablement, il est question d'absence. Selon le Dictionnaire historique de la langue, *rapt* vient de l'ancien français *rap* (1155) attesté sous la forme populaire *rat* (1237). Le mot représente le latin *raptus* « enlèvement » et « vol, rapine », techniquement « enlèvement d'éclats, de copeaux par le rabot »<sup>428</sup>. Il est dérivé de *rapere* « enlever ». *Raptus* survit sous une forme transmise par la langue parlée dans la péninsule Ibérique, *rato* « instant » par un développement comparable à celui de *momentum* (moment). *Rapt* désigne l'action d'enlever une personne par séduction ou violence. Il a été employé en moyen français avec le sens de « viol » (1283) qui correspond, nous le savons à celui de l'anglais *rape*, lui-même du verbe *to rape* représentant le latin *rapere*. *Raptus* est un emprunt médical (1788) au latin *raptus* pour désigner le transport des humeurs, accompli avec une certaine violence, de nos jours, dans raptus hémorragique (1855). Il se dit aussi d'un mouvement violent de l'âme, *extase*, *ravissement* et s'emploie en psychiatrie avec une spécialisation clinique : « impulsion pouvant avoir des conséquences tragiques »<sup>429</sup>. En effet, dans *Télévision*, Lacan affirme que le suicide est le seul acte qui puisse réussir sans ratage. Il nous dit que si personne n'en sait rien, c'est qu'il procède du parti pris de ne rien savoir. Or, si la dimension humaine tient de l'ordre symbolique, notamment avec le symptôme, le sujet en se précipitant à disparaître, en sortant de

---

<sup>426</sup> Lacan, p.245.

<sup>427</sup> Guilyardi, *L'acte entre transfert et savoir*, p.24.

<sup>428</sup> Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, 2009.

<sup>429</sup> Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, 2009.

la scène transgresse-t-il l'ordre humain ? Le commandement *Tu ne tueras point* nous le rappelle.

Le saut de la lettre à l'acte se vérifie grâce aux études cliniques à travers ces énoncés de mort qui reviennent dans le Réel. En effet, cette sortie de la scène serait pour nous la précipitation d'un signifiant. Le paradoxe étant toujours de disparaître pour exister, comme une signature. Il est maintenant intéressant d'évoquer un autre effet paradoxal de cette clinique. Celui-ci a trait à la signature métaphorique du sujet suicidé, puisque nous admettons la présence d'un désir qui s'articule et qui s'articule non seulement comme désir de reconnaissance, mais comme reconnaissance d'un désir, comme l'affirme Lacan, et le signifiant en est la dimension essentielle. Plus le sujet s'affirme à l'aide du signifiant comme voulant sortir de la chaîne signifiante, plus il y entre et s'y intègre, plus il devient lui-même un signe de cette chaîne : « S'il s'abolit, il est plus signe que jamais. La raison en est simple –c'est précisément à partir du moment où le sujet est mort qu'il devient pour les autres un signe éternel, et les suicidés plus que d'autres. C'est bien pourquoi le suicide a une beauté horripilante qui le fait si terriblement condamner par les hommes et aussi une beauté contagieuse qui donne lieu à ces épidémies de suicide qui sont tout ce qu'il y a de plus réel dans l'expérience »<sup>430</sup>. Nous trouvons ici l'essence de nos hypothèses car il est question de ces signes qui orientent le discours et auxquels le sujet s'identifie, il est question de la trace qui reste une fois lui, disparu, le rapport au temps dépasse toute autre mesure si nous nous tenons à ce commandement de « l'éternel ». Puis, *s'il s'abolit, il est plus signe que jamais*, en conséquence, cette hâte d'en finir qui est adressée à l'Autre s'avère d'une efficacité dangereuse, cela se paie de sa propre chair et le sujet fait aussi payer l'Autre. Est-ce que cette beauté horripilante traduirait cette érotisation non seulement de la souffrance, mais aussi de la mort ? Il n'est rien de plus radical qui tranche, coupe et divise.

---

<sup>430</sup> *Ibid.*

## 5.2. *Transfert et transmission : übertragung et überlieferung*

« Au commencement de l'expérience analytique, rappelons-le, fut l'amour »<sup>431</sup>.

J. Lacan, *Le Transfert*.

Dans la technique psychanalytique, le plus remarquable, explique Freud, c'est que le patient ne se contente pas de considérer son analyste sous le jour de la réalité, de le regarder comme un soutien et un conseiller, rémunéré de sa peine, qui se contenterait volontiers du rôle dévolu à un guide montagnard pendant une difficile ascension. Non, l'analysé voit en son analyste le retour, la réincarnation, d'un personnage important de son enfance, de son passé, et c'est pourquoi « il transfère sur lui des sentiments et des réactions certainement destinés au modèle primitif. L'on se rend bientôt compte de l'importance insoupçonnée de ce facteur du transfert qui, d'une part, offre un secours irremplaçable et, d'autre part, peut aussi constituer une source de périls graves »<sup>432</sup>. Nous savons que comme la pulsion, le transfert est ambivalent et qu'il fonctionne par la tendresse et l'hostilité. En effet, le transfert devient la véritable force motrice de la participation du patient au travail analytique. Les symptômes du patient disparaissent et « il semble guérir rien que par amour pour son analyste »<sup>433</sup>, affirme Freud. Cet amour de transfert, cette histoire d'amour qui *est* le transfert restera le cœur de la stratégie analytique. Dans un contexte clinique où il est constamment question d'idées noires et de manque d'amour, le maniement de celui-ci était complexe, le psychanalyste devant identifier très précisément son type d'angoisse pour prendre la direction de la cure. D'une part, au niveau de la stratégie, la situation de transfert offre d'autres avantages encore : si le patient substitue l'analyste à son père ou sa mère, il lui confère en même temps le pouvoir que son surmoi exerce sur lui : « Le nouveau surmoi a donc la possibilité de procéder à une post-éducation du névrosé »<sup>434</sup>. Toutefois, l'idée à l'évidence, n'est pas de devenir un éducateur pour notre sujet. D'autre part, comme nous l'avons évoqué dans le chapitre précédent, un autre avantage offert par le transfert est d'amener le malade « à faire se dérouler nettement sous nos yeux un fragment important de son histoire. Sans le transfert, il ne nous aurait probablement fourni que de renseignements insuffisants. Tout se passe comme s'il agissait devant nous, au lieu de

---

<sup>431</sup> Lacan, *Le séminaire, Livre VIII: Le transfert, 1960 - 1961*, p.12.

<sup>432</sup> Freud, *Abrégé de psychanalyse*, p.42.

<sup>433</sup> *Ibid.*, p.43.

<sup>434</sup> *Ibid.*



seulement nous informer »<sup>435</sup>. Une autre manière de définir le transfert, c'est d'affirmer que le transfert nous donne accès d'une façon énigmatique à cette position primaire de l'inconscient qui s'articule comme indétermination du sujet. C'est pourquoi, le sujet cherche à avoir sa certitude. Dans *Le transfert*, Lacan nous parle aussi de cette place du sujet désirant : « Le désirant en tant que tel ne peut rien dire de lui-même, sinon à s'abolir comme désirant. C'est là ce qui définit la place pure du sujet en tant que désirant. Toute tentative de s'articuler est, à ce niveau, vaine, même la syncope du langage est impuissante à dire, parce que, dès qu'il dit, le sujet n'est rien plus que quémandeur, il passe au registre de la demande, et c'est tout autre chose. Cela n'est pas moins important quand il s'agit de formuler ce qui, dans cette réponse à l'autre que constitue l'analyse, dessine la forme spécifique de la place de l'analyste »<sup>436</sup>.

Autrement, Freud voit dans la notion de transfert même comme répétition en affirmant que c'est qui ne peut être remémoré se répète dans la conduite. Le sujet est donc amené à se remémorer quelque chose qu'il a vécu et refoulé. Par ailleurs, l'analyste tire ses conclusions des bribes et des souvenirs, des associations et des déclarations actives de l'analysé. Il va encore plus loin en avançant que l'analyste doit deviner. Freud nous interpelle à sentir le psychisme de l'autre. Or, cette conduite pour révéler ce qu'elle répète, est livrée à la reconstruction faite par l'analyste, parce que le transfert est essentiellement résistant, « le transfert est le moyen par où s'interrompt la communication de l'inconscient, par où l'inconscient se referme »<sup>437</sup>. Il est donc toujours question de séparation et division. De même, nous savons que la relation analytique est fondée sur l'amour de la vérité, c'est-à-dire sur la reconnaissance de la réalité et qu'elle exclut tout faux-semblant et tout leurre, « Arrêtons-nous un instant pour assurer l'analyste de notre sincère compassion, sachant qu'il doit, dans l'exercice de son activité, satisfaire à de si lourdes exigences »<sup>438</sup>. La communication de la construction ou de l'interprétation, comme l'affirme Freud dans *Constructions dans l'analyse* (1937), est par excellence le mode d'action de l'analyste. C'est pourquoi le terme a donc également le sens technique d'interprétation communiquée au patient, ce qui implique l'interprétation de l'inconscient, de la résistance et du transfert. L'interprétation est donc ce qui est transmis au sujet. D'un point de vue freudien, la tâche de l'analyste consiste donc en ce que d'après les indices échappés à l'oubli, il devine ou, plus exactement, il reconstruit ce qui a été oublié. Toutefois, la façon et le moment de

---

<sup>435</sup> *Ibid.*, p.44.

<sup>436</sup> Lacan, *Le séminaire, Livre VIII: Le transfert, 1960 - 1961*, p.434.

<sup>437</sup> Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychoanalyse*, 1973, p.119.

<sup>438</sup> Sigmund Freud, *Résultats, idées, problèmes. Tome 2, 1921-1938* (Paris, France: Presses universitaires de France, 1995), p.263.

communiquer ces constructions, c'est là ce qui constitue la liaison entre les deux parties du travail analytique, celle de l'analyste et celle du sujet : *l'analyse veut recueillir la préhistoire de l'objet psychique*. Réussir à faire apparaître ce qui a été caché est un des grands objectifs de l'analyse. Néanmoins, cette apparition peut se présenter de plusieurs façons. Même si c'est une simple question de technique, ce qui a été caché ne pourra jamais réapparaître dans les mêmes conditions qu'il a été refoulé, car « l'inconscient est le psychisme proprement réel, aussi inconnu de nous dans sa nature interne que le réel du monde extérieur »<sup>439</sup>. De même, dans *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin*, Freud compare le travail de reconstruction de l'analyste avec celui de l'archéologue, en affirmant qu'il est identique, sauf que l'analyste travaille dans de meilleures conditions parce que ses efforts portent sur quelque chose qui est encore vivant et non sur un objet détruit. L'analyste veut recueillir la préhistoire de l'objet psychique et ceci est beaucoup plus compliqué que l'objet matériel de l'archéologue. En effet, la différence principale avec l'objet archéologique réside en ce que la construction pour l'analyste n'est qu'un travail préliminaire puisqu'il y aura toujours une vérité à rechercher. Celle-ci est infinie et inépuisable, d'où notre tâche impossible.

Toutefois, en ce qui concerne l'objet psychique, Freud met en relief que l'essentiel est entièrement conservé dans le psychisme du sujet : « Même ce qui paraît complètement oublié subsiste encore de quelque façon et en quelque lieu, inaccessible à l'individu »<sup>440</sup>. Freud reconnaît donc les possibilités de transformation de cet objet psychique, il affirme qu'il est douteux qu'une formation psychique quelconque puisse vraiment subir une destruction totale. Puisque nous travaillons avec le système inconscient et le matériel psychique provenant de cette instance-là, sont interminables, leur interprétation et leur analyse le sont aussi.

Par ailleurs, il est à remarquer parmi les grandes conclusions de Freud dans *L'interprétation du rêve* (1900), que *tout ce qui est conscient a un stade préliminaire inconscient*. Nous pouvons donc penser que cette complication de l'objet psychique réside en ce que le récit du sujet sera toujours une reconstruction où la réalité matérielle s'entremêle avec des fantasmes. Ensuite, l'effet de notre construction n'est dû qu'au fait qu'elle nous rend un morceau perdu de l'histoire vécue, de même le délire doit sa force convaincante à la part de vérité historique qu'il met à la place de la réalité repoussée<sup>441</sup>.

---

<sup>439</sup> Sigmund Freud, *Oeuvres complètes / 1899-1900 / [trad.: Janine Altounian ... et al.]. Vol. 4, Vol. 4*, trad. par Janine Altounian (Paris: Presses universitaires de France, 2004), p.668.

<sup>440</sup> *Op.cit.* p.272

<sup>441</sup> Freud, S. « Constructions dans l'analyse » (1937). In : Résultats, idées et problèmes. Paris : PUF, 1985, p.280.

En définitive, concernant la tâche de l'analyste, il faut que, d'après les indices échappés à l'oubli, « il devine ou, plus exactement, il construise ce qui a été oublié. La façon et le moment de communiquer ces constructions à l'analysé, les explications dont l'analyste les accompagne, c'est là ce qui constitue la liaison entre les deux parties du travail analytique, celle de l'analyste et celle de l'analysé »<sup>442</sup>. Voici la preuve de notre intense travail psychique. En effet, ce que Freud nous indique dès le premier temps, c'est que le transfert est essentiellement résistant. Lacan considère aussi que le transfert est le moyen par où s'interrompt la communication de l'inconscient, par où l'inconscient se renferme. Coupure qui marquera la ponctuation de la phrase, la tonalité de la grammaire inconsciente. En effet, le transfert est ce qui manifeste dans l'expérience la mise en acte de l'inconscient. Dans le chapitre sur la *Présence de l'analyste* du Séminaire XI, Lacan observe que c'est fondamental de remarquer le paradoxe qui s'exprime en ceci, que l'analyste doit attendre le transfert pour commencer à donner l'interprétation. Un sage conseil. L'analyste attend des signes, puisque ce dont il s'agit, c'est à savoir : « La présentification de cette schize du sujet, réalisée ici, effectivement, dans la présence »<sup>443</sup>. L'interprétation de l'analyste « ne fait que recouvrir le fait que l'inconscient – s'il est ce que je dis, à savoir jeu du signifiant - a déjà dans ses formations – rêve, lapsus, mot d'esprit ou symptôme – procédé par interprétation »<sup>444</sup>.

Alors que nous parlons de direction dans la cure, il est essentiel d'évoquer ici la fonction du beau, reprise par Lacan à partir du dialogue mis en scène par Platon dans *Le Banquet* entre deux personnages, Socrate et Diotime, à propos de l'amour qui ne peut être articulé qu'autour du manque. Diotime affirme que toute aspiration vers les biens est amour, la thématique va donc être l'amour du beau car le beau spécifie la direction dans laquelle s'exerce l'appel, l'attrait à la possession, à la jouissance de posséder. Ce qui est souligné ensuite par Lacan, ce que le beau n'a pas rapport avec l'avoir, mais avec l'être et proprement avec l'être mortel. Puis, le propre de l'être mortel est la génération et la destruction en alternance. C'est pourquoi, le beau est le mode par lequel il approche du permanent et de l'éternel, « le beau est ce qui l'aide, si l'on peut dire, à franchir les caps difficiles. Le beau est le mode d'une sorte d'accouchement, non pas sans douleur, mais avec la moindre douleur possible, de la pénible menée de tout ce qui est mortel vers ce à quoi il aspire, c'est-à-dire l'immortalité »<sup>445</sup>. Nous trouvons encore un

---

<sup>442</sup> Freud, *Résultats, idées, problèmes. Tome 2, 1921-1938*, p.271.

<sup>443</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre XI: Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse 1964*, Le séminaire de Jacques Lacan 11 (Paris: Éditions du Seuil, 1973), P.147.

<sup>444</sup> Lacan, [*Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*], p.146.

<sup>445</sup> Lacan, *Le séminaire, Livre VIII: Le transfert, 1960 - 1961*, p.155.

paradoxe dans cette pensée car cette fonction du beau qui peut amener à l'immortalité, dans le même temps qu'il permet de supporter la vie, les caps difficiles, laisser une trace de son existence, dans le sens contraire, peut amener à la mort : le beau peut être mortel. La fonction du beau, que nous avons évoquée dans le chapitre 4, d'un point de vue de l'éthique, est une référence première à la mort. Lacan développe cette zone de l'entre-deux-morts car s'il y a deux désirs chez l'homme, qui le captent, d'une part dans le rapport à l'éternité, et d'autre part dans le rapport de génération, avec la corruption et la destruction qu'il comporte, « c'est le désir de mort en tant qu'inapprochable, que le beau est destiné à voiler »<sup>446</sup>. La tragédie, c'est l'approche du désir de mort. L'acte d'Antigone *est* beau, au nom des lois divines elle défie l'autorité sur terre et risque sa vie pour accomplir ce qu'elle désire : jusqu'à la mort. Cette beauté tragique est encore mise en scène par Socrate car il ne se soumettra pas, fidèle à ses idées, lui aussi préfère mourir.

Cet extrait qui suit contient pour nous l'essence de notre problématique, toujours exprimée par le discours des sujets prisonniers d'autres discours et oracles dans des impasses existentielles qui clochent la voie du désir et leur font se pencher plutôt du côté du tragique : « La tragédie, c'est à la fois évocation, l'approche du désir de mort qui, comme tel, se cache derrière l'évocation de l'Atè, de la calamité fondamentale autour de quoi tourne le destin du héros tragique, et c'est aussi, pour nous, en tant que nous sommes appelés à y participer, ce moment de maximum où apparaît le mirage de la beauté tragique »<sup>447</sup>. Conjurant l'Atè en tant que catastrophe originaire de l'existence est la seule manière de sortir de la scène supposée en rentrant dans le monde.

Si nous arrivions à une certaine fin dans l'analyse, il serait question du deuil de l'analyste. À travers un dialogue de Socrate toujours dans le *Banquet*, Lacan reprend : « Et Socrate dit à Alcibiade -Tout ce que tu me dis là à moi, c'est pour lui. Voilà la fonction de l'analyste, avec ce qu'elle comporte d'un certain deuil. Nous rejoignons là une vérité que Freud lui-même a laissé hors champ de ce qu'il pouvait comprendre [...] Cela veut dire -à propos de n'importe qui, vous pouvez poser la question de la parfaite destructivité du désir. À propos de n'importe qui, vous pouvez faire l'expérience de savoir jusqu'où vous osez aller en interrogeant un être -au risque, pour vous-même, de disparaître »<sup>448</sup>. C'est pourquoi, entre discours, désir et transfert, il nous paraît essentiel d'évoquer ici l'histoire de Socrate qui réunit

---

<sup>446</sup> *Ibid.*, p.156.

<sup>447</sup> *Ibid.*

<sup>448</sup> Lacan, *Le séminaire, Livre VIII: Le transfert, 1960 - 1961*, p.465.

pour nous deux dimensions essentielles abordés dans notre travail : le rapport à la mort, le suicide et l'amour de la vérité. Son attitude de sage nous apprend beaucoup sur la position du philosophe à l'égard des événements, imprégné de conviction et en même temps avec un certain détachement. Socrate était capable de tout interroger, sans se fâcher, comme le fit remarquer avec étonnement le serviteur qui s'occupa de lui lors de son emprisonnement, le temps qu'il resta dans sa geôle et le jour de sa mort.

Prendre la parole au sérieux fut l'acte et le crime de Socrate qui le condamna à la mort. En tant que fondateur de la métaphysique occidentale, ce philosophe grec n'a jamais rien écrit. Mais, sa pensée nous est parvenue grâce à Aristophane, Xénophon et plus particulièrement dans les dialogues de Platon. À Athènes, en 399 avant J-C., Socrate est traîné devant le tribunal de la cité car il est accusé de corrompre la jeunesse et de ne pas croire aux dieux qu'honorent la cité, mais de croire en d'autres choses, des affaires de démons, d'un nouveau genre. Selon la tradition, c'est à lui de se défendre après le plaidoyer de ses accusateurs, ce que Platon raconte dans son *Apologie de Socrate*. Au début de ce compte-rendu du procès, nous pouvons lire l'expression de surprise chez Socrate, « mais ce qui, chez eux, m'a surpris au plus haut point, dans cette foule de faussetés, c'est spécialement la recommandation qu'ils vous faisaient, de prendre bien garde de ne pas vous laisser abuser par moi, sous prétexte que j'ai un grand talent de parole ! »<sup>449</sup>. Il n'admet pas le talent dont on l'accuse, si ce n'est que pour dire, « à moins que, par hasard, ce que ces gens appellent avoir ce talent ne consiste à dire ce qui est vrai »<sup>450</sup>. En effet, dans un contexte des tensions entre le clan aristocratique et le clan démocratique, ce que distingue Socrate de tous les autres hommes, c'est avant tout sa sagesse (*sophia*), une sagesse humaine. La sagesse socratique est humaine en ce qu'elle est en quête de ce qui est beau et bon (*kalon kagathon*) pour l'homme. Elle est donc doublement humaine, dans la finalité qu'elle vise : la beauté et la bonté humaine, la vie juste et morale ; et dans la situation qui est la sienne : l'ignorance, la recherche, la quête.

Au moment où la Pythie de Delphes affirme que Socrate est le plus sage de tous, ce n'est pas en raison de son érudition mais parce qu'il est le seul à savoir quelque chose d'essentiel, le seul à connaître l'unique chose qui soit véritablement accessible à l'homme : *il sait qu'il ne sait rien*. Le premier savoir philosophique, la première sagesse humaine, est donc de nature réflexive, il s'agit d'une prise de conscience de sa propre ignorance. Lorsqu'il se justifie dans

---

<sup>449</sup> Platon, *Apologie de Socrate ; Criton ; Phédon*, éd. par François Châtelet, trad. par Léon Robin et Joseph Moreau (Paris: Gallimard, 1996), p.17.

<sup>450</sup> *Ibid.*

son procès, il donne lecture à la plainte contre lui, énonçant ce qui n'est pas écrit : « Socrate est coupable de travailler témérairement à scruter les choses qui sont sous la terre comme celles qui sont dans le ciel, à faire de la cause la plus faible la cause la plus forte et d'enseigner à d'autres à en faire autant »<sup>451</sup>.

En ce qui concerne son procès, à trente voix près, il est déclaré coupable. Lorsque le vote est serré, comme c'est le cas ici, la tradition veut que la peine choisie soit celle du coupable. Socrate n'a donc, normalement, rien à craindre, du moins s'il propose une peine convenable. Son accusateur propose la peine de mort. Vient le tour du philosophe qui doit proposer la punition qu'il aura à subir : « En tout cas, la peine qu'il propose pour moi est la mort. Eh bien ! Athéniens, quelle contre-proposition de peine vous ferai-je maintenant ? N'est-il pas clair que ce sera celle que je mérite ? Cela étant, laquelle ? Quel traitement ou quelle pénalité puis-je bien mériter, oui, pour n'avoir pas mené une paisible existence ? »<sup>452</sup>.

Que propose-t-il ? Socrate propose, « être, au frais de l'État, nourri dans le Prytanée », c'est la récompense qu'accorde la cité à ses plus valeureux membres : un repas quotidien dans un des lieux les plus symboliques d'Athènes, le Prytanée, lieu du feu sacré, où déjeunent également les prytanes, c'est-à-dire les cinquante citoyens qui dirigent le Conseil. Autant dire que la peine que propose Socrate est un affront explicite adressé aux juges qui viennent de le déclarer coupable. Si Socrate propose une récompense et non une peine, c'est parce qu'il ne pense pas avoir commis une quelconque injustice, mais aussi parce qu'il ne craint pas la mort, ou du moins craint-il davantage les maux véritables comme un emprisonnement qu'un mal incertain : la mort. Après cette proposition, les juges passent au vote et leur décision est sans appel : Socrate est condamné à mort. Il s'explique en affirmant qu'il préfère de beaucoup mourir après s'être défendu ainsi, « que de vivre en m'étant défendu de l'autre manière ! Pas plus en effet au Tribunal qu'à la guerre, on ne doit pas moi qu'aucun autre, employer ces moyens-là pour échapper, à tout prix à la mort ! »<sup>453</sup>. Il y a beaucoup de moyens d'éviter la mort, dit Socrate, à condition d'avoir l'audace de tout faire et de tout dire. Il n'est pas donc difficile d'échapper à la mort conclue-t-on, mais ce qui est bien plus difficile, c'est d'échapper au risque d'être jugé méchant, car c'est un risque qui court plus vite, affirme-t-il.

*Phédon ou de l'âme*, raconte la mort et la fin de Socrate. Échécrate demande à Phédon, « dis-nous donc quel fut, avant sa mort, le langage de notre homme ! Dis-nous aussi quelle fut

---

<sup>451</sup> Platon, *Apologie de Socrate ; Criton ; Phédon*, p.23.

<sup>452</sup> *Ibid.*, p.57.

<sup>453</sup> *Ibid.*, p.62.

sa fin »<sup>454</sup>. Platon cite Socrate avec ces mots : « Si l'on se place à ce point de vue, peut-être n'est-il pas déraisonnable de dire qu'il ne faut pas se tuer avant que Dieu nous en impose la nécessité, comme il le fait aujourd'hui pour moi »<sup>455</sup>. En effet, on demande aussi à Socrate comment il entend qu'il n'est pas permis de se faire violence à soi-même et que d'autre part, celui qui meurt, le philosophe consent à le suivre. On lui demande de quel point de vue on peut bien soutenir qu'il n'est pas permis de se donner la mort. Socrate rétorque par une question, il s'agit de se demander quand et pour qui il vaut mieux être mort que vivant. Le point de vue d'où il se place n'est pas proprement dit éthique, il est d'ordre religieux car Socrate vient de dire : « Nous sommes, nous les humains, dans une espèce de garderie, et on n'a pas le droit de s'en libérer soi-même, ni de s'en évader »<sup>456</sup>, ces propos sont tenus dans la prison, devant ses disciples. De même, il affirme sa posture concernant le suicide car il estime qu'il n'y a rien de déraisonnable à dire « qu'on n'a pas le droit de se donner à soi-même la mort avant que la Divinité nous ait dépêché quelque commandement du genre de celui qui se présente à moi aujourd'hui »<sup>457</sup>.

Il convient ici de mettre en relief cette Loi de la Grèce Antique : seul un arrêt immuable de Dieu peut commander la mort volontaire sous la forme d'une Loi fatale (*Anankê*). En effet, ce terme grec désigne la nécessité logique ou causale de quelque chose qui ne peut pas être autrement. Selon Aristote par exemple, la cause efficace d'une chose produit son effet et la conclusion d'un bon syllogisme produit sa conclusion du fait de l'*ἀναγκη* <sup>458</sup>. Ici, cette nécessité réside dans la condamnation par le tribunal des Héliastes à se donner la mort en buvant la ciguë<sup>459</sup>. Cependant, dans le même dialogue, Socrate laisse entendre qu'il y a des gens pour qui, en certaines circonstances, la mort est préférable à la vie. Socrate présente la mort comme la recherche de la liberté : « Mais, délivrer l'âme, n'est-ce pas, selon nous, à ce but que les vrais philosophes, et eux seuls, aspirent ardemment et constamment, et n'est-ce pas justement à cet affranchissement et à cette séparation de l'âme et du corps que s'exercent les philosophes ? »<sup>460</sup>.

Plus précisément, la dernière scène de *Phédon* relate la mort de Socrate qui fut la mort d'un sage, obligé par la Loi à se suicider car il assumait jusqu'au bout sa conviction philosophique, comme Antigone sa conviction éthique : tous les deux préférèrent mourir à se

---

<sup>454</sup> Platon, *Apologie de Socrate ; Criton ; Phédon*, p.99.

<sup>455</sup> Platon, *Phédon*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965, p.110.

<sup>456</sup> Platon, *Apologie de Socrate ; Criton ; Phédon*, p.108.

<sup>457</sup> Ibid., p.109.

<sup>458</sup> [http://www.ac-orleans-tours.fr/lang\\_anciennes/philola/nyl.htm](http://www.ac-orleans-tours.fr/lang_anciennes/philola/nyl.htm). Consulté le 18 avril 2018 à 11h15.

<sup>459</sup> Volant, *Dictionnaire des suicides*, p.301.

<sup>460</sup> Platon, *Phédon*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965, p.116.

soumettre. Il s'adresse à Criton, l'heure de mourir est arrivée : « Allons, Criton ! Mettons-nous en devoir de lui obéir ! Qu'on apporte le poison, s'il est broyé ; s'il ne l'est pas, fais-le broyer »<sup>461</sup>. Criton répond que le soleil est encore sur les montagnes et qu'il n'est pas encore couché. Il affirme que d'autres ont bu le poison longtemps après qu'on le leur eut enjoint et non sans avoir bien mangé et bien bu, « allons, ne te presse pas, puisqu'il te reste encore du temps »<sup>462</sup> lui dit Criton. Socrate répondit qu'ils ont bien raison de faire cela les gens dont il parle car ils pensent qu'ils gagneront à le faire : « Quant à moi, c'est aussi avec raison que je ne le ferai pas, car je ne crois pas que j'y gagne, en buvant un peu plus tard le poison »<sup>463</sup>.

Avec une grande sérénité, Socrate prit la coupe que le serviteur lui tendit : « Qu'en dis-tu ? fit-il ; pour ce qui est, à l'égard de ce breuvage, de faire à quelque Divinité une libation, la chose est-elle permise ? ou ne l'est-elle pas ? - Socrate, répondit-il, nous en broyons juste autant que nous jugeons nécessaire qu'on en boive. - Je comprends ! dit-il. Au moins est-il permis pourtant, je pense, et aussi bien, obligatoire, de faire aux Dieux une prière pour que se passe heureusement ce changement de résidence, d'ici là-bas. C'est donc la prière que moi-même je fais, et puisse-t-il en être ainsi ! Et, à peine avait-il prononcé ces mots que, tout d'un trait, sans faire de façons du tout, sans montrer le moindre dégoût, il vida complètement la coupe »<sup>464</sup>. Ses disciples pleurèrent, selon Phédon et lui-même compris. Or, Socrate appelle au calme et à la fermeté en s'adressant à eux. Puis, en se découvrant le visage, il prononça ces mots, les derniers qui soient sortis de ses lèvres, « Criton, dit-il, à Asclépios<sup>465</sup> nous sommes redevables d'un coq ! Vous autres, acquittez ma dette ! n'y manquez pas ! » Criton lui dit que ce sera fait, que peut-être avait-il autre chose à dire. À cette question, il ne répondit plus rien. Criton lui ferma la bouche et les yeux. Ce fut son destin.

Cependant, une interrogation reste, pourquoi devoir un coq à Asclépios ? La question porte sur l'objet de la dette - expliqué ci-dessus dans la note numéro 451. Traditionnellement, cette phrase fut interprétée comme un remerciement de guérir de la vie car à présent l'âme est libérée du corps qui est à comprendre dans l'idée que le corps est une prison. De même, sur

---

<sup>461</sup> Platon, *Apologie de Socrate ; Criton ; Phédon*, p.224.

<sup>462</sup> *Ibid.*, p.225.

<sup>463</sup> *Ibid.*

<sup>464</sup> *Ibid.*, p.226.

<sup>465</sup> Asclépios, dieu guérisseur dont le culte était récent à Athènes quand mourut Socrate, est fils d'Apollon, pour qui le philosophe a une dévotion particulière. Dans « A propos des dernières paroles de Socrate » (1943), Fr. Cumont rappelle que le coq, consacré à Asclépios, possédait selon les croyances de l'Orient mazdéen « une puissance apotropaïque étendue au-delà de la mort ». Socrate pourrait avoir voulu « offrir un coq à Asclépios parce que cet oiseau tutélaire guidait les âmes dans leur pérégrination posthume ».



l'interprétation de cette mort choisie par Socrate, c'est cette idée de préférer la mort à la vie que Nietzsche condamne dans "le problème de Socrate" dans *Le Crépuscule des idoles*. Il analyse cette dernière phrase comme symptomatique d'un esprit de décadence et révélateur de son nihilisme. Sa mort exprime selon sa lecture de cette dernière phrase prononcée une dévalorisation morbide de la vie : "Socrate voulait mourir"<sup>466</sup>. Socrate était-il suicidaire ?

Par ailleurs, Aristote s'exprime dans l'*Éthique de Nicomaque*. Il traite du suicide dans le cadre des vertus, plus particulièrement dans le contexte du courage, de l'amitié et de l'amour de soi, et de la justice. Pour lui, le courage est le juste milieu entre l'audace et la lâcheté, entre la confiance excessive en soi et le manque de confiance. Se donner la mort pour échapper à la pauvreté, ou par suite de chagrins d'amour ou de toute autre affliction n'est pas un acte de courage, mais de lâcheté, « quelle mollesse, dit-il, de ne pas supporter les dures épreuves ! »<sup>467</sup> Aristote n'apprécie pas le suicide escapistes où l'on ne se résigne pas à la mort parce qu'il est beau de le faire, mais parce qu'on cherche à fuir un mal. Il apprécie encore moins ceux qui, après avoir commis bien des crimes, finissent « par se prendre en horreur pour leur perversité fuient la vie et se suppriment par leur propre main »<sup>468</sup>. Il affirme que ces êtres pervers n'éprouvent pour leur propre personne aucun amour, « ne peuvent éprouver ni joie ni douleur en union intime avec eux-mêmes : leur âme en effet, est un lieu de dissensions »<sup>469</sup>. Aristote se demande s'il peut arriver ou non que l'on commette l'injustice à l'égard de soi-même, la réponse n'est pas simple car il affirme que nul ne subit l'injustice volontairement. En effet, « en commettant l'injustice sur soi-même, on serait dans la même mesure victime et agent »<sup>470</sup>, en revanche celui qui dans un transport de colère s'égorge de sa propre main, agit volontairement et contre la droite raison, ce que n'autorise pas la loi de la cité. Il commet donc une injustice : « Aussi la cité elle-même le punit-elle et un certain déshonneur s'attache à quiconque se donne la mort »<sup>471</sup>. L'argumentation aristotélicienne contre le suicide est donc davantage d'ordre social car en l'accomplissant, le citoyen se rend coupable d'un délit qui est sanctionné par la cité.

---

<sup>466</sup> Friedrich Nietzsche, *Le Crépuscule des idoles ; Le cas Wagner ; Nietzsche contre Wagner ; L'antéchrist*, trad. par Henri Albert (Paris, France: Mercure de France, 1941), p.87.

<sup>467</sup> Cité par Volant, *Dictionnaire des suicides*, p.33.

<sup>468</sup> *Ibid.*

<sup>469</sup> *Ibid.*, p.34.

<sup>470</sup> *Ibid.*

<sup>471</sup> Cité par Volant, *Dictionnaire des suicides*, p.34.

### 5.3. Filiation, transmissions et traumatisme

Notre patrimoine phylogénique a été appelé *Urphantasien*. L'idée des fantasmes originaires permet d'évoquer les structures fantasmatiques qui organisent la vie psychique comme la vie intra-utérine, la scène originaires, la castration et la séduction. La particularité de cette découverte de la psychanalyse, est que, quelles que soient les expériences personnelles des sujets, l'universalité de ces fantasmes s'explique, selon Freud, par le fait qu'ils constitueraient un patrimoine transmis phylogéniquement. C'est ainsi qu'apparaît le terme *Urphantasien* en 1915 pour expliquer ces fantasmes dits originaires qui se rencontreraient chez le sujet sans nécessairement évoquer des scènes réellement vécues ; ils appelleraient donc selon Freud une explication phylogénique, où la scène aurait été réelle. Jadis, la castration, par exemple, aurait été effectivement pratiquée par le père dans le passé archaïque de l'humanité : autrement dit, ce qui fut dans la préhistoire réalité de fait, serait devenu réalité psychique.

En ce sens, nous faisons le lien avec l'étymologie du mot *archaïque*, dérivé d'*archaïsme* qui est emprunté au grec *arkhaismos*, dérivé d'*arkhaios* : ancien. *Arkhaios* vient d'un thème *arkh-*, *arkhe* (archi), qui correspond d'abord à « marcher le premier », d'où *arkhos* « chef »<sup>472</sup>. Précisément, deux champs sémantiques s'ouvrent à nous, permettant d'approfondir l'analyse car *Arkhaios* nous mène vers l'un des premiers à ériger la psychanalyse, ce chef de rang qu'a été Freud, qui est celui qui a toujours orienté sa pensée et ses constructions vers « l'ancien », s'interrogeant sur ce qui a « marché le premier » à la naissance du psychisme humain, d'où cette idée des fantasmes originaires car l'archaïque s'applique aux époques antérieures, étant ce qui appartient à un stade très ancien.

C'est pourquoi, tout au long de son œuvre Freud s'intéresse à tout événement archaïque réel, capable de fournir le fondement dernier des symptômes, il nomme « scènes originaires », *Urszenen*, ces événements réels, traumatisants dont le souvenir est parfois élaboré et masqué par des fantasmes. Dans *Traits archaïques et infantilisme du rêve*, Freud qualifie d'archaïque ou régressif le mode d'expression du travail d'élaboration car il présente de nombreux traits qui nous sont inintelligibles : « La préhistoire à laquelle nous ramène le travail d'élaboration est double : il y a d'abord la préhistoire individuelle, l'enfance ; il y a ensuite, dans la mesure où chaque individu reproduit en abrégé, au cours de son enfance, tout le développement de l'espèce humaine, la préhistoire phylogénique, la chose ne me semble pas impossible. C'est ainsi par

---

<sup>472</sup> Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, 2009.

exemple qu'on est autorisé, à mon avis, à considérer comme un legs phylogénique la symbolisation que l'individu comme tel n'a jamais apprise »<sup>473</sup>.

D'autre part, dans les années 1907-1909 où le fantasme suscite de multiples travaux et se voit pleinement reconnu dans son efficacité inconsciente, Freud s'attache à mettre à jour des séquences et scénarios imaginaires comme le roman familial ou des constructions théoriques comme les théories sexuelles infantiles par lesquelles le névrosé et peut-être tout enfant cherche à répondre aux énigmes majeures de son existence. Notamment, si l'on envisage maintenant les thèmes que l'on retrouve dans les fantasmes originaires, on est frappé par un caractère commun car ils se rapportent tous aux origines. Comme les mythes collectifs, ils prétendent apporter une représentation et une solution à ce qui pour l'enfant s'offre comme énigme majeure ; ils dramatisent comme moment d'émergence, comme origine d'une histoire, ce qui apparaît au sujet comme une réalité, d'une nature telle qu'elle exige une explication, une théorie. Par exemple, « dans la 'scène originaire', c'est l'origine du sujet qui se voit figurée ; dans les fantasmes de séduction, c'est l'origine, le surgissement de la sexualité ; dans les fantasmes de castration, c'est l'origine de la différence des sexes »<sup>474</sup>. C'est ainsi que la notion de fantasme originaire présente pour l'expérience et la théorie analytique un intérêt central en tant que théorie d'une transmission humaine.

Nous pouvons ainsi conclure que cette transmission phylogénique fait appel à tout ce qui est de l'ordre non verbal, mais aussi pré-verbal. Un autre langage se fait entendre et dans le même temps, tout cela ne conditionne pas d'une manière universelle l'actualisation inconsciente de ces fantasmes-là et de ce qui serait un vécu subjectif et unique : cette part subjective appartient au sujet ainsi que sa propre réaction thérapeutique.

Dans *Notre rapport à la mort*, nous rappelons la vision de Freud concernant la transmission : « Les aspirations morales de l'humanité, dont nous n'avons pas à dénigrer la force et l'importance, sont une acquisition de l'histoire humaine ; dans une mesure malheureusement très variable, elles sont devenues pour l'humanité d'aujourd'hui des biens acquis par héritage »<sup>475</sup>.

---

<sup>473</sup> Freud, *Introduction à la psychanalyse*, p.208.

<sup>474</sup> Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, *Fantasme originaire: fantasmes des origines, origines du fantasme*, Pluriel 945 (Paris: Hachette Littératures, 1999), p.159.

<sup>475</sup> Freud, *Essais de psychanalyse*, p.41.

## Discours familial

En effet, si la dialectique Œdipienne sert de ressort à la vie dans l'espèce humaine et parlante, nous aurons toujours comme fondement l'interrogation sur la mise de toute vie humaine, comme le formule Pierre Legendre : d'être né de deux sujets parlants. Nous interrogeons ainsi l'ordre généalogique lui-même, la filiation en tant qu'ordre lié à la reproduction de la parole. Ainsi la filiation se trouve-t-elle depuis le début pensée par la psychanalyse, en tant que loi, mais aussi en tant que discours. Une société est ainsi une organisation soumise au statut de la parole. Le concept familial de généalogie « désigne le mécanisme de l'institution du sujet, c'est-à-dire les agencements techniques du principe de Raison, variables d'une culture à l'autre, grâce auxquels l'homme se trouve inscrit dans une société et cette société arrimée à l'espèce. Sans l'enchaînement rigoureux des médiations, meurt le sujet, s'écroule ce qui le fait vivre, à savoir, l'Interdit »<sup>476</sup>. Ainsi, l'enjeu de l'interdit serait la capacité pour chaque être humain, d'entrer dans les liens, en métabolisant ce qui fait obstacle à la vie, l'inceste et le meurtre sous toutes leurs formes. C'est pourquoi, c'est à travers l'Œdipe qui se joue le destin des filiations, la vie et la mort des fils (de l'un et de l'autre sexe), de chacun de nous comme sujet.

La question du discours familial marque l'itinéraire d'une question pour Alexandra Papageorgiou-Legendre, il s'agit de ce dont toute clinique du sujet est redevable : son fondement institutionnel et généalogique. L'association des termes comme sujet, institutionnel et généalogique s'avèrent indissociables pour une vraie articulation entre le singulier et la place, symbolique et réelle, accordée dans un ensemble humain car c'est à l'intérieur du cadre de langage que se constituent les catégories normatives traitant de la personne : « catégories qui parlent donc tout sujet *par avance* à une certaine place »<sup>477</sup>.

Dans ce contexte, nous allons donc entendre la notion de famille aussi comme institution. En effet, la question de la famille c'est une intrication subjective profonde qui soutient le lien entre enfant et parents, intrication à la limite de l'identité et de l'altérité. Le discours familial est ainsi propre à une famille donnée et en lien avec leur roman familial. Le discours familial est un concept qui, « définit le cadre dans lequel s'inscrit la production du sujet et a le mérite de rendre compte, du même pas, de la structure de la reproduction

---

<sup>476</sup> Alexandra Papageorgiou-Legendre, *Filiation: fondement généalogique de la psychanalyse, Leçons. 4, Suite 2* (Paris: Fayard, 1990), p.12.

<sup>477</sup> Papageorgiou-Legendre, p.27.

subjective »<sup>478</sup>. Comme le roman familial désigne les fantasmes par lesquels le sujet modifie imaginativement ses liens avec ses parents.

La notion de porte-parole est développée dans la *Violence de l'interprétation* par Piera Aulagnier en 1975 et elle est indispensable pour saisir la fonction dévolue au discours de la mère dans la structuration de la psyché : « porte-parole au sens littéral du terme, puisque c'est à sa voix que l'*infans* doit, dès sa venue au monde, d'être porté par un discours qui tour à tour commente, prédit, berce l'ensemble de ses manifestations, mais, porte-parole aussi au sens délégué, de représentant d'un ordre extérieur dont ce discours énonce à l'*infans* les lois et les exigences »<sup>479</sup>. Possiblement le grand apport de P. Aulagnier fut de mettre en relief précisément la violence de l'anticipation à travers le concept de *l'ombre parlée*. En effet, la violence primaire telle que l'exerce un discours, anticipe sur tout possible entendement, « violence pourtant nécessaire à donner accès au sujet à l'ordre de l'humain. Précédant de loin la naissance du sujet, lui préexiste un discours le concernant : sorte d'ombre parlée, et supposée par la mère parlante, dès que l'*infans* est là, elle va se projeter sur son corps et prendre la place de celui auquel s'adresse le discours du porte-parole »<sup>480</sup>. Nous allons donc considérer les relations existantes entre le porte-parole et le corps de l'*infans* comme objet du savoir de la mère et entre le porte-parole et l'action refoulante. Il est question de la problématique identificatoire, c'est pourquoi la transmission de sujet à sujet d'un refoulé est nécessaire aux exigences structurales du Je. Le discours maternel commence par s'adresser à une ombre-parlée projetée sur le corps de l'*infans*.

La mise en histoire décrite par P. Aulagnier grâce à l'idée de *se construire un passé*, est également l'une des tâches du temps de transition qu'est l'adolescence, elle est ce travail de mise en mémoire. Le discours de la mère fournit au Je l'histoire de cet *infans* qui a précédé son avènement sur la scène psychique. La mère devra reconnaître l'enfant comme co-auteur indispensable de l'histoire. De même, ce travail de mise en histoire répond à une même exigence. Le *Je* ne peut advenir qu'en préservant la certitude qu'il sait d'où il vient. Or, penser son origine, son passé, son avenir, c'est toujours penser l'origine, le passé, le devenir d'une relation.

---

<sup>478</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>479</sup> Piera Aulagnier, *La violence de l'interprétation du pictogramme à l'énoncé* (Paris: Presses universitaires de France, 1995), p.130.

<sup>480</sup> *Ibid.*, p.135.

La problématique qui crée donc la violence primaire, c'est que dans la première phase de la vie, celui qui n'a pas encore l'usage de la parole ne peut opposer ses propres énoncés identificatoires à ce que l'on projette sur sa personne.

### **Le soutien du sujet singulier dans l'être ensemble**

Selon Freud, nous ne renonçons jamais au narcissisme et c'est ce qui assure la continuité des générations et des groupes, fonde l'identité de filiation et d'affiliation. Dans ce même texte *Pour introduire le narcissisme* il souligne la double existence de l'individu : en tant qu'il poursuit sa propre fin et en tant qu'il est membre d'une chaîne à laquelle il est assujéti sans l'intervention de sa volonté. Ce double statut narcissique définit une bipolarité interne, la possible division de ce qui est, en chacun de nous, singularité et groupalité.

L'institution doit être permanente, par-là elle assure ses fonctions stables nécessaires à la vie sociale et à la vie psychique. Pour le psychisme, l'institution est, comme la mère, à l'arrière-fond des mouvements de discontinuité qu'instaure le jeu du rythme pulsionnel et de la satisfaction. C'est une des raisons de la valeur idéale et persécutoire qu'elle prend si facilement.

Non seulement l'institution doit être stable, mais les mouvements qui l'accompagnent exigent de sa fonction qu'elle le stabilise : c'est la fonction de l'institué. Pour l'inconscient, l'institution s'inscrit dans l'espace du sacré. Cet espace de la terreur est celui du commencement de la fondation. L'origine divine de l'institution lui assure puissance, légitimité, permanence absolue. Pour ses sujets l'institution est immortelle. Chacun participe ainsi à la divinité qui, contre la mort et son travail de déliaison, assure l'attache narcissique de chacun à l'ensemble et l'emblématise.

L'institution se fonde sur ce double statut du narcissisme et sur ces formations intermédiaires, trans-psychiques, qui soutient le rapport entre le sujet singulier et l'ensemble : l'identification, la communauté des symptômes, des défenses et des idéaux, le co-étayage constituent une partie de ces formations, mais aussi le contrat narcissique et le pacte dénégatif. Le concept de contrat narcissique continue la formulation de Freud sur le narcissisme : L'individu est à lui-même sa propre fin et qu'il est en même temps membre d'une chaîne à laquelle il est assujéti ; les parents constituent l'enfant comme le porteur de leurs rêves de désir non réalisés et que le narcissisme primaire de celui-ci s'étaye sur celui des parents, tout comme c'est à travers eux que le désir et le narcissisme des générations qui les ont précédés ont soutenu

leur venue au monde : mission d'assurer la continuité narcissique de la génération ; l'*idéal du moi* est une formation commune à la psyché singulière et aux ensembles sociaux : famille, institution, nations.

Le *contrat narcissique* généralise ses propositions et rend compte des rapports corrélatifs de l'individu et de l'ensemble social : il exige que chaque sujet singulier prenne une certaine place offerte par le groupe et signifiée par l'ensemble des voix qui, avant chaque sujet, a tenu un certain discours conforme au mythe fondateur du groupe. C'est par ce discours qu'il est relié à l'Ancêtre fondateur. Ce contrat est impliqué dans la fondation, c'est-à-dire dans la mort. En effet, toute fondation institutionnelle contient, cachées, la continuité d'un mandat et sa rupture – le meurtre et la filiation -. L'institution s'y représente immortelle, comme la mort. La fondation d'une institution ne contient pas seulement la relique d'un mort idéalisé, totem érigé en mémorial du meurtre originaire et de l'Ancêtre fondateur, mais aussi les matériaux d'anciennes constructions abolies.

L'architecture et le ciment psychiques de l'institution peuvent être reconnues à travers cette métaphore : le contrat narcissique – le pacte dénégatif – fait tenir ensemble les remplois de ces éléments disparates, les naturalise dans son espace propre. C'est ce qui dit le mythe. Le mythe dit l'origine, il fournit une matrice identificatoire et un code pour affronter la relation d'inconnu. Il permet de soigner et commencer à penser l'horreur primordiale et le chaos dont l'institution nous protège.

## **Traumatisme**

Le mot traumatisme vient du grec et signifie *blessure*, trauma signifie donc *blessure*. Le traumatisme psychique peut être défini comme un phénomène d'effraction du psychisme et de débordement de ses défenses par des excitations violentes. Pierre Janet (1889) décrit le traumatisme psychique comme des excitations liées à un événement violent qui viennent frapper le psychisme, y pénètrent par effraction et y demeurent comme un organisme étranger.

Freud développera la notion de « réminiscence », à propos des souvenirs traumatiques. Plus tard, il compare le psychisme à une boule protoplasmique en constant remaniement protégé par une couche superficielle, ce qu'il appellera « pare-excitation », qui sert à la fois de contenant et de protection à l'appareil psychique. Son rôle est de repousser les excitations nuisibles ou de les filtrer pour les rendre assimilables. Le pare-excitation est différent pour chacun selon les

différences constitutionnelles, il sera fort ou moins fort. Ce qui fait qu'un même évènement potentiellement traumatisant fera effraction pour certains sujets et pas pour d'autres.

Le traumatisme est relatif, il dépend du rapport des forces entre l'excitation venant de l'extérieur et de l'état – constitutionnel et conjoncturel - de la barrière de défenses qui protège le psychisme. Dans les *Études sur l'hystérie*, en 1895, Freud constate que la cause de la plupart des symptômes hystériques méritait d'être qualifiée de *traumatisme psychique*. Tout incident capable de provoquer des affects pénibles : frayeur, anxiété, honte, peut agir à la façon d'un choc psychologique et c'est évidemment de la sensibilité du sujet considéré que dépendent les effets du traumatisme. Des semblables observations démontrèrent l'analogie existant, au point de vue de la pathogénie, entre l'hystérie banale et la névrose traumatique et justifèrent une extension du concept d'hystérie traumatique. Dans la névrose traumatique, la maladie n'est pas vraiment déterminée par une passagère blessure du corps, mais bien par une émotion : la frayeur, par un traumatisme psychique.

Or, Laplanche et Pontalis précisent que dans l'évènement qui est conçu comme initiateur de la névrose, c'est déjà un élément imaginaire, une hallucination, qui provoque le traumatisme. « Entre le fantasme et la dissociation de la conscience qui aboutit à la formation d'un noyau psychique inconscient, le rapport est circulaire : le fantasme devient traumatique lorsqu'il survient sur la base d'un état spécial, dit « hypnoïde », mais, inversement, le fantasme par l'effroi et la sidération qu'il provoque, contribue à créer cet état fondamental ; il y a auto-hypnose »<sup>481</sup>. Pour Freud, il s'agit de fonder en droit le lien qu'il a découvert entre la sexualité, le traumatisme et la défense : il met en relief qu'il est dans la nature même de la sexualité d'avoir un effet traumatique, et, inversement, on ne pourrait parler de traumatisme que dans la mesure où l'éducation sexuelle est intervenue. De même, les notions de défense et de traumatisme sont étroitement articulées l'une à l'autre car la théorie de la séduction a pu montrer comment le traumatisme sexuel a seul le pouvoir de déclencher la défense pathologique : le refoulement.

De cette manière, le traumatisme voit son action décomposée en plusieurs temps et suppose toujours l'existence d'au moins deux évènements : une première dite « scène de séduction » où l'enfant subit de la part de l'adulte une tentative sexuelle, sans que celle-ci fasse naître d'excitation chez lui ; l'enfant n'a à sa disposition ni les conditions somatiques de l'excitation, ni les représentations pour intégrer l'évènement. Ensuite, la deuxième scène, qui

---

<sup>481</sup> Laplanche et Pontalis, *Fantasme originaire*, p.14.



survient après la puberté ne tient son efficacité que d'évoquer rétroactivement le premier évènement par quelques traits associatifs. C'est alors le souvenir de la première scène qui déclenche la montée d'excitation sexuelle par effraction ; c'est l'après-coup. D'où la décomposition du traumatisme en deux temps : le traumatisme psychique n'est concevable que comme venant d'un déjà-là, la réminiscence de la première scène.

Peu de temps après, Ferenczi développera l'idée d'un langage nouveau, celui de la « passion » qui est introduit par l'adulte dans le langage infantile de la « tendresse ». Ce langage de passion est donc celui du désir, nécessairement marqué d'interdit, de culpabilité et de haine, un langage dans lequel passe le sentiment d'anéantissement lié à la jouissance orgastique. Aussi, ce fantasme de la scène primitive avec son caractère de violence témoigne d'une véritable introjection pour l'enfant de l'érotisme adulte.

### **Les points de fracture dans l'histoire du sujet**

L'aspect essentiel du traumatisme, c'est la dimension du langage, comme nous avons essayé de le montrer tout au long de cette recherche, ce qui laisse une « absence de signification », un « trou » dans la chaîne des signifiants. Le trauma en tant qu'il a une action refoulante, intervient après-coup, nachträglich. À ce moment-là, quelque chose se détache du sujet dans le monde symbolique même qu'il est en train d'intégrer. Désormais, cela ne sera plus quelque chose du sujet, nous dit Lacan : « Le sujet ne le parlera plus, ne l'intégrera plus. Néanmoins, ça restera là, quelque part, parlé, si l'on peut dire, par quelque chose dont le sujet n'a pas la maîtrise. Ce sera le premier noyau de ce qu'on appellera par la suite ses symptômes »<sup>482</sup>. D'ailleurs, c'est à l'approche des éléments traumatiques - fondés dans une image qui n'a jamais été intégrée – que se produisent les trous, les points de fracture, dans l'unification, la synthèse, de l'histoire du sujet. C'est à partir de ces trous que le sujet peut se regrouper dans les différentes déterminations symboliques qui font de lui un sujet ayant une histoire. Eh bien, pour tout être humain, c'est dans la relation à la loi à laquelle il se rattache que se situe tout ce qu'il peut lui arriver de personnel. Son histoire est unifiée par la loi, par son univers symbolique, qui n'est pas le même pour tous<sup>483</sup>. « La tradition et le langage diversifient

---

<sup>482</sup> Lacan, *Les écrits techniques de Freud*, 1998, p.297.

<sup>483</sup> *Ibid.*, p.307.

la référence du sujet. Un énoncé discordant, ignoré dans la loi, un énoncé promu au premier plan par un évènement traumatique, qui réduit la loi en une pointe au caractère inadmissible, inintégrable – voilà ce qu'est cette instance aveugle, répétitive, que nous définissons habituellement dans le terme de surmoi »<sup>484</sup>.

Haydée Faimberg théorise autour de la transmission et des identifications aliénantes, à partir d'une expérience clinique, évoquant ces éléments du passé inconnus pour le sujet, « paradoxalement, Mario devient tout à coup présent dans son analyse, lorsqu'il parle d'une histoire qui a précédé sa propre conception. Pourquoi en parle-t-il ? Il le fait pour répondre à une question implicite dans le transfert »<sup>485</sup>. Plus loin, Faimberg explicitera que ni le patient ni l'analyste ne possédait les éléments qui auraient pu leur permettre de s'interroger sur le passé de Mario, voilà un point d'énigme dans l'analyse. Le moment où le silence évoque un élément préhistorique sans que l'on puisse lui attribuer un contenu spécifique, c'est tout cela qui donnait au psychisme du patient son caractère vide, mort.

Il y a des moments clés dans une analyse où l'insensé prend un sens, toutefois, il est intéressant de différencier ici quand est-ce que la révélation de l'histoire secrète appartient véritablement au psychisme du patient et n'est pas une explication que le psychanalyste construit en dehors du mouvement transférentiel. Il est capital que l'analyste supporte l'angoisse de ne pas savoir et de ne même pas savoir qu'il ne sait pas. Sur ce fond d'angoisse et de méconnaissance peut apparaître quelque chose d'inédit dans l'histoire du patient, permettant de résoudre une énigme que pose le transfert, c'est alors que nous avons la certitude clinique que cette histoire est partie constitutive du psychisme du patient. Mais encore, si une telle pensée a pu être élaborée et devenir consciente, c'est tout de même dans le cadre de la cure. C'est parce que le traitement de ce patient est menacé que le désir de le poursuivre apparaît.

De cette manière émerge la question théorique de comment expliquer la transmission d'une histoire qui n'appartient pas à la vie du patient et qui se relève cliniquement comme étant organisatrice du psychisme du patient. De notre point de vue, d'une certaine façon elle lui appartient car c'est l'histoire de ses parents, notamment celle de son père. Nous verrons que la transmission est faite du moment où elle est passée par le langage, en présence ou en absence. L'aliénation à l'histoire parentale est constitutive du sujet ; c'est sa préhistoire. Toutefois, le

---

<sup>484</sup> *Ibid.*

<sup>485</sup> René Kaës, *Transmission de la vie psychique entre générations* (Paris: Dunod, 2013), p.63.

choix du symptôme par le sujet sera une tout autre histoire. Ensuite, comment rendre compte de cette double condition d'un psychisme vide et en même temps trop plein. En d'autres termes, Fainberg postule qu'il y a un manque de reconnaissance de la relation d'objet et, d'autre part, un objet « en trop » qui ne s'absente jamais. C'est ainsi que le télescopage des générations correspond à un processus particulier d'identification : ces identifications sont muettes, inaudibles ; elles ne commencent à être remarquées et détectées qu'à un moment clé du transfert ; les identifications sont repérées et deviennent audibles à travers une histoire secrète du patient.

Si l'identification est un type de lien entre les générations, l'objet de l'identification est lui-même un objet historique et elle inclut dans sa structure des éléments fondamentaux de l'histoire interne de cet objet. Ce type de processus condense une histoire qui dans tous les cas, ne correspond pas à la génération du patient. En résumé, la thèse de Fainberg est que cette condensation de trois générations, elle l'appelle « télescopage générationnel » tel qu'il apparaît dans les identifications inconscientes des patients, révélées dans le transfert<sup>486</sup>.

Nous pourrions situer dans ce processus l'introjection d'un objet mort. Le lien et l'identification sont faits avec les « parents internes, évoqués dans cette théorie. L'articulation fantasmatique du sujet est en étroite relation avec ce qui va être formulé par l'inconscient des parents. Ici, qui a disparu ? Qui est mort ? Ou encore, qui l'a tué ?

Ces questions énigmatiques et bien réelles n'ont pas trouvé des énoncés, mais des actes d'énonciation ou des actes manqués. Ce type de pensée nous fait associer avec l'histoire de Mlle. S. qui poursuivait des études de droit et pendant l'été travaillait à La Poste comme factrice. Un jour, elle sonne à la porte d'une maison, la femme qui ouvre la reconnaît ou bien on peut dire qu'elle voit la grand-mère dans cette peau d'âne qu'est Mlle. S. Vous êtes la petite fille de Madame F ? Tout cela avec un air étrange empreint de certitude et de surprise... Saviez-vous que j'étais sa voisine, je me rappelle quand elle s'est brûlée et a mis le feu à la maison, lui dit-elle, en lui indiquant du doigt la maison d'en face.

Mlle. S ne savait pas que sa grand-mère s'était immolée ; les causes du décès avaient été très souvent brouillées. Ce jour-là, elle n'eut plus aucun doute. Sa mère avait 18 ans lorsqu'elle perdit sa propre mère. Le même âge que Mlle. S cette année-là quand elle travaillait à La Poste. Elle me décrit la scène, comme si elle la revivait. Encore une fois, « j'ouvre la porte

---

<sup>486</sup> Kaës, p.66.

et cette dame me dit : - vous êtes la petite fille de ... ». Elle se trouve devant le sphinx, elle connaît la vérité : « Elle sait qui je suis ». Enfin quelqu'un qui sait ! Mais, du même coup, son destin en est-il tracé ? Est-elle la petite fille d'une pyromane suicidée ? Est-ce la cause de la perpétuelle dépression de sa mère ? Un secret s'était dévoilé, mais ce n'était là que le début. Quelques années plus tard elle se retrouvera hospitalisée pour des raisons semblables. Son père, assez détaché lui confirme que son grand-père, côté paternel cette fois, s'est suicidé aussi. Elle ne connaîtra jamais les détails.

Deux femmes abîmées, la grand-mère s'était tuée chez elle, en passant, elle laissait sa fille sans mère et sans maison. Le corps devenu cendre, les objets littéralement consommés, disparus. Deux grands parents brouillons avaient été arrachés à l'histoire, comme une page en moins. Mère et père étaient complices dans leur silence, face à face dans leur identification narcissique. Chacun disait, « c'est ta faute ». Mlle. S. n'entendait que cela, « ta faute ». Elle entendit que c'était sa faute à elle.

À propos de la structure grammaticale du fantasme, « on tue un enfant », nous regardons l'enfant mort entrer en scène à travers la mère de notre patiente. Elle s'identifiait à sa mère, à sa tristesse, à sa folie, à son insatisfaction. Nous pouvons suspecter d'une articulation fantasmatique assez meurtrière, violence que Mlle. S. a agi avec un saut dans le vide, nous l'évoquerons plus loin, en tant que Sophie et ce *laisser tomber*. « La formulation, indéterminée du fantasme « on tue un enfant » est parfaitement adéquate : seul le verbe indiquant l'action de tuer, de mettre à mort, est précisé, mais, on ne sait pas qui tue, ni quel « enfant » est tué » [...]La série des figures susceptibles d'occuper la place du « on » qui tue est indéfinie »<sup>487</sup>. C'est ce représentant inconscient privilégié que « j'appelle *représentant narcissique primaire*. Part maudite et universellement partagée de l'héritage de chacun : objet du meurtre nécessaire autant qu'impossible »<sup>488</sup>.

La représentation narcissique primaire mérite bien son nom d'infans. Elle ne parle ni ne parlera jamais. C'est dans l'exacte mesure où l'on commence à la tuer qu'on commence à parler ; dans la mesure où l'on continue à la tuer, qu'on continue à parler vraiment, à désirer<sup>489</sup>. C'est la hantise de la mort, mais, comment tuer un mort demande Serge Leclair ? « Entreprendre le 'meurtre de l'enfant' soutenir la nécessaire destruction de la représentation narcissique primaire est la tâche commune, aussi impérative qu'impossible à achever. Comment

---

<sup>487</sup> Leclair, *On tue un enfant*, p.20.

<sup>488</sup> *Ibid.*

<sup>489</sup> Leclair, *On tue un enfant*, p.22.

supprimer l'enfant ? Comment se défaire de quelque chose qui a statut de représentant inconscient, partant indélébile ? »<sup>490</sup>. Le sujet se trouve confronté à lui-même, l'histoire s'écrit en même temps, quel destin m'attend ? Quel chemin prendre ? si le sujet veut vivre, il va devoir tuer. Sinon, comment mourir ?

---

<sup>490</sup> *Ibid.*, p.23.

## Salvador Allende Gossens (1908-1973)

Né à Valparaiso, Chili, il obtient son diplôme de médecine à l'université du Chili en 1932. En 1933, il participe à la fondation du parti socialiste, étant le premier secrétaire régional, il est élu à la chambre des députés en 1937. Médecin, socialiste marxiste et franc maçon<sup>491</sup>, Allende possédait le profil du politicien progressiste et laïque. Il occupe le poste de ministre de la Santé dans le gouvernement de Pedro Aguirre Cerda. Entre 1945 et 1970, il est sénateur. Dans ses efforts de restructuration sociale, il compte sur les ouvriers et les paysans. Après avoir été quatre fois candidat à la présidence, en 1970 il est élu président de la république du Chili comme candidat de l'Unité Populaire, bloc composé des socialistes, de communistes, des radicaux et de chrétiens démocrates dissidents.

Il représentait la première expérimentation de la gauche latino-américaine arrivant au pouvoir démocratiquement. Le 11 septembre 1973, à 14 heures lors du coup d'état du Général Augusto Pinochet, avant que le palais de La Moneda soit bombardé<sup>492</sup>, il tient son dernier discours avant de se tirer une balle dans la tête avec l'arme que Fidel Castro lui avait offerte un AK-47<sup>493</sup>.

Un extrait de son discours final avant son suicide<sup>494</sup> : «Conscience de protagonisme et possibilité historique. Mis dans une transe historique, je paierai de ma vie la loyauté du peuple. Je puis vous dire que j'ai la certitude que la graine que nous avons donnée à la digne conscience de milliers et des milliers des chiliens ne pourra être fauchée définitivement.

Ils ont la force, ils pourront nous écraser, mais les processus sociaux ne s'arrêtent ni avec le crime ni avec la force. L'histoire est nôtre et c'est les peuples qui la font "<sup>495</sup>.

À la recherche de la « vérité historique », son corps est exhumé à deux reprises, en 1990, moment où son suicide est confirmé - à l'époque les proches de Pinochet se vantaient de lui avoir donné « le coup de grâce ». Puis, la deuxième exhumation aura lieu en 2011, à cette occasion le Service de Médecine Légale du Chili qui a compté avec l'étude de l'expert balistique de Scotland Yard, David Pryor, confirme encore une fois son suicide.

---

<sup>491</sup> Gran Logia de Chile.

<sup>492</sup> Site web officiel de la Bibliothèque Nationale du Chili (DIBAM) : <http://www.memoriachilena.cl/602/w3-article-799.html> Consulté le 20 août 2017.

<sup>493</sup> Ayant fuit au Cuba avec la femme et filles de Salvador Allende, sa sœur Laura Allende, se donne la mort quelques années plus tard à La habane.

<sup>494</sup> Traduit par nous-mêmes.

<sup>495</sup> Site web du Centre d'études « Miguel Henriques, CEME, archive reconnu historique, social et politique du Chili : [http://www.archivochile.com/S\\_Allende\\_UP/doc\\_sobre\\_sallende/SAsobre0049.pdf](http://www.archivochile.com/S_Allende_UP/doc_sobre_sallende/SAsobre0049.pdf). Consulté le 27 avril 2018.

#### 5.4. Sang et filiation : du tragique dans la transmission

« Celui qui a violé un tabou est, de ce fait, devenu tabou lui-même »<sup>496</sup>.

Sigmund Freud, *Totem et tabou*.

#### **Le tabou ou la terreur sacrée**

Le tabou présente deux significations opposées : d'un côté celle du sacré, consacré ; de l'autre, celle d'inquiétant, de dangereux, d'interdit, d'impur. C'est ainsi, nous dit Freud qu'au tabou se rattache la notion d'une sorte de réserve et le tabou se manifeste essentiellement par des interdictions et restrictions : « notre expression *terreur sacrée* rendrait souvent le sens de tabou »<sup>497</sup>. En effet, il est admis que le tabou est plus ancien que les dieux et remonte à une époque antérieure à toute religion. Rigoureusement parlant, *tabou* comprend dans sa désignation : le caractère sacré ou impur de personnes ou des choses ; le mode de limitation qui découle de ce caractère et les conséquences sacrées ou impures qui résultent de la violation de cette interdiction. *Tabou* présente plusieurs variétés : un tabou *naturel* ou direct qui est le produit d'une force mystérieuse (*Mana*), attachée à une personne ou à une chose ; un tabou *transmis* ou indirect, émanant de la même force et enfin, un tabou intermédiaire entre les deux premiers.

Les buts poursuivis par le tabou sont de plusieurs ordres<sup>498</sup> : protéger des personnes éminentes, telles que des chefs, prêtres et objets auxquels on attache une certaine valeur, contre tout préjudice possible ; préserver des dangers qui découlent du contact avec des cadavres et autres ; de prévenir les troubles pouvant survenir dans l'accomplissement de certains actes importants de la vie : naissance, initiation des hommes, mariage, fonction sexuelles ; de protéger les êtres humains contre la puissance ou la colère de dieux et de démons ; protéger les enfants à naître ou les tout-petits contre les divers dangers qui les menacent du fait de la dépendance dans laquelle ils se trouvent par rapport à leurs parents et un dernier but du tabou consiste à protéger la propriété d'une personne, ses outils, son champ.

---

<sup>496</sup> Freud cite un extrait de l'article « Taboo » de l'Encyclopedia Britannica. Sigmund Freud, *Totem et tabou: interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*, trad. par Samuel Jankélévitch (Paris: Payot, 2001), p.38.

<sup>497</sup> *Op.Cit.*, p.35.

<sup>498</sup> *Op.Cit.*, p.37

En effet, le châtement pour la violation d'un tabou était considéré primitivement comme se déclenchant automatiquement, en vertu d'une nécessité interne. Le tabou violé se venge tout seul. Dans d'autres cas, c'est la société qui se charge de punir l'audacieux dont la faute met en danger ses semblables, « c'est ainsi que le système pénal de l'humanité, dans ses formes les plus primitives, se rattache au tabou ; selon l'article cité par Freud apparu dans l'Encyclopédia Britannica. De même, celui qui a violé un tabou est, de ce fait, devenu tabou lui-même. Certains dangers découlant de la violation d'un tabou peuvent être conjurés à l'aide d'actes de pénitence et de cérémonies de purification.

On voit la source du tabou dans une force magique particulière, inhérente aux personnes et aux esprits et pouvant se répandre dans toutes les directions par l'intermédiaire d'objets inanimés. L'anthropologue Northcote W. Thomas compare les personnes et les choses tabou à des objets ayant reçu une charge électrique ; autrement dit, elles sont le siège d'une force terrible qui se communique par contact et dont le dégagement amène les conséquences les plus désastreuses. En outre, il y a des tabous permanents et des tabous passagers. Sont tabous permanents les prêtres et les chefs, ainsi que *les morts et tout ce qui se rattache à eux*. Les tabous passagers se rattachent à certains états, tels que la menstruation et les couches, l'état du guerrier avant et après l'expédition, la chasse et la pêche. Il est enfin « tabou », au sens littéral d mot, nous explique Freud, tout ce qui est à la fois sacré, dépassant la nature des choses ordinaires, et dangereux, impur, mystérieux. Par conséquent, ce mot et le système qu'il désigne expriment un ensemble de faits de la vie psychique dont le sens semble échapper. De même, il se demande en quoi cette énigme du tabou peut nous intéresser. En effet, le tabou des primitifs de la Polynésie ne nous est pas inconnu, les prohibitions, édictées par la coutume et la morale, auxquelles nous obéissons nous-mêmes, se rapprochent, dans leurs traits essentiels, du tabou primitif et l'explication de la nature propre du tabou pourrait projeter « une certaine lumière sur l'obscur origine de notre propre « impératif catégorique »<sup>499</sup>.

Toutefois, étant donné la constitution psychique primitive de l'enfant, il faut savoir que la prohibition n'a pas réussi à supprimer totalement la tendance. Elle n'a réussi qu'à refouler celle-ci, c'est-à-dire le plaisir de toucher, et à la reléguer dans l'inconscient. C'est ainsi que prohibition et tendance ont donc subsisté ; la tendance parce qu'elle était seulement refoulée, non supprimée ; la prohibition, parce que sans elle la tendance aurait pénétré dans la conscience et lui aurait imposé sa réalisation. D'où la principale caractéristique de notre constellation

---

<sup>499</sup> *Op.Cit.*, p.41.



psychologique, l'attitude ambivalente du sujet à l'égard d'un objet lui appartenant ou à l'égard d'une de ses propres actions. L'opposition entre les deux courants n'est pas facile à aplanir car la prohibition est nettement présente à la conscience, tandis que le plaisir de toucher, qui subsiste de manière permanente, est inconscient.

Les tabous seraient des prohibitions très anciennes autrefois imposées de l'extérieur à une génération d'hommes primitifs. L'effet du maintien du tabou, c'est que le désir primitif de faire ce qui est tabou a persisté chez ces peuples. D'où l'attitude ambivalente : leur inconscient aurait été heureux d'enfreindre ces prohibitions, mais, ils craignent de le faire et la crainte est plus forte que le désir. Par conséquent, l'homme qui a enfreint un tabou devient tabou lui-même car il possède la faculté d'inciter les autres. Il éveille la jalousie et l'envie.

Concernant le tabou des morts, Freud met en relief le fait qu'ils sont des dominateurs puissants et qu'ils sont aussi considérés comme des ennemis. En effet, le tabou des morts manifeste chez la plupart des peuples primitifs une violence particulière, allant jusqu'à l'interdiction de prononcer le nom du mort. L'hostilité inconsciente qui est adressée, après la mort, à ces personnes aimées et haïes, implique que le conflit prenne nécessairement un caractère aigu. La douleur née d'un surcroît de tendresse se révolte contre l'hostilité latente et ne peut admettre que cette hostilité engendre un sentiment de satisfaction. S'effectue ainsi le refoulement de l'hostilité inconsciente par la projection avec formation du cérémonial dans lequel s'exprime la crainte du châtement de la part des démons.

Par ailleurs, la transgression d'un tabou a pour sanction un châtement, le plus souvent une grave maladie ou la mort, affirme Freud. N'est menacé de ce châtement que celui qui s'est rendu coupable de cette transgression<sup>500</sup>. C'est seulement quand la transgression d'un tabou n'est pas suivie automatiquement et spontanément du châtement du coupable que les primitifs sentent s'éveiller en eux le sentiment collectif qu'ils sont menacés d'un danger et ils s'empressent d'appliquer eux-mêmes le châtement qui ne s'est pas produit spontanément. En effet, « à la base de l'interdiction se trouve généralement un mauvais désir, un souhait de mort formulé contre une personne aimée ». Ce désir est donc refoulé par une interdiction. En outre, dans le tabou, le contact prohibé n'a pas une signification uniquement sexuelle : « ce qui est encore prohibé, c'est le fait d'affirmer, d'imposer, de faire valoir sa propre personne »<sup>501</sup>.

---

<sup>500</sup> Freud, *Totem et tabou*, 2001, p.105.

<sup>501</sup> Sigmund Freud, *Totem et tabou: interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*, trad. par Samuel Jankélévitch (Paris: Payot, 2001), p.107.

## L'animal totémique, l'ancêtre du groupe

Qu'est-ce qu'un *totem* ? Nous savons que c'est un animal comestible, inoffensif ou dangereux et redouté, plus rarement une plante ou une force naturelle comme la pluie ou l'eau, qui se trouve dans un rapport particulier avec l'ensemble du groupe. Le totem est en premier lieu l'ancêtre du groupe ; en deuxième lieu, son esprit protecteur et son bienfaiteur qui envoie des oracles et, alors même qu'il est dangereux pour d'autres, connaît et épargne ses enfants. Le système du totémisme implique l'obligation sacrée, pour ceux qui ont le même totem, dont la violation entraîne un châtement automatique, de ne pas tuer (ou détruire) leur totem, de s'abstenir de manger de sa chair ou d'en jouir autrement. En effet, le caractère totémique est inhérent à tous les individus appartenant à l'espèce du totem.

« Le totem se transmet héréditairement, aussi bien en lignée maternelle que paternelle. Il est probable que le mode de transmission maternel a été partout le plus primitif et n'a été remplacé que plus tard par la transmission paternelle. La subordination au totem forme la base de toutes les obligations sociales de l'Australien »<sup>502</sup>. A ce propos l'explication de Freud est intéressante par rapport à cette subordination car elle dépasse la subordination à la tribu et en même temps refoule à l'arrière-plan la parenté de sang.

En 1923, à travers *Totem et Tabou*, Freud introduit donc ici le père à la place de l'animal totémique dans la formule du totémisme. Partout le totem est désigné comme un ancêtre. Est-ce à dire que d'après Frazer cette identification constitue l'essence même car le totémisme serait une identification de l'homme avec son totem ? Pour introduire la formule de Freud, nous pouvons dire que si l'animal totémique n'est autre que le père, nous obtenons les deux commandements capitaux du totémisme, les deux prescriptions taboues qui en forment le noyau, à savoir : *la prohibition de tuer le totem et celle d'épouser une femme appartenant à même totem*. Ces deux prescriptions taboues coïncident, quant à leur contenu, avec les deux crimes d'Œdipe, qui a tué son père et épousé sa mère, et avec les deux désirs primitifs de l'enfant dont le refoulement insuffisant ou son réveil forment peut-être le noyau de toutes les névroses.

La scène du repas totémique est ainsi représentée : dans une occasion solennelle, le clan tue cruellement son animal totémique et le consomme tout cru - sang, chair, os. ; les membres du clan sont vêtus de façon à ressembler au totem dont ils imitent les sons et les mouvements,

---

<sup>502</sup> Freud, *Totem et tabou*, 2001, p.13.

comme s'ils voulaient faire ressortir leur identité avec lui. De cette manière, on sait qu'on accomplit une action qui est interdite à chacun individuellement, mais qui est justifiée « dès l'instant où tous y prennent part ; personne n'a d'ailleurs le droit de s'y soustraire »<sup>503</sup>.

En se fondant sur la fête du repas totémique, le mythe s'énonce comme suit : « un jour, les frères chassés se sont réunis, ont tué et mangé le père, ce qui a mis fin à l'existence de la horde paternelle. Une fois réunis, ils sont devenus entreprenants et ont pu réaliser ce que chacun d'eux, pris individuellement, aurait été incapable de faire (...) Qu'ils aient mangé le cadavre de leur père – il n'y a à cela rien d'étonnant, étant donné qu'il s'agit de primitifs cannibales. L'aïeul violent était certainement le modèle envié et redouté de chacun de membres de cette association fraternelle. Or, par l'acte d'absorption, ils réalisaient leur identification avec lui, s'appropriaient chacun une partie de sa force »<sup>504</sup>. Le repas totémique est ainsi décrit comme la première fête de l'humanité qui serait comme la fête commémorative de cet acte mémorable et criminel qui a servi de point de départ à tant de choses selon l'auteur, comme organisations sociales, restrictions morales, religions. Ceci forme le contenu ambivalent du complexe paternel chez l'enfant et le névrosé : haïr le père qui s'oppose violemment à leur besoin de puissance et à leurs exigences sexuelles, mais, tout en la haïssant, ils l'aiment et l'admirent. Après l'avoir supprimé et réalisé leur identification avec lui, ils ont dû se livrer à des manifestations affectives d'une tendresse exagérée, sous la forme du repentir, « ils éprouvèrent un sentiment de culpabilité qui se confond avec le sentiment de repentir communément éprouvé »<sup>505</sup>.

C'est ainsi que le sentiment de culpabilité du fils a engendré deux tabous fondamentaux du totémisme qui se confondent avec les deux désirs réprimés du Complexe d'Œdipe. C'est pourquoi, celui qui agissait à l'encontre de ces tabous se rendait coupable des deux seuls crimes qui intéressaient la société primitive : meurtre et inceste. Ce sont les deux tabous du totémisme par lesquels débute la morale humaine.

Une conclusion intéressante autour de l'acte et de la pensée, c'est que ni le primitif ni le névrosé ne connaissent cette séparation nette et tranchée qu'on établit entre la pensée et l'action, souligne Freud. D'une part, chez le névrosé, l'action se trouve complètement inhibée et totalement remplacée par l'idée. D'autre part, le primitif, au contraire, ne connaît pas d'entraves à l'action ; ses idées se transforment immédiatement en actes ; chez lui l'acte remplace l'idée et « au commencement était l'action ». Ces extraits de Totem et Tabou nous

---

<sup>503</sup> Op.Cit.p., 197.

<sup>504</sup> Freud, *Totem et tabou*, 2001, p.199.

<sup>505</sup> Op.Cit., p.201.

permettent de faire le lien avec ces deux exposés cliniques où justement, le climat incestueux et de « horde » et bien présent et transmis.

### **« Il pourrait tuer quelqu'un » : paroles d'une mère à propos de son fils**

Lucien est un enfant né en France, sa mère est aussi née en France, mais, ses grands-parents sont nés en Turquie, ils étaient arméniens, ils ont vécu l'exode, ils ont dû s'exiler. En effet, le samedi 24 avril 1915, à Constantinople, capitale de l'empire ottoman, 600 notables arméniens sont assassinés sur ordre du gouvernement. C'est le début d'un génocide, le premier du XXème siècle. Il va faire environ 1,2 à 1,5 million de victimes dans la population arménienne de l'empire turc ainsi que plus de 250, 000 dans la minorité assyro-chaldéenne des provinces orientales et 350, 000 chez les Pontiques, orthodoxes hellénophones de la province du Pont. L'empire ottoman comptait environ 2 millions d'Arméniens à la fin du XIXème siècle sur une population totale de 36 millions d'habitants<sup>506</sup>.

Il s'agit ici de transmettre une expérience thérapeutique avec un enfant d'une culture particulière dans l'histoire de l'humanité avec un passé familial lourd et sanguinaire. Sans doute dès que l'idée d'un génocide est évoquée, un certain déterminisme peut envahir nos pensées et théories bien élaborées. Nous ne sommes pas dupes des effets que cela produit dans le discours familial. Toutefois, bien qu'aujourd'hui, nous souhaitons soumettre une hypothèse bien précise, nous témoignons de l'effort mené dès le début de cette rencontre concernant l'expérience traumatique de cette famille.

Pour le contexte, nous avons reçu cette mère avec ses deux enfants de 8 ans et 5 ans au cabinet. Elle venait nous voir parce qu'elle était très inquiète pour son fils car il avait « des idées et des comportements suicidaires ». Il nous est donc demandé d'évaluer l'enfant et nous acceptons. Dès le début un fort contraste est constaté entre le discours de la mère et ce que nous observons chez l'enfant : il s'adresse à nous sans nous parler, mais son regard est vif. Pourtant, son corps ne correspond pas nécessairement à celui d'un enfant de cinq ans. Il est frêle et tous ces vêtements trop grands pour lui, ce que la mère essaie de masquer lui serrant bien la ceinture

---

<sup>506</sup> [https://www.herodote.net/24\\_avril\\_1915-evenement-19150424.php](https://www.herodote.net/24_avril_1915-evenement-19150424.php) Consulté le 22 décembre 2017.

qui doit lui arriver proche de la poitrine. Il peut paraître un peu ridicule. La mère nous décrit un petit criminel avec des forts penchants suicidaires. Nous sommes un peu stupéfaite, mais rien ne transparait. Nous posons beaucoup des questions, en effet, comment arrive-t-elle à des telles conclusions ? A première vue, notre examen clinique n'identifie rien d'urgent. Notre inquiétude vient plus de cette mère qui s'adresse aussi bien à un agent de la police qu'à la psychanalyste, qu'à la directrice de l'école de son fils : plusieurs places nous sont accordées. Tout ceci en 45 minutes.

L'intérêt d'exposer cette analyse se trouve dans le fait de cette demande très précise par rapport à Lucien : évaluer ses idées et comportements suicidaires, que nous ne constatons pas dans la réalité, nous ne les approchions qu'à travers le discours maternel. En outre, cela coïncidait pleinement avec l'intérêt de notre recherche et l'énoncé de mort. Qu'est-ce que cet enfant pouvait nous permettre de découvrir à nouveau ?

Il s'est avéré que le discours maternel était cru et froid, adressant une agressivité passive et féroce à l'enfant. Nous l'avons invitée à venir seule avant de revoir l'enfant : c'était cette mère qui avait beaucoup à dire. Le père n'a pas pu être sollicité car différents faits de justice l'avaient éloigné des enfants. De temps à autre il pouvait apparaître, mais c'était rare. D'où l'énoncé : « Lucien n'a pas eu réellement de père ».

Un autre élément décisif, c'était que cette femme était enceinte de quatre mois et demi quand elle est venue nous voir la première fois. Ceci était d'autant plus délicat que le discours devait être adapté à sa réalité. Toutefois, c'était elle qui agressait avec ses mots. L'enfant à venir avait déjà beaucoup entendu. Puis, la réaction de Lucien était mise au premier plan lorsque la bonne nouvelle lui avait été annoncée : l'arrivée d'un bébé. Allait-il être content ou mécontent ?

Lucien à l'évidence n'était pas content. En parlant de son fils elle évoque ses énoncés concernant le bébé dans le ventre maternel : « Je voudrais le tuer ». L'envie de détruire ce qui était dans le ventre maternel était dite. « Je n'en veux pas », confirme l'enfant. La figure maternelle déprime, pour elle la violence vient de l'enfant. Cependant, ce qui était encore plus impressionnant, c'était le discours de la mère. Nous constatons qu'il s'exprimait très bien, il était précoce au niveau du vocabulaire. En revanche, combien il aurait aimé entendre qu'il était aimé et que l'arrivée d'un petit autre ne changerait pas cet amour. Mais, cet amour maternel était plein d'étrangeté. Nous savions que tout allait changer et nous n'aurions pas su dire ce qui était vrai. Peu importait, nous entendions cette mère parler de lui soit comme d'un adulte, soit comme d'un enfant maudit. Le discours maternel ne cessait de répéter la violence que son père

avait exercée sur lui, les cris, les enfants comme témoins, les secousses devant eux. Sans respect pour l'enfant, pour ses oreilles ou pour sa vue : ils auraient tout vu, tout entendu. Quelle possibilité d'existence dans ce contexte ? Pourquoi vivre ? Est-ce que face à autant de drames la mère aurait souhaité sa mort ?

Lucien était-il autorisé à douter de l'amour de cette mère ? « Lucien est toute une autre histoire... Sa sœur, elle, a eu un père, elle a été aimée. Mais, quand il est né, son père ne l'a jamais réellement aimé. Il n'a pas eu une relation avec lui ». Cette figure maternelle n'a jamais porté la figure symbolique non plus. Elle était maudite, violente, destructrice. Ce Nom-du-Père avait laissé un trou, un vide qui avait été comblé temporairement par une hallucination.

### **Inceste et crime : confluence de morts, un héritage du génocide Arménien ?**

L'exode de la famille était écrit dans l'histoire, toutefois une série de transgressions avait aussi envahi la pensée familiale. Madame G dénonce sa famille et son fils comme si elle souhaitait les envoyer *déportés*. Il n'y a pas de doute, ils sont coupables. Qu'est-ce qu'elle cherchait au fond éliminer, détruire ? Qui *balance*-t-elle ? Le grand-oncle qui a violé sa mère ? L'homme qui l'a battue et qui est en même temps le père de ses deux enfants ? Les ottomanes qui ont tué des membres de sa famille ?

Cette femme est enceinte et elle vient parce que son fils chercherait à se nuire ou nuire à l'autre. Elle m'explique qu'il n'est pas propre, pour commencer, en effet, « il l'emmerde » constamment, il doit porter des couches, sinon, il tache le canapé, elle trouve des excréments partout après. « Il y a des choses inquiétantes ». Dès sa petite enfance, elle explique « qu'il se frappait le visage, il se griffait le visage ». Toute seule elle fait le lien : « oui, il a assisté à des violences entre son père et moi ». Elle tente de nous inquiéter, mais, curieusement, cela ne fonctionne pas, c'est elle qui nous inquiète. Ses enfants doivent l'entendre constamment se plaindre d'eux. Décrire des petits monstres, comme l'image qu'elle essaye de nous forcer de Lucien, qui paraît tellement poli. Des coups de poing apparaissent dans son discours : « La maîtresse dit qu'en général il n'est pas violent, mais il aurait tapé fort son camarade ». Au milieu de ces scènes, le mot fenêtre apparaît donc nous entendons défenestration : « Nous habitons au deuxième étage de l'immeuble et souvent il s'approche trop de la fenêtre. Je l'ai déjà trouvé en train de se balancer sur le balcon, penché devant ». La mère nous dit que lorsqu'elle lui a annoncé qu'elle était enceinte, Lucien lui a répondu : « Je vais me jeter par la fenêtre ». Qu'est-

ce qu'il répète dans le langage ? « Il m'a déjà dit qu'il voulait mourir pour rejoindre son grand-père » de qui Lucien était proche. Son grand-père est décédé il y a un an. À propos de la fenêtre, nous demandons immédiatement : « Et vous-étiez où ? Nous prenons en compte le fait qu'il n'a pas encore cinq ans. La mère répond : « Il était seul dans l'appartement, j'étais descendue un instant chercher... ».

Nous lui demandons : « Quelle est l'histoire de cette fenêtre ? à quoi cela vous fait penser ? Est-ce qu'il y a eu déjà quelqu'un de votre famille que se soit défenestré ? ».

- « Oui, une cousine a jeté son bébé par la fenêtre et c'est sa mère qui est allée en prison ».

« Elle a fait un déni de grossesse et lorsqu'elle a accouché, elle a paniqué et elle a lancé le fœtus par la fenêtre. Ce n'est pas clair... ».

Aujourd'hui, c'était Lucien qui était happé par le vide alors que le ventre de maman était plein. Nous retenons donc ce double crime dans la famille : meurtre et viol. Un génocide laisse des traces, laisse de la haine. Quand est-ce que l'enfant arrêtera de transgresser la Loi ?

Suite à la mort du grand-père, la mère explique qu'un jour Lucien a fait une « crise d'hallucinations ». Elle était préoccupée, « dans la voiture il a hurlé, il voyait deux petites filles », « il voyait des visages traverser les murs », « il a commencé à voir des ombres noirs et des personnes qui traversaient les murs ». Elle l'a amené aux urgences et des examens neuro-physiologiques ont été fait me dit-elle, on lui a dit que très probablement, cela avait été un petit AVC. Point d'énigme. Elle paraît ne pas y croire, nous non plus. Elle continue à parler de lui, « Il n'a pas de centres d'intérêt, mais aime bien les exercices de réflexion », « il s'isole, il se cache des autres enfants, il n'investit pas les autres » et enfin, à ses quatre ans et demi, elle affirme, « il n'a pas la volonté de s'occuper de lui ». Enfin, elle souhaite affirmer ce que la gêne chez son fils, « il hurle, il claque les portes, il se coupe de ses affects et sa froideur ». En revanche, ça nous parle, c'est comme si elle se décrivait, c'est comment on peut l'imaginer.

Quelque chose doit nous échapper car Lucien est très communicatif pendant les séances, assez enthousiaste, comme il fréquente une école franco-arménienne, il souhaite nous apprendre des mots et il s'intéresse à l'espagnol. Il propose un échange. Il fait des dessins avec quelques couleurs, des visages drôles, « c'est ma sœur et moi ». Pourquoi ne nous inquiète-t-il pas ?

Par conséquent, notre hypothèse serait que l'hallucination de Lucien a opéré comme symptôme familial d'un trauma collectif et d'autres traumatismes familiaux. Le corps de l'enfant fut utilisé comme dépositaire d'une vérité historique, singulière et collective qui ne lui appartient que partiellement. La violence du discours maternel porte sur la mort et le crime et non pas sur l'amour. Parmi les actes sanctionnables, il se trouve que les vols de petits objets commis par l'enfant sont associés dans le discours maternel aux actes de délits sexuels commis par le grand-oncle.

L'enfant, a-t-il créé d'autres symptômes pour se protéger ? Serait-il plus léger d'être coupable de quelque chose ? Comme le criminel par culpabilité, a-t-il voulu trouver un objet pour expier sa faute ? Madame G n'a pas fini de décrire son fils, à plusieurs reprises elle tient ces propos : « j'ai l'impression que Lucien pourrait tuer quelqu'un et que cela ne lui ferait rien du tout ». Quelle étrangeté peut-elle transmettre ? Voulait-elle me provoquer ?

Nous sommes restée avec la sensation d'avoir vécu un jugement de l'enfant, d'avoir assisté à une scène de tribunal, la mère a accusé son enfant de toutes les fautes possibles. Nous étions le procureur et avons essayé de faire tiers. La mère a admis plus tard qu'elle avait eu une adolescence difficile, au cours de laquelle c'était elle qui avait eu régulièrement des idées suicidaires, nous avons supposé un passage à l'acte qu'elle n'a pas admis.

Nous ne le savions pas, mais ce fut la dernière séance et Lucien, tout souriant à la fin de la séance, nous met dans la main le dessin qu'il a fait, où c'est écrit « merci Aleksandra ». Nous serions-nous trompée sur toute la ligne ?



« La nature a toujours semblé aimer les vivants moins que les morts. -De toutes les gloires enfouies de poètes et de peintres ceux qui ont misé sur le coup de ciseau de la mort, avec cet éclairage en biseau, [...]»

Je fais allusion, ce disant, à cette toile intitulée les Corbeaux, et qu'on peut voir dans la 1<sup>ère</sup> salle à gauche<sup>507</sup> en entrant, et que van Gogh peignit à quelques heures de sa mort, avec dans le ventre le coup de fusil qui le tua.

Il n'est pas ordinaire de voir un homme avec ses intestins travaillés par le coup de la mort peindre sur une toile des corbeaux noirs, sur une espèce de pleine livide peut-être, vide en tout cas, mais lie de vin comme une chair d'alcoolique ivre de honte, de remords, d'espoir, de béatitude, d'effroi.

Jamais sur aucune autre toile de peintre on ne trouvera ce noir de truffes, ce noir excrémental des ailes des corbeaux surpris par la lueur descendante du soir.

Et de quoi en bas se plaint la terre sous les ailes des corbeaux fastes, fastes par le seul van Gogh sans doute, peints dans leur propre lumière animale, sans plus,

Mais, de quoi se tordent [ces plantureux chemins creux, au milieu de leur présomptueuse atmosphère].

Nul jusque-là n'avait peint la terre comme les vagues d'un océan transporté,

N'avait fait de la terre ce linge tordu et de vin et de sang trempé [...]

Van Gogh a lâché ses corbeaux comme les microbes noirs de sa rate de suicidé,

À quelques centimètres du haut de la toile,

À la place comme fatidique, suivant la balafre droite de la ligne noire fatidique où le battement de leurs plumages riches a su faire peser sur le rebrassement de la tempête terrestre le plomb inerte d'une suffocation venue d'en haut »<sup>508</sup>.

Antonin Artaud, *Dossier de Van Gogh, Le suicidé de la société*, 1974.

---

<sup>507</sup> Artaud fait référence à l'Orangerie.

<sup>508</sup> Antonin Artaud, *OEuvres complètes. 13: Van Gogh le suicidé de la société*, nouv. éd. revue et augm (Paris: Gallimard, 1996), p.172-173.

### 5.5. Madame Toqué, quelques coupures sur la peau et une coupure de la pensée

L'idée de l'énoncé de mort et de l'acte d'énonciation s'est véritablement imposée à nous à force d'entendre et d'écouter nos patients parler de la mort et de leur existence tragique, chacun à sa façon. Non que le mot ait été constamment prononcé, mais bien plutôt tout ce qui bordait ce trou : la perte de la chose, la perte d'un enfant, le suicide de quelqu'un, l'incarcération d'un frère ou bien une tentative d'assassinat. Il n'est pas question d'énumérer, mais de mettre en lumière les exemples cliniques que constituent ces patients que nous avons suivis à partir de leur arrivée aux urgences. Il se trouve que les histoires des patients qui viennent aux urgences sont particulièrement chargées de *mort*.

À partir d'un épisode vécu dans l'unité d'urgences en psychiatrie adulte, nous pouvons soulever la question du travail de la mort dans l'institution et chez le sujet en particulier. L'économie psychique de l'institution nous a profondément interrogée. Dans toutes les mises en scène que nous avons pu vivre, nous avons l'impression que ces sujets venaient à l'hôpital s'*abréagir*, décharger leur affect et jouer leur rôle, celui qu'ils ne pouvaient pas jouer à l'extérieur de l'enceinte hospitalière. Nous introduisons ici une situation de passage à l'acte suicidaire sur un lieu de soins, qui s'est rapidement transformé pour nous en lieu du crime, lieu d'une discontinuité de la pensée, lieu d'accueil de la douleur délirante du deuil.

#### **Madame Toqué : « C'est l'armoire qui a fait tout basculer dans l'escalier »**

Cette femme venait d'inscrire la marque de la douleur sur les lieux du corps qui souffraient. Nous avons recueilli ses propos lors d'une Présentation Clinique à l'Unité d'Hospitalisation, nous avons suivi les analyses cliniques avec l'équipe et nous l'avons souvent vue déambuler dans l'hôpital lors de ces rendez-vous. Le transfert n'opérait pas spécifiquement avec nous, mais nous pouvons dire que d'une manière ou d'une autre, madame Toqué s'est adressée à l'institution. Elle était une femme assez mince, avec les yeux et les cheveux clairs, une coupe de cheveux carrée, son visage n'était pas particulièrement marqué et elle ne dégageait pas de préoccupations ni d'inquiétude. Si nous ne connaissions pas son histoire, nous aurions pu dire qu'elle était une femme légère, simple, mais froide.

Madame Toqué était hospitalisée depuis trois mois. En effet, lors du dernier rendez-vous chez son psychiatre, elle y avait été conduite en urgence à cause de ses « idées

suicidaires ». Elle se plaignait de douleurs insupportables depuis « 10 ans », cela paraissait étonnant. Madame Toqué avait 41 ans, elle était mariée, travaillait et avait deux garçons, un de huit ans et l'autre de deux ans.

Lors de la Présentation Clinique, elle expliquait : « On cherchait le pourquoi de mes douleurs abdominales depuis 10 ans », « c'était des douleurs qui m'empêchaient de me mouvoir ». Comment ne pas entendre que la douleur l'empêchait de *s'émouvoir* ? Dans un effort de reconstruction, elle pouvait situer une forme d'origine : « Tout cela, suite à un effort que j'ai fait en portant une armoire avec mon mari. Au final, on n'a rien trouvé ». Quel effort avait-elle fait avec son mari ? Était-ce la métaphore d'un rapport sexuel ? De toutes manières, on n'avait rien trouvé, on se demande bien si c'était dans le ventre ou dans l'armoire.

En revanche, ce qu'elle ne dit pas toute de suite, c'est que quinze jours auparavant, elle fit une fausse couche et « perdit l'enfant » qu'elle portait dans son ventre : est-ce que la perte de cet enfant fut pour elle la perte de son désir ? Elle en parla comme l'*enfant mort*. Est-ce que sa douleur était celle-là ? Suite à l'effort accompli avec son mari et le ventre vide d'enfant par la suite, ce ne sont plus les douleurs, mais bien *la* douleur qui ne l'a plus quittée.

Dans son discours, nous constatons une forte intrication entre la douleur actuelle et le moment de son origine. Il y a dix ans, elle faisait cette fausse couche et le moment de décompensation était venu avec cet effort en *portant* une armoire dans l'escalier avec son mari. Elle continuait : « En novembre elle (la douleur) est devenue insupportable ; j'étais carrément allongée. J'avais des vomissements, la bouche sèche. J'en avais tellement marre que je ne supportais plus la douleur ». Comme des symptômes d'une grossesse, n'est-ce pas ? Elle avait porté, maintenant elle devait s'allonger, était-ce la douleur imaginée de cet accouchement qui n'a point eu lieu ?

Lorsqu'elle est interrogée sur ce passage à l'acte, elle répond sans plus : « C'est de la folie, je regrette ». « C'était de la folie », répète-t-elle avec un sourire timide. Alors que je la regarde, mon œil est attiré par le pansement qui traverse l'intégralité de son cou. Une démesure est à l'œuvre, un immense décalage qui survole le vide. Il est tellement d'actualité de dire que le sujet meurt de ses conflits internes : « Je me sentais un peu abandonnée, personne ne me croyait. Maintenant, tout le monde est revenu ». Dans un contraste assez stupéfiant entre son égorgement et ces signifiants si insignifiants : « un peu abandonnée ».

C'était sa première hospitalisation et son premier passage à l'acte. Madame Toqué décrivait la scène assurément en correspondance avec l'autre scène : « J'ai pris une bouteille de Coca, je l'ai coupée en deux et j'ai commencé à me taillader les veines, partout dans mon corps ». Plus précisément, c'était le soir et nous n'étions pas sur l'unité. Le lendemain, lors de notre arrivée, un silence sépulcral régnait sur l'unité. Madame Toqué s'était éborgnée sur place : le ventre, les poignets, les jambes. Partout, comme elle disait, partout où elle avait mal. Lorsque l'infirmière a ouvert la porte, elle a vu un « bain de sang », selon ses mots. Dans ce contexte, pourquoi passer à l'acte sur place ? S'infliger plus de douleur, là où on accueille la douleur. Une fois l'excitation en montée, rien ne l'arrête : c'était comme si elle avait rejoué la scène de la fausse couche. Est-ce que le sang purifie ? Cette économie psychique ne nous laisse pas indifférente. Madame Toqué nous dit : « Quand j'y pense, j'ai peur. Ça me fait des frissons ». Ce n'était pas seulement elle qui avait peur, elle avait réussi à terroriser toute l'équipe. Tout le monde avait peur. Elle avait une cicatrice qui traversait sa gorge, d'un extrême à l'autre, à la mesure de ce qu'elle avait voulu marquer. Une autre signature sur son corps scellé ?

« Tout va bien maintenant. Je prends un antidépresseur, un antihallucinations ». Elle souhaitait reprendre le travail bientôt, elle était « exploitante logistique » : « je gère des camions ». Elle nous dit : « quand les camions s'en vont, il faut les recharger ». Dans le même temps, il y a là à l'évidence davantage que les camions, quelque chose ne colle pas derrière la banalisation de ce discours plaqué. Mais, il faut aller à la recherche : « j'ai une maîtrise en langue allemande », « ça m'a servi parce qu'on travaille de manière internationale ». La petite autobiographie qu'on lui demandait nous permet de savoir qu'elle était mariée depuis 14 ans et que son mari travaillait à la CPAM.

Lorsqu'elle essaie de situer le moment de décompensation, madame Toqué énonce, « c'est l'armoire qui a fait tout basculer dans l'escalier... Une armoire à nous ». Comme si elle disait un enfant à nous. C'était son langage et cette métaphore nous permettait de saisir la composition de son monde, sa grammaire. Armoire, placard, plaqué, planté. Qu'est-ce qu'elle disait ? Dans tous les cas, le funambule n'avait pas tenu. La belle image d'une armoire dans l'escalier qu'on imagine portée par deux sujets, mais qui vacille. Elle voulait nous parler du déménagement dans sa petite maison à côté de la ville où elle est née. Tout de suite après elle associe avec la perte : « j'avais fait une grossesse extra-utérine, désirée ». Elle parle de ce « premier enfant mort » peu avant l'épisode de l'armoire. Puis, elle continue à évoquer la mort du père : « il a fait un accident de voiture et il est mort tout de suite », après : « ma mère a dû passer son permis ». Curieuse association : entre la mort du père et l'accident, elle parle du

permis. Qu'est-ce qui a été permis et interdit suite à la mort du père ? Sans oublier qu'actuellement le travail de Madame Toqué est de « gérer de camions », ne retrouvons-nous pas le père mort dans cette métaphore ?

Madame Toqué avait 9 ans lors du décès de son père, sa première perte, son premier deuil. Elle est la cadette d'une fratrie de cinq. Elle parle de son frère « qui a fait une maîtrise en psychologie ». Elle a rencontré son mari au Lycée et se sont mariés dix ans après. À propos de sa douleur, elle revient sur cet affect pour dire que « pendant les grossesses ça augmentait, je ne bougeais pas trop ». « Pendant mes grossesses, j'avais mal. Quand ça a tiré, j'ai senti que quelque chose avait lâché » : est-ce qu'elle parle du moment où ses enfants sont tombés dans le monde ou bien de celui qui est *tombé avant* et qui n'est jamais venu au monde ? Il est difficile ici de cerner si madame Toqué faisait référence à l'accouchement ou bien à la perte de son premier enfant, en raison de la « fausse couche ». Elle nous confirme que chaque grossesse a été vécue comme une perte qui rappelait la toute première.

Elle nous parle de sa fratrie et les morts violentes reviennent : « ma sœur s'est suicidée », elles avaient dix ans d'écart. C'était « parce que son mari l'a quittée », elle avait 41 ans au moment du suicide, le même âge que madame Toqué lors de cette hospitalisation. En effet, il y a 10 ans, c'était l'origine de ses douleurs insupportables. Mais aussi le moment où sa sœur s'est suicidée : « Elle s'est tirée une balle avec un fusil de chasse » nous dit madame Toqué, en ajoutant : « parce que son mari l'a quittée ». Sa sœur est décrite comme « dépressive ». Après la séparation d'avec son mari elle « était régulièrement hospitalisée, « elle ne prenait pas ses médicaments ». Elle ferme ensuite le sujet, elle ne dit plus rien, comme si cela pouvait constituer une donnée de plus dans son histoire ou bien toutes les données. Autrement dit, l'historisation, la mise en récit est problématique. Tout est décrit comme une série des faits, une séquence dans une vie, une mort après l'autre, une perte après l'autre, jusqu'à arriver à l'épargement de Madame Toqué : « J'explique ça par un délire », dit-elle, « c'était devenu tellement obsessionnel que j'étais dans une bulle. Au départ, ça ne me satisfaisait pas comme réponse », dit-elle faisant allusion à la réponse médicale. Paradoxalement, à présent, elle affirme : « je pense qu'il n'y avait rien, qu'il n'y a rien ; c'était psychosomatique » : revoilà l'effacement. Voici le sujet face à la répétition, elle ne se souvient pas. « Avec mon mari on aime bien bouger », enfin : « pour faire l'amour ces derniers mois, ça m'a fait mal ». Parfois : « ça m'a réveillé en plein rêve quelques fois, la douleur ».

Elle définit le moment où « tout a basculé dans l'escalier ». A cette époque-là, moment de la mort de sa sœur et de la « perte de son bébé », un enfant désiré comme elle l'a bien souligné. Qu'en est-il de la culpabilité ? Un rapport au corps tout particulier est mis en scène par madame Toqué, lieu de naissance de ses deux enfants ; lieu de jouissance, « on aime bien bouger avec mon mari », lieu de la douleur qui l'empêche « de se mouvoir ». C'est ainsi qu'à 41 ans elle a agi cette douleur insupportable qu'ont pu être la perte de son père, celle de sa sœur et celle de sa première grossesse. Un signifiant qui résonne tout particulièrement, c'est *fausse* couche, alors que madame Toqué ne paraît pas vraie au niveau du contact, elle a l'air fausse. En effet, elle ne cesse de répéter qu'elle a souffert de cette douleur impossible à élaborer pendant dix ans et que cela pouvait même la réveiller de ses rêves.

Dans quel état psychique se trouvait-elle pour supporter la douleur de son passage à l'acte ? Quelle idée de tenter d'apaiser sa douleur imaginaire par cette douleur réelle qui l'a laissée encore une fois dans un réel bain de sang !

Son père fut la première perte pour la petite fille qu'elle était à neuf ans : la mort et l'amour resteront à jamais liés dans cet inconscient. En même temps, la mort est restée pour madame Toqué comme un mot d'ordre et irreprésentable. Face à ce vide symbolique son corps a encaissé cet indicible, rempli de sensations étranges qui n'ont pas connu de noms. Comment ne pas vouloir les faire taire lorsque ce corps n'arrête pas de parler ?

L'impossibilité de faire les deuils successifs est en lien avec la précipitation du passage à l'acte au moment où elle accomplit un temps d'existence en atteignant son âge. En parlant de la douleur, elle énonce : « elle est devenue insupportable ». A-t-elle alors songé à la tuer comme sa sœur a tué sa tristesse ?

### **L'hypocondrie délirante**

Nous trouvons intéressant d'évoquer le tableau clinique de l'hypocondrie délirante que nous savons être bien en lien avec la mélancolie anxieuse, suivant les descriptions cliniques de l'histoire de la sémiologie et de la psychiatrie française. Bien que nous ne réduisions pas ces histoires à une question de symptômes ou de diagnostic, cette vieille psychiatrie a toujours quelque chose de vrai et de réel qui nous parle, comme ce trait clinique qui fait que ces patients se trouvent à l'hôpital, comme ce signe qui fait appel. Nous tenons compte ici de la description de Jules s. Le syndrome de Cotard ou délire de négation des organes de manière générale

comporte les signes suivants : anxiété intérieure effroyable, gémissements, stupeur, hypocondrie, auto-accusation, suicide et automutilation, négation des organes : les malades n'ont plus de cerveau, plus d'estomac, plus de cœur. Ils ont le sentiment d'être morts ou de ne pas pouvoir mourir, un sentiment d'anéantissement, des terreurs puis une insupportable douleur morale. Le sentiment de culpabilité peut, par exemple, amener une personne à se rendre à la police afin de pouvoir « avouer » des crimes imaginaires ou connus par voie de presse. Selon Marcel Czermak, ce qui est remarquable, c'est que, électivement dans le syndrome de Cotard, se présente pour le sujet l'annihilation de toutes les transformations naturelles, la supplication d'une mort vécue, qui viendrait à créer un manque qui le priverait de la vie : étant dans une mort certaine, il sait d'emblée que sa vie ne lui sera pas retirée : « Il appelle donc la mort comme un acte, là où il n'y a plus d'autre acte possible. Cotard est dans l'appel, dans l'attente impossible d'une anticipation rétroactive, funeste, dont tout vient l'assurer qu'elle ne peut que poursuivre ce qui n'est pas »<sup>509</sup>. Tout ceci relève donc du rapport du sujet à sa propre mort et à sa propre fin, ce qui agissait chez madame Toqué de manière inconsciente.

Daté de 1880, son article *Du délire hypocondriaque dans une forme grave de la mélancolie anxieuse*, Jules Cotard caractérise ce type de délire à travers des observations cliniques variées. Par exemple, à propos de Mlle. X..., patiente qui affirme n'avoir plus ni cerveau, ni nerfs, ni poitrine, ni estomac, « il ne lui reste plus que la peau et les os du corps désorganisé ». Elle ne cesse de supplier qu'on les fasse brûler (la peau et les os) et elle a fait plusieurs tentatives pour se brûler elle-même. À l'époque où elle a été placée (1874), elle avait 43 ans et sa maladie datait de deux ans déjà ; « le début aurait été marqué par une sorte de *craquement intérieur dans le dos se répercutant dans la tête* »<sup>510</sup>. Nous retrouvons le même type d'énoncé chez Madame Toqué, celui d'un corps étranger, mécanique : « Quand ça a tiré, j'ai senti que quelque chose avait lâché » en parlant possiblement de sa fausse couche ou de l'accouchement ; ou bien « c'est l'armoire qui a fait tout basculer dans l'escalier » à propos du moment de décompensation.

La patiente de J. Cotard a fait plusieurs tentatives de suicide. Elle se croyait damnée et ses scrupules religieux la portaient à s'accuser de toutes sortes de fautes et en particulier d'avoir mal fait sa première communion. Dieu, disait-elle, l'avait condamnée pour l'éternité et elle

---

<sup>509</sup> Marcel Czermak, *Passions de l'objet*, Paris, J. Clims, 1986, p.230.

<sup>510</sup> Jacques Postel, éd., *La psychiatrie, Textes essentiels* (Paris: Larousse, 1994), p.308.

subissait déjà les peines de l'enfer qu'elle avait bien méritées, puisque toute sa vie n'avait été qu'une série de mensonges, d'hypocrisies et de crimes.

Plus précisément, il souligne que dans les différents cas cités par lui et d'autres, chez tous ces malades, le délire hypocondriaque présente la plus grande analogie ; ils n'ont plus de cerveau, plus d'estomac, plus de cœur, plus de sang, plus d'âme ; quelques fois même ils n'ont plus de corps. : « Des malades disent qu'ils ne mourront pas, parce que leur corps n'est pas dans les conditions ordinaires d'organisation, que s'ils avaient pu mourir, ils seraient morts depuis longtemps ; ils sont dans un état qui n'est ni la vie ni la mort ; ils sont morts vivants. Chez ces malades, l'idée d'immortalité est véritablement, et quelque paradoxal que cela puisse paraître, une idée hypocondriaque ; c'est un délire triste relatif à l'organisme ; ils gémissent de leur immortalité et supplient qu'on les en délivre »<sup>511</sup>. Le lien donc à la mélancolie anxieuse selon Cotard passe par un état d'angoisse et une anxiété intenses. Ils gémissent, parlent sans cesse, répètent constamment les mêmes plaintes et implorent du secours ; leurs idées hypocondriaques semblent n'être qu'une interprétation délirante des sensations malades qu'éprouvent les malades atteints de mélancolie anxieuse commune : « ceux-ci se plaignent de sentir leur tête vide, d'avoir une gêne à la région précordiale, de n'avoir plus de sentiments, de ne plus rien aimer, de ne plus pouvoir prier, de douter de la bonté de Dieu ; il y en a même qui se plaignent de ne plus pouvoir souffrir, enfin, ils sont persuadés qu'ils ne guériront jamais »<sup>512</sup>. Il précise qu'il n'est pas rare « de les voir se livrer sur eux-mêmes à des mutilations effroyables ».

D'après Cotard, la mélancolie anxieuse commune est une forme symptomatique fréquente des vésanies d'accès ou intermittentes susceptible d'être guérie. Néanmoins, il n'en est pas de même lorsque le délire hypocondriaque vient s'y ajouter ; dans ce cas le pronostic est beaucoup plus grave. Cotard évoque aussi l'idée de mettre à part une autre catégorie qu'il appellerait mélancolie anxieuse grave et il la caractériserait comme suit : une anxiété mélancolique ; une idée de damnation ou de possession ; une propension au suicide et aux mutilations volontaires ; analgésie ; des idées hypocondriaques de non existence ou de destruction de divers organes, du corps tout entier, de l'âme, de Dieu... et l'idée de ne pouvoir jamais mourir.

Cotard expose l'évolution délirante et des dispositions négatives dans les différentes phases de la mélancolie simple, avec stupeur ou anxieuse. Les aliénés sont négateurs, affirme

---

<sup>511</sup> Jacques Postel, éd., *La psychiatrie*, Textes essentiels (Paris: Larousse, 1994), p.310.

<sup>512</sup> *Ibid.*, p.318.



Cotard. La réalité leur est devenue étrangère ou hostile. Mais cette disposition négative est marquée surtout chez certains mélancoliques. En citant Griesinger, il fait allusion à ce malaise moral profond qui constitue le trouble psychique essentiel de la mélancolie, « l'humeur prend un caractère tout à fait négatif... Cette confusion, dit Griesinger, que fait le malade entre le changement subjectif des choses extérieures qui se produit en lui et leur changement objectif ou réel, est le commencement d'un état de rêve dans lequel, lorsqu'il arrive à un degré très élevé, il semble au malade que le monde réel s'est complètement évanoui, a disparu ou est mort et qu'il ne reste plus qu'un monde imaginaire au milieu duquel il est tourmenté de se trouver.

C'est ainsi que Jules Cotard propose de désigner par le délire des négations l'état des malades décrit par Griesinger et chez lesquels la disposition négative est portée au plus haut degré : « Leur demande-t-on leur nom ? Ils n'ont pas de nom ; leur âge ? Ils n'ont pas d'âge ; où ils sont nés ? Ils ne sont pas nés ; qui étaient leur père et leur mère ? ils n'ont ni père, ni mère, ni femme, ni enfants ; s'ils ont mal à la tête, mal à l'estomac, mal en quelque point de leur corps ? Ils n'ont pas de tête, pas d'estomac, quelques-uns même n'ont point de corps ; leur montre-t-on un objet quelconque, une fleur, une rose, ils répondent : ce n'est point une fleur, ce n'est point une rose. Chez quelques-uns la négation est universelle, rien n'existe plus, eux-mêmes ne sont plus rien »<sup>513</sup>.

Il nous indique que ces mêmes malades qui nient tout s'opposent à tout, résistent à tout ce qu'on veut leur faire faire : c'est la *folie d'opposition* qui serait le côté moral du délire des négations. Il assigne comme double origine du délire des négations la mélancolie avec dépression ou stupeur et la mélancolie agitée ou anxieuse ; ceci à cause de leurs analogies délirantes. Dans ces formes prédominent l'anxiété, les craintes, les terreurs imaginaires, les idées de culpabilité, de perdition et de damnation ; les malades s'accusent eux-mêmes, ils sont incapables, indignes, ils font leur malheur et la honte de leurs familles ; on va les arrêter, les condamner à mort : *ils s'accusent eux-mêmes*.

Maintenant, nous allons voir par quelle évolution délirante les mélancoliques arrivent au délire des négations. Pour commencer, l'état mental de la mélancolie simple ou sans délire est une hypocondrie morale, décrite par M.J. Falret. Ces malades sont atteints d'un délire triste portant sur l'état de leurs facultés morales et intellectuelles : « ils ont honte ou même horreur de leur propre personne et se désespèrent en songeant qu'ils ne pourront jamais retrouver leur

---

<sup>513</sup> Postel, *La psychiatrie*, 1994, p.312.

facultés perdues »<sup>514</sup>. Les idées de ruine apparaissent souvent et semblent être un délire négatif de même nature : en même temps que ses richesses morales et intellectuelles, le malade croit avoir perdu sa fortune matérielle ; il n'a plus rien de ce qui fait l'orgueil de l'homme, ni intelligence, ni énergie, ni fortune. En effet, c'est l'envers du délire de grandeurs dans lequel les malades s'attribuent d'immenses richesses, en même temps que tous les talents et toutes les capacités.

En outre, il semble n'y avoir qu'une différence de degré entre ces états d'hypocondrie morale et les affections mélancoliques avec idées de culpabilité, de ruine, de damnation et négation systématisée. L'hypocondrie morale est une ébauche dont il suffit d'accentuer les traits et de forcer les ombres pour achever le tableau de ces dernières formes de mélancholie.

Également, le dégoût de soi-même arrive au délire de culpabilité et de damnation, les craintes deviennent des terreurs ; la réalité extérieure transformée et confusément perçue finit par être niée. Certaines négations se montrent même de très bonne heure chez les hypocondriaques moraux, selon Cotard. Ils nient la possibilité de leur guérison, d'un soulagement quelconque dans leur état de souffrance ; c'est une des premières négations de ces malades dont quelques-uns iront plus tard jusqu'à nier le monde extérieur et leur propre existence.

Lorsque le délire de négation est constitué, il porte soit sur la personnalité même du malade, soit sur le monde extérieur. Dans le premier cas, il prend une forme hypocondriaque, dans la stupeur, les malades s'imaginent plutôt qu'ils sont morts. Le délire hypocondriaque, surtout moral au début, devient, à une période plus avancée et surtout quand la maladie passe à l'état chronique, à la fois moral et physique. Le délire hypocondriaque de négation est souvent lié à des altérations de la sensibilité. L'anesthésie est fréquente dans la stupeur, où elle a été signalée par tous les auteurs, on la rencontre aussi chez quelques mélancoliques anxieux. Lorsque le délire porte sur le monde extérieur, les malades s'imaginent qu'ils n'ont plus de famille, plus de pays, que le monde n'existe plus.

Au moment où la maladie devient plus intense, il s'ajoute aux symptômes ébauchés dans l'hypocondrie morale et au délire de ruine et de culpabilité des phénomènes nouveaux comme l'hallucination. Ces hallucinations, selon Cotard, sont fréquentes surtout dans les états de stupeur, mais sont observables aussi dans la forme anxieuse, « les malades se croient entourés

---

<sup>514</sup> Postel, *La psychiatrie*, 1994, p.314.

de flammes, ils voient des précipices à leurs pieds, ils s'imaginent que la terre va les engloutir ou que la maison est minée ; ils entendent les préparatifs de leur supplice, on dresse la guillotine ; ils entendent des roulements de tambour, des détonations d'armes à feu, on va les fusiller ; ils voient la corde destinée à les pendre, ils entendent des voix qui leur reprochent leurs crimes, leur lisent leur arrêt de mort ou qui leur répètent qu'ils sont damnés »<sup>515</sup>. En effet, les anxieux à idées de damnation sont les malades le plus disposés au suicide ; alors même qu'ils se croient morts, ou dans l'impossibilité de jamais mourir, « ils n'en cherchent pas moins à se détruire ; les uns veulent se brûler, le feu étant la seule solution, les autres veulent être coupés par morceaux et cherchent par tous les moyens possibles à satisfaire ce besoin maladif des mutilations, de destruction et d'anéantissement total »<sup>516</sup>. Outre la riche description sémiologique faite par Cotard, beaucoup de ces signes cliniques sont repris par d'autres auteurs afin de décrire plus précisément la mélancolie, le délire de ruines et le délire de petitesse, selon Freud. De même, « le *délire de petitesse* signalé dans cette maladie par le Dr. Materne paraît fort voisin du délire des négations et peut coexister avec lui »<sup>517</sup>. Nous retrouvons nombre de ces signes et symptômes, non seulement chez madame Toqué, mais chez monsieur Cube aussi, patient dont nous parlerons ensuite.

Enfin, les formes le plus légères sont les plus curables. La mélancolie dite sans délire, l'hypocondrie morale, les états anxieux avec idées de ruine, seraient susceptibles de guérir, mais la maladie est sujette à des retours, à des intervalles et prend le caractère des vésanies intermittentes. « Par sa marche, par son début, par sa terminaison brusque quand elle guérit, la folie des négations se rattache au groupe des vésanies d'accès intermittentes et à la folie circulaire »<sup>518</sup>. Le délire des négations est un état de chronicité spécial à certains mélancoliques intermittents dont la maladie est devenue continue.

---

<sup>515</sup> Postel, *La psychiatrie*, 1994, p.317.

<sup>516</sup> *Ibid.*, p.318.

<sup>517</sup> *Ibid.*, p.319.

<sup>518</sup> *Ibid.*

## La psychose et la mort dans l'institution

La tentative de suicide de madame Toqué sur nos lieux de soins nous a questionnée sur la place du dicible ou pas autour de la mort, ce rapport au réel à l'intérieur de l'enceinte. Quel effet produit-il sur le collectif ? Comment gérer l'angoisse, la culpabilité et le sentiment d'impuissance ? À ce moment-là ou bien lorsqu'un patient décède, tout le monde s'en veut. Les uns et les autres courent dans tous les sens, la précipitation est là, les soignants tombent malades : après la manie et toutes les défenses d'évitement, on déprime.

La mort, l'institution, pour Jean Oury, est le courant naturel de tout système institutionnel, arriver à la Nécropole. Ainsi, l'organisation de la mort, le scandale, c'est la mort et quand elle arrive encore toute vivante, il s'agit de ne pas rompre les lignes, affirme J. Oury, de ne pas bouleverser le programme. Mais on sait combien c'est difficile, vécu de l'intérieur : « La mort est coupure, accident ; jamais prévue, toujours en trop. Comment un ensemble institutionnel peut-il traiter l'en-trop ? »<sup>519</sup>. La réponse se trouve dans le respect des choses précaires : des gestes, des regards, des façons d'être, la marque des pas : l'inutile dans toute sa transcendance. C'est ça la pulsion de mort. Mort non forclosée qui régit la vie. C'est à partir de ça qu'un monde peut se construire qui ne soit pas cimetière, affirme Oury. Le travail collectif du deuil est un travail d'écriture lointaine, d'immémorialisation d'un texte, la réponse à une énigme, un travail de préservation de la liberté. Cela donne de l'épaisseur au collectif, cela donne à penser. Précisément, nous trouvons cette difficulté aux urgences, difficulté de penser, d'élaborer. L'excitation du mouvement n'en finit pas, jusqu'à ce que le réel frappe. Ça calme, ça rend modeste. *Thanatos* ne s'oppose pas à *Éros*. C'est pour cela que la *désintrinsication des instincts* est un grand malheur pour un ensemble institutionnel : plus rien ne joue, tout glisse.

Freud dit bien que le Deuil n'est pas uniquement la mort de quelqu'un, mais la « perte de l'objet », perte d'un monde, réveil d'une détresse originaire, d'un sans-recours ; réveil d'une misère totale. Et le Deuil est *ce travail de liaison dans une assimilation symbolique des morceaux épars*<sup>520</sup>. Mais il peut dégénérer en rituel compulsif quand les images défont trop vite et laissent entrevoir quelque chose d'inaccessible, à travers une trame usée par un processus psychotique. La mort est là dans ce travail de disparition. Mort de la signification, mort du sens, mort de l'origine.

---

<sup>519</sup> Jean Oury, *La psychose, l'institution, la mort* (Paris, France: Hermann Éd., 2008), p.33.

<sup>520</sup> *Ibid.*, p.38.

C'est ça notre univers, où la folie est forclose, l'inconscient est discipliné, annihilé, affirme J. Oury. Mais, « à certains moments de l'histoire, des cris viennent déchirer cette quiétude. Des cris qui sont demandes, des cris qui viennent d'ailleurs, des cris errants, des cris perdus. La psychose quand elle se manifeste, est classique : elle brise les cadres, les fenêtres ; elle piétine les jardins de la culture, elle se mure dans les entre-deux, dans des non-lieux, elle pose des questions absurdes qui font sortir notre désir de son endormissement », elle allume des fantasmes qu'elle nous jette à la face : la pulsion est là. Possiblement, c'est notre vécu avec madame Toqué, elle a produit un réveil. Dans le même temps, un passage à l'acte suicidaire renvoie rapidement à une position d'inutilité, impuissance, insignifiance.

C'est là qu'intervient le choix, la décision, l'éthique, décision impossible parce qu'aliénée, aussi bien dans la politique que dans le langage. En effet, c'est par le rythme que s'opère le passage du chaos à l'ordre. D'où la violence du passage à l'acte suicidaire qui est rupture et secousse. Dans cette dialectique impossible entre discorde et harmonie se dessinent des lieux d'émergence, qui n'ont d'existence que dans leur multiplicité... *La psychose, l'institution, la mort* : rencontre inévitable de trois cartes fondamentales avec lesquelles, il faut apprendre à jouer selon J. Oury. La règle du jeu n'est pas l'amour mais le Désir. L'acte thérapeutique n'est pas un acte d'amour ; c'est un acte diacritique qui empêche la coalescence de la mort, de la mère et du Désir. La psychose met à l'épreuve le désir : elle veut éprouver le pouvoir « séparateur » de celui qui s'approche, se penche sur elle. Comme le dit Lacan : *je ne te demande ceci ou cela, mais je te demande ceci ou cela pour que ton désir se dise*. Il n'y a que ce point du désir, cette ouverture toujours fuyante qui peut me sauver de ma détresse, de ma dérive. Ce point de naissance du désir dans la discorde. C'est là que nous devons l'y rejoindre afin de nous réjouir de sa rencontre : être là, à l'instant même, disponible, vigilant, vivant<sup>521</sup>.

L'institution est d'abord une formation de la société et de la culture, affirme René Kaës. L'institution est d'abord une formation de la société et de la culture ; elle en suit la logique propre. Instituée par la divinité ou par les hommes, l'institution s'oppose à ce qui est établi par la nature. L'institution est l'ensemble des formes et des structures sociales instituées par la loi et par la coutume : l'institution règle nos rapports, elle nous préexiste et s'impose à nous, elle s'inscrit dans la permanence. Chaque institution est dotée d'une finalité qui l'identifie et la distingue, et les différentes fonctions qui lui sont dévolues s'ordonnent grosso modo dans les

---

<sup>521</sup> Oury, *La psychose, l'institution, la mort*.

trois grandes fonctions reconnues par G. Dumézil à la base des institutions indo-européennes : les fonctions juridico-religieuses, les fonctions défensives et d'attaque, les fonctions productrices-reproductrices. C'est sur ce tryptique que l'institution assure sa permanence et constitue pour ses sujets l'arrière-fond de continuité sur lequel s'inscrivent les mouvements de leur histoire et de leur vie psychique.

Cornelius Castoriadis (1975) oppose et articule l'instituant et l'institué, cela prend sens dans le cadre d'une analyse où l'accent est placé sur la manière d'être sous laquelle elle se donne, à savoir le symbolique. L'imaginaire est la capacité originale de production et de mise en œuvre des symboles qui, dans l'ordre social, sont liés à l'histoire et évoluent. Cet imaginaire individuel préexiste et préside à toute organisation. L'imaginaire social est, avec la nécessité de l'organisation et des fonctions, à la source de l'institution et à la base de l'aliénation : l'aliénation est le moment où l'institué domine l'instituant. « L'aliénation, c'est l'autonomisation et la dominance du moment imaginaire dans l'institution, qui entraîne l'autonomisation et la dominance de l'institution relativement à la société »<sup>522</sup>. L'imaginaire social n'est pas immuable, il est acteur et moteur de l'histoire. Le social-historique est un produit de l'imaginaire social. José Bleger propose de considérer l'organisation comme la disposition hiérarchique des fonctions dans un ensemble défini. Il souligne la tendance générale de l'organisation à marginaliser l'institution. Selon Castoriadis l'institué supplante et réduit la fonction instituante de l'institution. Kaës souligne ces distinctions capitales, nécessaires à l'ordre propre de l'institution : sur ces processus s'articulent des fonctions psychiques remarquables ; le retournement de la finalité institutionnelle est une des figures analogues à celle du retournement psychique, c'est la souffrance institutionnelle.

La tâche primaire de l'institution fonde sa raison d'être, sa finalité, la raison du lien qu'elle établit avec ses sujets : sans son accomplissement elle ne peut survivre. Ainsi, la tâche primaire des institutions soignantes est de soigner. Parfois, des dérives s'installent. Il y a toujours d'autres tâches qui entrent en concurrence ou en contradiction avec la tâche primaire au point de l'occulter ou d'en inverser le sens, si la loi institutionnelle le tolère. Les entraves à la réalisation de la tâche primaire sont en réalité des attaques contre la communauté d'accomplissement du désir que soutient la représentation-but inconsciente commune aux sujets de l'institution. Ces entraves se manifestent de différentes manières et parmi celles-ci Kaës relève les mécanismes de défense institutionnels.

---

<sup>522</sup> René Kaës, éd., *L'institution et les institutions: études psychanalytiques* (Paris, France: Dunod, 1987), p.96.

L'institution n'est pas seulement le lieu d'accomplissement imaginaire de désirs refoulés. Elle est aussi le lieu et l'occasion d'organisation de défenses contre ces désirs. Elle produit des défenses spécifiques contre ce qui viendrait mettre en péril son existence. Elle assure des défenses contre des angoisses dont l'origine ne semblent pas liées au fait institutionnel. D'après E. Jaques, l'institution accomplit des fonctions de défense contre les angoisses, notamment psychotiques, des membres de l'institution, pour chaque individu en tant que tel, pour chaque individu en tant qu'il est partie prenante dans l'institution et pour l'espace psychique commun de l'institution. En effet, la façon dont chacun se sert de l'espace psychique et dont l'institution rend possible cette utilisation qualifie la culture et le mode de fonctionnement de l'institution. Quelle que soit l'institution, il arrive qu'elle expose ses membres à des expériences trop angoissantes, sans leur fournir en contrepartie des expériences suffisamment satisfaisantes et d'abord des mécanismes de défense utilisables par ses membres pour se protéger contre ces angoisses. Quand l'institution ne soutient plus le narcissisme de ses sujets – quand la tâche primaire de l'institution les expose à des attaques et dangers violents – en retour l'institution est attaquée. Même la fonction de l'institution est attaquée.

Lorsqu'il s'agit de réformer – techniques de soin dans les institutions thérapeutiques – l'objet narcissique commun, parce qu'il scelle le contrat de fondation du lien, risque s'il se privatise de détruire la communauté. L'écart qui se manifeste dangereusement est celui du rapport aux énoncés fondateurs : réformer, c'est refonder, et donc détruire dans le fantasme la communauté institutionnelle.

Le pacte dénégatif selon Kaës est la formation intermédiaire générique qui, dans tout lien – couple, groupe, famille ou institution – voue au destin du refoulement, du déni, ou du désaveu, ou encore maintient dans l'irreprésenté et dans l'imperceptible ce qui viendrait mettre en cause la formation et le maintien de ce lien et des investissements dont il est l'objet. Il s'agit d'un pacte inconscient, d'un accord entre les sujets concernés par l'établissement, d'un consensus destiné à assurer la continuité des investissements et des bénéfices liés à la structure du lien. Il est la négativisation de la violence, de la division, de la différence que comporte tout lien : c'est pourquoi il s'agit d'un pacte dont l'énoncé n'est jamais formulé. Accorde tacite sur un dire divisant, il est et doit demeurer inconscient. Il est refoulé. Les institutions se forment aussi donc sur des organisateurs inconscients qui assurent, pour les sujets et leurs liens, les investissements, les représentations, les satisfactions de désirs et les défenses.

En ce qui concerne le travail de la mort dans les institutions, selon Eugène Enriquez, les institutions dans la mesure où elles donnent commencement à une modalité spécifique de rapport social où elles tendent à former et à socialiser les individus, suivant un pattern

spécifique, où elles ont la volonté de faire durer un certain état, jouent un rôle essentiel dans la régulation sociale globale. Leur but est d'existence, non de production. La famille, l'église, l'Etat et les ensembles éducatifs et thérapeutiques, peuvent être considérés comme des institutions car elles posent tout le problème de l'altérité, à savoir, de l'acceptation d'autrui en tant que sujet pensant et autonome.

Les institutions sont créatrices des normes particulières et des systèmes de références (mythe ou idéologie), servant de Loi organisatrice, aussi bien de la vie physique que de la vie mentale et sociale des individus qui en sont membres. Toute institution a pour vocation d'incarner le Bien Commun. Dans toute institution se dévoile le regard du divin. La signification ultime manifeste et masquée du message institutionnel, c'est la présence d'Eros. Cela permet de reconnaître en l'autre son prochain. Cette clameur d'Éros peut mettre les membres en état de sidération, si tel est le cas, ils ignoreront l'intrusion silencieuse de Thanatos. En favorisant l'identification mutuelle, Éros peut mettre en place une cohésion ou collusion définitive, faisant fonctionner l'institution comme une *communauté de déni*.

Cette cohésion s'étaye sur un mouvement de séduction réciproque entre les membres de l'institution, qui déjoue tout travail de remise en cause de l'état d'équilibre. Lorsqu'une telle situation advient, l'indifférenciation et l'homogénéisation, dont les caractéristiques mortifères sont bien connues, triomphent. Ces modèles reflètent l'obsession de la plénitude. La peur de la perte de temps, du temps « vide », trahissent la peur du temps qui passe, la peur de la mort : *en fuyant la mort, on se précipite vers elle*.

À partir du moment où une institution vit sous le modèle communiel, elle tend à éviter les tensions. Les institutions sont des lieux qui ne peuvent empêcher l'émergence de ce qui a été à leur origine : la violence fondatrice. Elles sont et demeurent héritières de plusieurs crimes ; elles ont instauré la violence légale, la loi de structure. L'institution crée aussi des angoisses et des dangers spécifiques. De plus, elles indiquent la possibilité constante de meurtre des autres. La violence semble ainsi être substantielle à la vie institutionnelle et elle ne se réduit pas à la violence légale. Dès qu'un groupe est institué, de nouveaux mécanismes se mettent en place : projections, attaques contre les liens, le clivage et la forclusion, la prolifération de mensonges, d'affirmations dictatoriales. Les institutions ne favorisent pas la recherche de la vérité mais les luttes pour le pouvoir. Nous trouverons des manifestations psychotiques : hostilité, suspicion, clivage. L'institution n'empêche pas les membres de se sentir envahis par les projections des uns et des autres et d'éprouver un sentiment d'intrusion de leur psyché. C'est pourquoi il est



important de pouvoir maîtriser et symboliser la séparation. Ainsi, Thanatos joue un rôle essentiel dans la vie de l'institution. Enfin, le travail de la mort dans les institutions est urgent car la mort peut être présente en dehors de l'endroit où on aurait tendance à l'assigner. En définitive, si nous tenons compte du mouvement institutionnel dans ce passage à l'acte de Madame Toqué, nous constatons l'effet psychopathologique de la disparition du cadre. Comment le symptôme s'est-il déplacé et attaque-t-il là où la faiblesse du système formel perd son contenu et son sens ? La mort du sens du système devient pure aliénation.

**« POST-SCRIPTUM  
Qui suis-je ?  
D'où je viens ?  
Je suis Antonin Artaud  
Et que je le dise  
Comme je sais le dire  
Immédiatement  
Vous verrez mon corps actuel  
Voler en éclats  
Et se ramasser  
Sous dix mille aspects  
Notoires  
Un corps neuf  
Où vous ne pourrez  
Plus jamais m'oublier »<sup>523</sup>**

Antonin Artaud, *Le théâtre de la cruauté*, 1974

---

<sup>523</sup> Artaud, *Œuvres complètes*. 13, p.118.

## 5.6. Monsieur Cube, « j'étais inattendu »

Lors de la première séance d'évaluation aux urgences psychiatriques, M. Cube me demanda une psychothérapie, « j'ai besoin d'une psychothérapie », dit-il, absolument sûr de lui-même, après une longue dissertation et auto-analyse de son état à ce moment-là. Il était certain qu'une psychothérapie lui sauverait la mise : « Je voudrais savoir si vous pouvez me prendre en charge ». Nous allons voir, disons-nous, un peu surprise de son insistance et de son ton impétueux. Il paraissait quelqu'un de respectable, bien habillé, presque élégant, assez mince, soigneux, sportif, cultivé, s'exprimant avec aisance, mais comme une machine. Le regard était déjà robotique. Il transperçait la personne qu'il avait en face, il était là et ailleurs. Nous nous sommes engagée à le revoir.

Monsieur Cube avait un rapport au corps qui relevait de l'hypocondrie délirante. Il commençait à se plaindre tous les matins de maux de ventre terribles. Il nous confiait avoir des idées par flash : « ce sont comme des images où je vois mon corps comme un *revolver* », prêt à tirer. La métaphore sexuelle annonçait déjà la pulsion à l'état brut et une étrange structure sans interdit ni limite dans la jouissance. Il était vraiment comme une machine ou un machin, prêt à tirer. Le tout accompagné de sensations étranges, de souffrances physiques avec une souffrance psychique accrue. Nous trouvons évidente l'articulation faite par le sujet entre la psyché et le soma, ce qui nous a amenée rapidement à nous dire : « c'est un hypocondriaque délirant », comme le souligne en l'occurrence François Perrier : il ne pouvait être ou exister que par la douleur diffuse et inexacte de son corps. À propos de la notion de narcissisme freudien, nous pouvons ici évoquer les « effets toxiques de cette stase libidinale (libido du moi en ce qui concerne l'hypocondrie) ; analogie entre l'état turgescence et douloureux de l'organe sexuel, et les caractéristiques de l'organe malade pour l'hypocondriaque centré sur son propre corps »<sup>524</sup>. Dans ce sens, parallèlement à l'analyse clinique du cas de monsieur Cube, nous retrouvons une ressemblance avec le sujet que F. Perrier analyse et décrit comme « imprégné (qu'il était) de la théorie de la libido, encouragé (comme il le fut) par des conseils médicaux intempestifs » et mettant « de lui-même l'accent sur les bienfaits de l'hygiène sexuelle, et de la décharge orgastique »<sup>525</sup>. M. Cube continue à énoncer d'autres symptômes : il décrit ses mains engourdies et une « activité nerveuse au pied », « je ne maîtrisais plus ».

---

<sup>524</sup> François Perrier, « Psychanalyse de l'hypocondriaque », in *La chaussée d'antin* (Paris: Albin Michel, 1969), p.227.

<sup>525</sup> *Ibid.*, p.228.

Comme s'il était son propre thérapeute, il me dit souffrir d'une « anxiété obsessionnelle ». Dès les premières séances, nous notons une série d'idées et de mots non sans importance qui ré-émergeront par la suite : déplacements, hypocondrie, paternité-masculinité, rapport, jouissance. Il avait un débit intense et chargé de signifiants bien choisis. Parfois, nous eûmes l'impression d'être à chaque séance devant une présentation de malade où le malade se présentait lui-même. Il s'adressait à un grand public, selon son habitude d'enseignant à l'Université.

C'était passionnant d'être le témoin de sa propre analyse ; « ma relation à l'être féminin est altérée », « j'ai des envies et des blocages en même temps ». « Je n'arrivais plus à assumer ce que je faisais », « j'ai un obstacle abstrait à toute possibilité d'engagement ». Il décrit cela comme une forme d'automatisme : « Je ne me posais pas la question », « avant, il y avait un personnage qui existait, puis l'autre a pris le relais ». Voilà l'avant et l'après car depuis « tout a changé ». Notre patient nous dit « ne plus se reconnaître ». Qu'est-ce qu'il voyait dans ce miroir ? En effet, il n'était pas question d'image spéculaire, mais d'image réelle. Il ne savait pas ce qui faisait son corps, ni qui il était ? A qui s'identifiait-il ? Dans tous les cas, il y avait bien défaut, un grand trou qui avait percé une structure déjà bien fragile.

Qui était-il maintenant ? Qui était-ce nouveau personnage dont il nous parlait ? « J'ai un autre regard » affirme-t-il sans surprise, « je n'ai plus d'affects ». Il s'était vidé d'un coup d'un seul. Où était passée la libido ? Nous allions vite la retrouver délocalisée. Tout ceci était accompagné d'un récit monotone et très banal, même lorsqu'il tenait des propos très crus et un peu difficiles à avaler à dix heures du matin. Son vocabulaire était riche et varié, mais la voix atone, comme « une sorte de ventriloquie dont l'écho nous parvient ; l'expression à voix haute d'un soliloque évasif »<sup>526</sup>. Il commençait sa série de confessions, nous devenions une sorte de prêtresse : « Toutes mes relations avec les femmes était pour combler un vide ». « En 2001, j'étais amoureux », « après, progressivement, cela s'est intensifié », mais nous ne savons pas de qui il parle : s'agit-il d'un homme ou d'une femme ? « C'est devenu addictif, les relations homosexuelles », « ça m'a laminé ». Il décrit avoir eu des rapports sexuels, « sans aucun sentiment ». Comme une machine orgastique, il se vidait sans arrêt.

---

<sup>526</sup> Perrier, « Psychanalyse de l'hypocondriaque », p.230.

## Ma sœur a avorté

Il décrit un évènement marquant de l'époque : « en 2001, ma sœur a avorté ». Il s'agit de sa sœur aînée de 7 ans, sans enfant. Ce moment-là, à travers l'analyse va être décrit comme un élément traumatique : s'identifiait-il à cet embryon mort ? Il décrira inconsciemment sa sœur comme une meurtrière. En effet, le thème de la mort de l'enfant va traverser d'autres représentations et signifiants dans son discours, ce barrage à l'arrivée de l'enfant faisait partie de sa grammaire inconsciente. Lui-même avait été barré, le fantasme de ce rejeton tournait en boucle. Sa sœur avait elle-même rejeté le fait d'être mère, comme ses parents qui *ne* l'attendaient point ? La question de ce sujet, était-ce donc que ses parents l'avaient rejeté lui aussi parce qu'il était né hors-temps ? Hors de leur temps d'attente ? « J'étais inattendu », nous dira monsieur Cube.

Sa préhistoire faisait retour à travers cet évènement, l'avortement de sa sœur était inattendu pour lui. Le fait qu'elle marque le refus de la maternité l'avait fait vaciller. Allait-il lui aussi rejeter la paternité ? Il nous parle de sa famille : « Mes parents étaient exemplaires, ils nous ont transmis des valeurs ». « Mon père était adjoint, puis il a été maire », « ma mère était clerc de notaire ». Monsieur Cube enchaîne rapidement, évoquant l'histoire de son père car il avait été élevé par ses grands-parents : « mon père n'a pas connu son père ». « Mon père est très froid et distant ». Comme M. Cube. Jeune, il faisait de la course à pied et du tennis. Il dit s'être senti « rejeté » au Lycée. Il associe : « ma mère a toujours été hyperprotectrice ».

À 40 ans, il enseigne à l'Université. Toutefois, il est mal à l'aise. Il n'a pas obtenu le poste qu'il souhaitait et tout à coup ses collègues lui semblent hostiles et il ne peut plus investir son travail de la même manière. En pleine décompensation, il vient avouer tous ses péchés. Il ressent une « grande culpabilité par rapport à (ses) relations avec les homosexuels », comme s'il affirmait qu'il *ne* l'était pas : « c'était juste pour le sexe, pour jouir ». Il énonce la sexualité comme une addiction pour lui : « Les femmes sont comme des objets sexuels ». En effet, le souvenir est net : « entre 12 et 16 ans, mon cousin m'a initié au sexe, lui, son frère et moi, tous les trois », trois hommes. « C'est là que tout émerge », nous dit-il. À propos de culpabilité, il continue « mon cousin s'est suicidé », il avait 24 ans.

Qu'est-ce qui l'a tué ? Il n'a aucune idée. Mais, il se rappelle très bien le moment où il l'a appris. Il a pris des médicaments, puis il s'est allongé, comme la Belle au bois dormant. Par la suite, M. Cube, fera le même type de tentative de suicide que son cousin.

A l'époque de ménages-à-trois avec ses cousins, il nous dit qu'il n'avait aucun succès avec les filles. Mais, à 20 ans « oui, j'avais plein des femmes, toutes les femmes ». Dans la chronologie de sa vie sexuelle, il affirme qu'entre 19 ans et 30 ans, il a entretenu des rapports hétérosexuels. L'année 2000, il recommence à avoir des rapports sexuels avec des hommes. Il « consomme de la pornographie », il explique avoir besoin de « l'image pour s'exciter », mais aussi la consommation de « poppers », drogue surtout connue dans le cercle homosexuel. Plus précisément, le poppers est un vasodilatateur, il permet de dilater les vaisseaux sanguins, il était initialement employé pour traiter certaines maladies cardiaques. Le Poppers se trouve généralement sous forme de produit chimique liquide vendu dans une petite bouteille. L'intensité des effets varie selon les individus, le contexte dans lequel il est consommé, la quantité et la qualité du produit inhalé. À court terme, le poppers peut provoquer l'augmentation de l'excitation sexuelle, ainsi qu'un sentiment d'euphorie et d'ivresse passagère. La consommation de poppers entraîne en quelques secondes une activation accrue du rythme cardiaque, une détente musculaire et une forte sensation de chaleur, notamment au niveau de la peau. Ils sont connus aussi pour dilater le sphincter, rendant alors le sexe anal plus facile<sup>527</sup>.

### « J'ai peur de me suicider »

Notre patient continue son récit autobiographique : entre 2001 et février 2012, « hommes et femmes en même temps ». Pourtant, un lapsus lui fera nous dire qu'il a fréquenté le même homme pendant onze ans, sans l'admettre comme une relation. Il revient sur la suite des rencontres : « c'était juste pour le sexe » répète-t-il sans arrêt. « J'avais besoin de regarder pour m'exciter, c'était devenu une surenchère le poppers », « j'étais abominable avec les femmes ». La culpabilité revient. Maintenant, « je veux une vie normale, une femme », « je ne suis pas homosexuel ». Par rapport à ce « maintenant », nous pouvons lui supposer un « avant » perçu aujourd'hui comme étranger. Ce moment de décompensation lui faisait réaliser sa propre folie, c'était *l'instant de voir* : Qui suis-je ? Ou bien que suis-je ? Que sont les hommes, que sont les femmes pour moi ?

---

<sup>527</sup> Consulté le 2 janvier 2018 à 14H30 : [http://www.drogues-dependance.fr/autres\\_drogues-poppers\\_solvants-gbh.html](http://www.drogues-dependance.fr/autres_drogues-poppers_solvants-gbh.html)

« Moi et ma sœur, on est né un peu miraculeusement », « On ne m’attendait pas »  
« Quand je suis né, c’était la grande surprise, un évènement inattendu ». Une bonne ou une mauvaise surprise ?

La mère de M. Cube avait douze frères et sœurs, ils étaient treize dans la fratrie. Mais, « de différents pères », précise-t-il. Tout de suite après, il nous dit qu’il a peur, « peur que ça se passe mal, j’ai plein des peurs, peur de l’avenir », « J’ai peur de me suicider », « ça me fait flipper ». « J’ai peur de la solitude, de revenir chez moi, c’est triste ». « Je n’ai plus de plaisir », « ma vie n’a plus de sens, je ne sais plus où j’en suis ». Il nous décrit des pensées « flash » comme il les appelle ; autrefois, il pouvait les associer à sa consommation de poppers, toutefois, progressivement cela s’est dissocié et seules les pensées noires sont restées. Il nous parle de « pendants », « d’idées noires », de « crises de panique ». S’il se tuait, « (il) ne souffrirait plus intérieurement, ni physiquement ». Il supprime la douleur et se supprime en passant. En attendant, il ne se tait pas.

M. Cube revient régulièrement sur deux moments de son histoire : le suicide de son cousin et l’avortement de sa sœur : deux pertes de l’ordre de l’insupportable pour lui. Concernant ce dernier qui a eu lieu en 2001, il nous dit : « je ne voulais pas », « je l’ai mal vécu ; j’aurais bien aimé que ce même soit là ». Il s’identifie à ce fœtus mort, ça aurait pu être lui. Puisque sa naissance a été une surprise pour ses parents, ont-ils pensé à l’avorter ? Peut-on dire qu’un fantasme de grossesse inconscient est mis à jour par M. Cube ? François Perrier théorise à ce sujet dans son article sur la psychanalyse de l’hypocondriaque et Lacan en parle dans ses *Écrits* à propos du traitement possible de la psychose et du fantasme homosexuel de Schreber.

La question inconsciente pour M. Cube pourrait être : ses parents le voulaient-ils ou ne le voulaient-ils pas ? Ont-ils pensé à le supprimer ? Était-il destiné à la mort ?

Puis l’énigme apparaît. Il associe : « j’ai l’impression d’être rejeté ». Il associe, en parlant de l’avortement de sa sœur, il énonce : « lui, il a été rejeté aussi ». Remarquons cet « aussi » qui s’articule au rejet de son existence. Pertinemment, nous pouvons introduire ici le schéma L de Lacan signifiant que la condition du sujet S (névrose ou psychose) dépend de ce qui se déroule en l’Autre A. Il affirme que ce qui s’y déroule est articulé comme un discours, parce que *l’inconscient est le discours de l’Autre*. Monsieur Cube s’entend dire : « je ne voulais pas que ma sœur avorte » alors que par son acte, elle a dit : « je ne veux pas de cet enfant », lui

a pu énoncer : « j'aurais voulu cet enfant », en opposition à ce qu'il vivait, sentir qu'il n'avait pas été un enfant désiré ? Continuons avec le schéma : « à ce discours, comment le sujet serait-il intéressé, s'il n'était pas partie prenante ? Il l'est, en effet, en tant que tiré aux quatre coins du schéma : à savoir S, son ineffable et stupide existence, *a*, ses objets, *a'*, son moi, à savoir ce qui se reflète de sa forme dans ses objets, et A le lieu d'où peut se poser à lui la question de son existence »<sup>528</sup>.

### « Je vois l'amour et je ne l'ai pas »

Partie prenante de ce rébus d'existence, il la trouve effectivement stupide, hors-sens. Alors qu'il ne sait plus quoi faire de sa vie, la question de l'origine revient et à ce propos, lorsqu'il rentre chez lui, il ne constate qu'une seule chose : « je vois l'amour et je ne l'ai pas ». Toutefois, en parler sans basculer soit dans le cru soit dans la poésie n'est pas si aisé pour M. Cube : « L'amour, c'est quelque chose de simple sans besoin d'être exceptionnel pour être sublime », « c'est tout sans avoir besoin de rien ; c'est la nature ». Que des mystères ou du mystique. La question restera pour lui « Que suis-je là ? concernant son sexe et sa contingence dans l'être, à savoir qu'il est homme ou femme d'une part, d'autre part qu'il pourrait n'être pas, les deux conjuguant leur mystère, et le nouant dans les symboles de la procréation et de la mort »<sup>529</sup>. L'analyse confirme que la douleur de l'existence baigne le sujet, le supporte, l'envahit, voire le déchire de toutes parts, selon Lacan. Les symptômes et fantasmes nous en témoignent. Autrement, il a été élevé d'une manière très stricte, il devait être performant à l'école. « Mes parents étaient fiers de moi ». Fières aussi lorsque leur fils avait une petite copine. Avoir une femme lui permettait d'afficher une « normalité et une réussite », il faisait aussi plaisir aux autres.

Ses problèmes et plaintes somatiques sont présents à chaque séance, il évoque des problèmes aux genoux sans affection spécifique. Il se plaint d'avoir moins de « sensations », « pas la même *pêche*, pas le même dynamisme ». Ses plaintes ont toujours eu l'utilité de pouvoir parler à travers son corps de tout ce qui l'affecte justement. Ces affections somatiques lui permettaient d'évoquer les affections psychiques. « Au niveau des jambes, ça me freine ; je fais les mille pas dans mon logement », « j'ai le sentiment qu'à cause de ça, je ne peux plus

---

<sup>528</sup> Jacques Lacan, *Écrits*, Le Champ freudien (Paris: Éditions du Seuil, 1966), p.549.

<sup>529</sup> *Ibid.*



avancer », « c'est une douleur neuropathique inexplicquée ». « Je fais les choses parce qu'il faut le faire ».

« Je ne supporte plus la solitude. J'ai peur de ne pas pouvoir réussir seul... Parce que j'ai plus de mal à marcher », « je me sens-là et pas là ». « Je suis concentré sur les problèmes de mes jambes, ça a tendance à se déplacer ». Problèmes de jambes, problèmes des femmes ? Avec les femmes ? Cela se déplace entre hommes et femmes visiblement, une sexualité ambiguë, il est et il n'est pas. Il précise, « ce n'est pas une douleur, c'est une gêne ». On peut entendre que ce n'est pas la douleur de l'existence névrotique, mais une impression diffuse, confuse, énigmatique de l'être-là.

### **« Aujourd'hui, je mange, mais, je n'ai pas faim ».**

« Je me sens diminué par rapport à ce que je faisais avant », « ça me bloque, ça m'empêche de poursuivre la course ». Il a le sentiment d'avoir échoué au niveau sentimental, me dit-il, « d'avoir merdé ». « Aujourd'hui, je mange, mais je n'ai pas faim ». Plus de désir ni d'appétence, il est sur la pente descendante comme dirait Lacan lorsqu'il évoque les enfants non désirés. Il est dans une impasse, comme l'illustre la description clinique de François Perrier : ce que nous montre M. Cube, c'est bien l'aliénation même de l'être de son désir. Nous avons face à nous non pas un sujet qui nous parle, mais un sujet qui parle de lui en notre présence. Il s'agit d'un état qui « empêche de vivre, de parler, d'aimer, de dormir, et par rapport auquel les problèmes de l'histoire du sujet apparaissent déplacés, démodés, dépassés, désinvestis, anachroniques »<sup>530</sup>. L'idée est ici d'amener M. Cube à retrouver, en deçà du moment fécond et inaugural de la phase hypocondriaque, l'histoire et les conflits qui l'ont mené jusque cette impasse. Il nous vient ici une réflexion de François Perrier, toujours dans sa conférence de 1959, *Psychanalyse de l'hypocondriaque* : « La question est dès lors pour nous de savoir comment aider à la *désincarcération* du prisonnier, sans jamais forcer les moyens de défense du gardien »<sup>531</sup>.

---

<sup>530</sup> Perrier, « Psychanalyse de l'hypocondriaque », p.233.

<sup>531</sup> Perrier, « Psychanalyse de l'hypocondriaque ».

## Déclenchement de la psychose : une nomination attendue, une existence inattendue

La décompensation arrive lorsqu'il n'est pas nommé professeur, lorsqu'il n'obtient pas le poste qu'il attendait à l'Université. Il devient donc méfiant vis-à-vis de ces collègues, il commence à se méfier de tous. Persécuté, il a l'impression qu'ils se moquent de lui. Ils lui ont joué un mauvais tour. La frustration est devenue insupportable. C'était la chute, une déchéance, il était devenu un homme déchu : « Dès que je n'ai pas eu le poste de professeur, c'était la chute ». « À partir de là, j'ai commencé à sombrer. Je me suis rendu compte, que je ne maîtrisais pas ». La nomination n'a pas eu lieu, quel système a déclenché ce manque symbolique ? Il n'aura pas été nommé à la place qu'il attendait. « Ils ne m'ont pas nommé », « je n'étais pas attendu » dira-t-il par rapport à son existence. Où est donc sa place ? Se déplace-t-elle sans cesse ou bien fait-il ce choix inconscient de répéter sans être : « je ne suis pas » ce qu'ils attendaient : *ni* ses parents *ni* l'Université visiblement.

Il décrit son arrivée au monde comme un évènement inattendu, ses parents ne l'attendaient point, voire ne l'attendaient pas du tout. Le mythe familial raconte qu'ils ne pouvaient pas avoir d'enfants, toutefois ils en ont eu deux : sa sœur est née sept ans avant lui. Monsieur Cube se décrit donc aussi bien comme un « miracle » que comme un enfant « inattendu ». L'attente de cette nomination, cette position de celui qui est attendu, pouvait avoir un écho particulier pour ce sujet. De même, son passage à l'acte était de l'ordre de l'inattendu pour nous, une adresse à laquelle on ne s'attendait pas. Comme le rappelle Lacan dans la leçon du 22 février 1967 du Séminaire XIV, *La logique du fantasme*, l'aliénation, c'est l'élimination, le rejet hors du seuil, l'élimination ordinaire de l'Autre. Est-ce que cette non-nomination, cette hors-nomination, a expulsé encore une fois M. Cube du langage ? Il nous dira plus tard qu'il est né d'une certaine manière « hors-temps ». Cette hors-nomination l'a mis hors-seuil du supportable pour lui. Encore une fois, il avait été éliminé par l'Autre, mis hors-circuit. Nous pouvons souligner l'idée que le langage, dans sa pratique radicale qui est la psychanalyse, est solidaire de quelque chose, ce quelque chose étant la dimension *propre* du langage, la vérité : « La vérité se manifeste de façon énigmatique dans le symptôme »<sup>532</sup>. Nous trouvons dans ce séminaire une définition de la répétition comme le lieu temporel où « vient s'agir ce que j'ai laissé d'abord suspendu » qui est en lien étroit avec la fonction de ce mode privilégié et exemplaire d'instauration du sujet qui est le passage à l'acte.

---

<sup>532</sup> Jacques Lacan, le séminaire, XIV La logique du fantasme, 1966-1967, p.255.

Au moment de la décompensation, que s'est-il passé pour ce sujet-là ? La terre tremble et tout bascule donc au moment de la nomination qui n'a pas lieu car il n'est pas nommé professeur à l'université. Cela marque un arrêt : il arrête la vie sexuelle effrénée et homosexuelle qu'il menait, il arrête temporairement son travail - arrêt maladie - puis il arrive aux *urgences* et il demande à la psychologue « une psychothérapie ». Il arrête d'agir, il voudrait prendre le temps de penser pour panser toutes ces déchirures.

Dans son article de 1958, *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*, Lacan affirme que pour que la psychose se déclenche, il faut que le Nom-du-Père, *verworfen*, forclos, c'est-à-dire, jamais venu à la place de l'Autre, y soit appelé en opposition symbolique au sujet. En effet, c'est ce défaut à cette place qui par le trou qu'il ouvre dans le signifié amorce la cascade des remaniements du signifiant d'où procède le désastre croissant de l'imaginaire, selon les termes de Lacan, jusqu'à ce que le niveau soit atteint où signifiant et signifié se stabilisent dans la métaphore délirante. Cette nomination comme professeur, nous pouvons l'interpréter comme un appel structurant. Est-ce que l'avortement de sa sœur a pu être un premier appel à sa paternité ?

Nous pouvons le constater dans l'histoire originale de M. Cube, c'est ainsi que ce rejet fondateur du père représente ce phénomène de la psychose : *Verwerfung*. « La *Verwerfung* sera donc tenue par nous pour forclusion du signifiant. Au point où, nous verrons comment, est appelé le *Nom-du-Père*, peut donc répondre dans l'Autre un pur et simple trou, lequel par la carence de l'effet métaphorique provoquera un trou correspondant à la place de la signification phallique »<sup>533</sup>. En ce sens, le « meurtre d'âmes » de Schreber, représenterait pour Lacan un désordre provoqué au plus intime du sentiment de la vie chez le sujet. Toutefois, dans cette histoire, nous avons pu remarquer la stase libidinale de M. Cube car tout sera localisé à l'endroit du corps avec un vécu délirant faisant souvent allusion à ses « nerfs » ou bien à « l'activité nerveuse » de son pied qui « l'empêche d'avancer ». Il est intéressant de faire le parallèle avec le cas Schreber, en tenant compte du fait que les déclenchements arrivent avant le moment d'une supposée nomination, accomplie dans le cas Schreber et ratée dans le cas de M. Cube : de Schreber en tant que juge et de M. Cube en tant que professeur. Un autre trait commun, c'est le suicide du frère de Schreber<sup>534</sup> et le suicide du cousin de M. Cube. Aussi,

---

<sup>533</sup> Lacan, *Écrits*, p.558.

<sup>534</sup> En 1877, son frère aîné se suicide par balle, à l'âge de 38 ans.

dans le cas de Schreber, entre 1878 et 1884, Sabine, épouse de Schreber, fera six fausses couches.

Pour M. Cube, ce qui le stabilisait, c'était justement la décharge orgasmique de la vie sexuelle, il le savait : « Je compensais par mes dérives. D'un côté, j'étais tout-puissant, de l'autre, j'avais une vie cachée. Il y avait deux personnages ; celui en société et celui d'une vie cachée : c'est pour ça que j'ai avoué ». Il fait référence à son symptôme, à cette décharge pulsionnelle : « Où que je sois, je me lasse », « je me sens vide, au niveau de l'affect, vide total », « je ne sens rien, pas de goût », « chaque journée est un calvaire, dès le matin je suis plombé ». « C'est une incompréhension, le sentiment de ne plus se reconnaître, comment j'ai pu en arriver là ? ». Le réveil est difficile et il « hâte la fin de la journée » : « le matin, c'est reparti, le calvaire commence ». « Je sens que je fais les choses par obligation ». Parle-t-il de l'obligation de l'existence ? De la dette de vie ? « Je sais que cela fait partie de mon traitement. Il faut le faire ». Il dit que le but serait d'aller mieux, toutefois, nous ne percevons aucun enthousiasme chez M. Cube. « Pour éviter d'avoir le moral à zéro », il explique tout faire par contrainte, comme la demande inconsciente de ses parents : quoi qu'il arrive, il devait être performant. Cela a aussi fonctionné dans sa vie sexuelle comme une course désespérée pour la jouissance sans limite, sans arrêt, sans interruption : jusqu'à se vider.

D'une part, il est possible que cela l'eût empêché de mourir, d'autre part, la jouissance continuelle le rapprocha de la mort. Il se sentait comme un robot étant enfant, sans sentiments. « Il manquait du plaisir, je ne savais plus où j'en étais. Je n'avais plus de repères, j'étais complètement paumé ». D'autre part : « aujourd'hui, je me sens un peu plus apaisé. Je me sens toujours seul, je redoute la solitude, mais... ». Cette obligation de tout arrêter lui a peut-être évité la mort. « Chaque jour, j'ai encore à affronter une journée seul. Je n'arrive plus à pleurer ». Il décrit tout comme un effort : « je souffre de ma jambe ». Le délire s'intensifie au fur et à mesure du temps. Toute métaphore passe par sa *jambe*. Il est allé voir les spécialistes les plus pointus de la ville où il habite. Il a passé une dizaine d'examens, les neurologues, les médecins psychiatres ont essayé différents traitements, mais la douleur persiste et les examens n'indiquent rien d'irrégulier. Il n'a aucune maladie. Il n'arrête pas de répéter : « tout est effort, je souffre de ma jambe ». Il est même allé voir un spécialiste de « biokinergie », il m'explique qu'il rééquilibre les énergies par des points d'acupuncture, c'est quelqu'un « qui connaît bien le corps » nous dit-il. Voici sa manière de décrire la méthode : « On se met en caleçon devant lui et il regarde le corps ».

Il nous parle d'une « forme de paresthésie<sup>535</sup> », il sent les mains engourdis. Suite à toutes les visites médicales, compte-tenu de son vocabulaire, nous avons l'impression qu'il est son propre médecin, mais qu'il ignore le traitement qu'il faudrait appliquer pour aller mieux. M. Cube est perdu, il essaie de donner une chronologie, un ordre donc un sens à tout ce qui lui arrive : « Tout avait commencé avant ma dépression, en février. J'avais ressenti quelque chose derrière mon mollet ... ». En août, il nous dit avoir perdu 10 kilos au moment de sa première hospitalisation. « Là, je n'ai pas de goût », mais « j'ai moins la trouille quand je me couche ». Seul ou avec quelqu'un ?

**« Je voulais éradiquer de moi tout ce qui était négatif ».**

Au fil des séances, le contact est bizarre, il a de plus en plus de mimiques faciales, de sensations cénesthésiques étranges et cette hypocondrie délirante. Quelques semaines passent et monsieur Cube est donc hospitalisé pendant quinze jours, il sort finalement un vendredi de l'unité d'hospitalisation. Puis, le samedi, chez lui, il fait une tentative de suicide : « En me levant, j'ai pris des cachets ». Les pompiers sont venus chez lui et ils ont dû défoncer la porte pour pouvoir entrer. Puisqu'il ne répondait pas aux appels, ses parents se sont inquiétés et ont appelé les pompiers. Monsieur Cube a dû être réanimé. Il n'a pas de souvenirs du moment où les pompiers l'ont amené à l'hôpital : il était allongé par terre, comme son cousin lorsqu'il s'est suicidé. Il utilise exactement la même phrase pour le dire, comme si son cousin avait déjà été lui-même, comme si lui-même était son cousin : il s'identifie à lui. Tous les deux allongés par terre, morts ou presque morts : est-ce ainsi qu'il aurait été initié « au sexe » entre hommes, comme monsieur Cube nous l'a confié ?

Très vite, les séances reprennent, au début il continuait à être hospitalisé. Puis, il reprend son travail. Il a du courage, il tente. Comment tient-il devant ses élèves ? Est-ce que la machine se met en mode automatique ? Puis : « j'ai toujours cette douleur à ma jambe », « c'est à cause de cette douleur récurrente que j'ai fait ça ». « Je souhaitais mettre fin à la souffrance », « je ne m'en sors pas de cette douleur ». « Quelquefois, j'arrive à la dominer, mais, d'autres fois, je suis sous l'emprise ». « Quand je suis hors de toute relation humaine, ça prend le dessus sur la solitude ». « Je souhaite être mieux dans ma peau », « tant que je ne serai pas mieux dans ma

---

<sup>535</sup> Trouble de la sensibilité qui se traduit par une sensation spontanée anormale mais non douloureuse (fourmillement, picotement). Consulté le 3 janvier 2018 : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/paresth%C3%A9sie/58167>

tête... ». Son énoncé de mort : « Je voulais éradiquer de moi tout ce qui était négatif ». En effet, par rapport à son acte, il peut dire : « je me suis levé et j'avais toujours la même douleur interminable ». Sur un mode hallucinatoire, il se disait à lui-même : « tu ne t'en sortiras pas », « tu serais mieux mort qu'en vie ». Il n'a pas de remords. « Je voulais arrêter de souffrir, « j'ai dû être dans un état démesuré ». Il venait d'avoir 40 ans et il nous dit : « J'ai pris 40 comprimés », « mes parents étaient inquiets, ils ont appelé un ami ». J'étais déjà inconscient quand les pompiers sont arrivés. Ils ont cassé une fenêtre chez moi et ils m'ont amené. Je n'ai pas de souvenirs ». Il a été dans le coma. « Ce qui me soulage, c'est d'agir... J'ai dû faire ça vite », dit-il en parlant de son passage à l'acte. Peut-on considérer cela comme une précipitation ? « J'ai eu une envie, d'un seul coup, d'éradiquer tout ce qui me déplaisait chez moi ». « Je n'arrivais plus à assumer », nous parle-t-il de son image ? Avait-il besoin de la traverser ?

Cela nous amène au concept d'angoisse dans la mélancolie, cette traversée pour atteindre l'objet masqué derrière « nécessite pour le mélancolique de passer, si je puis dire, au travers de sa propre image, et d'attaquer d'abord celle-ci pour pouvoir atteindre, dedans, l'objet *a* qui le transcende, dont la commande lui échappe – et dont la chute l'entraînera dans la précipitation-suicide, avec l'automatisme, le mécanisme, le caractère nécessaire et foncièrement aliéné avec lequel vous savez que se font les suicides de mélancoliques »<sup>536</sup>. Lacan nous explique que ces suicides ne se font pas dans n'importe quel cadre, si cela se passe si souvent à la fenêtre ou à travers la fenêtre, ce n'est pas un hasard. C'est le recours au fantasme. C'est pourquoi, lorsqu'il nous parle de cette *trouille* avant de s'endormir, nous entendons aussi bien l'effroi que le trou. Ce vide qui l'amena à s'endormir profondément, s'engouffrer dans le trou, comme *Alice au pays des merveilles*. À se traverser lui-même : « Il fallait qu'il y ait des changements. Sinon, c'est stagner, répéter toujours les mêmes choses. Il fallait changer les choses négatives. Je voudrais être moins conditionné par le regard des autres ».

Il a arraché à lui-même cette sexualité déchaînée qu'il aimait tant, mais qui du même coup le détruisait : « j'ai éradiqué les relations sexuelles homosexuelles, c'est tout ». Toutefois, il a du mal à assumer « le secret ». Il craint être « démasqué ». « Après, je me suis focalisé sur mes problèmes. Mais je n'ai pas de manque », dit-il concernant les rapports sexuels. Il s'est

---

<sup>536</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre 10: L'angoisse: 1962 - 1963*, éd. par Jacques-Alain Miller, Champ freudien (Paris: Éd. du Seuil, 2004), p.388.

dit : « tu es uniquement bien quand tu dors, alors tu vas t'endormir à jamais. Je suis bien que quand je dors ». Toutefois, il ne parle jamais de rêves. Au réveil, « j'étais un peu perdu. On m'a sauvé la vie, ce n'était pas mon heure. Ce n'était pas le moment de mourir ». Tout ceci est dit du même ton monocorde, puis il continue : « je vous avoue que ça ne me procure aucune émotion ». Il s'auto-présente d'une manière assez juste. Il dit vrai. Puis, il revient sur sa question : « Est-ce qu'on va réussir à trouver quelque chose pour ma jambe droite ? » Il a la certitude qu'il doit bien avoir un problème mécanique à la jambe qui l'empêche d'avancer. Sa demande ? « Je voudrais guérir ».

Il revient au passé avec quelques souvenirs du début de l'adolescence : « Dès 14 ans, j'étais seul avec mes parents. Je m'ennuyais...Ma sœur s'est mariée à 21 ans ». Il dit être de nouveau « sous l'emprise de ce processus qui (l)e paralyse. Je le ressens physiquement ». Ces descriptions nous renvoient à *L'appareil à influencer* (1919) décrit par Victor Tausk<sup>537</sup> comme quelque chose qui permet d'aborder une tentative d'explication psychanalytique de l'origine et du but psychique de cet instrument construit par le délire car l'appareil à influencer est une machine de nature mystique, « les malades ne peuvent en indiquer la structure que par allusions. Il se compose de boîtes, manivelles, leviers, roues, boutons, fils, batteries »<sup>538</sup>.

En l'occurrence, monsieur Cube évoque des « nerfs » et une « activité nerveuse », comme Schreber. Cet appareil peut aussi être nommé comme « appareil à suggestionner », son mécanisme est inexplicable, mais sa fonction est de permettre aux persécuteurs de transmettre ou dérober pensées et sentiments. Ainsi, l'appareil produit des actions motrices dans le corps du malade, produit des sensations dont certaines sont difficiles à décrire car elles sont complètement étrangères au malade. Lorsqu'il dit : « je me demande ce que j'ai », nous pouvons entendre ce soupçon d'un objet étranger qui le chatouille, qui domine son activité nerveuse et qui le rend fou. « Je sens un frein, ça m'empêche de mener la vie dont j'ai envie, ça m'empêche de faire ». Cet appareil est donc très efficace. Victor Tausk précise que les malades se plaignent de toutes ces rigueurs sans les attribuer à l'action d'un appareil. Le psychanalyste interprète le langage du sujet. Ici, la symptomatologie coïncide d'une certaine manière avec le ressenti des modifications corporelles, éprouvées comme étrangères ou hostiles. L'appareil viserait « à chercher et à trouver une cause aux transformations pathologiques qui dominant la vie affective et sensorielle du malade et qui sont manifestement éprouvées comme étranges et

---

<sup>537</sup> Viktor Tausk, « De la genèse de "l'appareil à influencer" au cours de la schizophrénie », in *Oeuvres psychanalytiques*, trad. par Marie-Thérèse Sutterman et Jean Gillibert (Paris, France: Payot, 2000, 2000).

<sup>538</sup> *Ibid.*, p.179.

désagréables »<sup>539</sup>. La conclusion tirée par Tausk est confirmée par notre patient, la machine à influencer serait créée par le besoin de causalité immanent à l'être humain. Il est devenu étrange à lui-même et se plaint d'un sentiment d'aliénation. Les malades ne se comprennent plus, leurs pensées et leurs sentiments leur sont aliénés. Voici un autre exemple : « je sens de l'activité nerveuse sous le pied, c'est franchement prenant, ça devient le seul élément de pensée vers lequel je m'oriente. J'ai passé plein d'exams, je me demande ce que j'ai ! ça me fait souffrir, ce que je ressens me fait souffrir ». Nous revenons sur cette idée d'identification comme intermédiaire entre l'aliénation et le délire d'influence qui s'étaye sur la conception de ce symptôme se développant jusqu'à la machine à influencer. Il est important de souligner l'idée de cette théorie selon laquelle il s'agit ici de la trouvaille -et non de la trouille - voire de l'invention d'un objet hostile : pour le processus intellectuel, il importerait peu de se trouver face à un objet hostile ou bienveillant, car c'est la cause qui compte. Plus précisément, la machine est construite de façon tout à fait incompréhensible, l'appareil est donc une machine compliquée : « le psychanalyste ne doutera pas un seul instant que cette machine est un symbole ». Faisant référence à Freud, Victor Tausk rappelle que « dans les rêves les machines compliquées signifient toujours les organes génitaux »<sup>540</sup>.

Monsieur Cube a trouvé la compagnie d'une femme, cependant, il a un problème car depuis trois ou quatre semaines, « il n'y a plus de libido », plus aucune envie d'avoir des rapports sexuels. « Je me demande pourquoi je n'ai pas de désir, je ne ressens plus du tout ». La compagnie de cette femme s'explique parce que « en étant avec elle, je ne suis pas seul ». Nous revenons à cette idée que la libido parcourt notre corps tout entier comme une substance et que la cohésion de notre organisme est conditionnée par un *tonus libidinal* selon Tausk, dont les fluctuations qui « dépendent des fluctuations du narcissisme et de la libido objectale déterminent donc pour une part la résistance de l'organisme à la maladie et la mort »<sup>541</sup>. Il est donc indispensable de faire ici le lien avec la mélancolie. La mélancolie est justement la maladie dont le mécanisme consiste en une désagrégation du narcissisme dans l'abandon de l'amour porté au moi. « Elle démontre dans sa forme la plus pure la dépendance du narcissisme organique à l'égard du narcissisme psychique. La séparation de la libido d'avec le moi psychique, c'est-à-dire que la justification à exister en tant que propre personne psychique est rejetée et condamnée, entraîne la rejection de la propre personne physique, la tendance à

---

<sup>539</sup> Tausk, « De la genèse de "l'appareil à influencer" au cours de la schizophrénie », p.180.

<sup>540</sup> Tausk, p.188.

<sup>541</sup> Tausk, p.208.



l'autodestruction corporelle »<sup>542</sup>. C'est dire que l'on assiste consécutivement à un détachement de la libido de ces organes qui garantissent le fonctionnement et la valeur de l'individu physique en tant qu'être spécifique, séparation par laquelle la fonction physiologique se trouve atteinte, voire suspendue.

En l'occurrence, monsieur Cube n'a plus de rapports sexuels, puis exprime que le calvaire de se lever le matin l'empêche de manger correctement car il a une « boule au ventre ». Il met en avant cette angoisse du matin, cette tristesse qui le *plombe* tous les jours ; il parle d'ennui, du sentiment de solitude. Ainsi l'appétit, la défécation, la puissance génitale ne fonctionnent plus. Cet arrêt doit être attribué à la désagrégation des diverses positions organiques inconscientes de la libido, « il faut les distinguer des tendances au suicide conscientes et intentionnelles, qui s'expriment dans le refus d'alimentation ou les actes de violence mettant la vie en danger ». Enfin, pour V. Tausk, la mélancolie est une psychose de persécution sans projection ; elle doit sa structure à un mécanisme d'identification particulier. Ce patient a souffert de deux types d'arrêt, intestinal et génital, tout en se faisant violence par son passage à l'acte suicidaire. Lorsqu'il énonce son absence de plaisir à propos de la relation avec cette femme, ce « plus d'envie », il admet qu'elle est très frustrée : « elle me harcèle ». Ensuite, nous retrouvons cet arrêt organique absolument délirant : « c'est comme si on m'avait retiré une fonction, une faculté naturelle d'avoir du désir pour une personne ».

Maintenant, la parole de monsieur Cube reprend l'auto-accusation décrite par Freud dans *Deuil et Mélancolie* : « par moments, j'ai l'impression d'être puni », « je n'ai plus accès à ce à quoi j'avais accès avant ». La tonalité mélancolique est en arrière-plan, comme l'acte d'auto-punition, ne plus avoir de rapports homosexuels. Il paraît rassuré parce que le psychiatre a « alourdi » son traitement. Toutefois, le matin, au réveil, il a toujours une boule à l'estomac. Dès que l'existence doit reprendre, il ne se sent pas en mesure d'assumer un autre jour qui commence. Il s'est décidé à aller à une consultation de la « douleur ». Il veut savoir comment gérer cette douleur chronique, cette gêne. « Je dors bien, ça a toujours été le réveil le problème », « la mise en route est difficile », « j'ai un nœud de stress à l'estomac, je suis un peu angoissé ». L'énoncé qui suit implique directement l'existence de M. Cube, il « actualise » les phrases précédentes et le contenu inconscient : « Il y a des remous », dit-il. Intéressant comme choix de mot, c'est un fait clinique qu'il y ait des remous dans sa vie. Nous retrouvons au terme *remous* plusieurs acceptions et elles nous intéressent toutes : la première, tourbillon

---

<sup>542</sup> Tausk, p.208.

d'eau qui se forme à l'arrière et sur les côtés d'un bâtiment de navigation en marche ; contre-courant qui s'établit le long des rives d'un cours d'eau ; renflement de la surface de l'eau à l'amont d'un obstacle ; mouvement massif en sens divers des gens ou des choses et mouvements divers qui agitent un pays, une assemblée. Cette idée de liquide et agitation recouvre ce moment de décompensation qu'il est en train de vivre, tout ce qui a pu être remué depuis la rupture avec son amie, l'arrêt du poppers et de sorties nocturnes qui ont impliqué l'arrêt des rapports homosexuels. Là, il est au centre de ce tourbillon : « Je sens qu'il faut que je fasse attention ... pour ne pas être plus mal ». Toute cette eau qui coule à contre-courant peut nous évoquer la bile noire ou la libido qui dépérit.

En effet, après son passage à l'acte suicidaire, il ne supporta plus son lieu de vie. Tout parlait de lui : « il y a des traces de moi partout », nous disait-il. La cuisine lui rappelait le calvaire de chaque matin, les murs lui rappelaient les visites des hommes qu'il ne connaissait pas, une sexualité obscure ? « Partout, il y avait ma trace ». Il prit donc la décision de déménager et vendre son appartement.

Ce moment de crise nous fait penser à Hippocrate<sup>543</sup> et à la manière dont il décrivait la manière de la soigner dans le traité sur l'épilepsie : « il faut dans cette maladie, comme dans toutes les autres, ne pas accroître le mal, mais se hâter de l'abattre en administrant ce qui lui est le plus contraire, et non ce qui lui est favorable et habituel. En effet le mal prospère et s'accroît par ce qui lui est habituel, mais, se consume et se détruit par ce qui lui est contraire »<sup>544</sup>.

Nous citons Hippocrate à propos de l'art de guérir. En effet, il apprit la médecine dans sa famille, comme c'était alors la règle, puis à son tour il enseigna à Cos : il eut pour élèves ses deux fils, Thessalos et Dracon, et Polybe qui deviendra son gendre. Il acquit de son vivant une renommée exceptionnelle, qui lui valut même une certaine influence politique ; il est cité par Platon et Aristote. Cette renommée lui vint de ses succès thérapeutiques, de sa vision philosophico-médicale de l'être humain dans le monde et de ses œuvres écrites qui sont le noyau de ce qui deviendra le corpus hippocratique ; parce que des œuvres authentiquement hippocratiques se sont perdues au cours du temps. Dans tous les cas, les traités attribués à Hippocrate sont les plus anciens textes médicaux conservés des civilisations occidentales : « Les traités hippocratiques témoignent de la constitution récente de l'art de guérir »<sup>545</sup>. Ainsi,

---

<sup>543</sup> Né dans l'île doricienne de Cos, en Asie mineure, en 460 av. J.C. Son père, Héraclidès était médecin et appartenait à une famille d'Asclépiades, c'est-à-dire à une famille qui prétendait descendre réellement d'Asclépios, le héros de Tricca, devenu dieu de la médecine (Hippocrate De l'art médical, 1994).

<sup>544</sup> Hippocrate, Danielle Gourevitch, et Émile Littré, *De l'art médical*, Bibliothèque classique Le @livre de poche (Paris: Librairie Générale Française, 1994), p.142.

<sup>545</sup> Hippocrate, Gourevitch, et Littré, p.40.

le traité hippocratique intitulé *De la maladie sacrée* date de la deuxième moitié du Vème siècle et c'est la première monographie sur l'épilepsie. Voici un extrait qui fait réfléchir donc à la notion de *maladie* : « Je dis donc que le cerveau est l'interprète de l'intelligence. [...] Quelques-uns disent que nous pensons par le cœur, et que cet organe est ce qui éprouve le chagrin et les soucis ; il n'en est rien. Le cœur se contracte comme le diaphragme et davantage encore pour ces causes-ci : des veines se rendent de tout le corps au cœur, et il les ferme, de sorte qu'il se ressent de tout travail, de toute tension qui arrive à l'individu. En effet, nécessairement dans l'état de chagrin, le corps a le frisson et se contracte ; il en est de même dans l'excès de la joie »<sup>546</sup>. Il poursuit : « aussi, je maintiens que le cerveau est exposé aux maladies les plus aiguës, les plus considérables, les plus dangereuses et à la crise la plus difficile pour les médecins inexpérimentés ».

La conclusion indique que cette maladie sacrée naît des mêmes influences que les autres, c'est-à-dire de ce qui arrive et de ce qui s'en va, de la froidure, du soleil, des vents qui changent sans cesse et ne sont jamais en repos. Ceci peut nous faire penser à ce tourbillon que monsieur Cube ressent : « des remous ». Parce que « chaque maladie a, par elle-même, sa nature et sa puissance, et aucune n'est inaccessible et réfractaire. La plupart sont curables par les mêmes influences qui les produisent ; car ce qui est aliment pour une chose est destruction pour une autre »<sup>547</sup>.

### **À la présentation de malades**

Lors de son hospitalisation en psychiatrie avait lieu une présentation clinique des malades tous les vendredis devant les internes, médecins et psychologues du service. M. Cube y a été invité car l'équipe s'interrogeait sur son passage à l'acte et voulait évaluer le risque suicidaire. En revanche, son sourire, sa froideur et son détachement n'ont pas laissé l'équipe indifférente, mais bien plutôt déroutée. M. Cube avait quelque chose de déroutant, comme s'il s'était écarté effectivement, depuis longtemps, d'une quelconque route qui fût la sienne. Ce signifiant qui insistait autant dans son discours viendrait-il de là ? Il ne cessait de dire : « mes dérives ». En effet, nous participions tous les vendredis à ces présentations cliniques et à la discussion qui suivait. Cette fois-ci, nous nous y étions rendue, non sans réserve, mais avec

---

<sup>546</sup> Hippocrate, Gourevitch, et Littré, p.141.

<sup>547</sup> *Ibid.*, p.142.

circonspection. Le chef de service avait mené l'entretien tout en indiquant au début que le patient était suivi par nous.

Cela a pu nous donner encore un autre éclairage de comment il pouvait être en public, devant le groupe : il s'était présenté lui-même, évoquant surtout son parcours médical et psychiatrique. À ce moment-là, plusieurs hospitalisations avaient eu lieu en un an et demi. Sa tentative de suicide fut nommée par lui, qui créa un syllogisme : « cela m'a *désappointé* », voulant dire possiblement que ce passage à l'acte ne lui avait pas apporté ce qu'il voulait. Parlait-il de sa propre mort ? Tout à coup la discussion dérivait et il se mit à parler de la mort en déplaçant le discours d'une manière inattendue : « J'ai toujours été intéressé par des personnalités complexes. Surtout tout ce qui est *serial killers* ». Ensuite, il décrivit sa manière de vivre l'hospitalisation : « en voyant des personnes si diminuées, ça m'a fait flipper ! Je ne veux pas être comme ça. Entre l'imaginer et le voir... ». Cependant, on pouvait constater qu'il était à l'aise devant ce public comme dans un programme de télévision : « Je suis intéressé par des tueurs en série. Ça c'est un métier que j'aurais aimé, l'expertise criminologique ». À qui s'identifiait-il ? À l'expert ou à celui qui commet le crime ? Il était tellement informé qu'il nous donnait un nom : Ted Bundy<sup>548</sup>, « il a massacré des filles qui ressemblaient à une qu'il avait laissé tomber. Il était hyper doué ! Il a assuré sa propre défense ». Ce serial killer dont M. Cube parlait était surnommé « le tueur des femmes » - *The lady killer* - et il fut exécuté sur la chaise électrique le 24 janvier 1989 en Floride pour les meurtres de 36 femmes. Il avait reconnu avoir commis trente homicides aux Etats-Unis entre 1974 et 1978. Ted Bundy sera inscrit en 1978 sur la liste des dix criminels les plus recherchés par le FBI. Un ouvrage parut quelques années après : « *Ted Bundy (1946-1989). Vie et mort du plus célèbre tueur en série de l'histoire* » (E. Tibbats et G. Gilberti, Ring, 2017). Dans le résumé, il est présenté comme aimant Mozart et les grands vins. En même temps, son style aurait été de « massacrer des jeunes filles à coups de pied-de-biche ou de barre de fer, les égorger, les mordre comme une bête, les décapiter, les démembrer, les violer à répétition après leur mort, les brûler jusqu'à la dernière cendre ». Décrit comme un « beau-gosse », Ted Bundy ne correspond pas au stéréotype du psychopathe.

Dans ce contexte-là, lorsque M. Cube disait avec un sourire étrange : « il était hyperdoué », à quoi faisait-il référence ? Au fait que ce tueur en série était soupçonné de

---

<sup>548</sup> Consulté le 10 janvier 2018 à 15h06 : <http://www.rtl.fr/actu/societe-faits-divers/ted-bundy-le-tueur-de-femmes-7787882857>

presque cent homicides dont les affaires étaient encore en cours ? Ou bien faisait-il référence à cette « dimension atypique » de Ted Bundy qui se présentait comme bon citoyen, avait même participé à la campagne politique du parti républicain et pour être plus précis, aurait même intégré SOS Suicide<sup>549</sup>, étant supposé venir en aide aux personnes suicidaires. Qu'est-ce que l'on pouvait entendre de M. Cube ? Aurait-t-il eu envie de tuer des femmes, ces femmes qu'il n'avait pas réussi à aimer ? Ces objets inexplicables pour lui ? « Il a massacré des filles qui ressemblaient à une qui l'avait laissé tomber ». S'identifiait-t-il à ce tueur ? Cet homme qui était aussi bien intégré que lui dans la société et qui en même temps menait une vie criminelle cachée.

### « Je ne suis plus moi »

Notre patient revient sur ce qui lui a fait « peur » cette année, ne plus ressentir d'émotions : « je ne ressens plus aucune émotion. J'ai des moments d'ennui. Tout est paradoxal ». En se balançant sans arrêt, il conclut : « je contrôle », lorsqu'il remarque que nous regardons ses jambes. Il nous dit : « je ne suis plus Moi. C'est moi, handicapé ». Ces derniers temps « ça a été la chute », « ça a atteint son paroxysme<sup>550</sup> », « je ne pouvais plus me lever, impossible de me lever du lit ». « Je n'arrive plus à prendre pied ; je n'ai pas réussi à décoller ». Il est donc retourné chez ses parents, après l'hospitalisation. « Là, il faut qu'il se passe quelque chose parce que je ne peux pas continuer comme ça. C'est comme si tout m'échappait ». Son corps lui échappe, la réalité lui échappe, les affects lui échappent, les hommes et les femmes lui échappent. : « Rien ne me touche : pas d'impact émotionnel. Je le fais parce qu'il faut, mais je m'en fous ». Est-ce que les rapports sexuels avec les femmes auraient déjà pu être dans cette catégorie-là ? Même avec les hommes, une jouissance mortifère, comme une décharge économique. Puissance machinique d'un homme a-sexué. « Avant, j'agissais tout de suite pour que cela se résolve. J'intervenais toute de suite, tout était absolument contrôlé ». Aujourd'hui, il se sent détaché, isolé. Il décrit « un mal-être général, sans crise, plus goût à rien ». « Comme si j'avais besoin de structure, d'un règlement. C'est impossible d'avoir un cadre », « le plus pénible, c'est de mesurer l'écart entre celui que j'étais et celui que je suis. Je suis l'opposé ». « Je me dis que c'est une espèce de *burn-out* que j'ai eu ». « Cette jambe me plombe le moral,

---

<sup>549</sup> Consulté le 10 janvier 2018 à 16h14, émission *Ted Bundy, le tueur de femmes* : <http://www.rtl.fr/actu/societe-faits-divers/ted-bundy-le-tueur-de-femmes-7787882857>

<sup>550</sup> Période d'une maladie ou d'une douleur où les signes atteignent leur maximum d'intensité. Consulté le 3 janvier 2018 : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/paroxysme/58304?q=paroxysme#57957>

me tape sur le système », « les sensations que je ressens, ça chatouille. J'ai des contractions dans les deux mollets. Il n'y a que quand je dors que je n'ai pas cette gêne ». Les sensations bizarres sous son pied droit n'arrêtent pas, il a constamment l'impression de marcher sur de la mousse. Il croit que l'étrangeté de son corps peut venir d'une maladie qu'il ne connaît pas encore. Dans le même temps, il choisit le mot « nervosité » pour évoquer la cause de ses symptômes, en utilisant le double sens de ce mot : cela viendrait des « nerfs » sous son pied, ou bien nous pouvons aussi l'entendre dans le sens des « nerfs » impliquant tout simplement la dimension psychique. « J'ai des micro-contractions, comme une nervosité au niveau de deux mollets ». Peut-il y avoir un fantasme de grossesse ?

À propos de sa dernière consultation en neurologie, il nous dit que cette fois-ci, *ils* vont explorer « tout le système nerveux ». Les examens vont prendre « une journée complète ». Il se demande à voix haute : « est-ce que c'est organique ou névrotique, psychiatrique ou psychogène ? Moi, je n'en sais rien ». Il semble soulagé de prêter son corps à la médecine, il apprécie être le centre d'études, il souhaite « être exploré », il aime être l'objet d'investigations. Il demande une « prise en main précise », il dit avoir la volonté d'aller chercher la cause. La temporalité d'un avant et d'un après lui permet d'intellectualiser et de rationaliser le vécu actuel d'un corps qui n'est plus le sien, un corps devenu étrange et dissocié des pensées : « ce n'est pas une sensation que je sentais auparavant », « cela épuise mes ressources mentales. Je fais une focalisation là-dessus. Dès que je marche, j'y pense, c'est quelque chose que m'y habite ; sauf la nuit », « cela m'incite à rester au lit ». Dans ce sens, nous avons quelque chose à entendre, qu'est-ce qui se passe la nuit ? Pourquoi y a-t-il un arrêt ? « Sauf la nuit ». Lorsqu'il nous parlait de ses rapports sexuels avec des hommes, c'était toujours la nuit. Il sortait rencontrer ces hommes, ces objets, parfois au hasard, parfois ils s'étaient donné rendez-vous sur internet. Dans son récit, c'est confus, brouillé, cela a existé, maintenant cela n'existe plus. Cela a fait partie d'une réalité, qu'il a mise à part. Souvent, il ne les connaissait pas « sauf un », ils pouvaient avoir des rapports dans la rue, la nuit, n'importe où. Il nous regarde en se demandant sans le dire : qu'est-ce qui m'a pris toutes ces années-là ? Ils prenaient du poppers ensemble, c'est l'excitation qui le dominait. Le lendemain, il reprenait sa vie, allant donner ses cours à l'université. Étrange rythme que le sien ; la journée, il se montrait avec des femmes.

Il explique un jour que cela a changé au moment où il a commencé à amener ces hommes à la maison. Il sait qu'il a transgressé, s'est mis en danger. Il n'a jamais parlé de prostitution. Toutefois il s'exprimait comme si c'était le cas. Maintenant, il n'est plus, il n'existe plus : « Je

ne suis plus moi ». « J'ai l'impression d'être dans un tunnel sans fond ». L'idée et l'image d'un trou commence à être présente. Il se décrit régulièrement épuisé mentalement : « comme ça m'empêche de marcher, d'avancer comme avant, ça impacte mon mécanisme dans la tête. Quand je vois dans quel état je suis le matin, j'ai un sentiment d'enfoncement ». Comment ne pas relier ces énoncés à la vie sexuelle qu'il a menée ? Enfoncement dans un trou sans déterminer l'objet sexuel. Il décrit des ruminations incessantes : « il va falloir se lever » alors qu'il est aux prises avec des sensations très désagréables. « Aucune motivation pour me lever, que des désagréments ».

### **Ça chatouille !**

Il souhaite travailler autour de son malaise dans la jambe dont il admet qu'il n'est pas organique : « ce serait de bien travailler sur ça, rassurant et stabilisant ». Nous ne savons donc pas de quoi les séances ont été faites jusque là, mais il demande et c'est parfait. Il nous dit que quelqu'un de l'extérieur ne voit rien : « dans les pieds, j'ai des symptômes de nervosité, des tensions, ça chatouille ! » Tout est donc très localisé, bien décortiqué et clivé chez ce sujet-là. Il évoque sa méfiance vis-à-vis des médecins. Il est allé voir encore deux autres neurologues. Il me dit que le premier est un « escroqueur » et le deuxième, lui a dit que c'était « d'ordre névrotique ; c'est le cerveau ». Cela ne lui suffit pas : « après toutes ces recherches, je ne suis pas encore convaincu à 100% ». Il confirme : « c'est des symptômes, parce que je le ressens ». Sans cette jambe, sans cette gêne, il ne pourrait plus parler, plus rien dire. Il nous dit n'avoir aucune « marque de vie ni d'envie », par contiguïté, puis il passe à l'ennui. « J'ai conscience que c'est fou », « je ne reviens pas d'être dans un schéma comme ça, de causalité, c'est déstabilisant. Vu mon état mental, je sens que ça ne tourne pas rond ». Il se demande, il se parle à lui-même essayant de « comprendre » : « pourquoi tu n'as plus la pêche ? J'avais une pêche de folie, à fond ». L'hypocondrie, structurée comme telle, « est justement la mauvaise, mais seule solution qui reste à certains sujets qui ne sont pas faits pour être fous... Et ce qui caractérise justement cette hypocondrie, c'est sa stabilité »<sup>551</sup>. Maintenant, il se retrouve selon ses mots « accroché à la chaise », ce qui est littéralement vrai. Il sait que cela ne tourne pas rond ; il décrit la réalité comme triste et noire pour lui : « ça me plombe ». Venir à sa séance représente un effort. Nous lui demandons quel sens cela a pour lui de venir ici – « Pour décoder

---

<sup>551</sup> Perrier, « Psychanalyse de l'hypocondriaque », p.239.

des choses, j'ai des pensées en forme de croyances. Ça ne doit pas être facile pour vous, je suis compliqué et complexe. Mais je ne sais pas ce qui me permettrait d'aller mieux. Je ne trouve pas de solution ».

Il nous considère, le transfert fonctionne. Effectivement, ce n'était pas simple pour nous. La crainte était à l'ordre du jour : fallait-il l'hospitaliser tout de suite ? Allait-il passer à l'acte ? « Je me sens mieux quand je ne suis pas seul », « j'ai besoin de sentir que je suis apprécié ». « Tout le monde me trouve mieux, c'est ça le paradoxe. Ils se fient au physique ». « Je le sais au fond de moi, je ne suis pas mieux ». « Je n'arrive pas à faire ce que je faisais de la même manière ». Il nous dit : « La dépression est toujours là ». – Mais où ? demandons nous : « Dans les jambes ». Nous approchons Noël et rien ne change. Il vient toutes les semaines sans avoir manqué une seule séance. Il commence toujours par l'énoncé : « je sens que ça ne tourne pas rond », « comme si j'étais sur une pente descendante ». « Il n'y a que la nuit que ça se passe bien ». Le matin, le calvaire recommence : « pas de motivation ». Est-ce le calvaire de la vie, de l'existence ? Tous les jours, il se réveille et il faut vivre. Il se sent « désorienté », il nous dit réfléchir au jour le jour, l'avenir est barré pour le moment.

« Je sens que ça.... C'est dur ». Nous pourrions rester avec la première partie de son énoncé : « je sens que ça ». Das *ES*, l'inconscient, il ne sent que cette instance inconsciente qui parle ou bien il ne sent que *ça jambe* ou son sexe dur. En tout cas « que ça », que son hallucination sensitive, que cet organe, la jambe. Cette jambe symbolise-t-elle une femme ? C'est le seul objet qui lui manque pour être « normal », comme il nous l'a bien dit. « Ce n'est pas le travail qui me fait peur, mais moi-même ». Il ne se sent pas à l'aise. Cette étrangeté commence à le faire paniquer. Les transformations sont constantes, la réalité est floue. Il enseigne et a peur de « craquer en cours », « d'un seul coup d'avoir une chute... Je n'ai pas envie de craquer devant les autres ». « J'ai peur de ne pas bien assurer », « je suis là et pas là ». Seulement être-là est devenu un effort pour monsieur Cube. « Il ne faut pas que je déconne ; je suis tombé très bas », « Un rien me stresse, un rien m'angoisse. Avant, rien ne me faisait peur ». Maintenant, il dit avoir peur de tout. Il se sent fragile, il a peur de ne pas réussir ce qu'il entreprend : « tout me perturbe ». Les choses banales lui paraissent compliquées. Mais qui a dit que la réalité était banale ?



## « Le truc de ma jambe me tape sur le système »

Il ne lâche pas son affaire, il a pris rendez-vous avec un troisième neurologue dans un centre hospitalo-universitaire, là où il sera hospitalisé quelque temps plus tard en psychiatrie adulte. « En dessous de mon pied, c'est comme s'il y avait des chatouillements. J'ai la sensation de marcher sur la moquette pieds nus, ce n'est pas normal ». Qui lui chatouille le pied ? « Entre mon genou et mon pied, il y a une gêne au niveau de la marche, ce n'est pas fluide ». « Au niveau des mains, quand je me réveille, les mains sont engourdis, ce n'est pas comme la jambe, cela ne me dérange pas. Sur le pied droit, je sens un chatouillement, comme si quelqu'un me chatouillait », « c'est comme si je marchais dans la mousse ». « J'en ai marre de cet état ! », « il y a une difficulté de mise en route ». Était-il impuissant à ce moment-là ? Monsieur Cube se sent déprimé, sans que dans le transfert cela puisse être le premier affect à souligner. Il a des idées noires, il se sent en détresse, il dit se livrer à des « souvenirs anciens qui le torturent ». Cette fois-ci, il vient accompagné de sa sœur que nous recevons avec l'accord de notre patient. Elle est inquiète pour lui, hier soir il est venu en urgence chez elle, tard la nuit. Elle m'explique que dans la voiture il se tapait la tête et criait. Elle constate un changement radical. Les plaintes somatiques persistent, maintenant il a mal au « je-nous », il est « bloqué », « cela ne permet pas d'avancer », « je suis comme handicapé ». Son regard vide a l'air machinique. Ses processus de pensées sont bizarres. Perplexité, balancement, tics, se plaint d'une « perte de désir », « perte de sens », « je n'ai plus aucune émotion ». Nous pouvons dire qu'il se déshumanise vis-à-vis de lui-même. À qui s'identifier ? À ce moment-là, le psychiatre lui propose une hospitalisation et il accepte : encore une autre. Nous le retrouvons juste après, il nous dit n'avoir « aucune motivation, envie de rien, tout est un effort ». Puis les symptômes ne cèdent pas, il est passé de : « ça m'empêche d'avancer », « je ne sens que ça » à : « ça m'empêche de marcher », « ça me chatouille ».

## Langage d'organe

Dans la *métapsychologie*, en 1915, Freud va citer les travaux de Victor Tausk à propos du trait hypocondriaque dans la schizophrénie. Tenant compte des théories de K. Abraham, de la démence précoce de Kraepelin et de la schizophrénie de Bleuler, Freud avance que dans cette pathologie, après le processus de refoulement, la libido qui a été retirée ne cherche pas un nouvel objet, mais se replie dans le moi. Les investissements d'objet sont abandonnés et un état

anobjectal primitif de narcissisme se rétablit. Il nomme et décrit chez les schizophrènes nombre d'altérations du langage, la manière de s'exprimer est souvent l'objet d'un soin particulier, elle est « maniérée ». Dans le contenu des déclarations de M. Cube, nous remarquons que la relation aux organes du corps passe au premier plan.

Nous trouvons ici la référence à V. Tausk et ses observations concernant une de ses malades, en l'occurrence une jeune fille : « Les yeux ne sont pas comme il faut, ils sont tournés de travers » dit-elle. Son fiancé est un *tourneur d'yeux*, il lui a tourné les yeux, maintenant elle voit le monde avec d'autres yeux. En effet, ce discours peut être analysé en nous introduisant à la signification et à la genèse de la formation de mots chez le schizophrène. Il en ressort selon l'analyse de Freud que la relation à l'organe (à l'œil) s'est arrogé la fonction de représenter le contenu tout entier. « Le discours schizophrénique présente ici un trait hypocondriaque, il est devenu langage d'organe »<sup>552</sup>. Ce serait donc le langage hypocondriaque ou le langage d'organe. Dans la schizophrénie, les mots sont soumis au même processus qui, à partir des pensées latentes du rêve, produit les images du rêve : le processus psychique primaire. Les mots sont condensés et transfèrent, sans reste, les uns aux autres, leurs investissements par déplacement. Nous savons qu'un seul mot assume la fonction de toute une chaîne de pensées. C'est pourquoi Freud caractérise le mode de pensée des schizophrènes en disant qu'ils traitent les choses concrètes comme si elles étaient abstraites. Par exemple ici chez M. Cube : « Le genou m'empêche d'avancer ».

## **Hypocondrie et narcissisme**

À propos de libido, en une seule affirmation, Freud condense l'essentiel de l'économie psychique dans *Pour introduire le narcissisme*, notamment en ce qui concerne l'amour : « Un solide égoïsme préserve de la maladie, mais à la fin l'on doit se mettre à aimer pour ne pas tomber malade, et l'on doit tomber malade lorsqu'on ne peut aimer, par suite de frustration »<sup>553</sup>. Également, à partir de l'étude du narcissisme, Freud indique les paraphrénies comme la voie d'accès principale. L'étude du narcissisme permet d'autres voies d'approche, comme l'étude de la maladie organique, de l'hypocondrie et de la vie amoureuse. Remarquons que le malade retire ses investissements de libido sur son moi, pour les émettre à nouveau après la guérison :

---

<sup>552</sup> Freud, *Métapsychologie*, p.112.

<sup>553</sup> Freud, *La vie sexuelle*, p.91.

« Libido et intérêt du moi ont ici le même destin, et sont à nouveau impossibles à distinguer l'un de l'autre »<sup>554</sup>. Autrement, l'état de sommeil représente un retrait narcissique des positions de la libido sur la personne propre : le seul désir de dormir. En outre, l'hypocondrie, comme la maladie organique, se traduit par des sensations corporelles pénibles et douloureuses : « L'hypocondriaque retire intérêt et libido – celle-ci avec une évidence particulière – des objets du monde extérieur et concentre les deux sur l'organe qui l'occupe »<sup>555</sup>, affirme Freud. En effet, la différence entre la maladie organique et l'hypocondrie, c'est que dans le premier cas les sensations pénibles sont fondées sur des modifications démontrables, tandis que ce n'est pas le cas dans la deuxième situation. C'est ainsi que l'hypocondrie est dans une relation à la paraphrénie semblable à celle des autres névroses actuelles par rapport à l'hystérie et à la névrose obsessionnelle ; elle dépendrait de la libido du moi de même que les autres dépendent de la libido d'objet, « l'angoisse hypocondriaque serait, de la part de la libido du moi, le pendant de l'angoisse névrotique »<sup>556</sup>. Ce serait le cas d'une stase de libido du moi. Pourquoi serait-elle alors déplaisante ? Parce que le déplaisir, affirme Freud, est en général l'expression de l'augmentation de la tension et c'est une quantité du phénomène matériel qui se transpose dans la qualité psychique du déplaisir.

### **Je ne peux plus rester dans cette cage**

M. Cube prépare son déménagement qui l'angoisse « terriblement » selon ses dires : « Une partie de moi le voulait. Je me suis dit : *je ne peux plus rester dans cette cage*, « quand je reviens chez moi, c'est comme si je revenais dans une cage ». Il était en vacances, il nous dit manquer de rythme. Il aurait pu très bien dire : « manque de bol, j'ai acheté l'appartement ». Le ton était le même, résigné, sentant que ces actions-là pouvaient lui redonner de la vie, un élan, une certaine puissance. « En prenant le petit-déjeuner, je sens un poids qui se met en place. Au début de la journée, je ne suis pas bien en moi, ça m'énerve. Je n'ai pas de raison véritable pour être pas bien. Cela a un coût financier et psychologique. Là, après les travaux, je vais déménager. C'est pour laisser de côté ce qui ne me convient plus ». Notons qu'il n'a pas de raison véritable pour aller mal, sauf qu'il *ne* sait pas qui il *est*. C'est pourquoi cela relève de l'existence et de l'être et non pas de l'avoir.

---

<sup>554</sup> *Ibid.*, p.89.

<sup>555</sup> *Ibid.*

<sup>556</sup> *Ibid.* p., 90.

Il sortait depuis peu avec une jeune femme, deuxième dimension de ce déménagement qui l'angoisse terriblement. Alors que sa libido est en baisse depuis un certain temps, cette femme demande un homme. Elle veut vivre avec lui : « elle attend plus, elle attend de vivre avec moi et à moi, ça me fait peur ». Il coupe alors : « nous sommes en stand by, on n'est pas dans le même tempo », « néanmoins, je me sens bien avec elle ». Le problème est qu'il la trouve susceptible : « elle part vite, au quart de tour, elle peut vite s'emballer », « elle comptait déménager avec moi, mais je ne suis pas à fond ». Il est convaincu que l'origine première, ce sont ses problèmes des jambes. « Cette douleur m'a amené à une saturation, à la dépression », « j'essaie d'admettre que le problème est lié à la somatisation, à la souffrance du corps. Mais, j'ai des maux de ventre à *en mourir* », « ma jambe... cela me fait peur d'affronter la journée. Je dois somatiser la nuit, même si je dors très bien. J'ai une peur panique de me réveiller. J'ai perdu un kilo de confiance que j'avais en moi ». Le dialogue interne est une dialectique constante, entre la peur panique et la levée du jour, il faut vivre ! La voix lui dit : « reste là où tu es, tu n'auras pas à déménager tes affaires ». La question qui se pose à lui est de savoir ce qu'il amène avec lui, ce qu'il déménage et ce qui reste. Quels objets va-t-il choisir ? « Je ne peux plus rester éternellement là-dedans ». Convaincu, il me dit : « je veux un changement radical, j'ai besoin de changer de repères ». Comme il a choisi un appartement plus grand, il continue : « je vais être perdu là-dedans. Je passe de 48 m<sup>2</sup> à 94 m<sup>2</sup>. C'est doubler la surface ». En même temps, qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire, « doubler la surface », c'est comme doubler la mise ? Quitte ou double ?

### **Quitte ou double**

Il se parle, il se demande : « comment tu vas vivre là-dedans ? Les gens pensent que je devrais être content mais j'angoisse ». La précipitation revient chez lui : « je voudrais que ce changement se fasse vite », « en tout cas, je vais faire mon déménagement à 100% », nous revenons sur l'économie et les chiffres, il est professeur d'économie à la base. À 100% me dit-il et tout de suite après : « je ne vais rien toucher : pas envie de faire des cartons. Trop dur physiquement et psychologiquement. C'est dur de refaire l'histoire de cet appartement, fermer un chapitre ». Est-ce que M. Cube va réussir à sortir de sa cage ?

« Chez moi, ce n'est plus chez moi », nous percevons la projection de son monde, rien ne correspond plus à ce qu'il était. Va-t-il trouver sa vérité ? Alors qu'il est complètement désorienté, cette crise pourrait-elle lui servir pour commencer une autre histoire sans en

effacer le morceau ? « Je suis ailleurs, mais, pas encore ailleurs », « je ne suis plus investi dans ce lieu », « je signe dans moins de dix jours ». Voilà que nous retrouvons la signature, il est encore question de son nom. Ce moment fait trembler le transfert, c'est nous qui craignons pour lui : comment va-t-il tenir le coup ? Nous ne pouvons pas nous prononcer ni évoquer des empêchements, alors qu'il a déjà été empêché. Cette fois ce n'est plus comme à l'Université, il sera nommé propriétaire, chef des lieux. Il a décidé : il va signer. Maintenant, il ne peut pas mourir. Mais ce n'est pas la fin. Pendant un certain temps, il aura deux appartements, me dit-il, il aura « deux lieux ».

Nous nous demandons, jusqu'à quand il va continuer de se dédoubler ? Face à lui-même, c'est aussi la mort, l'agressivité. Il est difficile de le sortir de cette spécularité. « Encore une situation double » me dit-il. « Il est en vente sur cinq agences ». Effectivement, avec une phrase comme celle-là, nous ne pouvons pas savoir *qui* est en vente, ni *qui* sera vendu. Qui est-ce le sujet ? L'appartement ou lui-même ? Est-ce la même chose lui et lui ? Le même objet qu'il veut quitter parce qu'il le lui fait trop penser à lui, à son passé, à ces hommes, à la trace qu'il laisse sur terre, à l'écriture de sa vie : « tout était imprégné de moi ». Comme son corps, ses fluides, son sang, son sperme. Ce sang de l'avortement de sa sœur, ce fœtus qui a été « rejeté ». De quelle trace parle-t-il quand il pense à son chez soi ? De quel corps parle-t-il ? Du corps du lieu, du corps libidinal ? Trace qu'il ne pourra pas assurer à travers un enfant. Il ne l'a pas dit, mais il le sait. Il interprète déjà à travers son discours et il sait beaucoup plus que ce qu'il dit.

Il lui a fallu du temps pour prendre cette décision. Quelque temps après l'hospitalisation, il nous dit : « j'ai eu des barrières à franchir », qu'est-ce qui a causé cette effraction psychique ? Est-ce que son entrée dans la sexualité à 15 ans l'a fait sortir de ses gonds ? Est-ce que cette relation incestueuse était déjà latente et s'est-elle juste matérialisée avec ce cousin ? Comment lui rester fidèle sans se suicider ? Cette culpabilité inconsciente se trouve à cet endroit-là. En effet, la première fois, il s'est présenté ainsi : « Bonjour, je voudrais une psychothérapie. Pendant 10 ans, j'ai consommé du poppers et eu des relations homosexuelles secrètes toutes les nuits, n'importe où avec n'importe qui. C'est mon cousin qui m'a initié à 15 ans, il s'est suicidé à 24 ». Les barrières, il les a franchies. Il ne donnera jamais un enfant à sa sœur, elle a raté sa chance, il l'aurait tellement voulu pour lui. Mais, le crime inconscient a été exécuté. La question inconsciente : son cousin, est-il mort de sa sexualité effrénée ?

Il continue à imaginer ce futur lieu, l'énorme appartement qu'il vient d'acheter : « je ne veux pas remplir, je ne me vois pas en train de le meubler », « à chaque fois, ça *me* retourne ».

En effet, il n'est pas en mesure de remplir ou d'être rempli, de meubler sa vie, investir l'objet, le sortir de lui-même. « J'ai vraiment des difficultés à vivre ce changement-là, c'est une lutte », « au fond de moi, je sais qu'il est temps de changer. Cet appartement a joué son rôle dans la dépression ». Pour commencer, c'est là que son corps gisait inerte lorsque les pompiers sont arrivés, c'est là qu'il a décidé de dormir à jamais. Comment ne pas continuer à regarder la mort en face dans ces 48 mètres carrés ? Il catégorise, divise le temps et les objets : « L'ancien appartement représente l'enfermement sur moi-même et ma vie cachée... Il est bien placé pour vivre une vie cachée », il fait référence au fait qu'il se trouvait dans le centre-ville. « C'est ce que je ressens, quand je reviens, je me dis : je vais être à nouveau enfermé ». Puis cela recommence, ça revient dans son discours, dans la séquence de sa vie, ce rythme monotone, l'insistance de la souffrance corporelle : « j'ai une boule au ventre, mal à la jambe. Ça me plombe ». Comme si c'était aussi sa signature, la marque sur le corps qui fait la différence, sa manière de dire : « je suis celui qui souffre ». Soudainement, nous apparaissions dans son discours, nous sommes-là pour lui : « *Ensemble, on fait une psychothérapie* », comme si l'on faisait un enfant, ensemble, on existe, à deux, nous faisons une psychothérapie. *Au commencement fut l'amour*. Cela donne des fruits. Nous étions peut-être en dehors de lui, un autre objet, nous étions vivante pour lui. Il nous avait donné une place : « les séances, elles sont importantes ». Il se levait pour venir, alors qu'il « avait les jambes très lourdes ».

### **Le déclic qui manque, l'identification**

« Je sens qu'il manque un déclic, il manque un truc », « je n'ai pas ce déclic, quelque chose qui se passe, qui bouleverserait ma vie ». « Cela pourrait être l'amour, être amoureux d'une fille ». Quelle place prend cette amie ? Qu'en est-il de l'identification ? Enfant, il se percevait comme un robot, il continue à décrire des actions mécaniques. Nous le percevons mécaniquement. Dans le transfert, nous entendions un robot parler à voix haute, comme s'il s'adressait à un auditorium. Mais que mettait-il en acte ? Il évoque une image animale de lui-même : « je me percevais comme un monstre ». « J'assume d'avoir reçu des relations homosexuelles », « je l'assume personnellement, je dédramatise ». « J'ai toujours eu une dominante hétéro, avec une sous-dominante homo », ainsi, « j'ai compris comment c'est venu ces relations sexuelles. C'était l'idée de vouloir plus, jouir à l'extrême ». Il parle de son dernier rapport sexuel, sans préciser si c'était un homme ou une femme, « c'était il y a trois semaines ou un mois. C'était nul. J'ai des gros problèmes de libido, je n'ai plus envie ».

À propos des remous et des tourbillons, notre patient nous dit : « avec ma petite amie, ça a pris l'eau. Elle m'a mis un ultimatum : 'soit, on arrête tout, soit on s'engage à fond'. Je tiens à elle quand même. C'est récent. Ça me tracasse : je n'ai pas envie de la perdre ni de me retrouver seul. Je suis prêt à m'engager, à vivre ensemble, avoir une vie sociale. Elle apporte du réconfort, de la motivation, elle est venue dans ma vie quand j'étais au plus mal. Elle a vécu le plus difficile, je me suis attaché. Mine de rien, ça a compté pour moi. Je l'ai vue ce matin et je lui ai dit que j'étais prêt à lui faire une place dans ma vie », « on a 18 ans d'écart, elle 22 ans et moi 40 ». « Elle a peur de l'écart, on n'arrive pas à assumer la situation, c'est une ancienne étudiante à moi ».

« En tout cas, je sais une chose, je n'arrive plus à rester seul. J'ai toujours vécu seul, mais je suis arrivé à un seuil où je n'arrive plus. J'ai besoin de partager, échanger. Je me sens seul, j'ai peur de la solitude ». « Cette fille a un état d'esprit bien particulier, elle est brillante, elle était la 1<sup>ère</sup> de sa promotion. Elle a une vie personnelle, elle intellectualise, elle veut tout contrôler. J'étais comme ça avant, maniaque du contrôle ». Tout cet élan qui a l'air de l'emporter est dit avec le même ton monocorde et dans son discours, cela tombe d'un coup, au début de la séance suivante. Alors qu'il déménage, nous devons lui annoncer que nous quittons l'hôpital et partons dans une autre ville. Maintenant il le sait. Il a toujours la même « boule au ventre lorsqu'(il se) réveille, lors des premiers pas », est-ce qu'il parle des premiers pas dans la vie ? Ou de l'aube ? « Je sens que la dépression n'est pas complètement guérie. Je stresse pour aller faire des cours. Le matin j'ai les jambes lourdes...la boule émerge au petit déjeuner. Le changement d'appart m'angoisse », « ça me déstabilise ». « Quand je rentre chez moi, je ne rentre pas de toute gaieté », « dans cet appartement, j'ai perdu mon esprit... d'initiative. J'ai perdu l'intérêt pour ce logement. Je cherche à le vendre pour m'en débarrasser ». Ce sont les dernières séances et il revient à l'origine de sa vie, son histoire d'enfant non désiré.

### **Je n'étais pas attendu**

« Mes parents, ils m'ont eu, alors qu'ils n'auraient pas dû », « je suis né en 72 et je n'étais pas attendu. Je suis venu sept ans après ma sœur, ma mère m'a protégé, elle a toujours peur qu'il m'arrive quelque chose. Mon père ne voulait pas de moi ». « Ma mère s'inquiète toujours pour moi ». « J'étais le bon élève, celui qui réussissait à l'école ». En me parlant de son ex-amie, il me dit qu'elle était très appréciée par ses parents. « Pour moi, c'était la possibilité d'avoir un enfant. Pour mes parents, le destin était de ne pas avoir d'enfant. Avec

moi, ils se sentaient doublement pénalisés que je n'aie pas d'enfant. Ma mère a 80 ans et mon père 87 ans ».

« Mon père n'avait pas de spermatozoïdes, il était suivi médicalement ». Il décrit la situation d'un ton détaché et cru. Son père n'en avait pas, alors lui aurait dépensé tous ces spermatozoïdes ? « Ils allaient tellement régulièrement, qu'on ne leur faisait plus payer les consultations. Ma sœur est un miracle, ma mère est tombée enceinte à 32 ans. Lorsque je suis né, elle en avait 39 ». Ma mère est l'aînée d'une fratrie de trois, elle a un frère et une sœur ». « Moi, je vais avoir 41 dans dix jours », « ne pas avoir de petits-enfants pour ma mère, c'est une souffrance. Pour elle, c'est une punition ». En évoquant tout ça, un lapsus émerge : « elle me verrait comme père et non comme son fils, son enfant. Tout ce qu'elle fait, elle le fait pour mon bien ».

Il nous restait peu de temps de thérapie, c'est nous qui partions. Il commençait à faire une espèce de bilan de cette dernière année. Il se lance : tout commence avec sa douleur à la jambe et l'arrêt du poppers ou vice-versa. À la question d'être père, une première fois il répond : « rien du tout ». Il enchaîne : « je ne veux plus ressentir dans ma jambe », « je me sens vide ». « Je veux me sentir bien en moi. Ce matin, quand j'ai ressenti les sensations à la jambe, j'avais une boule au ventre. Ce chatouillement au pied droit, le genou ankylosé est constamment présent », « cette gêne à la jambe est quelque chose qui me rend statique ». Nous lui demandons : qu'est-ce que cela veut dire, stagner pour vous ? – « Être dans une situation qui perdure, toujours la même, pas de perspective, famille, couple ou vie professionnelle. Peut-être que j'ai fait le tour au niveau professionnel ».

Il pense encore à la question de toute à l'heure. – « Père ? Oui, ça me dirait bien ça ». La tonalité ne correspondait pas nécessairement au contenu, mais, nous écoutons attentivement. Ça bouge. Le temps passe, il est toujours dans son ancien appartement. Le matin, il se plaint toujours de ce point à l'estomac : « je ne me sens pas libéré de la dépression, de ce processus », « cette sensation est corrélée à ma jambe droite ». Pendant tout ce temps, en bon hypocondriaque, il n'a jamais cessé de consulter différents médecins, spécialistes et cliniques diverses par rapport à sa douleur à la jambe droite. Il a eu deux « ponctions lombaires », réputées pour être assez douloureuses, mais « on n'a toujours rien trouvé ». Le symbole est fort, alors qu'il a arrêté ses rapports homosexuels, il va chercher des aiguilles ailleurs. Cet examen médical implique le prélèvement du liquide céphalo-rachidien par une ponction dans le dos, entre deux vertèbres. Est-il à la recherche de sensations, de surcroît douloureuses ? Il jouit de



cette douleur qui lui permet de rester en vie, c'est pourquoi il a la certitude qu'il doit continuer cette recherche coûte que coûte. Tout comme il était à la recherche d'objets pour jouir sans arrêt. Son corps est-il devenu dépositaire de sensations. ? Comme il était un dépôt passif dans ses relations homosexuelles : « j'assume avoir reçu des rapports homosexuels », comme s'il avouait un crime : « je plaide coupable ». Il assume en avoir reçus, mais, est-ce qu'il en a donnés ?

« Ce genou ankylosé : je n'ai pas la sensation de fluidité de la jambe gauche », nous passons de l'autre côté du miroir. « Trop d'exams, très pointus, ça permet de se libérer de certaines pistes, de limiter les scénarios ». Mais, de quels scénarios parle monsieur Cube ? Il ne sera jamais celui qu'il croyait être : « Je me dis que je ne trouverai pas les mêmes sensations, ça me désole. J'ai du mal à faire abstraction de ça ». Est-ce qu'il parle des rapports avec les femmes ? « Je n'arrive plus à apprécier les bonnes choses qui arrivent-là. Quand je me lève, j'en suis à ne pas savoir quoi faire ». « Je ne suis pas tellement occupé. Je suis professeur agrégé. En ce moment, je n'ai rien de spécial à faire à l'Université », « c'est comme un non-sens, il y a un manque de sens. Je n'ai plus d'objectifs », « c'est comme si j'étais en translation, comme si je flottais, comme si je me trouvais entre deux états. Une transition que j'ai du mal à vivre, des choses que j'ai du mal à accepter. Ce qui m'est arrivé, cette diminution physique avec ma jambe ». « Si les médecins ne trouvent rien, je me dirai que c'est causé par le mal-être, des problèmes psychiques ». « Je n'arrive plus à courir, alors que j'étais bon. Ça, c'est énorme pour moi, ça me vidait l'esprit et ça m'entretenait physiquement ». Un an et demi est passé et il fait une deuxième IRM cérébrale : « ça n'a rien donné, tant mieux ». Il me dit avoir le même symptôme au niveau des jambes. Maintenant, c'est les deux jambes, « toujours la même histoire ».

### **Séance au cabinet, fin de la thérapie**

Il vient à au cabinet de Paris, nous avons quitté l'hôpital. Il a dû prendre le train, sortir de sa ville. Son discours ne change pas : « hier, cela a duré plus longtemps ; j'étais sous-tension ». Il s'agit de signature maintenant, dans quelques jours il doit signer l'achat de son appartement : « c'est la remise des clefs contre signature », comme la fin de notre traitement. « Tous ces changements, ça me fait peur. Même là, pour venir ici, les gens autour, le métro. J'ai l'impression que je ne contrôle pas les choses ». Mais, il est venu, il a pris le train et le métro. Il a marché, il s'est déplacé. Sa douleur hypocondriaque continue à être un « souci » pour lui :

« c'est plus fort quand je suis tendu. Là dans la rue, je n'étais pas très à l'aise ». Il nous parle d'un rêve : « Cette nuit j'ai fait un rêve. J'étais dans l'appartement, très grand avec une très grande entrée. Il y avait une piscine juste à côté ». « J'ai déjà rêvé de changement d'appartement. Mais dans ce rêve, c'était positif, comme une nouvelle aventure. J'avais envie de le montrer aux personnes qui m'entourent ». Est-ce que c'est l'effet de sortir du secret sans le dire ? La fin de la thérapie ? Son changement psychique ou bien le mouvement qui s'est produit suite à sa décompensation, a impliqué l'arrêt de ses pratiques sexuelles et de cette vie « cachée » qu'il n'arrêta pas d'évoquer. Décider du changement de domicile était l'équivalent de dire en actes qu'il « n'habitait plus à l'adresse indiquée », « *return to sender, adresse unkonwn* », comme la chanson d'Elvis Presley. Rêver donc, dormir peut-être, présenter son nouvel appartement à ses proches, n'était-ce pas une manière d'assumer ce changement, l'accomplissement d'un désir ?

La suite du rêve : « J'étais accompagnée d'une personne que j'ai vue dans un magasin, qui était avec moi et me disait que ça irait. Il avait même bricolé ». Parlait-il de nous ? Avions-nous bricolé ensemble ? Maintenant que notre cabinet était à Paris et qu'il venait pour la première fois, il rêvait : « c'était un vendeur que j'ai rencontré à Paris où j'ai acheté un blouson ; il véhiculait la joie de vivre ». « Ce matin, quand je me suis réveillé, j'étais déçu que le rêve n'était pas réalité. Ça ne me rend pas serein tout ça ». « C'est violent, j'ai peur du déménagement ; ça vous contrarie ». « Signer, c'est s'engager, accepter d'aller vers un autre état...à mon nom ».

## 5.7. *Le suicide dans le sang et dans le ventre ?*

### **L'injection de mademoiselle Devose : Double peine**

Un médecin tente de se supprimer. Elle a accès aux molécules, au matériel de soin, elle a la confiance de l'équipe ; confiance qu'elle trahie. Mademoiselle Devose est une jeune médecin, une belle femme aux yeux marron à qui la vie paraît insupportable. Elle travaille dans un centre hospitalier reconnu, et c'est un travail stable. Toutefois, elle a besoin de signer son ras-le-bol, là où elle est sûre que cela fera mal. Inscrire sa trace de mort dans le lieu de soins qui l'accueille. Elle passera à l'acte sur son lieu de travail, sans respecter le serment d'Hippocrate. Double trahison. Voici le serment pour nous rappeler l'essentiel : « Je jure par Apollon médecin, par Esculape, par Hygie et Panacée, par tous les dieux et toutes les déesses, les prenant à témoin que je remplirai, suivant mes forces et ma capacité, le serment et l'engagement suivants : Je mettrai mon maître de médecine au même rang que les auteurs de mes jours, je partagerai avec lui mon avoir, et, les cas échéant, je pourvoirai à ses besoins ; je tiendrai ses enfants pour des frères, et, s'ils désirent apprendre la médecine, je la leur enseignerai sans salaire ni engagement. Je ferai part des préceptes, des leçons orales et du reste de l'enseignement à mes fils, à ceux de mon maître, et aux disciples liés par un engagement et un serment suivant la loi médicale, mais à nul autre. Je dirigerai le régime des malades à leur avantage, suivant mes forces et mon jugement, et je m'abstiendrai de tout mal et de toute injustice. Je ne remettrai à personne du poison, si on m'en demande, ni ne prendrai l'initiative d'une pareille suggestion ; semblablement, je ne remettrai à aucune femme un pessaire abortif. Je passerai ma vie et j'exercerai mon art dans l'innocence et la pureté. Je ne pratiquerai pas l'opération de la taille, je la laisserai aux gens qui s'en occupent. Dans quelque maison que j'entre, j'y entrerai pour l'utilité des malades, me préservant de toute méfait volontaire et corrupteur, et surtout de la séduction des femmes et des garçons, libres ou esclaves. Quoique je voie ou entende dans la société pendant l'exercice de ma profession, je tairai ce qui n'a jamais besoin d'être divulgué, regardant la discrétion comme un devoir en pareil cas. Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais parmi les hommes ; si je le viole et que je me parjure, puissé-je avoir un sort contraire ! »<sup>557</sup>.

---

<sup>557</sup> Hippocrate, Gourevitch, et Littré, *De l'art médical*, 1994, p.82-83.

À travers ce serment, elle s'était engagée, entre autres, à « ne remettre à personne du poison, si on (lui) en demand(ais), ni ne pren(dre) l'initiative d'une pareille suggestion ». Comment faire entendre, *résonner* tout cela à mademoiselle Devose avec l'histoire qui est la sienne ? Nous la rencontrons en effet trois ans après sa deuxième tentative de suicide ; elle a 29 ans. Elle insiste dans ses provocations adressées à la mort, ce qui n'est pas de bon pronostic. Quant à l'histoire de la maladie, on note qu'elle avait été hospitalisée pendant l'été 2009 et transférée en réanimation dans le même centre hospitalier où elle exerçait, après sa tentative de suicide par intoxication médicamenteuse volontaire (IMV), plus précisément, par une injection de dopamine et prise de Xanax. Son premier passage à l'acte avait été trois ans auparavant, aussi par IMV en 2006. Plus jeune, elle avait aussi été hospitalisée en pédopsychiatrie en 1998, à 15 ans. La cause était ce que les psychiatres appellent clinophilie, c'est-à-dire qu'elle ne sortait plus de son lit.

Puis elle a suivi des études et quelques années après, s'est mariée. Elle exerçait comme médecin et croyait avoir réussi quelque chose. Mais très vite elle divorce, en 2007. Son mari l'a trahie avec sa meilleure amie, un coup très dur à encaisser. Elle était l'aînée d'une fratrie de 3. Ses parents qui étaient divorcés, vivaient encore ensemble et cela semblait la déranger, surtout les constants changements émotionnels que cela impliquait pour elle : son beau-père était routier et sa mère assistante sociale. Sur le dossier était écrit, « geste prémédité depuis environ une semaine, décrit comme un ras-le-bol de la solitude », ou bien « trouble des conduites suicidaires : sommeil décrit comme perturbé depuis toujours, nombreuses ruminations anxieuses, appétit conservé. Phobie sociale ». Quant à l'évolution dans le service : « favorable, humeur stabilisée, angoisses canalisées, évoque une consommation d'alcool plus importante depuis son divorce. Difficultés existentielles, se projette dans un suivi pour mieux gérer ses angoisses ».

Nous débutons donc pour mieux revenir avec elle « en arrière » car tout a commencé pendant l'enfance. Lorsque nous lui demandons de situer le début de son mal-être, elle évoque le début de ses phobies à 7, 8 ans : « Je ne réussissais pas à sortir de chez moi ». « J'avais des difficultés pour aller à l'école », elle connaissait déjà des crises d'angoisse : « je croyais que j'allais mourir ». Ce n'était sûrement pas une métaphore. Un des souvenirs qu'elle évoque qui nous ont surpris, c'était quand elle était repliée sur son lit, dans sa chambre sans pouvoir ou vouloir sortir. Elle résistait, mais la famille avait l'air désespérée. Elle se rappelle sa mère lui balançant un sceau d'eau froide pour la secouer. À partir de ce moment-là, elle a commencé à manifester ces graves symptômes qui étaient aussi handicapants pour elle que pour sa famille ;

ils n'ont pas su l'accompagner, au contraire, le degré de violence s'est accru. Plus elle se renfermait, plus on l'enfermait. Tout cela s'est donc amplifié lorsqu'elle avait 10 ans, lors du divorce de ces parents. Elle décrit son beau-père comme alcoolique et très agressif. Néanmoins, elle avouait être très attachée à lui car il avait joué le rôle d'un père pour elle. Comme elle ne pouvait pas sortir de chez elle, même pas pour Noël ou le Nouvel an, elle restait seule à la maison. Ce sentiment de solitude fera sans arrêt retour. Comment pouvons-nous lire son acte ? Il semble absurde de s'injecter de la dopamine pour mourir. Sauf, si l'on tient compte d'une des hypothèses annoncées au début de ce travail où le passage à l'acte suicidaire dans les situations cliniques étudiées peut être interprété comme l'ultime façon d'exister, d'être plus signe que jamais selon la formule de Lacan ou bien, selon L. Binswanger, le dernier matériel de combustion.

Or, le cerveau humain est une structure complexe constituée de neurones effectuant entre eux des connexions et les neurones dopaminergiques concernent moins de 1% des neurones du cerveau, et font partie des cellules qui assurent le bon fonctionnement du système nerveux. Elles produisent de la dopamine, un médiateur chimique qui règle les fonctions motrices et psychiques d'une personne. Puisqu'elle s'est injectée de la dopamine<sup>558</sup> nous avons voulu savoir. En effet, la dopamine est un neurotransmetteur sécrété dans le système nerveux central. Elle est chargée de transmettre l'information chimique entre les neurones. Selon le site officiel de la dopamine en France, elle est la molécule qui se cache derrière nos ressentiments, nos sensations, nos désirs, et nos comportements : « La dopamine est un neurotransmetteur du cerveau, impliqué dans de nombreuses fonctions essentielles chez l'homme, comme le contrôle moteur, l'attention, le plaisir et la motivation, le sommeil, la mémoire et la cognition »<sup>559</sup>. Est-ce qu'elle s'est injectée du plaisir pour mourir ?

Un neurone libère une information, grâce à l'action de la dopamine, celle-ci sera ensuite captée par le neurone récepteur qui est capable de reconnaître et de réceptionner la molécule : on appelle synapse la connexion entre les deux neurones, émetteur d'un côté, et récepteur de l'autre. Or, un dysfonctionnement au niveau de la synapse perturbe ainsi la transmission de l'information et affecte le bon fonctionnement du système nerveux. Ce dysfonctionnement peut être dû à une dégénérescence des neurones qui sécrètent la dopamine ou à une forte quantité de dopamine dans le cerveau causée par la prise de produits dopaminergiques. De même, la baisse d'activité des neurones dopaminergiques entraîne des troubles comportementaux, des

---

<sup>558</sup> Consulté le 4 octobre 2017 : <http://dopamine.fr/>

<sup>559</sup> Consulté le 2 octobre 2017 : <https://www.cnrs.fr/insb/recherche/parutions/articles2011/e-birman.htm>

tremblements, un ralentissement des mouvements, une rigidité musculaire, une difficulté à analyser des informations. A l'inverse, la libération massive de dopamine dans le cerveau « procure du plaisir à la personne ». Elle devient plus motivée, joyeuse, plus forte et plus courageuse. Toutefois, un excès de dopamine dans le cerveau (due à la prise de médicament ou de drogue) peut entraîner chez la personne des hallucinations et des troubles comportementaux.

Pour un médecin, nous convenons que le poids du symbole est fort puissant. S'agit-il d'un acte auto-érotique que traduit en paroles se formule comme un *acte de soin*, l'injection, qu'elle se procure : une injection de plaisir ?

### **Le fruit d'une erreur**

Nous commençons à voir mademoiselle Devose régulièrement. Elle a une allure particulière, de femme fatale très élégante, qui séduit silencieusement. Elle a l'air glacé, simplement arrêté dans le temps. Puis, cette tristesse qu'elle traîne comme une ombre qui est tombée sur elle-même, avec le regard éteint ou paniqué. Parfois, il est difficile de savoir ce qui prédomine. Tout lui fait peur, tout la paralyse. Sortir de chez elle, prendre la voiture, marcher dans la rue, s'évanouir, croiser son ex-mari, aller travailler, se lever, se déplacer. Son cas est sérieux. Lors des premiers rendez-vous, elle parle de son grand-père maternel. Il était devenu hémiparétique suite à un cancer du cerveau : « Ma mère a connu toujours son père handicapé ». « Il était un homme violent ». Une perte qui a activé sûrement toutes les autres dans la vie de mademoiselle Devose. Elle se décrit : « j'étais un enfant angoissé », « j'ai toujours été insomniaque ».

Néanmoins, l'oracle avait encore prédit autre chose, elle explique : « Je suis issue d'un secret », en effet, l'ex-époux de sa mère n'est pas son père biologique. Elle a appris le secret à 10 ans, en lisant un dossier de sa mère, assistante sociale. Elle a donc dix ans quand elle apprend que celui qu'elle croit être son père ne l'est pas. Le fantasme qui articule la scène était d'être la fille « biologique » de son beau « père », ce qu'elle ne pardonnera pas à sa mère : de l'avoir conçue ailleurs que dans son couple. Par la suite, elle décrit l'instabilité qui règne entre ses parents qui se séparent et se remettent ensemble constamment. Entre-temps, elle est hospitalisée pour la première fois à 15 ans, « je ne pouvais plus sortir de chez moi ». Ensuite, pour réussir à sortir de chez elle, à 23 ans elle se marie, cela dure quatre ans. Suite à la séparation, elle fait une tentative de suicide, puis une autre à la dopamine.

Tout son discours tournait autour de la perte, la séparation et le sentiment d'abandon, ce que la faisait se sentir seule. Ses amours l'avaient trahie, sa mère l'avait trahie, son père l'avait trahie. Elle ne valait donc rien. Elle décrivait des impulsions incontrôlables », où elle agissait pour se soulager : par exemple elle se voyait en train de conduire, seule, puis elle lâchait le volant pour *voir* ce qui se passait. Sa préhistoire infantile parlait d'une forte maltraitance empreinte d'instabilité et d'un fort sentiment d'insécurité. Elle connut quelques secrets de famille à l'origine : le grand-père maternel était décrit comme violent. En effet, sa grand-mère maternelle aurait fait plusieurs tentatives de suicide au gaz à chaque grossesse, y compris pendant la grossesse qui portait sa propre mère, celle de mademoiselle Devose. De même, notre patiente n'arrêtait jamais de dire qu'elle avait « l'angoisse de mourir ». L'introjection de cette catastrophe originelle a tué une partie de sa vie. C'était le retour dans le réel de cette angoisse maternelle, étouffée au gaz in utero. Comment respirer après cela ?

D'autres fois, elle se décrivait comme « étouffée de solitude », c'était une idée obsédante, lancinante, accablante. Maintenant, nous savions au moins qu'il y avait du gaz dans la famille. L'idée de « se tuer », de « tuer l'enfant » était inscrite dans sa peau et dans son langage. Quelque chose lui disait, « tu es l'enfant », désignée par son père adoptif qui lui donna son patronyme. Cependant, elle était aussi désignée par la négation de l'existence, par la mort, par le rapport sexuel hors mariage de sa mère. Or, la tentative de suicide de sa grand-mère enceinte de sa mère était une parole tueuse : une mère enceinte essaie de s'étouffer et d'étouffer. Ce passage à l'acte suicidaire de sa grand-mère au gaz alors qu'elle était enceinte de la mère de notre patiente est restée sûrement comme un traumatisme pour la mère de mademoiselle Devose. Sa mère ne lui a jamais rien dit à ce propos. Son grand-père maternel a eu un cancer du cerveau avec métastase. Il est décédé lorsque mademoiselle Devose avait 5 mois de vie. Une vie pour une vie ?

Le temps que le traitement dure, elle se plaint toujours de l'angoisse « que rien n'arrive », « rien ne change dans ma vie », « je suis toujours la même ». Elle n'était ni complètement présente, ni complètement absente dans les séances. Parfois elle venait, parfois elle ne venait pas. En revanche, elle était très critique envers elle-même, les auto-accusations n'arrêtaient pas. Nous notions à l'époque l'introjection de la catastrophe, la menace d'annihilation. Il n'y avait rien qui pouvait lui paraître drôle. Ce qui la caractérisait était sa thymie triste et ce sentiment de vide auquel elle ne pouvait donner aucun contenu, sauf dire : « je suis rien », « je ne veux pas être avec les autres ». Ce sentiment de solitude dont elle se plaignait, était entretenu presque comme une obligation. Est-ce que c'est elle qui ne méritait

point d'être avec l'autre ou était-ce l'autre qui ne la méritait pas ? Les pleurs continuaient, mais qui pleurerait à travers elle ? Sa mère, sa grand-mère ?

Par ailleurs, elle n'adressait plus la parole à sa mère. Les ruptures et séparations lui étaient insupportables donc elle n'avait plus de liens avec personne. Répétition, incompréhension. Notons : angoisse de perte et deuils. Les angoisses dépressives étaient permanentes, elle ne supporte plus de rien perdre : « je ne sais plus ce que je veux, je ne sais plus ce dont j'ai besoin ». Elle nous confiait que tout était « flou, sans fond ». Elle se plaignait d'avoir peu de contact humain et « pas de prise sur l'autre ».

En effet, son grand-père était un réfugié hongrois, « il battait ma grand-mère, il était assez violent », « apparemment, ma mère l'a connu plus sage ». De même, « on avait toujours dit à ma grand-mère qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfant. En effet, elle en a eu cinq. Mais, elle n'en voulait pas », « ma mère était la cadette ». L'énoncé, *elle ne voulait pas* a pu opérer à différents niveaux, est-ce la raison pour laquelle elle tente de se suicider enceinte ? Quels effets dans cette constellation si complexe ? Pouvons-nous parler d'un traumatisme *in utero* de la mère de notre patiente ? La grand-mère maternelle dans tous les cas allait laisser la trace comme une tueuse d'enfant. Nous revenons à l'origine : « ma mère désirait un enfant », nous dit-elle, comme si elle ne se comptait pas, « c'est là qu'elle a rencontré mon père (adoptif), quand elle avait 13 ans ». Lorsque madame Devose est tombée enceinte à 15 ans, « ma grand-mère l'a obligée à avorter », comme elle aurait tant voulu faire, mais, elle a été obligée d'avoir ces cinq enfants. Notre patiente était donc le deuxième enfant, portant le deuil que sa mère n'a pas pu faire. Madame Devose insiste et à 18 ans se trouve à nouveau enceinte, mais pas de son compagnon (futur père adoptif de notre patiente). La mère avait eu une aventure à côté, littéralement, avec le facteur de La Poste et nous pouvons dire que la lettre est arrivée à destination.

À ce moment-là, elle nous dit : « Je suis née d'une erreur », « je n'arrive à rien pardonner à ma mère » et « je ne supporte pas de la voir heureuse ». Cette femme semble payer pour tous les deuils non faits de sa famille, violence qui se retourne contre elle. Les séances lui permettent de dire et voir quelque chose, faire exister la perte concernant son idéal de « famille » auquel elle aspirait : « la famille que l'on aurait dû être ». Notre patiente ressent justement ce manque de famille, de père légitime. Nous pourrions tout simplement supposer que sa famille lui manque, son père lui manque, son beau-père lui manque. Obligée de s'inscrire dans cette filiation, à regret de n'avoir jamais connu son père. Pour elle, c'est sa mère qui l'a



privée de ce lien, comme sa propre mère avait été privée de ce premier enfant qu'elle fut obligée d'avorter. Son énoncé de mort reste ainsi : « Je suis née d'une erreur ».

Plus tard, comment pardonner à sa mère lorsqu'elle quitte son beau-père pour la deuxième fois. Si sa naissance était une erreur, que serait sa vie ? Est-elle condamnée à errer et fuir ? Le sentiment de perte traverse son discours, désillusion après désillusion ; elle se sent trahie. Trahie par sa mère qui trompe son beau-père avec le facteur, liaison non officielle de laquelle elle est née. Voici l'origine de son sentiment d'illégitimité. Encore trahie par sa mère car elle ne lui dira jamais la vérité et lorsqu'elle l'apprend elle ne supporte cette déception : pour cette fille d'assistante sociale, c'est la chute de sa famille. Toutefois, la répétition arrive, elle se marie et quelques temps après, son mari aura une aventure avec la meilleure amie de notre patiente. C'est trop pour elle : encore un abandon, encore une séparation, encore une trahison. Peu de temps après, elle s'injectait la dopamine sur son lieu de travail, l'hôpital, et se retrouve en réanimation. Phobique, dès très petite elle se renferme, elle a l'angoisse d'exister, d'être. Sans place, sans paroles. Elle se remémore des seaux d'eau froides qu'on lui a adressés dans sa chambre afin de la faire bouger, de la faire sortir de cette pièce. Elle a résisté jusqu'à ce que ses parents se fatiguent d'insister si violemment. Le temps lui a permis de se rendre invisible, non sans effet sur son corps et sur sa parole. Son histoire et ce traitement ont réveillé en elle une forte jalousie vis-à-vis de sa fratrie. Elle a grandi avec ce sentiment d'être différente. Cette histoire l'a mise à une place de traître face à sa sœur et son frère. L'inscription à sa place généalogique lui paraissait impossible : sa rivalité féminine avec sa mère faisait qu'elle la rejetait. Elle refusait de la revoir. Comment-a-t-elle pu ?

Sa tristesse nous rendait triste. Le vide en face, elle nous racontait comment elle avait pu vouloir accélérer avec sa voiture et s'enfoncer. Elle voulait supprimer cette douleur qui la tuait et disparaître en même temps. Le vide et la solitude, sans arrêt. D'une tonalité à l'allure mélancolique, elle nous dit : « je ne suis rien », « il n'y a pas de contenu ». Elle avoue : « je ne savais pas, je ne comprenais pas ce qu'on voulait de moi », « j'étais bloquée », « je suis un électron libre », « je suis tout le temps à côté ». L'angoisse était oppressante, elle était dans l'embarras : « Je suis fatiguée de faire tant d'efforts pour ce que les autres font normalement ». Pendant des mois, nous avons travaillé autour de ces déplacements qu'elle n'osait pas faire et qui l'*empêchaient* de vivre. Prendre la voiture sans vouloir foncer avec et disparaître. Prendre l'avion et faire confiance, survivre au voyage, se mouvoir, se déplacer, se séparer. Un jour, pendant l'été, elle nous dit qu'elle a osé prendre l'avion pour aller à Londres. Ce fut un court

voyage de trois jours, seule avec elle-même. Nous eûmes l'impression qu'une issue allait être possible. Elle prit le train entre Londres et une autre ville : une femme se déplaçait enfin.

Son acte révolutionnaire et créateur fut de traverser la Manche<sup>560</sup>, voler enfin, elle passa au-dessus de la mer. Elle survola la *mer*. Un beau symbole pour couronner son histoire. Passer outre, traverser cette mère à qui on a voulu tuer dans le ventre, l'amener en voyage.

### **Sophie et *se laisser tomber* : les formes de la faute, culpabilité et maternité**

Sophie est une jeune avocate, pâle et mignonne, mais les femmes et le féminin sont des objets destructeurs pour elle, synonymes de féminité, maternité et jalousie : vengeance. C'est le féminin qui a été justement agressé dans cette lignée. Nous pouvons penser que comme signe de protestation sa grand-mère maternelle s'est immolée chez elle. Elle a mis feu à ses jours « après des années de soumission » à son mari et aux autres, me dit Sophie, « tenant une place de femme que ne lui convenait pas ». Apparemment, « elle a été mariée de force », cette grand-mère. En effet, nous apprendrons plus tard que la mère de Sophie avait 18 ans quand, en arrivant chez elle, elle a vu sa maison brûler, avec sa mère dedans. Le secret avait été bien gardé. Silence. Mort.

Sophie a attendu de sauter d'un pont dans le vide pour oser poser des questions quant au suicide de sa grand-mère. Elle a obtenu peu de réponses, peu de dialogue. En revanche, elle a appris que son grand-père paternel s'était aussi suicidé. Nous pouvons supposer qu'elle a agi ces secrets. Elle est venue consulter aux urgences à un moment d'angoisse significative. En octobre, à la même époque où trois années auparavant elle s'était lancée d'un pont. Elle *s'est laissé tomber dans le vide*, il n'y avait pas d'eau sous le pont, alors qu'elle vivait dans le sud de la France. Nous ne savons pas si elle a été chanceuse, puisqu'elle a dû rester longtemps hospitalisée, elle s'est fracturée le bassin, elle a été opérée plusieurs fois à la colonne vertébrale et elle a dû faire une longue rééducation. Mais elle n'a pas eu d'autres séquelles physiques. Cependant, elle attendait que cet acte ait pu dire ce qu'elle était incapable de formuler. Cela a été un échec complet. Lorsqu'elle a reçu les rares visites de son père, celui-ci n'a pas pu s'empêcher de la critiquer amèrement. Néanmoins, un peu de vérité a émergé et Sophie a appris,

---

<sup>560</sup> En espagnol *mancha* veut dire tâche.

non seulement que sa grand-mère maternelle s'était immolée chez elle et que la maison et tout le reste avait brûlé quand sa mère avait 18 ans, mais, que son grand-père paternel s'était suicidé aussi : « mon père ne m'a jamais dit comment ».

Les lapsus lui faisaient dire « *je ne veux pas me rater* », alors qu'elle voulait dire : « je ne veux pas rater ma vie ». Qu'entendre ? Plus tard, elle me dira « qu'elle a coupé les ponts » avec son père. Cette patiente a longtemps porté la faute et elle nous a permis de voir les formes que celle-ci prenait en elle. Il y a peu, en parlant de sa sœur, elle nous disait : « Ses mots m'assassinent ». « Je me dévoue, je me sacrifie pour les autres ». Nous constatons comment tout était vécu comme une contrainte. Cependant des éléments phobiques sont apparus à certains moments, une note persécutrice persistait et elle ne s'est jamais arrêtée de pleurer. Ses larmes coulent comme du lait. À aucune séance elle a manqué de verser ses larmes avec peine. Sophie était multiple : c'est seulement avec le temps que nous avons réalisé la dimension mélancolique qui l'habitait. La faute originelle était toujours là. En elle ou provenant de l'Autre, une dialectique entre victime et coupable. Un de ses symptômes ? La mère et la femme. Elle nous disait que ses parents n'avaient pas de sentiments : « Ils me prenaient comme un robot qui devait travailler. « Mon père cassait tout », « il criait tellement fort que je le sentais dans mon corps ». Plus tard, elle m'assurera qu'elle ne voulait pas mourir, mais « dire aux autres » qu'elle ne supportait plus leurs contraintes. Déçue, elle nous dira : « le pire, c'est que cela n'a servi à rien ». Sophie a vécu tous les mots de sa famille comme des reproches, « on me traite comme si j'étais la folle ».

Qu'en est-il du destin ? Des mots symptômes qui restent, nous avons une longue liste. Même si aujourd'hui elle n'arrêtait pas de sourire parce qu'elle était enfin enceinte ; elle n'arrêtait pas de pleurer non plus. Un jour elle nous a dit : « quand cette tristesse m'envahit, c'est comme de la mélancolie », « je suis mélancolique ». Ce jour-là, elle reconnaît revoir le scénario du jour où elle s'est jetée du pont. Ensuite, la seule phrase qu'elle peut formuler, c'est : « La vie a été cruelle avec moi », « je suis toujours malheureuse », « j'espère qu'un jour j'aurai le droit au bonheur ». Entre hystérie et obsession, elle se plaint, revendique, contrôle.

Sophie nous répète sans cesse : « mon père cassait tout, j'avais peur de lui ». Est-ce la peur du phallus ? Sa colère s'est transformée en haine. Nous pouvons lire ses actes : elle a coupé les ponts, puis « elle s'est jetée d'un pont ». Elle n'a pas arrêté de répéter qu'elle ne souhaitait pas la mort, mais « dire aux autres ». Sophie ne se sentait pas entendue ni comprise. Elle n'a jamais voulu être avocate, mais la pression familiale était présente. Lorsqu'elle a

commencé les séances, cela a été vite réglé. À l'époque, elle travaillait dans un grand cabinet en tant que juriste, faisait des allers-retours entre Paris et la province sans réelle motivation. Un jour elle nous dit : « ça y est, j'ai démissionné, enfin, je fais ce que je veux ». Un certain temps après, elle a quitté son travail de juriste et elle a commencé à travailler dans la boutique de sa belle-mère qui était devenue une mère pour elle, accueillante et attentionnée. Notre patiente l'investissait comme une mère et vice-versa elle était mise à une place de femme et de fille, mais une femme enfin. Progressivement, elle passait au statut de « responsable » de la boutique de prêt-à-porter.

Tout au long des séances, elle pleurait. Dans un premier temps, avec une certaine panique, il y avait presque de la perplexité. Elle parlait en pleurant, ensuite, elle souriait en pleurant et les séances évoluaient ainsi. Le bébé en état de désaide que nous avons avait besoin d'être bercé. Qu'est-ce qu'elle ne nous disait pas ?

En effet, inmanquablement, à chaque fois que son geste suicidaire apparaissait, elle pleurait sans arrêt, sans pouvoir dire un mot. Son acte d'auto-punition avait été traumatique. Elle se trouvait dans la ville où elle avait fait ses études, loin de sa famille. Elle a été hospitalisée longtemps par la suite. Ses souvenirs parlaient toujours des reproches qu'on lui avait faits : « le pire, c'est que cela n'a servi à rien ». Comme sa sœur est toujours visée par la haine dans son discours, nous lui demandons si elle était allée la voir : « elle est venue une fois ou deux, après 3 jours. Elle m'a fait des reproches ». Sophie a vécu tous les mots de sa famille comme des reproches lui étant adressés par ses père, mère et sœur, puis elle-même. C'est pourquoi elle se sentait en faute. A-t-elle agi par culpabilité ? Possiblement, la culpabilité était déjà là avant sa naissance. Quels fantasmes la scène a-t-elle pu véhiculer en elle ? L'image de sa mère rentrant à la maison, puis la maison en feu avec sa mère dedans sont restées fixées dans l'inconscient de Sophie. En effet, dans le transfert il y avait cette inquiétude primordiale. Elle inquiétait et était inquiétante. Était-ce la demande de préoccupation maternelle primaire, cette folie passagère qu'on suppose à la mère ?

Lors de la rentrée, elle est plus angoissée que d'habitude, car cela lui rappelle la date de sa tentative de suicide. Non seulement ceci, mais aussi « le suicide de (sa) grand-mère à la même époque ». La première fois qu'elle est venue aux urgences, c'était aussi en octobre. Son symptôme : Sophie veut un enfant tout de suite. L'imperfection lui est insupportable comme un trait de sa personnalité et de sa rigidité. Elle faisait encore allusion à des « jours noirs ». Elle pense trop. La jalousie et la rivalité avec sa sœur, Clémence est constante. Sophie nous dit

qu'elle veut réussir, gagner. En effet, le manque d'enfant est vécu par elle comme un échec face à l'autre. « Elle veut en avoir un », c'est l'hystérie qui parle. Dans le même temps, le regard de l'Autre lui est insupportable, intrusif. Selon ses mots, elle se sent une catastrophe, elle aurait vécu trop d'injustices. Elle se venge maintenant : elle est devenue sèche, glacée, froide. L'insatisfaction est prédominante. Cette idée d'avoir un enfant en urgence est suspecte. En revanche, son rêve dès les premières séances est apparu clairement : construire une famille, avoir un enfant. Ce rêve s'est peut-être transformé en contrainte depuis le moment où sa sœur s'est mariée et est tombée enceinte, sachant que Sophie est l'aînée de 15 mois. Lorsqu'elle lui a rendu visite dans le sud de la France où elle vit, elle est enceinte de 7 mois. Toutefois, sa sœur souhaite garder « le secret » concernant le sexe de son bébé, non seulement cela, mais, « ils ont mis la chambre du bébé sous clef pour que l'on ne la voit pas », ce qui a troublé Sophie. Particulièrement, nous pouvons porter notre attention au signifiant « secret » dans cette famille. C'est ce qui se répète, « sous clef » en plus. La connotation voyeuriste est exacerbée justement par cette prohibition : « Elle m'a toujours rabaissée » dit Sophie, en parlant de sa sœur. De plus, elle se sent rejetée par sa mère, sa sœur et son père. Elle se sent agressée en permanence et me dit : « peut-être que je suis plus fragile ». « On me traite comme si j'étais folle ».

« Ma sœur est plus petite, mais, tout ce que je désire, elle l'a avant moi ». « J'ai arrêté la pilule », « au début, c'était ma décision, maintenant, il est d'accord ». « C'est tellement ce que je veux, c'est sûr que cela ne va pas marcher, ce serait trop beau ». Mon vœu le plus cher, c'est d'être avec la personne que j'aime et d'avoir des enfants », « je suis presque arrivée ». « Ça ne va pas être encore de ma faute si cela ne va pas ». En décrivant son roman familial, Sophie me dit : « j'étais une mère, je n'ai jamais été un enfant », faisant allusion aux disputes et cris permanents chez elle, notamment entre ses parents. À 6, 7 ans, « je m'occupais d'aider ma mère, comme elle était défaillante ». Inscrite dans cette chaîne, à travers les années Sophie continuait de dire : « je me sacrifie, je me dévoue », « je m'oblige ». « Je tente que tout aille bien ». Elle vivait tout comme un martyr et elle a agi comme un martyr. Fallait-il que quelqu'un doive sortir de la scène ? À choisir, elle s'est effacée.

Son compagnon est chasseur et agriculteur. Est-ce que ce serait lui qui allait semer la petite graine ? Elle se plaint parce qu'il n'est pas disponible pour elle. Elle ne peut s'empêcher de faire des crises lorsqu'il va « à la chasse ». « Je n'aime pas les armes », « dans ma famille on disait que les chasseurs étaient des cons », « j'angoisse, les armes sont dangereuses ». Nous retrouvons donc toujours ce symbole : armes, suicide, objet phobique/phallique ?

Un lien se crée, elle ne manque jamais une séance, toutefois, dès le début elle nous dit qu'il sera difficile de venir toutes les semaines. Elle refuse, j'accepte. Elle peut nous dire : « je n'avais plus de certitude en sortant d'ici », « je ne savais plus en quoi croire ». Progressivement, sur cette structure hystérique, de nombreux symptômes venaient brouiller parfois notre pensée. Des rituels sont apparus : « je me suis rendue compte que nettoyer sur du propre, c'était inutile ». Est-ce qu'elle cherchait à blanchir son image ?

Toujours par rapport à ses parents, à propos de ce manque affectif, elle nous dit : « je n'avais pas d'affection envers eux ». Lorsqu'il s'agit de parler de mariage et d'enfant, alors qu'elle a 27 ans, son compagnon lui répond qu'elle n'est pas encore prête et qu'il n'en veut pas tout de suite. Elle vit sa réponse comme une blessure narcissique, elle se met dans une position d'enfant voulant être mère. Comme le tableau qu'elle décrivait étant enfant : « j'étais une mère à 6 ans ». Sophie insistera sans arrêt jusqu'à ce qu'elle tombe enceinte. Son désir de mariage et d'enfant sont associés au rêve : « c'est le rêve de ma vie », « parce que je suis toujours malheureuse et je souhaiterais ne plus l'être ».

La régression se ressent, elle a un sentiment de jalousie permanent, puis l'idée « qu'on lui cache quelque chose ». Rapidement, elle associe et critique le secret que sa mère a gardé concernant le suicide de sa grand-mère. Elle détruit sa mère dans son fantasme, elle-même lui cache souvent la vérité, elle dit se protéger, tout en entretenant ce climat paranoïde entre sa mère, sa sœur et elle-même. L'angoisse et le contrôle de l'objet agissent à tout moment. Elle me dit aussi : « ma mère me cache sa vie », elle se plaint d'un manque affectif formulé au temps présent.

Très probablement, son père était assez fou et sa mère très déprimée. La violence de son père se manifeste comme un homme qui ne pouvait maîtriser ses pulsions. Nous avons l'impression que l'effet sur sa vie psychique a été catastrophique, elle est constamment persécutée par l'agir imprévisible de l'autre, elle vit dans cette attente anxieuse et fonctionne avec la pensée magique, essayant d'annuler la réalité négative par des formations réactionnelles permanentes. Elle-même se décrivait comme étant « assez provocatrice et sadique ». Elle affirme : « je ne veux pas ressembler à mon père », « je souhaiterais qu'il soit mort », « je serais tranquille ». La peur du père est présente, « j'ai toujours peur de lui », « il criait tellement fort ». Elle nous dit que son père lui a écrit une lettre, en disant : « venez me voir, vous ne risquez rien ».

Tout à coup, la dimension religieuse apparaît : « ma mère a été dans une pension catholique et mon père a été enfant de chœur ». Par rapport à sa mère, « ce que s'appliquait à elle, s'appliquait à ses enfants ». Le privé c'était la honte, Sophie est allée à un collège public, sa mère était enseignante. Ensuite, le lycée arrive, elle n'a pas le choix visiblement, « ils m'ont fait remplir des dossiers, passer des concours ». « Ils me tapaient, tous les deux m'ont donné des claques », « ils m'obligeaient », « pour eux, c'était leur honneur », la réussite de Sophie. « On ne m'a jamais permis de croire en ce que je voulais ». Mes parents, « ils n'avaient pas de sentiments, ils me prenaient comme un robot ». Elle décrit un manque de tendresse énorme, un vide qui s'est créé en elle. Elle répète : « je n'avais pas d'affection envers eux ». Son grand-père maternel : « Il ne me faisait pas la bise, il me serrait la main ». À propos de sa mère, elle a le sentiment qu'elle « n'est pas fière de nous ». « Elle fait toujours des fixettes sur mon corps : tu dois te faire opérer des pieds », « enfant, elle voulait me faire une chirurgie plastique parce que j'avais une petite cicatrice sur le front (accident de voiture avec les parents) ».

Lorsqu'elle pense à sa tentative de suicide, plus tard, elle avoue que cela « la dégoûte ». Elle ne faisait pas de lien avec le suicide de sa grand-mère, sauf qu'elle a appris toute la vérité après son geste. La culpabilité et l'angoisse de mort sont toujours présentes chez Sophie, elle attend la catastrophe, un accident, quelque chose de terrible qui devrait un jour arriver. Comme si son existence était parfois réduite à cette attente inconsciente. Les ruminations et pensées liées à la mort n'arrêtent pas. Sa crainte, c'est « de ne pas réussir à avoir un enfant », « j'ai peur que cela ne marche pas », le doute autour de la sexualité est manifeste.

Encore une année, fin septembre : date fatidique, elle est déstabilisée par l'appel du père, elle ne souhaite toujours pas lui parler. Nous notons qu'elle admet des idées noires. Un mois plus tard, elle nous dira : « j'ai envie de vivre maintenant ». Néanmoins, lorsque les idées suicidaires apparaissent, elle voit l'image d'elle-même se lançant du pont : « Je suis mélancolique » nous dit-elle. Le désir d'enfant la traverse et ne la quitte pas, sachant que la solitude lui pèse, elle nous dit : « j'ai envie de faire ma vie et me donner à une autre personne ». Nous avons changé de ville, mais elle suit les séances à Paris. Elle est tombée enceinte. Elle me dit : « je n'ai plus de certitudes, mais je n'ai plus de mauvaises pensées ».

Nous pouvons constater encore une fois, cette problématique en rapport avec l'idéal. Les exigences parentales introjectées se retournaient contre elle à présent. Elle existait avec souffrance, avec une angoisse massive. Le regard de l'Autre est vécu comme une intrusion, cela l'envahit. Son discours est revendicatif et la quête identitaire est flagrante, ainsi sera-t-elle

complète lorsqu'elle tombera enceinte, ce qui arrive en fin de thérapie. Elle en est au huitième mois la dernière fois qu'elle vient en séance.

La transmission transgénérationnelle fait partie du tableau et à travers son récit nous entendons la dette non réglée. Ces deux suicides, de la mère de sa mère et du père de son père, n'ont pas arrêté de hanter Sophie. La répétition du geste pose question, bien qu'elle ne relie pas plus que cela cette manière de répéter le traumatisme. La problématique identificatoire vis-à-vis de la mère est au centre de sa question. Pourrais-je être une bonne mère ? Comment le sujet se débrouille-t-il donc avec ces deux figures parentales déchues ? Ce sont des images écrasantes, de folie et de dépression. Quoi choisir ? La persécution est imminente.

Le trait mélancolique chez cette femme hystérique a trait à la méfiance, elle vivait avec l'impression « qu'elle serait punie ». Le mot d'ordre était : « Un enfant, un enfant ».

### **Des failles dans l'existence : défaillances originaires avant la parole**

Ces deux histoires de mademoiselle Devose et de Sophie nous font penser à la défaillance à l'origine, ce regard dont elles n'ont pas joui. Comment exister pour l'autre sans être vu ? La discontinuité dans le sentiment d'existence chez la mère de mademoiselle Devose était déjà-là. Qu'est-ce qu'elle a donc pu refléter de la vie ?

Est-ce que ce vide dans l'image du sujet peut pousser au suicide ? Le visage de la mère serait le précurseur du miroir. Il est son reflet. Lors des premiers moments de la vie, le processus de séparation du non-moi et du moi s'accomplit progressivement selon un rythme variant à la fois en fonction de l'enfant et en fonction de l'environnement. Les changements les plus importants s'effectuent dans le mouvement qui éloigne l'enfant de la mère.

Toutefois, si personne ne se trouve là pour faire fonction de mère, le développement de l'enfant s'en trouve infiniment compliqué. Or, la fonction de l'environnement, selon Winnicott, se caractérise par le holding, le handling et l'object presenting. Le début de l'existence est ainsi subordonné à ces premières expériences. Ensuite, son regard s'éveille, mais « qu'est-ce que le bébé voit là ? » et les grandes questions encore : « Que voit le bébé quand il tourne son regard



vers le visage de la mère ? Généralement, ce qu'il voit, *c'est lui-même* »<sup>561</sup>. C'est donc là toute la question. Comment sera-t-il son reflet ? En d'autres termes : « la mère regarde le bébé et ce que son visage exprime est en relation directe avec ce qu'elle voit »<sup>562</sup>. Néanmoins, tout cela ne va pas de soi. C'est pourquoi certains bébés se trouvent longtemps confrontés à l'expérience de ne pas recevoir en retour ce qu'eux-mêmes sont en train de donner : « Ceux-là regardent mais ne se voient pas eux-mêmes. Ce qui ne va pas sans conséquences. En premier lieu, leur propre capacité créative commence à s'atrophier et d'une manière ou d'une autre, ils cherchent un autre moyen pour que l'environnement leur réfléchisse quelque chose d'eux-mêmes »<sup>563</sup>. Au-delà, dans le sens de la pathologie, se situe une faculté de prévoir qui est précaire et qui force le bébé jusqu'à la limite de sa capacité à tenir compte des événements : « La menace d'un chaos se précise et le bébé organise son retrait ou ne regarde rien ». Par conséquent, si le visage de la mère ne répond pas, le miroir devient alors une chose qu'on peut regarder, mais dans laquelle on n'a pas à se regarder.

« Chercher à être vu » est à la base d'un regard créatif. De même, il constate le lien entre l'aperception et la perception et postule un processus historique chez le sujet, dépendant du fait « d'être vu » : « *Quand je regarde, on me voit, donc j'existe*. Je peux alors me permettre de regarder et de voir. Je regarde alors créativement et, ce que j'aperçois (aperception), je le perçois également »<sup>564</sup>. Nos patientes avaient manqué de ce reflet, cette opération manquait, elle ne se sentaient pas vues. Selon Winnicott, « se sentir réel c'est plus qu'exister, c'est trouver un moyen d'exister soi-même, pour se relier aux objets en tant que soi-même et pour avoir un soi où se réfugier afin de se détendre »<sup>565</sup>.

En outre, sur la préoccupation maternelle primaire, en 1956, l'auteur met en avant la position de la mère, qui a pour tâche particulière de s'adapter aux besoins de son enfant : c'est l'identification, consciente et inconsciente de la mère à son enfant. Il aborde la fonction de la mère dès la période la plus primitive. La préoccupation maternelle dans les premiers moments de la vie, est un état très spécifique : *primaire*. Cet état, « se développe graduellement pour atteindre un degré de sensibilité accrue pendant la grossesse et spécialement à la fin ; il dure

---

<sup>561</sup> Donald Woods Winnicott, *Jeu et réalité: l'espace potentiel*, trad. par Claude Monod et Jean-Bertrand Trudon Pontalis (Paris, France: Gallimard, 1984).

<sup>562</sup> Winnicott D.W. (1971), *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975, p.205.

<sup>563</sup> Winnicott D.W. (1971), *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975, p.206.

<sup>564</sup> *Ibid.*, p.209.

<sup>565</sup> *Ibid.*, p.213.

encore quelques semaines après la naissance de l'enfant »<sup>566</sup>. Cet état organisé pourrait être comparé à un état de *repli* ou à une *fugue*. D'ailleurs, pour comprendre l'attitude de la mère au tout début de la vie du nourrisson, il faut admettre qu'il faut qu'elle soit capable d'atteindre ce stade d'hypersensibilité et de s'en remettre ensuite. Ainsi, la mère qui a atteint cet état de *préoccupation maternelle primaire*, fournit un « cadre » dans lequel la constitution de l'enfant pourra commencer à se manifester, ses tendances au développement à se déployer et l'enfant pourra ressentir le mouvement spontané et vivre en propre des sensations particulières dans cette période primitive de la vie. Par contre, les carences maternelles provoquent des réactions aux empiétements et ces réactions interrompent la « continuité d'être » de l'enfant. C'est pourquoi un excès de cette réaction représente une menace d'annihilation et une angoisse primitive très réelle. Winnicott affirme en d'autres termes, que l'établissement du moi doit reposer sur un sentiment continu d'exister suffisant et non interrompu par l'empiétement et pour que ce sentiment continu d'exister soit suffisant au début, il est essentiel que la mère se trouve dans cet état.

C'est pourquoi seule une mère sensibilisée de la sorte peut se mettre à la place de son enfant et répondre à ses besoins. Ce sont d'abord des besoins corporels qui se transforment progressivement en besoins du *moi*. Voici qu'apparaît l'existence d'une « relation au moi » entre la mère et le bébé. Néanmoins, « le défaut d'adaptation de la mère au stade le plus précoce ne produit rien d'autre que l'annihilation du self chez le petit enfant »<sup>567</sup>. Ces carences retentissent comme des *menaces contre l'existence personnelle* du self. Puisque la structuration précoce du moi est silencieuse. La première organisation du moi provient du vécu des menaces d'annihilation qui n'entraînent pas l'annihilation et dont on se remet à chaque fois. Ainsi, « il semble donc qu'un environnement « suffisamment bon » dès le stade primaire permet au petit enfant de *commencer à exister*, d'avoir ses expériences, d'édifier un moi personnel, de dominer ses instincts et de faire face à toutes les difficultés inhérentes à la vie »<sup>568</sup>. Sans l'environnement initial suffisamment bon, ce self peut se permettre de mourir. Le sentiment du réel est absent, mais s'il n'y a pas trop de chaos, le sentiment ultime est celui de l'inutilité. S'il n'y a pas de chaos, on voit apparaître un self qui se conforme aux demandes, qui réagit aux stimuli et qui se débarrasse des expériences instinctuelles en les accomplissant. Ainsi, lorsqu'il y a eu carence à cette époque, le petit enfant est pris dans des mécanismes de défense primitifs qui relèvent de

---

<sup>566</sup> Winnicott D. W. (1996) *La mère suffisamment bonne*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 2006, p.40.

<sup>567</sup> Winnicott Donald W. (1996) *La mère suffisamment bonne*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 2006, p.46.

<sup>568</sup> *Ibid.*, p.48.

la menace d'annihilation. Par ailleurs, concernant le développement précoce du petit enfant, pour Winnicott, il y a une ligne de partage : la maturité du moi, où les expériences instinctuelles renforcent le moi ; et l'immaturation du moi, où les expériences instinctuelles démembreront le moi. En tout cas, le *moi* représente ici une somme d'expériences. Le self de l'individu débute par une somme d'expériences : repos, motricité spontanée, sensation... C'est pourquoi, l'individu a besoin pour un bon départ d'un environnement spécialisé, adapté à l'enfant, où la préoccupation maternelle primaire est en premier lieu.

Le début de l'existence est ainsi subordonné à ces premières expériences : « Qu'est-ce que le bébé voit là ? Que voit le bébé quand il tourne son regard vers le visage de la mère ? Généralement, ce qu'il voit, *c'est lui-même* ». En d'autres termes, « *la mère regarde le bébé et ce que son visage exprime est en relation directe avec ce qu'elle voit* ». Certains bébés se trouvent longtemps confrontés à l'expérience de ne pas recevoir en retour ce qu'eux-mêmes sont en train de donner : « Ceux-là regardent mais ne se voient pas eux-mêmes. Ce qui ne va pas sans conséquences. En premier lieu, leur propre capacité créative commence à s'atrophier et, d'une manière ou d'une autre, ils cherchent un autre moyen pour que l'environnement leur réfléchisse quelque chose d'eux-mêmes ».

Quand je regarde, on me voit, donc j'existe<sup>569</sup>. Dans le sens de la pathologie, se situe une faculté de prévoir qui est précaire et qui force le bébé jusqu'à la limite de sa capacité à tenir compte des événements : « La menace d'un chaos se précise et le bébé organise son retrait ou ne regarde rien ». Par conséquent, si le visage de la mère ne répond pas, le miroir devient alors une chose qu'on peut regarder, mais dans laquelle on n'a pas à se regarder. En effet, « chercher à être vu » est à la base d'un regard créatif, explique D.W. Winnicott. Il constate le lien entre l'aperception et la perception et postule un processus historique chez le sujet, dépendant du fait « d'être vu » : « Quand je regarde, on me voit, donc j'existe.

### **Une idée du suicide**

Dans les premiers mois de la vie, l'angoisse est vécue comme une peur de persécution. Les mécanismes de défense font partie du développement normal et sont caractéristiques de la position schizo-paranoïde, base de la schizophrénie. En effet, l'identification projective est la combinaison du clivage du moi et de leurs projections sur un autre ou l'extérieur. Le sentiment

---

<sup>569</sup> Winnicott, *Jeu et réalité*.

d'étrangeté est prédominant et le patient est éloigné. Des aspects de la personnalité sont clivés et les mots n'ont pas de signification. La relation d'objet schizoïde décrite par Mélanie Klein, est une relation d'objet perturbée qui a comme conséquence un clivage violent et une projection excessive. L'extérieur est persécuteur et la partie destructrice du sujet qui est clivée et projetée, est vécue comme un danger pour l'objet aimé, d'où la culpabilité.

Dans sa contribution à l'étude de la psychogenèse des états maniaco-dépressifs (1934), Mélanie Klein décrit ce monde chaotique et archaïque de la vie pulsionnelle de la première année de vie de l'enfant en organisation. Il est donc question des tendances sadiques non seulement adressées au sein de la mère, mais aussi à l'intérieur de son corps. Le développement de l'enfant est régi à ce moment-là par le mécanisme de l'introjection et de la projection. C'est ainsi parce que le bébé projette sa propre agressivité sur ces objets qu'il les ressent comme mauvais. L'enfant les conçoit comme dangereux, comme des persécuteurs dont il craint qu'ils ne le dévorent, qu'ils n'évident l'intérieur de son corps, ne le coupent en morceaux, ne l'empoisonnent, qu'ils ne préméditent sa destruction par tous les moyens que le sadisme peut inventer. Il s'ensuit que face à des situations d'angoisse, l'enfant trouve des mécanismes de défense dont le contenu est comparable à celui des psychoses de l'adulte. Par exemple, un des premiers moyens de défense contre la peur des persécuteurs, que leur existence soit conçue comme extérieure ou comme intérieure, est celui de la scotomisation ou négation de la réalité psychique, ce qui peut amener à une négation de la réalité extérieure. Par ailleurs, dans cette théorie, partout où il existe un état de dépression, on trouve cet alliage spécifique d'angoisses, de sentiments de détresse et de défenses diverses qui s'appelle la position dépressive.

Si par le suicide, le moi cherche à tuer ses mauvais objets, M. Klein soutient qu'en même temps et dans tous les cas, il vise tout aussi bien à sauver ses objets d'amour, qu'ils soient externes ou internes ; nous retrouvons ici une interprétation concernant, le suicide dit altruiste. « Dans certains cas, les fantasmes sous-tendant le suicide visent à protéger les bons sujets intériorisés et la partie du moi identifiée aux bons objets, comme ils visent à détruire l'autre partie du moi, identifiée aux mauvais objets et au ça. C'est donc le suicide qui permet au moi de s'unir avec ses objets d'amour. Dans d'autres cas, le suicide semble inspiré par le même type de fantasmes, mais ceux-ci concernent alors le monde extérieur et les objets réels, conçus, du moins en partie, comme substituts des objets intériorisés »<sup>570</sup>.

---

<sup>570</sup> Klein, *Essais de psychanalyse*, p.326.

C'est ainsi qu'en se suicidant, l'intention peut-être de briser sa relation au monde extérieur parce qu'il souhaite débarrasser quelque objet réel de lui-même ou de cette partie du moi qui s'identifie à ses mauvais objets. Dans ce sens, l'attaque sadique contre le corps de la mère est la représentation du monde pulsionnel de l'enfant, puis la haine et la vengeance à l'égard de bons objets réels joue un rôle important dans tel acte, c'est dans la mesure où cette haine dangereuse, incontrôlable constitue la menace dont le mélancolique cherche par son suicide à préserver ses objets réels.

Concernant le deuil et le suicide, dans son autre article, *Le deuil et ses rapports avec les états maniaco-dépressifs*, M. Klein explique le mécanisme du deuil à partir de la théorie freudienne : la réalité prononce son verdict, l'objet n'existe plus et devant chacun des souvenirs et chacun des espoirs qui attachaient la libido à l'objet perdu, le moi est obligé de décider s'il veut partager le sort de celui-ci. Le moi se laisse convaincre par l'ensemble des satisfactions narcissiques que lui donne le fait de rester en vie et rompt son attachement à l'objet mort. Cette rupture se produit lentement et progressivement ce qui permet à l'énergie que celle-ci a requise de se dissiper à mesure que le travail s'effectue. M. Klein établit donc un lien entre l'épreuve de la réalité dans le deuil normal et certains processus psychiques de la première enfance.

### **La logique du vide et la crainte de l'effondrement : ne pas cesser de tomber**

Pour D.W. Winnicott, la crainte de l'effondrement peut être une crainte d'un événement passé dont l'expérience n'a pas encore éprouvé par immaturité affective de l'appareil psychique. Cette expérience est recherchée compulsivement. La crainte de craquer, de s'effondrer marque certains patients et pas d'autres. Par conséquent, la crainte de s'effondrer est liée à une expérience antérieure et à l'inconstance de l'environnement (fluctuations, insécurité). L'effondrement, c'est la défaillance, l'échec de l'organisation défensive qui est en cause. L'émergence du symptôme se traduit pour certains, cette crainte de s'effondrer apparaît au début du traitement et chez d'autres plus tard. C'est grâce à la dépendance qui s'instaure, aux erreurs et aux failles de l'analyste que la crainte de l'effondrement apparaît avec son cortège de phobies dans ce type d'organisation psychique. La menace contre un mouvement rétrograde entraîne une défense du moi de type schizophrénique. La dépendance absolue est évidente dans les premiers temps de la vie du bébé, la mère assure et assume une fonction de moi auxiliaire.

Les agonies primitives sont décrites<sup>571</sup> ici comme suit: le retour à un état non intégré (défense par la désintégration) ; ne pas cesser de tomber (défense par l'auto – maintien) ; la perte de la collusion psychosomatique, la faillite de la résidence dans le corps (défense par la dépersonnalisation) ; la perte du sens du réel (défense par l'exploitation du narcissisme primaire) ; la perte de la capacité d'établir une relation aux objets (défense par les états autistiques, l'établissement de relations uniquement avec des phénomènes issus de soi).

En effet, « la crainte clinique de l'effondrement est la crainte d'un effondrement qui a déjà été éprouvé »<sup>572</sup>. L'une des craintes correspond à l'âge d'adulte et l'autre au bébé. L'organisation défensive s'est constituée pour faire face à la crainte de cette agonie originelle. Le patient manifeste alors tous ces éléments dans sa maladie. Le moi n'a donc pas réussi à intégrer quelque chose par son immaturité et c'est l'inconscient qui l'exprime, le signifie par le symptôme. Pourquoi le sujet est alors tourmenté par ce qui appartient au passé ? Parce que l'expérience originelle de l'agonie primitive fait partie de la réalité psychique présente.

Le paradoxe est que ce qui n'a pas été encore éprouvé s'est produit dans le passé. Le patient devra accepter le paradoxe. Néanmoins, il est possible que cet effondrement se soit produit au début de la vie. Alors, il faut que le patient se rappelle, mais il est impossible de se rappeler une chose qui ne s'est pas produite car cela ne devait pas arriver au sujet. La seule manière de se rappeler, c'est que le patient réactualise son histoire infantile par le transfert. Cette chose passée et future devient présente et est ressentie par le patient pour la première fois, selon Winnicott.

---

<sup>571</sup> Donald Woods Winnicott, *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, éd. par Michel Gribinski, trad. par Jeannine Kalmanovitch (Paris, France: Gallimard, DL 2000, 2000).

<sup>572</sup> Winnicott.

### 5.8. Madame S. Récit, délire et catastrophe

Nous trouvons une certaine actualité de la psychose paranoïaque avec l'histoire de madame S. Ce cas de paranoïa est la conjonction entre une histoire individuelle et un contexte institutionnel et collectif où le symptôme principal est le déni de l'Autre. Le sujet revendique sa vérité : « Ils n'avaient pas le droit de m'ignorer », « j'avais besoin qu'ils reconnaissent ma souffrance ». Il s'agit de l'histoire clinique d'une femme brillante mais incomprise venue nous consulter aux urgences psychiatriques. Revenant sur son vécu délirant d'une vraie tragédie, elle nous explique comment la seule solution pour elle fut de devenir folle. Madame S s'est sentie piétinée dans sa fonction, c'est pourquoi elle n'a pas cessé d'écrire à la Direction de Ressources Humaines pour « défendre » sa place, sans jamais obtenir de réponse, si ce n'est une *Lettre de Licenciement* : « C'est inhumain de me laisser écrire jusqu'à l'épuisement ». À ce moment-là, c'est devenu un cas de « harcèlement » qui a fini dans les flammes par le suicide réel du gardien du refuge. À quoi donc nous confronte aujourd'hui la paranoïa ? La pertinence de son discours dans ce contexte d'aliénation est assez surprenante. La patiente demandait à être prise au sérieux, mais pour elle, il a fallu faire valoir le droit pour qu'elle puisse avoir une place et exister. C'est pourquoi, c'est seulement au Tribunal qu'elle finira par être entendue, longtemps sans jugement définitif. Peu importe, notre patiente avait le courage et la patience d'attendre, même si cela lui coûta en partie la vie, elle voulait seulement *être* entendue. « Rien n'est possible et tout est vrai », nous dit-elle, résignée. « Il n'y a plus de docteur ... Quand je me dis que j'ai été veto 23 ans, j'ai l'impression que ce n'est pas vrai ». Le *processus* thérapeutique a été parallèle au *procès* juridique et nous avons pu constater les motivations de cette confrontation car cette psychose nous montre non seulement la position du sujet face à l'absolu du monde institutionnel, mais aussi l'insistance du sujet afin de faire reconnaître sa souffrance et sa parole jusqu'à saisir la justice.

**« Soit j'euthanasiais tous ces chats, soit je devenais folle »**

Les virus dans la chatterie étaient devenus un élément étranger et insupportable pour cette vétérinaire avec vingt-trois ans de pratique. Quel fut son conflit ? Exister dans un monde absurde : « L'angoisse, c'était le fait de ne plus être un être humain ». Cette paranoïa était la conjonction entre une histoire individuelle et un contexte institutionnel et collectif où le symptôme principal était le déni de l'Autre. Alors que les conditions de travail changeaient,

travailler était devenu de plus en plus difficile pour madame S. Elle qui respectait toutes les règles et normes de sécurité et d'hygiène, se sentait mise à l'écart depuis que la femme du directeur du refuge était venue travailler à l'infirmerie où travaillait notre patiente. Une autre femme était venue prendre sa place, « elle n'était même pas vétérinaire, c'est horrible ce qu'elle m'a fait vivre ».

Nous avons entendu le récit existentiel de cette vétérinaire qui a tenté de se tuer pour ne pas se taire. Juste après avoir reçu cette lettre de licenciement, elle a pris des médicaments, ce qu'elle décrit comme sa tentative de suicide. Ce passage à l'acte lui a permis de pouvoir venir se soigner aux urgences, s'approprier ce lieu de soins auquel elle retournait régulièrement, est-ce que cet espace se substituait en tant que lieu thérapeutique à son lieu de travail ? dans tous les cas elle en faisait usage, elle venait à ses rendez-vous avec le médecin, avec nous, elle passait les week-ends, quelques soirées : à chaque fois que l'angoisse devenait insupportable, au lieu d'agir, elle venait parler, se vider de sa haine. En effet, suite à sa première tentative de suicide, elle n'était plus jamais passé à l'acte.

Madame S nous expliquait : « Je suis morte depuis le jour où je me suis suicidée », en faisant allusion à sa tentative de suicide. « Il m'arrive de rêver que je retravaille là-bas. Ça tourne toujours mal. Comme si je n'étais plus capable de rien. Ils m'ont détruite. Leur silence me détruisait ... ou je me suis détruite moi-même. Je ne sais pas ». « Tout est devenu irréel, comme si j'étais double, comme si j'étais dédoublée ». « Dans ma tête, c'était irréel, tellement insupportable pour moi », « je me sens tellement lâche », « parce que je ne vis plus, je ne veux plus prendre des risques », « le risque est de souffrir encore plus », « je ne trouverai pas une place dans cette société que je n'aime plus ». « Je suis ma propre prison et je me vois morte ».

### **Paranoïa, à côté de la pensée**

En 1899 E. Kraepelin introduit sa nouvelle nosologie des psychoses, différenciant les états aigus résolutifs comme la folie maniaco-dépressive, les délires chroniques non hallucinatoires comme la paranoïa et son concept de démence précoce, construit sur le regroupement des délires chroniques hallucinatoires. En France le concept adopté est *Psychose hallucinatoire chronique*, entité spécifique à l'Ecole française, consacrée surtout au groupe des états délirants chroniques et forgée en 1911 par Gilbert Ballet. En effet, la psychose hallucinatoire chronique est l'héritière du délire des persécutions de Lasègue (1852), reprise



par Magnan et rebaptisée *délire chronique à évolution systématique* en 1911. D'après Magnan, ce qui caractérise cette psychose, c'est la longue résistance qu'y montre le malade à l'irruption morbide, ce qui se traduit par une évolution typique en quatre phases bien distinguées : la première d'incubation, marquée par le malaise, l'inquiétude et une tendance interprétative qui aboutit à l'idée de persécution ; l'apparition des hallucinations auditivo-verbales et sensitives, comme le délire de persécution physique de Kraepelin ; et la systématisation du délire persécutif avec affaiblissement de la personnalité et le délire de grandeur et la démence.

Lacan effectue un état des lieux lors de la publication de sa thèse en 1932, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* et analyse le cas Aimée. Il explique que pour Magnan et Sérieux « jamais la maladie ne rétrocede : (elle) poursuit jusqu'à la mort sa marche inexorable »<sup>573</sup>. Le délire chronique n'apparaît qu'à l'âge adulte, vers 35 ou 45 ans. Cependant, il existe une prédisposition spéciale, la constitution paranoïde, caractérisée par une humeur sombre, ombrageuse, des tendances à la misanthropie, à l'orgueil, à la défiance. Ce qui est intéressant notamment dans le cas de cette patiente, c'est que dans la description de Magnan, un délire frappe des individus d'une intelligence développée. Notre patiente avait 51 ans et elle n'avait pas eu d'enfant ni un homme dans sa vie.

Lacan cite E. Bleuler qui soutient l'idée que la paranoïa « dépend avant tout d'une situation à laquelle le malade réagit par sa psychose et le conflit intérieur entre une infériorité ressentie et une exaltation réactionnelle du sentiment du soi, ce conflit étant naturellement exacerbé par les circonstances extérieures »<sup>574</sup>. Il évoquera également l'importance de la thèse de Kretschmer qui distingue trois facteurs psychologiques qui déterminent le délire : le caractère, l'événement vécu et le milieu social. Dans cette conception : « déclenchement, symptômes, évolution sont essentiellement déterminés par l'ensemble des facteurs (histoire, milieu) qui ont concouru à la formation de la personnalité »<sup>575</sup>. Nous pouvons dire que Lacan reconnaît à Bleuler le mérite d'avoir examiné chez ces malades non seulement leurs symptômes mais aussi et surtout leur vie toute entière. Lacan remarque la tendance contraire à « soumettre le déterminisme de la paranoïa à des facteurs organiques »<sup>576</sup>, qu'il réfutera par la suite.

---

<sup>573</sup> Jacques Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, 2. Auflage, Collection points 115 (Paris: Éditions du Seuil, 2000), p.38.

<sup>574</sup> Lacan, p.81.

<sup>575</sup> Lacan, p.99.

<sup>576</sup> Lacan, p.125.

Ensuite, il expose le cas Aimée qu'il décrit comme un cas de paranoïa d'autopunition, pour présenter après son enquête détaillée de la littérature sa propre conception. Ce cas est choisi car il apparaît à Lacan comme le plus significatif. Partant du passage à l'acte de la malade qui est l'agression d'une actrice, il nous relate l'histoire de la malade, l'évolution de sa pathologie et le thème de son délire. Il s'agit de tester les théories exposées précédemment et de récuser la réduction organiciste de la paranoïa. Lacan en arrive à la conclusion que les traumatismes psychiques ont un rôle fondamental dans la psychose et que la psychose en question est en lien direct avec l'histoire et le caractère de la malade et de sa personnalité. Il affirme que le délire a un sens et que chez la malade, c'est la tendance à l'autopunition qui est exprimée. Nous avons constaté aussi chez notre patiente cette tendance à l'autopunition car toute la haine qu'elle adressait à l'institution et à la « DRH », ainsi qu'à son ennemi, la femme du directeur, c'était le sadisme qui par la suite se retournait contre elle-même. D'où son passage à l'acte suicidaire le jour même où elle reçoit la lettre de licenciement, signifiant que nous entendions régulièrement lors des séances.

Dans le but de comprendre ce lien entre l'évolution du délire et les événements traumatiques, Lacan fait appel aux théories freudiennes à propos des fixations libidinales. Les relations avec la sœur aînée de la malade auraient joué un rôle décisif dans la genèse du délire qui constitue un déplacement et une projection de la haine réprimée d'Aimée envers sa sœur sur d'autres personnes. Notre patiente madame S. avait elle aussi une sœur aînée, qu'elle avait placée dans une position d'idéal, qu'elle décrivait comme son double : « je faisais tout comme ma sœur », « elle me protégeait ». Concernant Aimée, « durant des années, le délire apparaît donc comme une réaction de fuite devant l'acte agressif »<sup>577</sup>, mais, il ne parviendra cependant pas à contenir l'intensité de la haine réprimée qui s'exprimera dans le passage à l'acte, ce qui n'est pas le cas de madame S. Cette dernière a été en mesure de demander de l'aide et de tenter non de se suicider, mais de se soigner. Lacan conclut en affirmant que « paranoïa d'autopunition et paranoïa de revendication forment un groupe spécifique », « par arrêt évolutif de la personnalité au stade génétique du surmoi »<sup>578</sup>.

D'ailleurs, dans *Le Sinthome*, Lacan rappelle sa thèse, expliquant que s'il avait résisté à sa publication, « c'est simplement parce que la psychose paranoïaque et la personnalité n'ont comme telles pas de rapport, pour la simple raison que c'est la même chose »<sup>579</sup>. Autrement dit,

---

<sup>577</sup> Lacan, p.234.

<sup>578</sup> Lacan, p.349.

<sup>579</sup> Lacan, *Le séminaire, Livre XXIII Le Sinthome 1975-1976*, p.53.

l'imaginaire, le symbolique et le réel sont une seule et même consistance, et c'est en cela que consiste la psychose paranoïaque.

### **Le droit à exister : « 23 ans en 31 pages de procès »**

En effet, la malade dont nous parlons a éprouvé un malaise général, à partir d'une perte, d'un deuil impossible : sa mère et la jeune fille avec qui elle travaillait dans l'infirmerie. Sa mère est décédée d'une cirrhose, elle était alcoolique, et la jeune femme est morte suite à un douloureux cancer. Sans doute l'alcoolisme de sa mère est le fait le plus traumatique et douloureux qu'elle ait pu exprimer. Impuissante devant cette femme qui se détruisait au jour le jour, elle lutta contre cette maladie, en s'occupant d'elle et en tentant constamment de la raisonner sans jamais réussir. Une fois sa collègue décédée, progressivement, madame S. commença à interpréter les moindres gestes et regards. De plus, elle était la fille du directeur du refuge, elle était vétérinaire et apparemment elles avaient noué un lien affectif. Madame S. la décrivait presque comme son élève. C'est pourquoi après son décès, lorsque c'est la mère qui reprend la place de la fille, aimée et appréciée par madame S., sa place lui est insoutenable. En rivalité pour l'amour de cette fille, madame S. la transforme en son pire ennemi : une forte jalousie s'est révélée chez madame S, ressentie contre la femme du directeur qui était aussi mère de la jeune fille morte et - ne l'oublions pas - également une mère en deuil. Madame S. est devenue méfiante, jalouse, revendicative, inquiète, assaillie par mille préoccupations manifestées sur le plan professionnel et plus particulièrement sur son lieu de travail. L'institution, l'identification concentrées sur un seul signifiant : *refuge*. Madame S., souffrant d'une interprétation délirante, avait l'idée constante d'une persécution, soutenue par sa pensée. La complexité de cette situation, c'était que la lucidité persistait, la mémoire restait intacte, elle entretenait sa position de victime de ses ennemis surtout imaginaires, symboliques et réels.

En ce qui concernait son identification au travail, la perte était devenue de l'ordre de l'irreprésentable pour madame S., un deuil impossible comme celui de sa mère. « Je me dis que je devrais être en train de travailler. C'est une anomalie d'être chez soi », « je vis que ça, que le fait d'avoir perdu mon travail après 23 ans ». « Il m'arrive de rêver que je retravaille là-bas. Ça tourne toujours mal. Comme si je n'étais plus capable de rien. Ils m'ont détruite. Leur silence me détruisait... ou je me suis détruite moi-même. Je ne sais pas ». Le manque de réponse de la Direction de ressources humaines l'avait empêchée de s'exprimer suite à la lettre de licenciement, c'était de l'ordre de l'incompréhensible pour elle : « je vis la même journée

depuis deux ans, c'était le seul endroit où j'étais quelque chose, c'est l'Association qui m'a attaquée. Il n'y a plus de cadre rassurant, c'est pour ça que je ne veux plus sortir de chez moi, pour qu'il ne m'arrive plus rien ». Le monde extérieur devenait un risque pour elle, « c'est trop dangereux d'attendre quelque chose, il ne faut plus rien attendre, je me sens tellement lâche ». L'existence a perdu son sens, elle nous dit ne pas savoir ce qui la retient sur cette planète, « je ne vois pas ce qui me reste à vivre, tout me fait mal. Je ne trouverai pas une place dans cette société que je n'aime plus. C'est comme si j'étais en prison, c'est rassurant d'être en prison pour ne pas vivre pire, il vaut mieux ne pas vivre. J'ai l'impression de ne plus exister, je tue le temps », mais nous avons l'impression que c'est le temps qui passe qui la tue.

### **Son discours de l'être déjà mort**

Elle ne croit plus ni vivre ni être en vie. « Je suis morte depuis le jour où je me suis suicidée », nous dit-elle. Cet énoncé nous renvoie au « rien (qui) serait en somme le signifiant de la mort »<sup>580</sup> et encore, la vie et la mort reviendraient poser un ultimatum au sujet qui se transforme en tout ou rien, composé de l'idéal et de l'anéantissement, car c'est la culpabilité qui tue. Nous trouvons ce discours de « l'être déjà mort » relevé par M-C. Lambotte, comme une œuvre de la pulsion de mort dans la mélancolie que nous prenons ici comme un trait, toutefois nous savons combien du point de vue pulsionnel, paranoïa et mélancolie sont reliés par l'analité : perte et contrôle. L'identification au rien, le négativisme, mènent à « l'annulation de soi-même et de la réalité jusqu'au *raptus suicidaire*, qui est la destruction de soi par excellence<sup>581</sup>. Cette agressivité retournée contre soi met en évidence le risque de suicide. De même, qu'il s'agisse là de la défaillance d'un processus vital, de celui qui maintient l'individu en contact avec le monde environnant dans la quête d'une expérience de satisfaction assurément renouvelable, « le mélancolique le confirme bien, lui qui ne peut vivre, ni mourir, puisqu'il dit être déjà mort »<sup>582</sup>.

De surcroît, les autres signes cliniques qui pour nous caractérisaient madame S. étaient ce double féminin et un trait hystérique que lui permettaient d'exprimer une part de féminité à travers ce qu'elle appelait « fibromyalgie ». En tant que double de sa sœur aînée, leur séparation était restée comme un vécu insupportable. Non seulement elle la protégeait, mais : « elle parlait

---

<sup>580</sup> M-C. Lambotte, *Le discours mélancolique*, p.541.

<sup>581</sup> M-C. Lambotte, p.416.

<sup>582</sup> *Op.Cit.*,p.158.

à (s)a place ». Son fond homosexuel était présent, possiblement madame S éprouvait un sentiment amoureux envers cette jeune femme décédée qui s'était prêtée au jeu dans l'imaginaire de madame S. De même, elle a pu nous parler « d'un viol » que nous avons entendu comme son premier rapport sexuel avec un homme à l'époque où elle faisait ses études de médecine. Ce viol a résonné sur toute la chaîne signifiante : « je ne voulais pas, mais il ne s'est pas arrêté ». Le viol était resté comme l'intrusion de l'homme menaçant dans sa pensée. Elle était excentrique et décentrée. Travailler dans un *refuge* n'avait pas été anodin pour madame S. Elle s'était aussi réfugiée dans ce signifiant où elle est restée à l'abri pendant 23 ans. Elle s'était identifiée à ce lieu qui plus tard a disparu sous les flammes d'un passage à l'acte suicidaire du gardien et avec lui, l'espoir, la vétérinaire et l'homme collègue qui l'avait auparavant aussi menacée et agressée.

Le défi d'exister dans un monde absurde était énoncé : « L'angoisse, c'était le fait de ne plus être un être humain ». Les virus dans la chatterie était devenu un élément étranger insupportable. Il fallait tuer les virus, elle nous disait, « soit, j'euthanasiais tous ces chats, soit je devenais folle ». Il fallait tuer quelque chose et l'inscription de la lettre dans son récit était marquante. Cette trace de l'écriture qui l'a brûlée et effacée : « Ils m'ont détruite. Leur silence me détruisait », l'aliénation de madame S était à sa double femme et à son travail qu'elle avait tant aimé. « Je suis ma propre prison », « je me vois morte ». Elle avait déjà vécu trois délibérations aux prud'hommes pour qu'enfin la *Lettre de licenciement* soit déclarée « nulle ». Comment redonner une place existentielle à cette femme ? Elle affirmait que tout était devenu irréel : « comme si j'étais double, comme si j'étais dédoublée », « comme si j'avais deux cerveaux, un qui vivait dans un autre monde...un monde où tout serait comme avant ». L'interprétation de la réalité actuelle était fondée sur une perte de l'existence qui l'empêchait de vivre et désirer, « *je n'existe plus* » nous disait-elle. Son acte protestataire avait été d'accomplir son destin : « je me suis suicidée en mars 2011 ».

## 6. DISCUSSION ET CONCLUSIONS : PARADOXES, LA MARQUE QUI EFFACE



« Il ne faut pas oublier que la relation analytique est fondée sur l'amour de la vérité, c'est-à-dire sur la reconnaissance de la réalité, et qu'elle exclut tout faux-semblant et tout leurre. Arrêtons-nous un instant pour assurer l'analyste de notre sincère compassion, sachant qu'il doit, dans l'exercice de son activité, satisfaire à de si lourdes exigences »<sup>583</sup>.

Sigmund Freud, *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin*, 1937.

---

<sup>583</sup> Freud, S. « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin » (1937). In : Résultats, idées, problèmes, tome 2. Paris : PUF, 1985, p.263.

Le saut de la lettre à l'acte se vérifie grâce aux études cliniques à travers ces énoncés de mort qui reviennent dans le réel et qui parlent du suicide. En effet, cette sortie de la scène, qui se manifeste par un passage à l'acte ou par un acting out, serait pour nous la précipitation d'un signifiant. Le paradoxe étant toujours de disparaître pour exister, comme une signature, une trace sur le corps qui reste à jamais. Le sujet est à la recherche de sa vérité et il souhaite laisser son empreinte, le vide devient la matière idéale pour recevoir le sceau, la signature divine<sup>584</sup>, *sa* marque. Plus rien ne pourra s'imprimer sur ce corps.

C'est pourquoi l'effet paradoxal de cette clinique a trait à cette signature métaphorique du sujet suicidé. Puisque nous admettons la présence d'un désir qui ne s'articule pas seulement comme désir de reconnaissance, mais aussi comme reconnaissance d'un désir, affirme Lacan, et le signifiant en est la dimension essentielle. Plus le sujet s'affirme à l'aide du signifiant comme voulant sortir de la chaîne signifiante, et plus il y entre et s'y intègre, plus il devient lui-même un signe de cette chaîne : « S'il s'abolit, il est plus signe que jamais. La raison en est simple – c'est précisément à partir du moment où le sujet est mort qu'il devient pour les autres un signe éternel, et les suicidés plus que d'autres »<sup>585</sup>. Cette beauté horripilante du suicide implique le trait tragique et l'anticipation de l'acte. Est-ce que cette beauté horripilante traduirait cette érotisation non seulement de la souffrance, mais aussi de la mort ? Il n'est rien de plus radical qui tranche, coupe et divise.

Nous trouvons ici l'essence de nos hypothèses car il est question de ces signes qui orientent le discours et auxquels le sujet s'identifie, il est question de la trace qui reste une fois lui disparu, le rapport au temps dépasse toute autre mesure si nous nous tenons à ce commandement de « l'éternel ». Puis, *s'il s'abolit, il est plus signe que jamais*, en conséquence, cette hâte d'en finir qui est adressée à l'Autre s'avère d'une efficacité dangereuse, cela se paie de sa propre chair et le sujet fait aussi payer l'Autre. Précisément, à propos d'écriture et des dettes, dans *Chemins de traverse. Passages de Freud à Derrida*, 2009, Anne Bourgain convient avec Platon que l'écriture est toujours suspecte : « mauvaise, elle tourne en rond, 'son cas est grave' : elle n'est que pure répétition (répétition sans savoir, inconsciente) »<sup>586</sup>. D'une part, elle considère plus précisément que le rapport à la langue n'est pas celui d'un vouloir dire, mais que des liaisons s'opèrent d'elles-mêmes. D'autre part, les scènes d'écriture et les scènes d'héritage sont conçues par A. Bourgain comme des voies de passages inévitables. Elle

---

<sup>584</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire IV, L'identification* 1961-1962, p.145.

<sup>585</sup> Lacan, *[Les formations de l'inconscient]*, 1998, p.245.

<sup>586</sup> Anne Bourgain-Wattiau, *Chemins de traverse: passages de Freud à Derrida* (Limoges: Lambert-Lucas, 2009), p.71.

convoque la pensée des philosophes comme Nietzsche ou Derrida à propos d'une philosophie et d'une psychanalyse qui serait libre ou encore *à venir*, faisant partie précisément d'une entreprise subversive dans l'esprit de la découverte freudienne car ces penseurs ont assumé une position en contradiction avec leur temps, « ce qu'ils se sont aventurés à penser, chacun à sa façon, c'est la chute - la disparition du sol sur lequel nous pensions marcher et penser - et la nécessaire descente vers la pensée de l'abîme qui vise l'énigme au cœur de la pensée »<sup>587</sup>. En revanche, cette pensée du dehors suppose l'effacement de celui qui parle et à la fois sa remise en jeu.

Or, est-ce que penser la fin du sujet de l'inconscient pourrait être considéré comme un exercice semblable ? Lorsque le psychanalyste entend pour la première fois que son patient a manqué le rendez-vous parce qu'il est en ré-animation, un effet similaire se produit dans l'inconscient. Dans l'absolu, un psychanalyste sans patients n'en est plus un. Silence, vide et culpabilité. Bien que l'élaboration postérieure veuille rassurer, le sentiment d'arrachement est déjà-là. La case est vide.

En Occident, bien qu'une partie des philosophes ait pu entendre le suicide comme un acte de liberté grâce aux stoïciens, Aristote et le christianisme ensuite l'ont toujours sanctionné avec un héritage en plus de culpabilité pour la descendance. Comme le meurtre du père de la horde, le suicide du sujet engendre un plus de culpabilité. De cette manière, cette auto-punition, punit aussi l'Autre, voilà le message que le sujet fait passer : transmission. C'est pourquoi, il est intéressant d'évoquer ici cette *frérocité* qui accompagne la transmission transgénérationnelle, « il faut bien gérer l'héritage inconscient », affirme A. Bourgain car la proximité avec le savoir de l'autre est non voulue et donc se fait toute en distance. Il est question de rapports bizarres faits d'évitement et d'influence réciproque, « lire ou non l'autre, être ou non en dette envers lui, inscrire sa propre marque, fonder une pratique, faire école, avoir une filiation, s'inscrire dans une lignée ou faire rupture »<sup>588</sup>. Un héritage qui pose toujours question, comme à tous ces patients qui ont été évoqués ici : le sujet se demande, ai-je bien mérité ce que j'ai ? Il ne s'agit pas de don, il s'agit précisément de ce qui est transmis, il n'y a donc pas le choix.

Or, comment résoudre cette énigme, comment entrer dans un discours si ce n'est que dans le désordre ? Le sujet demande : donnez-moi une place ; mettez-moi à ma place. Mais, où

---

<sup>587</sup> Bourgain-Wattiau, p.18.

<sup>588</sup> *Ibid.*



est-elle cette place ? Réservee ? Annulée ? En attente ? Justement, déconstruire implique se détacher d'une image déjà faite, déjà trop décalée ou calquée. Sortir de soi, pour rentrer, entrer à nouveau pour ressortir et rentrer. Se parcourir, s'y perdre pour regagner *sa* place.

De surcroît, le destin et la dimension du tragique sont dans l'absolu, reliés à l'écriture de l'histoire du sujet, c'est la sienne : « Une écriture est donc un faire qui donne support à la pensée »<sup>589</sup>. Dans ce chapitre sur *L'écriture de l'ego*, Lacan développe son nœud bo comme un appui à la pensée. Il faut l'écrire pour voir comment il fonctionne. Il l'appelle nœud bo à cause d'un mont évoqué par Joyce, *sur le mont Neubo la Loi nous fut donnée*. Ainsi, le nœud bo change le sens de l'écriture et il donne à cette écriture une autonomie, d'autant plus remarquable qu'il y a une autre écriture, celle qui résulte de ce qu'on pourrait appeler une « précipitation du signifiant ». Une autre nuance introduite par Lacan est la *dit-mension* qui permet d'accrocher les signifiants au nœud. La dit-mension est mension du dit, mension qui peut être mensonge, ce qui indique que le dit n'est pas du tout forcément vrai. La prochaine question est donc : qu'est-ce qui se passe quand quelque chose arrive à quelqu'un par suite d'une faute ? Puisque la faute est imaginaire, transmise ou héritée, elle va être traitée du côté de l'image, de la voix, de l'identification.

L'effet de la faute est entre autres la culpabilité. Sinon, une faute ne se produit jamais par hasard car il y a derrière tout lapsus une finalité signifiante, comme la roulette russe. Nous ne savons pas si le tir sera chargé ou pas. La faute tend à vouloir exprimer quelque chose. En revanche, ce qui est du côté de l'énigme : « Il s'agit de savoir pourquoi diable un tel énoncé a été prononcé. C'est une affaire d'énonciation. Et l'énonciation, c'est l'énigme portée à la puissance de l'écriture »<sup>590</sup>, comme ce patient qui entendit sa mère dire : « ça nous aurait bien arrangé que tu y passes ». Selon Derrida, penser à ma mort me rend mortel et unique, puisqu'elle est toujours la mienne et je ne peux en être témoin qu'une fois. À ce propos, il affirme : « C'est l'approche de la mort, l'existence se soustrait à toute substitution possible. Or faire l'expérience de la responsabilité, depuis la loi donnée, faire l'expérience de sa singularité absolue et appréhender sa propre mort, c'est la même expérience : la mort est bien ce que personne ne peut ni endurer ni affronter à ma place »<sup>591</sup>. Pourrions-nous supposer que signer serait accepter de pouvoir répondre à la question de : « pourquoi as-tu signé ? Est-ce que l'ordre du texte viendrait toujours après ? Se déconstruire, serait-ce mourir sans disparaître ? Discours et acte,

---

<sup>589</sup> Lacan, *Le séminaire, Livre XXIII Le Sinthome 1975-1976*, p.144.

<sup>590</sup> Lacan, p.153.

<sup>591</sup> Derrida, *Donner la mort*, p.64.

acte et discours : avant ou après, toujours précipités, jamais à leur place. L'inconscient est toujours politique de par son altérité. Pourrions-nous aussi entendre le suicide comme un acte politique ?

Concernant les interrogations qui nous ont guidée, est-ce l'écriture de l'histoire et la figure du destin, nécessairement tragique ? Le sujet en paradoxe doit prendre une décision, sa posture face au réel du destin lui appartient. Platon, dans son *Apologie de Socrate*, comme nous l'avons précédemment cité, retranscrit le discours de Socrate à partir de sa défense face au procès, puis lors de la condamnation et jusqu'à sa mort. Il nous semble intéressant d'évoquer cet extrait où il s'agit de ce qu'il dit juste après avoir été condamné : « Voilà pourtant que l'heure est déjà venue de nous en aller, moi pour mourir dans quelque temps, vous pour continuer à vivre ! Qui, de vous ou de moi, va vers le meilleur destin ? C'est pour tout le monde chose incertaine, sauf pour la Divinité »<sup>592</sup>. La fonction du beau peut être reconnue pertinemment. Quant à savoir s'il a fait le bon choix, l'histoire a su répondre à sa place, il est devenu un signe éternel de l'amour de la vérité.

Pris au piège, nous avons tellement contemplé la mise en scène du sujet dans sa souffrance, que nous n'avons pas suffisamment tenu compte de cette jouissance mortifère qui est constamment en jeu dans cette clinique du suicide. Désormais, nous ne saurions pas ignorer le caractère dangereux du masochisme moral qui fait que par la composante érotique, « même l'autodestruction de la personne ne peut se produire sans satisfaction libidinale »<sup>593</sup>.

## CONCLUSIONS

Dans cette clinique du suicide, nous concluons que la mort énoncée n'a pu qu'être annoncée dans le passé, il n'est pas nécessaire que cela soit dit à travers ces mots précis *mort* ou *suicide*, mais ce qui marque le sujet ce sont les ratages, les silences, le vide, le rien. Le rythme qu'une vie ne prend pas nécessairement, un mouvement désirant qui n'arrive jamais à s'installer si ce n'est par l'agressivité qui se retourne contre le sujet. Nous constatons que c'est le manque d'amour qui se transforme en agression qu'il s'adresse ou adresse, jusqu'à ce qu'il se traite comme un objet. Ce besoin de punition qui est le sentiment de culpabilité agit en faveur

---

<sup>592</sup> Platon, *Apologie de Socrate ; Criton ; Phédon*, p.68.

<sup>593</sup> *Ibid.*

du châtement et de l'auto-punition. Ce sont les désirs de mort qui mènent au suicide. *Se tuer* marque la différence, c'est un signifiant qui tranche assurément, mais le sujet est obligé du même coup de payer de sa vie.

De même, nous souhaitons mettre en relief l'économie psychique qui surgit de l'histoire et de la capacité d'historisation car c'est à partir de cette fonction qu'émerge le sentiment de justice, d'injustice. La revendication, l'embarras : c'est de l'Autre scène que le sujet monte sur la scène tout simplement pour en sortir. La manière de résoudre, accepter ou refuser son histoire et son héritage détermine et anticipe la posture psychique et inconsciente.

Par exemple, Pierre Legendre considère le suicide comme un acte déraciné de l'institution de la vie, un acte *hors structure*. En effet, nous retenons son idée selon laquelle s'interroger sur le suicide comme geste d'un sujet dans l'humanité, « c'est par hypothèse entrer dans la problématique de la filiation »<sup>594</sup>, car tout suicide vient s'inscrire dans ce que nous appelons filiation. Nous irons même jusqu'à souligner la tension liée à l'emprise de la filiation. Par métaphore, c'est ce fil d'Ariane : il faut d'abord vaincre le Minotaure avant de pouvoir sortir du labyrinthe. Il est question de justice entre les générations, comme si l'auto-punition était la mise en scène d'une injustice.

Nous ne pouvons oublier que jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, parmi les descendants de la tradition romano-canonique, ce geste fut marqué de condamnation, comme le rappelle P. Legendre : « le suicidé tue quelqu'un »<sup>595</sup>, ce qui renvoie à cette transgression de la loi morale que nous avons évoquée antérieurement : la notion de meurtre marque le suicide. Si le suicidé est un meurtrier, voici le paradoxe premier, « (il) est à la fois auteur et victime d'un homicide, cela veut dire qu'il est deux »<sup>596</sup>. Le deuxième paradoxe, c'est que le sujet se donne la mort pour enfin exister, autrement dit le sujet se détruit pour maintenir un principe de vie. Le dernier paradoxe, c'est la satisfaction libidinale présente dans l'auto-destruction, même la mort procure de la jouissance.

Le sujet devient son propre ennemi, l'intrication pulsionnelle nous le montre : trop de douleur amène à la jouissance et trop de jouissance, c'est la mort. Rester vivant n'est pas une tâche exempte d'effort, tant bien que mal tout sujet se débrouille avec sa propre tragédie, tandis que le réel de l'existence frappe différemment. À propos du courage, Aristote affirma dans

---

<sup>594</sup> Papageorgiou-Legendre, *Leçons. 4, Suite 2*, p.211.

<sup>595</sup> Papageorgiou-Legendre, p.212.

<sup>596</sup> *Ibid.*, p.213.

*l'Éthique à Nicomaque* qu'il est un juste milieu entre la peur et l'audace. Il définit la peur comme l'attente du malheur, alors que ce que nous redoutons, ce sont tous les maux tels que l'infamie, la maladie, le manque d'amis, la mort. Or l'interrogation que nous trouvons pertinente, c'est de savoir dans quelles circonstances redoutables le courage se manifestera. N'est-ce pas dans les cas les plus graves, se demande Aristote ? « Nul alors ne se montre plus endurant que l'homme courageux à l'égard de ces maux terribles. Or, ce qui est le plus effrayant, c'est la mort, qui est le terme final au-delà duquel il n'y a plus, semble-t-il, ni bien, ni mal »<sup>597</sup>. Notons dans ce sens combien notre jugement clinique autour de l'acte, réussi ou raté, reste difficile. Selon Lacan, le seul acte qui serait un acte achevé s'il pouvait y en avoir un, ce serait le suicide. Mais, comme un acte final, il serait raté du point de vue de la jouissance, c'est pourquoi « le suicide mérite objection » nous dit-il. Le danger, c'est que « la mort n'est abordable que par un acte, encore pour qu'il soit réussi faut-il que quelqu'un se suicide en sachant que c'est un acte, ce qui n'arrive que très rarement »<sup>598</sup>. Comme si ces sujets, invoquant leur destinée, avaient besoin d'aller vérifier si la mort est bien réelle, si au moins *elle* les attend.

Nous avons montré comment *l'énoncé de mort* avait pour but de faire entendre à travers le discours quelque chose de l'ordre de l'existence et de la mort, en l'occurrence l'énonciation du suicide. Ces énoncés de mort nous ont montré que c'était bien autre chose que le sujet souhaitait faire disparaître. La précipitation d'un signifiant qui devient réel, avec ou sans délire, pousse à la précipitation dans le vide ou vers la mort, c'est le raptus. La connaissance de la sémiologie de la mélancolie nous a permis d'éclairer le passage à l'acte suicidaire car nous avons conclu que dans tout raptus, au-delà de l'organisation psychique du sujet, il existe toujours un trait mélancolique : le discours, le sentiment d'un destin catastrophique, le remords ou le déni d'intention. Enfin, cet acte serait un équivalent de la signature du sujet, source du paradoxe final qui se trouve dans cet accomplissement de la mort : manifestement le sujet désire disparaître à jamais, pourtant, avec sa mort il devient immortel puisqu'il sera plus signe que jamais dans la chaîne symbolique. S'il s'abolit, il est plus signe que jamais.

Or, le sacré a toujours des raisons d'être. Mais pourquoi y a-t-il toujours un endroit où il faut que les paroles s'arrêtent, s'interroge Lacan ? Peut-être pour qu'elles subsistent et perdurent, pour qu'on les entende même longtemps après. D'où le paradoxe du sujet qui vit d'une parole sacrée, d'une parole fixée, déjà écrite. Que reste-il comme possibilité d'existence ?

---

<sup>597</sup> Aristote, *Éthique de Nicomaque*, trad. par Jean Voilquin (Paris: Flammarion, 1965), p.89.

<sup>598</sup> Consulté sur le site de Patrick Valas : Jacques Lacan, Séminaire RSI, 1974-1975, p.121.

Eh bien, tout le reste, tout ce qu'il y a encore à dire. Nous le constatons dans la tragédie d'Œdipe, tout le montre depuis le début car il n'est plus que « le rebut de la terre, le déchet, le résidu ». Qu'est-ce qui lui restait comme identification possible après ce châtement si douloureux ? Nous pourrions entendre ici le rien comme signifiant de la mort ou de l'être-déjà-mort. Le héros de la tragédie est ainsi tout entier dans la parole formulée par son destin, il présentifie la conjonction de la mort et de la vie. Il vit d'une vie qui est *mort*.

Nous avons conclu que l'identification à ce discours anticipé comme une ombre parlée, ou bien comme *fata*, l'oracle est ce qui fait et crée de la violence chez ces sujets. Entre l'instance de l'idéal et le rien, il y a parfois peu de consistance. Le destin a trait au côté tragique de l'existence et à un certain déterminisme dans la mélancolie qui passe par l'inéluctable du destin. Chaque fois unique la fin, chaque fois unique la mort, chaque mise à mort porte son histoire. Nous avons ainsi pu montrer comment le suicide peut être interprété comme un acte d'auto-punition à travers une clinique trans-nosographique mais avec des points en commun. La mort est insaisissable, au contenu négatif, mais nous ne pouvons que constater ses effets. Est-ce que le suicide peut être abordé sans penser la mélancolie ? Assurément, nonobstant, l'expérience d'entendre et d'accompagner ces patients, nous montre que le discours mélancolique dépasse la mélancolie.

Nous cherchions la logique clinique de ce qui pouvait opérer dans l'inconscient comme injonction à travers la filiation. Ainsi, ces récits étayés sur la littérature psychanalytique nous ont permis d'étudier ces traces et les enjeux de *donner et se donner la mort*. Cette dialectique est de manière permanente à l'œuvre. Nous savons maintenant comment le sujet de l'inconscient énonce sa propre disparition qui est en lien avec la chute du désir et l'injonction d'autodestruction qui l'amène à traiter ce signifiant, cette lettre, comme un destin à accomplir : disparaître. De même, l'auto-mutilation était autrefois une expression de la douleur universellement adoptée, affirme Freud ; à d'autres époques elle pouvait servir d'expression aux idées de piété et de renoncement au monde. Alors, sous la forme d'une écriture, le réel en question a la valeur de traumatisme, c'est pourquoi, ce serait le forçage d'une nouvelle écriture qui aura une portée symbolique. L'inconscient est savoir, en revanche, le réel est dépourvu de sens et c'est là où le sujet sent la douleur, c'est là où il se coupe, saigne, accouche.

Ce qui a émergé aussi au moment de conclure notre recherche, c'est le côté pervers du suicide et de ces passages d'une scène à l'autre, constitué par le sadisme originaire qui se constate avec la jouissance de la douleur de l'autre puis le retrait d'une satisfaction libidinale

de l'acte d'auto-punition. Le sentiment de culpabilité humain remonte à la mise à mort du père originaire, ce remords était le résultat de la toute première ambivalence de sentiment envers le père, les fils le haïssaient mais ils l'aimaient aussi : « une fois la haine satisfaite par l'agression, l'amour se fit jour dans le remords de l'acte »<sup>599</sup>. Toutefois, comme le penchant à l'agression envers le père s'est répété dans les générations suivantes, le sentiment de culpabilité a persisté aussi et s'est trouvé renforcé par chaque agression réprimée et transférée au sur-moi.

De surcroît, *filial* dans l'histoire de la langue conserve le sens du latin, « digne d'un fils »<sup>600</sup>. Ceci n'est peut-être pas un énoncé à prendre à la légère, justement car il représente un défaut à cet endroit-là. Sous sa forme inversée, le sujet peut se demander s'il *est* digne d'un père. Comme ces sujets-là qui n'ont jamais cessé d'insister sur ce point qui touche le commencement, la fin, l'acte de naissance et l'acte de mort : « J'étais inattendu », « je suis le fruit d'une erreur », « mon père m'a tiré dessus avec une carabine », « ses mots m'assassinent » : des énoncés de mort. Nous constatons ainsi par quel mécanisme l'acte d'autopunition vient donc accomplir ce qui est déjà écrit. Cette inscription autopunitive a commencé bien avant l'acte de naissance. « Les dettes se payent de sa propre chair » disaient Lacan. Eh bien, ces sujets de la filiation peuvent bien témoigner de ce passé actuel qui agite encore leur inconscient : « Tout est déjà commencé quand cela commence. Nés en état de prématuration, nous mourons toujours prématurément [...] On ne s'attend pas à naître. Faut-il s'attendre à mourir ? »<sup>601</sup>. *La vie la mort*, sans opposition ni subordination propose René Major. Précisément dans ce type de clinique que nous avons présentée, ne s'agirait-il pas d'une lutte permanente entre ce destin qui pousse à être accompli et la jouissance du sujet qui prête constamment son corps à la mort dans cette position entre deux mondes ? Qui commande le destin finalement ? La lutte est constante entre la toute-puissance de l'Autre et le sujet de l'inconscient, le sujet de la chaîne. Sinon, la filiation sera indissociable du discours des *Fata*, défini comme la parole des oracles<sup>602</sup>. Ce qui guide, c'est de savoir qui a fait oracle pour chacun car ce sont les paroles fondatrices du sujet, donc cela vaut comme discours fondateur. Nous avons ainsi constaté le lien indéfectible entre filiation, destin et passage à l'acte suicidaire dans ces situations cliniques. Les interrogations de ces patients nous l'ont montré : le traumatisme avait touché à l'originaire. Leur passage à l'acte était comme une coupure avec la parenté et

---

<sup>599</sup> *Ibid.*, p.75.

<sup>600</sup> Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Éd. enrichie, réimpr, Sous la direction de Alain Rey; Tome 2 (Paris: Le Robert, 2009), p.1429.

<sup>601</sup> René Major, *Au commencement: la vie la mort*, Incises (Paris: Galilée, 1999), p.9.

<sup>602</sup> Papageorgiou-Legendre, *Leçons. 4, Suite 2*, p.217.

avec leurs ascendants. Une manière de trancher avec la sentence de mort inconsciente. C'est pourquoi subvertir le destin, renverser l'ordre et la révolte contre l'emprise, sont les seules manières de sortir du système instauré.

Nous avons traversé un réel labyrinthe existentiel et aujourd'hui nous nous contentons d'avoir acquis une direction théorique et une orientation dans notre position d'analyste : en effet, la question au fond est de savoir si la thérapie psychanalytique peut aider à éviter le suicide ? Eh bien, d'une certaine manière le psychanalyste assume encore une fois sa tâche impossible car nous ne souhaiterions pas réussir devant la mort. Or, est-ce que l'identification avec l'analyste permettrait un acte créateur, pour rompre le cercle des catastrophes, sortir de la boucle ? Face à cette posture tragique de l'existence, l'idée serait de réaliser sa propre destinée et non pas la destinée décrétée par l'Autre. Se désaliéner du discours et des identifications passées serait une position qui rendrait possible l'existence.

Œdipe, par exemple a réalisé pleinement sa destinée, celle que l'oracle avait prédit. Cela a trait à l'anticipation, c'est pourquoi Lacan précise : « Il accepte sa destinée au moment où il se mutile, mais il l'avait déjà acceptée au moment où il acceptait d'être le roi »<sup>603</sup>. Accomplir ou réaliser *son* destin nécessite la force du désir pour renverser l'ordre attendu.

À ce propos, nous soulignons cette vision dynamique qu'il s'agit d'apprendre au sujet à nommer, à articuler, à faire passer à l'existence : « Si le désir n'ose pas dire son nom, ce qu'est ce nom, le sujet ne l'a pas encore fait surgir. Que le sujet en vienne à reconnaître et à nommer son désir, voilà quelle est l'action efficace de l'analyste »<sup>604</sup>.

En guise de conclusion, nous tenons à insister sur la portée d'un travail psychanalytique de cet ordre dans ce type de clinique car il s'agirait de conjurer l'*Atè*, la fatalité en tant que catastrophe originnaire de l'existence, c'est la seule manière de sortir de la scène supposée par la puissance parentale en entrer dans le monde au lieu d'en sortir.

*Comme un boomerang*<sup>605</sup>, chanson de Serge Gainsbourg nous semble transmettre un état d'esprit que nous avons identifié chez nos patients. Poétiquement, ces paroles décrivent ces allers-retours si ambivalents vis-à-vis d'eux-mêmes et de l'autre, de leur image ou de l'objet :

---

<sup>603</sup> Lacan, *Le séminaire, Livre II Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse 1954-1955*, p.315.

<sup>604</sup> Lacan, *Le séminaire, Livre II Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse 1954-1955*, p.313.

<sup>605</sup> Serge Gainsbourg, *Comme un boomerang*, Side A, recorded 22 January, 1975 at Studio Vogue, Villetaneuse.

« Je sens des boums et des bangs agiter mon cœur blessé, l'amour comme un boomerang, me revient des jours passés. Sache que ce cœur exsangue, pourrait un jour s'arrêter, si, comme un boomerang, tu ne reviens pas me chercher. Peu à peu je me dégingue, victime de ta cruauté. Je sens des boums et des bangs, agiter mon cœur blessé, l'amour comme un boomerang, me revient des jours passés, à t'aimer comme une dingue, prête pour toi à me damner.

Toi qui fait partie du gang, de mes séducteurs passés, prends garde à ce boomerang, il pourrait te faire payer, toutes ces tortures de cinglés, que tu m'as fait endurer. Je sens des boums et des bangs, agiter mon cœur blessé, l'amour comme un boomerang, me revient des jours passés. C'est une histoire de dingue, une histoire bête à pleurer. Ma raison vacille et tangue, elle est prête à chavirer, sous les coups de boomerangs, de flash-backs enchaînés, et si un jour je me flingue, c'est à toi que je le devrais ».



# INDEX DES CONCEPTS

## A

Abréaction, 184  
Acte, 144  
Acting out, 183, 186  
Agression, 137  
Ananké, 199  
Anéantissement, 151  
Angoisse de la mort, 149  
Aphanisis, 69  
Atè, 159, 196  
Auto-dépréciation, 93  
Auto-destructeur, 141  
Autodestruction, 47, 138  
L'auto-mutilation, 142, 309  
Autophonos, 20  
Autopunition, 144  
L'auto-punition, 146  
Auto-punition, 10, 13, 16, 31, 36, 40, 50, 65, 91, 95, 124, 131, 134, 138, 165, 169, 304  
Auto-punitions, 172

## B

Bénéfice de la maladie, 121, 147  
Besoin de punition, 122, 147, 155, 326  
Bien Commun, 240

## C

Caederes, 21  
Catharsis, 155  
Châtiment, 144, 216  
Combat vital, 139  
Commandements moraux, 148  
Communauté de déni, 240  
Complexe d'Œdipe, 99, 144, 219  
Compulsion à la répétition, 150  
Compulsion de répétition, 151  
Conscience de culpabilité, 144, 148  
Conscience morale, 144  
Contrat narcissique, 207  
Crime de sang, 148  
Criminels par conscience de culpabilité, 143

## D

Das Ding, 23  
Demande, 154  
Dépendance vital, 161  
Déplaisir, 149

Désaide, 160  
Désir de mort, 149  
Désir de tuer, 148  
Desseins criminels, 144  
Destin, 111, 128, 155, 122, 123  
Destin du héros, 196  
Destruído, 168  
Dictionnaire philosophique, 111  
Dimension tragique, 154  
Discours familial, 204  
Discours mélancolique, 91  
Dora, 187  
Double bind, 160

## E

Effet mutilant, 142  
Éros, 139, 140  
Erreurs, 141  
État de détresse, 160  
Expérience traumatique, 150  
Expiation, 148  
Expier, 142

## F

Facteur léthal, 70  
Fantasmes masochistes, 119  
Faute originelle, 148  
Fort-da, 150

## H

Héritage, 149, 152, 155  
Hilflosigkeit, 160  
Homicide, 20

## I

Imaginaire social, 238  
Inhibition mélancolique, 102  
Institution, 206

## J

Jouissance, 25, 66, 73, 74, 80, 93, 94, 104, 114, 130, 135, 144, 150, 152, 154  
Jouissances, 126  
Jugement, 154  
Jugement éthique, 154

## K

Kalon kagathon, 197

## L

Laisser tomber, 186, 187  
Lettre, 23, 64, 71, 77, 78, 80, 81  
Loi organisatrice, 240  
Lois fondamentales, 158

## M

Maladie sacrée, 259  
Masochisme, 128  
Masochisme érogène, 119, 121  
Masochisme féminin, 120  
Masochisme moral, 121, 127  
Masochisme originaire, 121  
Masochisme social, 129  
Maudite, 158  
Mélancolie, 71  
Mélancolique, 89, 254  
Menace de châtement, 98  
Méprise, 141  
Mise en acte, 182  
Mort certaine, 157  
Mutilations volontaires, 142, 143

## N

Névrose traumatique, 146, 150

## P

Pacte dénégatif, 239  
Paranoïa d'autopunition, 298  
Pare-excitations, 151  
Parricide, 148  
Parti Ouvrier Français, 44  
Passage à l'acte, 187  
Pathétique, 154  
Peine de mort, 198  
Phylogénique, 203  
Précipitation-suicide, 254  
Premières sentences écrites au monde, 109  
Principe de plaisir, 149, 153  
Principe de réalité, 149  
Pulsion d'emprise, 120, 150  
Pulsion de destruction, 140  
Pulsion de mort, 140  
Pulsion sadique, 151  
Punition, 144, 146, 156  
Punition de l'acte, 139  
Purgation, 155

## R

Rapport à la mort, 147  
Réaction thérapeutique négative, 121  
Recours à l'acte, 144  
Remords de l'acte, 139  
Répétition de l'acte, 139  
Reproches, 142  
Retour à l'inanimé, 151  
Roman familial, 205  
Royaumes des morts, 159

## S

Sadisme, 145, 151  
Sadisme originaire, 121, 151  
Satisfaction du besoin, 153  
Scène, 187  
Scène traumatique, 150  
Se suicider, 142  
Sentences de Kakemni, 109  
Sententia, 110  
Sentiment de culpabilité, 96, 139, 219, 310  
Sentiment de culpabilité inconscient, 121  
Signe, 303  
Situation de danger, 146, 160  
Situation de désaide, 160  
Situation traumatique, 160, 161  
Spaltung, 66  
Suicide, 21, 142, 158  
Suicide altruiste, 26  
Suicide anémique, 26  
Suicide égoïste, 26  
Suicide fataliste, 26  
Surmoi, 122  
Surmoi sévère, 146

## T

Tabou, 215  
Tâche primaire, 238  
Tendance au suicide, 96  
Tentative de suicide, 142  
Terreur sacré, 215  
Thanatos, 241  
Trace mnésique, 79, 153  
Tragédie, 150, 155, 157, 196  
Tragique, 154  
Transmission, 203  
Transmission psychique inconsciente, 149  
Traumatique, 160  
Traumatiques, 151  
Tyrannie, 156

## U

Urgence, 174  
Urgent, 174  
Urphantasien, 202

## V

volonté de puissance, 120

# INDEX DES NOMS

## A

Abraham (Karl), 101  
Aimée (Cas), 297  
Alcibiade, 22, 196  
Allende (Salvador), 5  
Allende Gossens (Salvador), 214  
Altmann (Lotte), 43  
Antigone, 155, 156, 196, 199  
Aristote, 199, 201  
Artaud (Antonin), 225  
Asclépios, 200  
Athènes, 197  
Aulagnier (Piera), 205

## B

Balzac, 39  
Bateson (Gregory), 165  
Beethoven (Ludwig van), 39  
Bidaud (Eric), 126  
Binswanger (Ludwig), 106  
Blanchot (Maurice), 81, 83  
Bleger (José), 238  
Bleuler (Eugène), 297  
Bourgain (Anne), 303

## C

Camus (Albert), 13, 56  
Cassin (Barbara), 21  
Castoriadis (Cornelius), 238  
Clérambault (Gaëtan Gatian de), 39  
Coryphée, 158  
Cotard (Jules), 230  
Créon, 155  
Criton, 200

## D

Deleuze (Gilles), 39, 85  
Delphes (Pythie de), 197  
Deutsch (Helen), 41

Dora, 187  
Durkheim (Émile), 26

## E

Échécrate, 198  
Eltit (Diamela), 63  
Éros, 139, 140  
Etéocle, 155

## G

Gainsbourg (Serge), 311  
Goethe, 100  
Grèce Antique, 199

## H

Hippocrate, 88, 258  
Homère, 111

## I

Ismène, 155

## J

Jaques (Elliot), 239

## K

Kaës (René), 237  
Kakemni (Sentences de), 109  
Klein (Mélanie), 145  
Krafft-Ebing, 117

## L

Lafargue (Paul), 44  
Lambotte (M-C.), 103, 300  
Legendre (Pierre), 204

**M**

Major (René), 310  
Marx (Eleonor), 115  
Marx (Karl), 44  
Marx (Laura), 44  
Molière, 155  
Montaigne, 25

**N**

Nietzsche, 71, 201, 304

**O**

Œdipe, 58, 122, 155, 204, 218  
Œdipe à Colonne, 130  
Oury (Jean), 236

**P**

Parti Ouvrier Français, 44  
Perrier (François), 243  
Phédon, 199  
Plath (Sylvia), 170  
Platon, 195, 197  
Polynice, 155

**R**

Reik (Theodor), 128

**S**

Salomé (Lou Andreas), 41  
Schur (Max), 37, 38, 39  
Sénèque, 25  
Socrate (Apologie de), 197  
Socrate, 195, 196, 197, 198, 199  
Sokolnicka (Eugénie), 40

**T**

Taine (Hippolyte), 42  
Tausk (Victor), 40, 49, 255, 265  
Tausk (Marius et Victor Hugo), 41  
Thanatos, 241  
Tirésias, 158

**V**

Van Gogh, 225  
Voltaire, 21, 111, 172

**W**

Weiss (Nathan), 39

**Z**

Zeus, 155  
Zweig (Stefan), 42

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Abraham, Karl. *Oeuvres complètes*. Paris : Payot, 1965.
- Abraham, Nicolas, Maria Torok, et Nicholas Rand. *L'écorce et le noyau*. Éd. augm. d'une préface. Champs 353. Paris: Flammarion, 2001.
- Agamben, Giorgio. *Signatura rerum : sur la méthode*. Traduit par Joël Gayraud. Paris: Librairie philosophique J. Vrin, 2009.
- Alvarez, A. *Le dieu sauvage: Essai sur le suicide*. Traduit par Leo Lack. Mercure de France. Paris, 1972.
- Arce Ross, German. « Le suicide maniaque de Victor Tausk ». *Cliniques Méditerranéennes*, n° 2 (N°66) (2002): 155-74.
- Aristote. *De l'âme*. Gallimard. Paris, France, 1989.
- . *Éthique de Nicomaque*. Traduit par Jean Voilquin. Paris: Flammarion, 1965.
- Artaud, Antonin. *Oeuvres complètes. 13: Van Gogh le suicidé de la société*. Nouv. éd. revue et augm. Paris : Gallimard, 1996.
- Assoun, Paul-Laurent. « La transmission traumatique. Du « pourquoi ? » préhistorique à la « vérité historique » ». *Revue française de psychanalyse* 78, n° 2 (2014): 347. <https://doi.org/10.3917/rfp.782.0347>.
- Aulagnier, Piera. *La violence de l'interprétation du pictogramme à l'énoncé*. Paris : Presses universitaires de France, 1995.
- . « Se construire un passé ». *Journal de psychanalyse de l'enfant*, n° 7 (1989) : 191-220.
- . *Un interprète en quête de sens*. Paris: Payot & Rivages, 2001.
- Austin, J. L, et Gilles Lane. *Quand dire, c'est faire = How to do things with words*. Paris : Editions du Seuil, 1970.
- Bakman, N., trad. par. *Les premiers psychanalystes, Minutes de la Société Psychanalytique de Vienne*. Gallimard. Vol. II 1908-1910. Connaissance de l'inconscient. Série : La psychanalyse dans son histoire. France, 1978.
- Bakman, Nina, trad. par. *Les premiers psychanalyste s: Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*. Vol. I, 1906-1908. Connaissance de l'inconscient. Série : La psychanalyse dans son histoire. Paris : Gallimard, 1976.
- Balier, Claude, et André Grépillat. *Psychanalyse des comportements violents*. P.U.F, 2014.
- Bataille, Georges. *La part maudite ; précédé de La notion de dépense*. Paris : Éditions de Minuit, 2011.

- Bateson, Gregory. *Vers une écologie de l'esprit T. 2. T. 2.* Paris: Ed. du Seuil, 2008.
- Benveniste, Émile. *Problèmes de linguistique générale. 1: ...* Collection TEL 7. Paris: Gallimard, 2006.
- . *Problèmes de linguistique générale. 2: ...* Nachdr. Collection Tel 47. Paris: Gallimard, 2005.
- Bidaud, Eric. *Psychanalyse et pornographie.* Paris, France : La Musardine, DL 2016, 2016.
- Bidaud, Eric, éd. *Recherches de visages : une actualité de la psychanalyse.* Paris, France: Hermann, impr. 2014, 2014.
- Binswanger, Ludwig, Jean-Michel Azorin, et Yves Pélicier. *Mélancolie et manie : études phénoménologiques.* Paris: Presses universitaires de France, 2011.
- Bion, Wilfred Ruprecht. *Réflexion faite.* Traduit par François Robert. Paris: Presses universitaires de France, 2002.
- Blanchot, Maurice. *La part du feu.* Impr. nrf. Paris : Gallimard, 2013.
- . *L'instant de ma mort.* Paris: Gallimard, 2004.
- Bourgain, Anne, Christophe Chaperot, et Christian Pisani. *Le rire à l'épreuve de l'inconscient.* Paris, France: Hermann, 2010.
- Bourgain, Anne, Gilbert Fabre, dictionnaires Laboratoire Lexiques informatique (Villetaneuse, Seine-Saint-Denis), Unité transversale de recherche psychogénèse et psychopathologie (UTRPP-EA 4403), éd. *Le malentendu: une question de linguistique et de psychanalyse,* 2017.
- Bourgain-Wattiau, Anne. *Chemins de traverse : passages de Freud à Derrida.* Limoges : Lambert-Lucas, 2009.
- Camus, Albert. *Le mythe de Sisyphe : essai sur l'absurde.* Collection folio Essais 11. Paris : Gallimard, 2006.
- Casanova, Giovanni Giacomo. *Discours sur le suicide.* Traduit par René de Ceccatty. Paris: Éd. Payot & Rivages, 2007.
- Cioran, Emile M. *De l'inconvénient d'être né.* Collection Folio Essais 80. Paris: Gallimard, 1988.
- Cotard, Jules. *Étude sur l'atrophie partielle du cerveau (Éd.1868).* Paris: Hachette, BNF, Gallica, 1868.
- Cotard, Jules, M Camuset, et Jules Séglas. *Du délire des négations aux idées d'énormité.* Paris: L'Harmattan, 1998.
- Critchley, Simon, et David Hume. *Lettres de suicide,* 2017.

- Cyrulnik, Boris. *Quand un enfant se donne « la mort » : attachement et société: rapport remis à Madame Jeannette Bougrab*. Paris: Odile Jacob, 2011.
- Davoine, Françoise, et Jean-Max Gaudillière. *Histoire et trauma: la folie des guerres*. Paris: Stock, 2006.
- Deleuze, Gilles. *Critique et clinique*. Paris, France: Les Éditions de Minuit, DL 1993, 1993.
- . *Le pli: Leibniz et le Baroque*. Collection « Critique ». Paris: Editions de Minuit, 1988.
- Deleuze, Gilles, et Félix Guattari. *Capitalisme et schizophrénie. 1, L'anti-Oedipe*. Paris, France: Les Éditions de Minuit, 2015.
- Delion, Pierre. *L'observation du bébé selon Esther Bick: son intérêt dans la pédopsychiatrie aujourd'hui*. Ramonville Saint-Agne: Érès, 2012.
- Derrida, Jacques. *Chaque fois unique, la fin du monde*. Édité par Pascale-Anne Brault et Michael Naas. Paris, France: Galilée, DL 2003, 2003.
- . *Donner la mort*. Galilée. Paris, 1999.
- . *États d'âme de la psychanalyse: l'impossible au-delà d'une souveraine cruauté*. Incises. Paris: Galilée, 2000.
- . *L'écriture et la différence*. Points Essais 100. Paris: Éd. du Seuil, 2009.
- . *Résistances de la psychanalyse*. Collection La philosophie en effet. Paris: Galilée, 1996.
- Didier-Weill, Alain. *Les trois temps de la loi le commandement sidérant, l'injonction du surmoi et l'invocation musicale*. Paris: Éd. du Seuil, 2008.
- Dolto, Françoise. *L'image inconsciente du corps*. Paris, France: Éd. du Seuil, DL 1984, 1984.
- . *Tout est langage*. Édité par Claude Baldy-Moulinier, Gérard Guillerault, et Élisabeth Kouki. Paris, France: Gallimard, 1994.
- Dor, Joël. *Introduction à la lecture de Lacan*. L'Espace analytique. Paris: Denoël, 1985.
- Durkheim, Émile. *Le suicide: étude de sociologie*. Paris: PUF, 2013.
- Einstein, Albert, et Sigmund Freud. *Pourquoi la guerre?* Traduit par Blaise Briod et Christophe David. Paris: Payot & Rivages, 2005.
- Eltit, Diamela. *Lumpérica*. Traduit par Florence Olivier et Anne de Waele. Paris, France: Ed. des femmes, 1993.
- Essai sur la signification de la mort par suicide*. Seuil. Vol. 1. Paris, 1968.
- Fédida, Pierre, éd. *Humain - Déshumain*. Paris, France: Presses universitaires de France, 2007.
- Ferenczi, Sándor. *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant: suivi de Le rêve du nourrisson savant ; et d'extraits du Journal clinique*. Traduit par Gisèle Harrus-Révidi. Paris: Payot & Rivages, 2004.

- . *Journal clinique (janvier-octobre 1932)*. Paris: Payot, 1990.
- . *Le traumatisme*. Paris: Payot & Rivages, 2014.
- Foucault, Michel. *El nacimiento de la clínica: una arqueología de la mirada médica*. Buenos Aires: Siglo Veintiuno Editores Argentina, 2003.
- . *Histoire de la folie à l'âge classique*. Collection Tel 9. Paris: Gallimard, 2007.
- . *L'ordre du discours: Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970*. Impr. nrf. Paris: Gallimard, 2009.
- . *Maladie mentale et psychologie*. 5. éd. Quadrige Grands textes. Paris: Quadrige / PUF, 2011.
- . *Nietzsche, Freud, Marx*. Traduit par Carlos Rincón. Buenos Aires: El Cielo por asalto, 1995.
- Freud, Sigmund. *Abrégé de psychanalyse*. Édité par Jean Laplanche. Traduit par Anne Berman. Paris: Presses universitaires de France, 1992.
- . *Cinq leçons sur la psychanalyse ; (suivi de) Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*. Traduit par Yves Le Lay et Samuel Jankélévitch. Paris: Payot, 2001.
- . *Cinq psychanalyses*. Traduit par Marie Bonaparte. Paris: Presses univ. de France, 2006.
- . *Essais de psychanalyse*. Traduit par André Bourguignon et J Altounian. Paris: Payot, 2001.
- . *Inhibition, symptôme et angoisse*. Paris: Presses universitaires de France, 2009.
- . *Introduction à la psychanalyse*. Traduit par Samuel Jankélévitch. Paris: Ed. Payot & Rivages, 2001.
- . *L'homme Moïse et la religion monothéiste: trois essais*. Collection folio Essais 219. Paris: Gallimard, 1993.
- . *La naissance de la psychanalyse: lettres a Wilhelm Fliess, notes et plans (1887-1902) publiés par Marie Bonaparte, Anna Freud, Ernst Kris - 4e ed.* Paris: Presses Universitaires de France, 1979.
- . *La technique psychanalytique*. Traduit par Janine Altounian. Paris: Presses universitaires de France, 2011.
- . *La vie sexuelle*. Paris: Presses universitaires de France, 2011.
- . *Le malaise dans la culture*. Traduit par Jacques André, Pierre Cotet, René Lainé, et Johanna Stute-Cadiot. Paris: PUF, 2002.
- . *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, 2011.
- . *Métapsychologie*. Paris: Gallimard, 2009.



- . *Névrose, psychose et perversion*. Traduit par Jean Laplanche. Paris: Presses Universitaires de France, 2005.
- . *Oeuvres complètes / 1899-1900 / [trad.: Janine Altounian ... et al.]. Vol. 4*. Traduit par Janine Altounian. Paris: Presses universitaires de France, 2004.
- . *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Traduit par Samuel Jankélévitch. Paris: Payot et Rivages, 2001.
- . *Résultats, idées, problèmes. Tome 2, 1921-1938*. Paris, France: Presses universitaires de France, 1995.
- . *Totem et tabou: interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*. Traduit par Samuel Jankélévitch. Paris: Payot, 2001.
- . *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Traduit par Philippe Koepfel et Michel Gribinski. Paris: Gallimard, 1991.
- Freud, Sigmund, et Josef Breuer. *Études sur l'hystérie*. Traduit par Anne Berman. Paris: Presses universitaires de France, 2005.
- Goelzer, Henri. *Dictionnaire Latin-Français Français-Latin*. Garnier Paris. Paris, 1928.
- Guilyardi, Houchang. *L'acte entre transfert et savoir*. Association Psychanalyse et Médecine, 2013.
- Hippocrate, Danielle Gourevitch, et Émile Littré. *De l'art médical*. Bibliothèque classique Le livre de poche. Paris: Librairie Générale Française, 1994.
- Irigaray, Luce. *Parler n'est jamais neutre*. Collection « Critique ». Paris: Editions de Minuit, 1985.
- Izcovich, Luis. « Lettre et nomination ». *Figures de la psychanalyse* 19, n° 1 (2010): 81. <https://doi.org/10.3917/fp.019.0081>.
- Jakobson, Roman. *Essais de linguistique générale*. Traduit par Nicolas Ruwet. Editions de Minuit. France, 1963.
- Kaës, René, éd. *L'institution et les institutions: études psychanalytiques*. Paris, France: Dunod, 1987.
- . *Transmission de la vie psychique entre générations*. Paris: Dunod, 2013.
- Kaës, René, André Missenard, et Raymond Kaspi. *Crise, rupture et dépassement*. Paris, France: Dunod, 2001, 2001.
- Klein, Melanie. *Développements de la psychanalyse*. Édité par Ernest Jones. Traduit par Willy Baranger. Paris: Presses universitaires de France, 2005.
- . *Essais de psychanalyse: (1921-1945)*. Édité par Ernest Jones, Nicolas Abraham, et Maria Torok. Traduit par Marguerite Derrida. Paris: Payot, 1989.

- Kraepelin, Emil. *Cent ans de psychiatrie suivi de La folie maniaco-dépressive*. Bordeaux: Mollat, 1997.
- Lacan, Jacques. *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*. 2. Auflage. Collection points 115. Paris: Éditions du Seuil, 2000.
- . *Écrits*. Le Champ freudien. Paris: Éditions du Seuil, 1966.
- . *Écrits 1*. Nouvelle éd. Points Essais 5. Paris: Ed. du Seuil, 1999.
- . *Écrits 2*. Nouvelle éd. Points Essais 21. Paris: Ed. du Seuil, 1999.
- . *Le séminaire, L'acte psychanalytique: séminaire 1967-68*. Lyon, France: Ed. Schamans, 1982.
- . *Le séminaire, Livre X: L'angoisse: 1962 - 1963*. Édité par Jacques-Alain Miller. Champ freudien. Paris: Éd. du Seuil, 2004.
- . *Le séminaire, Livre I Les écrits techniques de Freud: 1953 - 1954*. Édité par Jacques-Alain Miller. Le séminaire de Jacques Lacan, Livre 1. Paris: Éd. du Seuil, 1998.
- . *Le séminaire, Livre II Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse 1954-1955*. Édité par Jacques-Alain Miller. Paris: Ed. du Seuil, 2001.
- . *Le séminaire, livre III: Les psychoses 1955-1956*. Édité par Jacques-Alain Miller. Le Champ freudien. Paris: Seuil, 1973.
- . *Le séminaire, Livre IX: L'identification*. France: , 1962.
- . *Le séminaire, Livre V Les formations de l'inconscient: 1957 - 1958*. Le séminaire de Jacques Lacan 5. Paris: Éditions du Seuil, 1998.
- . *Le séminaire, livre VII: L'éthique de la psychanalyse: 1959 - 1960*. Le séminaire de Jacques Lacan 7. Paris: Éditions du Seuil, 1986.
- . *Le séminaire, Livre VIII: Le transfert, 1960 - 1961*. Édité par Jacques-Alain Miller. 2. éd. corr. Le séminaire de Jacques Lacan, texte établi par Jacques-Alain Miller ; Livre 8. Paris: Ed. du Seuil, 2001.
- . *Le séminaire, Livre XI: Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse 1964*. Le séminaire de Jacques Lacan 11. Paris: Éditions du Seuil, 1973.
- . *Le séminaire, Livre XX Encore: 1972 - 1973*. Édité par Jacques-Alain Miller. Le séminaire de Jacques Lacan, Livre 20. Paris: Éd. du Seuil, 2005.
- . *Le séminaire, Livre XXIII Le Sinthome 1975-1976*. Édité par Jacques-Alain Miller. Le Champ freudien. Paris: Seuil, 1973.
- . *Scilicet: tu peux savoir ce qu'en pense l'École freudienne de Paris*. Paris: Éditions du Seuil, 1968.

- \_\_\_\_\_. Le séminaire, Livre IV. *La relation d'objet: 1956 - 1957*. Nachdr. Le séminaire de Jacques Lacan, texte établi par Jacques-Alain Miller ; Livre 4. Paris: Éd. du Seuil, 2007.
- Lambotte, Marie-Claude. *La mélancolie: études cliniques*. Collection « Psychanalyse ». Paris: Economica : Anthropos, 2007.
- \_\_\_\_\_. *Le discours mélancolique: de la phénoménologie à la métapsychologie*. Collection « Psychanalyse ». Paris: Anthropos : Diffusion Economica, 1993.
- Laplanche, Jean, J. B Pontalis, et Daniel Lagache. *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris: Quadrige/PUF, 2006.
- Laplanche, Jean, et Jean-Bertrand Pontalis. *Fantasme originaire: fantasmes des origines, origines du fantasme*. Pluriel 945. Paris: Hachette Littératures, 1999.
- Leclaire, Serge. *Démasquer le réel: un essai sur l'objet en psychanalyse*. Paris: Éditions du Seuil, 2003.
- \_\_\_\_\_. *On tue un enfant: un essai sur le narcissisme primaire et la pulsion de mort*. Points, 126. Sciences humaines. Anthropologie, psychoanalyse. Paris: Editions du Seuil, 1981.
- \_\_\_\_\_. *Psychanalyser: un essai sur l'ordre de l'inconscient et la pratique de la lettre*. Paris, France: Editions du Seuil, 1968.
- Lempérière, Thérèse. *Psychiatrie de l'adulte*. Paris: Masson, 2006.
- Major, René. *Au commencement: la vie la mort*. Incises. Paris: Galilée, 1999.
- Menninger, Karl A. *Man against himself*. San Diego: Harcourt Brace Jovanovich, 1985.
- Miller, Jacques-Alain, et Diana S. Rabinovich. *Dos dimensiones clinicas: sintoma y fantasma; La teoria del yo en la obra de Jacques Lacan*. Fundacion del campo freudiano en Argentina. Buenos Aires: Ediciones Manantial, 1983.
- Minois, Georges. *Histoire du suicide: la société occidentale face à la mort volontaire*. Paris: Fayard, 1995.
- \_\_\_\_\_. « Le suicide, perspectives historiques ». In *Actes des journées nationales pour la prévention du suicide*, 167-74. Paris: Union National pour la Prévention du Suicide, 2004.
- Morel, Geneviève. « Le suicide est-il un acte? » *Savoirs et clinique* N°2, n° 5 (2004): 11-18.
- Murray, Alexander. *Suicide in the Middle Ages ; I : The Violent against Themselves. II : The Curse on Self-Murder*. Oxford, Univ. Press. England, 1998.
- Nasio, Juan-David. *Le fantasme: le plaisir de lire Lacan*. Petite bibliothèque Payot 566. Paris: Payot, 2007.
- Nietzsche, Friedrich. *Ecce homo: Nietzsche contre Wagner*. GF 572. Paris: Flammarion, 1992.

- . *Le Crépuscule des idoles ; Le cas Wagner ; Nietzsche contre Wagner ; L'antéchrist*. Traduit par Henri Albert. Paris, France: Mercure de France, 1941.
- Oury, Jean. *La psychose, l'institution, la mort*. Paris, France: Hermann Éd., 2008.
- . *Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle: traces et configurations précaires*. Lecques: Éd. du Champ social, 2001.
- Pankow, Gisela. *L'être-là du schizophrène: contributions à la méthode de structuration dynamique dans les psychoses*. Paris, France: Flammarion, impr. 2006, 2006.
- Papageorgiou-Legendre, Alexandra. *Filiation: fondement généalogique de la psychanalyse, Leçons. 4, Suite 2*. Paris: Fayard, 1990.
- Perrier, François. *Les Corps malades du signifiant: le corporel et l'analytique : séminaire 1971-1972*. Édité par Mathilde-Mahaut Nobécourt. Paris, France: Inter éditions, 1984.
- . « Psychanalyse de l'hypocondriaque ». In *La chaussée d'antin*. Paris: Albin Michel, 1969.
- Plath, Sylvia. *Œuvres: poèmes, roman, nouvelles, contes, essais, journaux*. Traduit par Patricia Godi-Tkatchouk et Patrick Reumaux. Paris: Gallimard, 2011.
- Platon. *Apologie de Socrate ; Criton ; Phédon*. Édité par François Châtelet. Traduit par Léon Robin et Joseph Moreau. Paris: Gallimard, 1996.
- . *Phédon*. Édité par Claudio Moreschini. Traduit par Paul Vicaire et Jean Laborderie. Paris: Gallimard, 1991.
- Pommier, Gérard. *La mélancolie vie et oeuvre d'Althusser*. Paris: Flammarion, 2009.
- Postel, Jacques, éd. *La psychiatrie. Textes essentiels*. Paris: Larousse, 1994.
- Proust, M. *Contre Sainte Beuve*. Paris: Folio Gallimard, 1987.
- Racamier, Paul-Claude. *Les schizophrènes*. Traduit par Jean Messagier. Paris: Ed. Payot & Rivages, 2010.
- Reik, Theodor. *Le masochisme*. Traduit par Matila Costiescu Ghyka. Paris: Payot & Rivages, 2000.
- Renard, Elizabeth. *Le Docteur Gaëtan Gatian de Clérambault: sa vie et son oeuvre (1872-1934)*. Édité par Francis Caballero. 1. éd. Collection Les Empêcheurs de penser en rond. Paris: Laboratoires Delagrang/Synthélabo, 1992.
- Rey, Alain. *Dictionnaire historique de la langue française*. Éd. enrichie, Réimpr. Sous la direction de Alain Rey; Tome 3. Paris: Le Robert, 2009.
- . *Dictionnaire historique de la langue française*. Éd. enrichie, Réimpr. Sous la direction de Alain Rey; Tome 2. Paris: Le Robert, 2009.

- . *Dictionnaire historique de la langue française*. Éd. enrichie, Réimpr. sous la direction de Alain Rey; Tome 1. Paris: Le Robert, 2009.
- Roudinesco, Elisabeth, et Michel Plon. *Dictionnaire de la psychanalyse*. Paris: Fayard, 2006.
- Saussure, Ferdinand de, Charles Bally, et Tullio De Mauro. *Cours de linguistique générale*. Éd. critique, [Nachdr. der Ausg. 1916]. Grande bibliothèque Payot. Paris: Payot, 2005.
- Schur, Max. *La mort dans la vie de Freud*. Traduit par Brigitte Bost. Gallimard. Connaissance de l'inconscient. France, 1975.
- Searle, John R. *Les actes de langage: essai de philosophie du langage*. Collection Savoir Lettres. Paris: Hermann, 1996.
- Seksik, Laurent Auteur, et Guillaume Sorel. *Les derniers jours de Stefan Zweig*. Paris, France: Casterman, 2012.
- Sophocle. *Théâtre complet*. Traduit par Robert Pignarre, 2013.
- Spiegelman, Art. *Maus: un survivant raconte I*. Paris: Flammarion, 1992.
- Spiegelman, Art, Anne Delobel, et Judith Ertel. *Maus, un survivant raconte. II*, 2005.
- « Suicide. Connaître pour prévenir: dimensions nationales, locales et associatives. » Paris, France: Observatoire National du Suicide, 2016.
- Tausk, Viktor. « De la genèse de "l'appareil à influencer" au cours de la schizophrénie ». In *Oeuvres psychanalytiques*, traduit par Marie-Thérèse Sutterman et Jean Gillibert. Paris, France: Payot, 2000, 2000.
- Tolstoï, Lev Nikolaevič. *Du suicide*. Traduit par Bernard Kreise. Paris: L'Herne, 2012.
- Volant, Eric. *Dictionnaire des suicides*. Montréal: Liber, 2001.
- Voltaire. *Dictionnaire philosophique. I*. Édité par Ulla Kölving, Christiane Mervaud, et Andrew Brown. Oxford, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord: Voltaire foundation, 1994, 1994.
- . *Dictionnaire philosophique. II*. Édité par Ulla Kölving, Christiane Mervaud, et Andrew Brown. Oxford, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord: Voltaire foundation, 1994, 1994.
- Watzlawick, Paul, Janet Beavin Bavelas, et Don D Jackson. *Une logique de la communication*, 2014.
- Winnicott, Donald Woods. *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Traduit par Jeannine Kalmanovitch et Henri Sauguet. Paris, France: Payot, impr. 1989, 1989.
- . *Jeu et réalité: l'espace potentiel*. Traduit par Claude Monod et Jean-Bertrand Traduction Pontalis. Paris, France: Gallimard, 1984.

- . *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*. Édité par Michel Gribinski.  
Traduit par Jeannine Kalmanovitch. Paris, France: Gallimard, DL 2000, 2000.
- . *La nature humaine*. Traduit par Bruno Weil. Paris, France: Gallimard, 1990.

## RÉSUMÉ

Se tuer, se punir, se laisser tomber, ce sont autant de manières de traduire en actes ce que le sujet ne peut pas dire. Sous l'emprise de son héritage et des énoncés qui l'ont fait exister et l'ont laissé tomber dans ce monde, ce sujet est en quête de son histoire, voire de son destin, cette puissance parentale si encombrante qui donne le sens tragique et d'anticipation à l'existence. Bien que la mort ait ce caractère négatif, vide de contenu, elle n'en implique pas moins la disparition du sujet : l'énonciation de la mort dénonce. Le suicide constitue un paradoxe existentiel caractérisé par cette économie unique entre jouissance et auto-punition. Notre relation au destin est un travail d'écriture qui engage le sujet, l'acte de commencement et la hâte de sa fin. Voici l'un des constats cliniques : *l'individu meurt de ses conflits internes*. Cette thèse propose une réflexion théorique à travers différentes études cliniques qui ont surgi d'une pratique aux urgences psychiatriques avec une approche trans-nosographique. Le sadisme originaire montre cette tendance cruelle et agressive envers nous-mêmes. Les fantasmes masochistes expriment le sentiment de culpabilité, comme si le sujet avait commis un crime qui devait être expié par la douleur ; par la culpabilité inconsciente nous identifions ce besoin de punition. Cependant, il n'y a pas d'impulsion suicidaire sans impulsion meurtrière. L'injonction de mort travaille comme un mot d'ordre qui oblige le sujet à sortir de la scène sans oublier la complexité de ce qui d'un point de vue économique implique la satisfaction libidinale d'un suicide. Cette part d'énigme demeure un réel défi pour la psychanalyse, toutefois le sujet peut compter sur elle pour une autre écriture de son histoire. Comme *une valse à mille temps, qui s'offre encore le temps, de s'offrir des détours du côté de l'amour*, nous avons la conviction que le destin est muable et la subversion du sujet toujours possible.

**MOTS- CLÉS** : suicide, pulsion de mort, auto-punition, passage à l'acte, énonciation, mélancolie.

---

### **Paradoxes and faces of suicide: from death knell to self-punishment. Enigmas between destiny and transmission.**

Suicide, self-punishment, and giving up on oneself, are all acts that translate the ineffable. Controlled by one's heritage and the discourse that bring the subject into existence or abandonment, a search is launched for one's history or even destiny, the burdening parental authority which leads to a tragic anticipation of existence. If death has a texture of dull emptiness, it nonetheless strikingly denounces the end of a life. Suicide signals an extraordinary paradox, a unique blend of satisfaction and self-punishment. Destiny forces the subject to act out his beginning and expedite his end. Here is one of our clinical perceptions: the individual dies from his internal conflicts. This dissertation is a transnosographic analysis of case studies drawn from an emergency psychiatric unit. Primary sadism reveals cruel and aggressive treatment of oneself. Masochistic fantasies express guilt, as if the subject could only atone for his "crimes" through pain: unconscious guilt gives us this need for punishment. However, suicide always implies a wish to murder others. Death wish implies libidinal satisfaction. This enigmatic aspect remains a real challenge for psychoanalysis. Still, we believe that there is always time for the treatment to re-write one's destiny and reverse suicidal tendencies.

**KEY-WORDS** : suicide, death instincts, self-punishment, acting out, statement, melancholy.

**DISCIPLINE** : Psychologie

---

Laboratoire Unité Transversale de Recherche Psychogénèse et Psychopathologie - UTRPP  
UFR des Lettres, des Sciences de l'Homme et des Sociétés  
Université Paris 13 SPC  
99, avenue Jean-Baptiste Clément - 93430 Villetaneuse